

SCIENCE FICTION



**GREG EGAN**  
**TÉRANÉSIE**



GREG EGAN

# *Téranésie*

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)  
PAR PIERRE-PAUL DURASTANTI



ROBERT LAFFONT

Titre original :  
TERANESIA

© Greg Egan, 1999.  
© Éditions Robert Laffont, 2001, pour la traduction française.

# **Première partie**

## 1.

L'île étant trop petite pour accueillir une communauté humaine et trop éloignée des routes maritimes habituelles pour servir de repère cartographique, les habitants des îles Kai et Tanimbar n'avaient jamais eu de raison de lui donner un nom. Les souverains de Java et Sumatra auxquels les « îles aux épices » payaient tribut devaient ignorer son existence. Prabir ne l'avait pas trouvée sur les cartes maritimes hollandaises ou portugaises scannées et postées sur le net. Aux yeux des autorités indonésiennes, elle se résumait à un point sur la carte de la *propinsi* de Maluku ; à l'instar de mille autres rochers inhabités, on ne l'avait incluse que par souci d'exhaustivité. S'étant avisé avant même leur départ de Calcutta de l'occasion que cette situation lui offrait, il avait aussitôt commencé à établir une liste des possibilités, mais une telle décision n'était pas de celles qu'il pouvait prendre à la légère, et il y avait plus d'un an qu'il résidait sur l'île lorsqu'il l'avait enfin nommée.

Il testa le terme sur ses camarades de cours et ses amis avant de le glisser dans une discussion avec ses parents. Son père avait souri d'un air approbateur, avant d'émettre des réserves.

— Pourquoi des racines grecques ? Quitte à utiliser une langue autre que locale... pourquoi pas le bengali ?

Prabir, perplexe, lui avait retourné son regard. Un nom trop facile à comprendre avait quelque chose d'assommant. Pourquoi se contenter d'un Grand Fleuve boiteux quand on peut avoir un majestueux Rio Grande ? Son père devait le savoir, d'ailleurs. Prabir ne faisait que suivre son exemple.

— Pour la même raison que tu as donné un nom latin au papillon.

Sa mère avait ri.

— Il t'a eu, sur ce coup-là !

Son père avait cédé ; saisissant Prabir à bras-le-corps, il l'avait soulevé pour le faire tourner au-dessus de sa tête et le chatouiller.

— D'accord, d'accord ! La Téranésie !

Mais ça se passait avant la naissance de Madhusree, avant que celle-ci n'ait reçu son nom (à part le bien trop littéral « Bedon accidentel »). Debout sur la plage, à présent, Prabir soulevait sa sœur en l'air, tournait peu à peu sur lui-même et psalmodiait :

— Téranésie ! Téranésie !

La tête baissée vers lui, Madhusree ne le quittait pas des yeux ; le voir prononcer ce mot étrange l'intéressait beaucoup plus qu'admirer le panorama qu'il essayait de lui offrir. Était-il normal de souffrir de myopie à quinze mois ? Prabir décida de se documenter là-dessus. Il fléchit les bras et l'embrassa à grand bruit, puis chancela et faillit perdre l'équilibre. Elle prenait du poids plus vite qu'il ne gagnait en force. Ses parents prétendaient ne plus gagner en force et refusaient désormais l'un et l'autre de le soulever en l'air.

— Vivement la révolution, dit-il à Madhusree avant de vérifier qu'il n'y avait ni coquilles ni coraux à l'endroit où il la posait.

— Quoi ?

— On remodelera nos corps, et je pourrai toujours te soulever. Même quand j'aurai quatre-vingt-onze ans et que tu en auras quatre-vingt-trois.

Elle éclata de rire en entendant parler de cet avenir si lointain qu'il en devenait métaphysique. Prabir était à peu près sûr qu'elle se représentait quatre-vingt-trois aussi bien que lui dix à la puissance cent, par exemple. La dominant de toute sa taille, il ouvrit et ferma les mains huit fois, puis leva trois doigts. Elle l'observait, hésitante mais fascinée. Prabir scruta ses yeux noirs comme jais. Ses parents ne comprenaient pas Madhusree : ils ne voyaient pas la différence entre les sentiments qu'elle leur inspirait et ce qu'elle était. S'il en avait pour sa part une idée, c'était parce qu'il se souvenait plus ou moins de ce qu'il éprouvait à cet âge-là.

— Salut ma jolie, dit-il d'une voix charmeuse.

Madhusree lui adressa un sourire complice.

Prabir tourna son regard vers les flots sereins, couleur turquoise, de la mer de Banda. De la plage, les vagues qui se brisaient sur le récif paraissaient apprivoisées ; or, il avait effectué assez de traversées nauséuses vers Tual et Ambon en ferry pour savoir le tumulte que pouvait susciter un vent de mousson, sans parler d'une tempête. Mais si la Téréranésie était protégée des fureurs du grand large, les grandes îles qui l'abritaient, Timor, Sulawesi, Céram, la Nouvelle-Guinée, restaient invisibles. Même le plus proche caillou anonyme était trop loin pour qu'on l'aperçoive de la plage.

— À basse altitude, récita-t-il, la distance à l'horizon équivaut à la racine carrée de deux fois le produit de votre altitude par le rayon de la Terre.

Prabir se figura un triangle rectangle dont les sommets se situaient au centre de la Terre, à l'horizon et à la hauteur de ses yeux. Il avait tracé la fonction de distance sur son bloc-notes et connaissait un grand nombre des points de la courbe par cœur. La plage étant en pente, ses yeux devaient se trouver deux bons mètres au-dessus du niveau de la mer : il voyait jusqu'à cinq kilomètres. S'il escaladait le cône volcanique de Téréranésie jusqu'à ce qu'apparaissent les plus proches îles de l'archipel Tanimbar, l'altitude de ce point – que le système de navigation par satellite inclus dans le bloc-notes pouvait lui communiquer – lui permettrait de calculer précisément la distance qui le séparait d'elles.

Mais il savait cette distance, grâce aux cartes : près de quatre-vingts kilomètres. Il pouvait donc calculer à rebours, pour vérifier son altitude ; le point le plus bas à partir duquel il apercevrait une autre île devait être aux environs de cinq cents mètres. Il planterait un piquet afin de le marquer. Il se tourna vers le centre de l'île et le pic d'ébène à peine visible au-dessus des palmiers qui bordaient la plage. La montée promettait d'être longue, surtout s'il lui fallait porter Madhusree le plus clair du trajet.

— Tu veux aller voir M'man ?

Elle se rembrunit.

— Non !

Si Madhusree ne se lassait jamais de sa maman, elle savait aussi reconnaître les moments où il essayait juste de la larguer.

Il haussa les épaules. Il pouvait remettre l'expérience à plus tard ; rien ne justifiait une crise de colère.

— Tu veux aller nager, alors ?

Elle hocha la tête, enthousiaste, se mit debout tant bien que mal, et courut en titubant vers la lisière des vagues. Il lui laissa de l'avance puis s'élança à sa poursuite en hurlant. Elle lui adressa un regard dédaigneux par-dessus son épaule, tomba, se releva et continua. Tandis qu'elle s'avavançait sur le haut-fond, il décrivit des cercles autour d'elle, en frappant l'eau de la plante des pieds, mais évita toutefois d'approcher trop près ; il n'aurait pas été loyal de lui asperger la figure. Sitôt qu'elle eut de l'eau jusqu'à la taille, elle s'immergea et se mit à nager. Ses bras potelés battaient en rythme.

Prabir se figea pour l'observer, admiratif. Il ne pouvait s'en empêcher ; parfois, il ressentait l'attraction qu'exerçait Madhusree le doux frisson, la tendresse, la fierté imméritée qui se lisaient sur le visage de son père et de sa mère.

Il poussa un profond soupir, se jeta à la renverse dans l'eau, toucha le fond, ouvrit les yeux pour sentir la piquûre du sel et contempler la clarté solaire brouillée, puis se releva, trempé, avec la satisfaction du devoir accompli. Il secoua la tête pour dégager son champ de vision masqué par sa frange et marcha dans le sillage de Madhusree. L'eau lui arrivait au nombril lorsqu'il la rattrapa ; il se laissa couler afin de nager à ses côtés.

— Tout va bien ?

Elle ne daigna répondre à l'insulte implicite que par un froncement de sourcils.

— Ne pousse pas trop loin.

Quand ils étaient seuls, la règle voulait que Prabir ait toujours pied. Ça l'irritait, bien qu'il n'ait guère envie non plus de prendre



en remorque, pour l'éloigner du danger, une Madhusree qui crierait et se débattrait.

Il avait laissé son masque à la maison, mais voyait bien à travers l'eau, même en gardant la tête émergée. Lorsqu'il laissa se dissoudre l'écume et retomber les turbulences qu'il créait, il put presque compter les grains de sable sur le fond. Le récif était encore à cent mètres de là, mais il y avait, sous Prabir, des étoiles de mer pourpre sombre, des éponges et, çà et là, une anémone ancrée à un débris de corail. Avisant une coque en forme de cône, jaune et brun, grosse comme son poing, il plongea pour l'examiner de plus près. L'eau se troubla de nouveau, et il dut presque toucher le fond avec sa figure pour constater que la coquille était habitée. Il souffla un chapelet de bulles vers le mollusque de couleur pâle qui l'occupait ; comme celui-ci se rétractait, il s'écarta d'un air penaud et marcha sur les mains à reculons quelques instants, puis se redressa, vida à grand bruit ses narines pleines d'eau de mer et plaqua sa langue contre son palais qui lui cuisait. Il avait l'impression qu'on lui avait enfoncé un tube dans le nez.

Madhusree se trouvait vingt mètres plus loin.

— Hé !

Il réprima son alarme ; il ne fallait surtout pas l'affoler. Nageant à longues brasses, sans hâte excessive, il en profita pour se calmer, et la rejoignit assez vite.

— Tu veux retourner, maintenant, Maddy ?

Sans dire un mot, elle afficha une expression passagère d'incertitude, comme si elle doutait soudain de sa capacité à faire autrement qu'aller de l'avant. D'un coup d'œil, Prabir évalua la profondeur : plus question de se tenir debout sur le fond. Impossible, donc, de la saisir et de regagner le rivage à pied en la traînant même si elle criait, se débattait et lui tirait les cheveux.

Nageant à ses côtés, il tâcha de la conduire à décrire un arc de cercle, mais il se méfiait beaucoup plus qu'elle d'une collision possible. Et s'il se contentait de l'empoigner et de la tourner dans le bon sens, en prenant prétexte d'un jeu ? Il fit du surplace et

tendit les bras vers elle en souriant. Elle émit un petit cri plaintif, comme s'il la menaçait.

— Chut. Je suis désolé.

Prabir comprit alors ; il éprouvait la même sensation lorsqu'il se retrouvait planté sur un tronc jeté par-dessus un ruisseau ou un bout de marécage et que son père ou sa mère perdait patience et lui tendait la main. Difficile d'imaginer plus démoralisant. Mais il ne serait pas figé en premier lieu s'il n'y avait eu quelqu'un pour l'observer, le presser. Seul, il était capable de tout – avec décontraction, sans même y penser – et même de pivoter en équilibre précaire loin au-dessus du sol. Si Madhusree savait qu'elle devait faire demi-tour, la manœuvre était trop impressionnante pour qu'elle y réfléchisse.

Il s'écria, d'une voix excitée :

— Regarde ! Là-bas, sur le récif ! Un homme d'eau ! Elle suivit son regard d'un air dubitatif.

— Droit devant. Là où les vagues se brisent. (Prabir se représenta une silhouette surgissant du ressac et volant de l'écume à chaque crête qui s'écroulait.) On ne voit que sa tête et ses épaules, mais le reste va suivre. Tiens, il dégage ses bras ! (Il s'imagina les membres translucides dégouttant d'eau levés au-dessus des flots, les poings serrés.) Je l'ai déjà vu, murmura-t-il. Depuis la plage. Je lui ai piqué un de ses coquillages. Je croyais m'en tirer, mais tu les connais. Si tu leur prends quelque chose, ils te retrouvent toujours.

Madhusree semblait perplexe.

— Je ne peux pas le lui rendre, expliqua Prabir. Je ne l'ai pas sur moi, je l'ai laissé dans ma hutte.

L'espace d'un instant, elle parut vouloir protester : ce n'était pas un problème, il pourrait toujours promettre de le lui rendre plus tard. Puis l'idée dut lui venir qu'une pareille créature ne serait peut-être pas bien patiente ni confiante.

Son visage s'éclaira. Prabir avait des embêtements.

Baissant les bras, l'homme d'eau poussa sur la surface pour continuer d'émerger. Il hurlait si fort dans les affres de sa mise au monde qu'il montrait des dents scintillantes.

Pris de nervosité, Prabir décrivit un cercle.

— Il faut que je parte avant que ses jambes se soient dégagées. Une fois qu'on voit un homme d'eau courir, c'est trop tard. Personne n'a survécu pour en parler. Tu veux bien me guider jusqu'au rivage ? Me montrer par où passer ? Je ne peux plus réfléchir. Plus bouger. J'ai trop peur.

Il était si bien préparé mentalement, désormais, que ses dents claquaient. Par contre, il espérait ne pas avoir exagéré. Madhusree était tout aussi capable de lui creuser des sillons douloureux dans la chair sans tenir aucun compte de ses cris de protestation que de fondre en larmes, inconsolable, s'il montrait une quelconque anxiété.

Mais elle jeta un regard posé vers l'homme d'eau pour mesurer le péril. Elle faisait du surplace depuis l'apparition de la créature, si bien qu'à force de dériver elle n'était déjà plus tournée vers le large. Elle obliqua alors vers la plage et recommença à nager, toutes ses difficultés oubliées.

Il avait bien du mal à feindre la panique sans rattraper Madhusree, qui avait des bras quatre fois plus courts que les siens. Il jeta un coup d'œil en arrière et s'écria :

— Plus vite, Maddy ! Je vois ses côtes, maintenant !

L'homme d'eau le regardait d'un air sadique en imitant la pose du coureur au départ. En appui sur ses doigts écartés, il balançait son buste et son torse continua d'émerger des vagues. Prabir le vit inspirer profondément pour chasser l'eau de ses poumons à travers sa peau vitreuse et, ainsi, se préparer au monde aérien.

Madhusree commençait à gifler l'eau les doigts écartés comme elle le faisait toujours quand elle fatiguait. Prabir pensait pouvoir bientôt se remettre debout, mais il n'aurait pas été correct d'intervenir avant d'y être obligé.

— Je vais y arriver, hein ? Il me suffit de respirer bien à fond et de serrer mes doigts.

Elle lui décocha son regard agacé qui signifiait *Arrête de me traiter comme un bébé* et griffa l'eau en exagérant ses gestes avant de suivre son conseil et d'accélérer.

Prabir s'immobilisa et se retourna pour examiner leur éventuel poursuivant. La dernière étape restait la plus dure ; difficile de s'arc-bouter en hissant ses jambes de sous soi. Il ferma les yeux et s'imagina qu'il était l'homme d'eau. Il se baissa, posa ses avant-bras sur l'eau, banda tous ses muscles jusqu'à ce qu'ils exsudent de l'écume. Enfin, la récompense arriva : il sentit l'air chaud à l'arrière de ses genoux, puis sur ses mollets. La plante de son pied droit libéré effleura la surface ; il sentit le ressac la chatouiller, comme si les crêtes minuscules étaient des brins d'herbe agités par le vent.

Il ouvrit les yeux. L'autre se dressait, prêt à bondir ; seul son pied gauche encore pris dans les vagues le retenait.

Prabir poussa un cri et repartit à la suite de Madhusree. Quelques secondes plus tard, il devina que la chasse avait commencé. Mais il n'osa pas regarder en arrière : dès qu'on voyait l'homme d'eau courir, on était perdu.

La force de ses battements fit se retourner Madhusree ; elle se désynchronisa et coula. Prabir la rattrapa alors que sa tête s'enfonçait. Il la prit dans ses bras et tendit les jambes vers le fond. Ses orteils entrèrent en contact avec le sable ; Madhusree était en sécurité, nichée contre son torse.

Il courait dans l'eau comme en rêve, avec une infinie lenteur. Malgré son corps en plomb, il se força à continuer. Il piétina un lit d'herbes aquatiques brunes en frissonnant à chaque pas ; leurs brins n'étaient ni tranchants ni visqueux, mais il éprouvait toujours la sensation qu'il s'y dissimulait quelque chose. Madhusree, agrippée à lui sans se plaindre, regardait derrière lui, pétrifiée. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Il pouvait toujours annoncer que le jeu était fini, rien ne les suivait, tout était inventé. Madhusree, simple passagère, échappait aux règles, maintenant, mais le fait que Prabir survive s'il se retournait

prouverait sans l'ombre d'un doute que l'homme d'eau n'avait jamais existé.

Et il ne voulait pas gâcher le jeu pour Madhusree.

Lorsqu'il atteignit la plage, ses jambes faillirent lâcher ; il se reprit et accomplit encore une douzaine de pas ; marcher sur la terre ferme suffisait à lui donner des forces. Puis il s'accroupit et posa Madhusree avant de pivoter face à la mer, la tête baissée pour s'aider à reprendre son souffle.

Après l'effort, un vertige le prenait, et des taches noires brouillaient son champ de vision, pourtant il crut discerner une empreinte humide, luisante sur le sable recuit par le soleil, qui s'évapora sous ses yeux.

Madhusree déclara avec calme :

— Veux M'man.

Prabir n'avait pas le droit de pénétrer dans la hutte des papillons. Comme le vaccin contre le paludisme ne prenait pas sur lui, il portait au bras, inséré sous la peau, un microdiffuseur qui lui faisait exsuder un produit antimoustiques. Si l'odeur ne risquait pas de tuer les papillons, elle pouvait modifier leur comportement, et le moindre risque de contamination aurait invalidé toutes les observations effectuées par ses parents.

Il posa Madhusree à quelques mètres de la porte et elle se dirigea en titubant vers sa mère qui parlait dans la hutte et dont Prabir entendit la voix grimper d'un octave.

— Alors, mon poussin, où est-ce que tu étais passée ? Qu'est-ce que tu faisais ?

Madhusree entama un monologue incohérent à propos de l'homme d'eau. Prabir tendit l'oreille le temps de vérifier qu'on ne le calomniait pas, puis il alla s'asseoir sur le banc devant sa hutte. On était au milieu de la matinée et, s'il régnait sur la plage une chaleur pesante, le kampung resterait à l'ombre jusqu'à midi. Il se rappelait encore leur arrivée près de trois ans plus tôt, en compagnie de quelques manœuvres de Kai Besar venus aider à défricher le terrain et à monter les préfabriqués. Il ne savait

toujours pas s'ils plaisaient en usant du mot signifiant « village » dans leur langue pour désigner le cercle de six bâtiments, mais le terme était resté.

Un vacarme familial retentit à l'orée du kampung ; deux carpophages se posaient sur la branche d'un muscadier. Même si ce pigeon bleu-blanc plus massif qu'un poulet bénéficiait d'un meilleur aérodynamisme dans le genre grassouillet, Prabir avait encore des difficultés à admettre qu'il puisse voler. L'un d'eux distendit sa bouche extensible pour gober une noix muscade en un spectacle des plus comiques tandis que l'autre, après avoir observé la scène d'un air stupide en roucoulant, s'éloignait à petits pas pour chercher sa propre nourriture.

Bien que Prabir ait prévu de mettre en pratique sa théorie de la mesure de l'altitude sitôt libéré de Madhusree, il avait, sur le chemin du retour, envisagé plusieurs complications. D'abord, il risquait de confondre le rivage d'une île avec une falaise ou une montagne plus éloignée que sa hauteur rendrait visible au-dessus de l'horizon. S'il persuadait son père de lui prêter les jumelles, il pourrait peut-être faire la différence, mais un autre problème plus grave se posait. La réfraction due aux gradients de température – phénomène faisant paraître le soleil enflé à l'approche de l'horizon – allait courber la lumière qui devait former l'un des côtés du triangle de Pythagore qu'il utiliserait pour ses calculs. Bien entendu, on avait sans doute déjà trouvé le moyen d'en tenir compte et il n'aurait pas de mal à localiser les équations appropriées et à les programmer dans son bloc-notes ; cependant, même s'il parvenait à se procurer toutes les données dont il avait besoin en matière de températures à partir d'un modèle climatique régional ou de l'image thermique retransmise par un satellite météorologique, il ne comprendrait pas vraiment ce qu'il ferait ; il se bornerait à suivre un mode d'emploi à l'aveuglette.

Prabir reconnut soudain son nom parmi les murmures issus de la hutte des papillons, émis non par Madhusree, qui arrivait juste à le prononcer, mais par son père. Il tenta de capter la suite de la phrase, en vain : les carpophages refusaient de se taire. Il chercha

par terre quelque chose à leur jeter, puis décida que les chasser se révélerait sans doute trop long et trop bruyant. Après s'être levé sans bruit, il gagna l'arrière de la hutte sur la pointe des pieds pour coller son oreille à la paroi en fibre de verre.

— Comment va-t-il s'en sortir s'il doit fréquenter une école normale en Inde, enfermé dans une salle de classe six heures par jour, alors qu'il ne sait même pas rester assis cinq minutes d'affilée ? Plus tôt il s'habituerait, moins le choc sera brutal. Si on attend d'en avoir fini ici, il aura... quoi, onze, douze ans ? Il sera incontrôlable !

Prabir sentit que son père parlait depuis quelque temps. Il entamait toujours une dispute d'un ton posé, comme s'il n'éprouvait qu'indifférence pour le sujet abordé. Il lui fallait plusieurs minutes pour trahir une telle exaspération par sa voix.

Sa mère eut son rire qui signifiait : *Tu as du culot !*

— Tu avais onze ans la première fois que tu es allé en classe ! s'écria-t-elle.

— Oui, et ç'a été dur. J'avais tout de même rencontré d'autres êtres humains. Tu crois qu'une liaison satellitaire, c'est une socialisation adéquate ?

Le silence qui s'ensuivit s'éternisa au point que Prabir finit par songer que sa mère répondait trop bas pour qu'il l'entende. Et puis elle dit, d'un ton plaintif :

— Mais où ? Calcutta est trop éloigné, Rajendra. On ne le verrait jamais.

— C'est à trois heures d'avion.

— De Jakarta !

— Comment veux-tu que je mesure ? répondit son père d'une voix raisonnable. Si on compte le temps pour aller où que ce soit à partir d'ici, n'importe où sur Terre paraîtra trop éloigné !

Prabir ressentit un mélange troublant de mal du pays et de peur. *Calcutta*. Cinquante Ambon en termes de population et de circulation tassés sur une superficie à peine cinq fois supérieure. Même s'il se réhabituerait à la foule, la perspective de rentrer « chez lui » sans ses parents ni Maddy lui semblait pire que celle de se

voir abandonné en un lieu inconnu – ce serait aussi surréaliste, aussi hallucinant que de se réveiller un matin pour constater qu'ils avaient disparu tous les trois.

— Bon, Jakarta est hors de question.

Il n'y eut pas de réponse ; peut-être son père hochait-il la tête pour marquer son accord. Ils en avaient déjà discuté : dans toute l'Indonésie, les flambées de violence ne cessaient de prendre l'ethnie chinoise de la « classe marchande » pour cible – et même si la minorité indienne était minuscule et invisible en comparaison, ses parents semblaient s'imaginer qu'on le battrait comme plâtre à la moindre hausse des prix. Il avait du mal à accorder du crédit à un comportement aussi bizarre, mais, à voir les écoliers enrégimentés, vêtus d'uniformes, chanter des chants patriotiques lors de leurs excursions dans Ambon, il se réjouissait de tout ce qui lui permettait d'éviter les établissements scolaires indonésiens.

Son père adopta un ton conciliant.

— Pourquoi pas Darwin ?

Prabir se rappelait bien le port australien, où ils avaient passé deux mois à la naissance de Madhusree : une ville propre, paisible, prospère – et, son anglais étant meilleur que son indonésien, il avait eu beaucoup moins de mal qu'à Ambon à discuter avec les gens. Il n'avait tout de même aucune envie de s'y retrouver exilé.

— Peut-être.

Un silence, puis sa mère reprit, avec enthousiasme :

— Pourquoi pas Toronto ? On pourrait l'envoyer chez ma cousine !

— Tu plaisantes ? Elle a un grain.

— Oh, elle n'est pas méchante ! Et je ne prétends pas qu'on devrait lui confier son éducation. Elle n'aurait qu'à se contenter de le loger et de le nourrir. Au moins, il ne vivrait pas dans un dortoir rempli d'inconnus.

Son père s'étrangla de colère.

— Il ne l'a jamais vue !



— Amita fait néanmoins partie de la famille et comme c'est la seule qui m'adresse encore la parole...

La discussion dévia soudain sur les parents de sa mère. Il connaissait ça par cœur ; au bout de quelques instants, il s'en fut dans la forêt.

Il lui faudrait trouver le moyen d'aborder le sujet et de faire connaître son sentiment sans trahir le fait qu'il les avait espionnés. Et vite : ses parents avaient la capacité presque illimitée de se convaincre qu'ils agissaient au mieux de ses intérêts et, une fois leur décision prise, il ne pourrait plus les arrêter. Il s'agissait d'une sorte de religion *ad hoc* : l'Église du On-ne-fait-ça-que-pour-ton-bien. Ils avaient le loisir de rédiger eux-mêmes les commandements, puis de prétendre qu'ils n'avaient d'autre option, que d'y obéir.

— Traîtres, murmura-t-il.

Ici, c'était son île ; ils n'y résidaient que parce qu'il les y tolérait. Ils seraient morts dans la semaine si Prabir partait. Les créatures les auraient. Madhusree essaierait peut-être de les protéger, mais on ne savait jamais dans quel camp elle se rangeait. Il se représenta la scène : l'équipage d'un ferry ou d'un navire de ravitaillement entrant avec prudence dans le kampung après un rendez-vous manqué et des semaines de silence radio pour trouver Madhusree qui allait de-ci de-là en se dandinant, un large sourire sur ses lèvres graisseuses, entourée de bols sales contenant des restes de papillons frits accompagnés d'une viande mystérieuse à l'arôme délicat.

Il poursuivit sa route tant bien que mal ; il formait des jurons muets et, peu à peu, prenait conscience de la pente toujours plus accentuée et des roches noires surgies du sol. Sans même y avoir pensé, voilà qu'il se trouvait sur la piste qui menait au centre de l'île. Contrairement au sentier de la plage au kampung taillé à la machette par les ouvriers de Kai Besar, sentier dont l'entretien lui était échoué, celui-ci ne résultait que du hasard, d'un alignement d'affleurements rocheux et d'espaces naturels entre les arbres et les fougères.

La montée était harassante, mais la forêt lui offrait son ombre, et la sueur qui gouttait de ses coudes ou ruisselait le long de ses jambes le glaçait presque. C'était à peine s'il avisait les scinques à langue bleue s'écartant de son chemin à toute allure ; des cicindèles pourpres aussi grosses que son pouce défilaient sur un tronc abattu et d'énormes fourmis noires grouillaient. S'il n'avait exsudé une odeur aussi repoussante pour les fourmis que celle des cicindèles l'était à ses narines, il aurait été couvert de piqûres en un rien de temps. Il restait en terrain dégagé autant que possible, mais choisissait, plutôt que la roche volcanique, le sous-bois, où la plante de ses pieds nus souffrait moins. Là, le sol disparaissait sous un tapis de petites fleurs bleues, de plantes rampantes vert olive et de fougères basses aux feuilles tombantes ; si certaines de ces plantes étaient très coriaces, aucune ou presque n'avait d'épines. Logique : il n'y avait rien sur l'île qui puisse les brouter.

La pente se fit encore plus accentuée et rocailleuse, la forêt commença à s'éclaircir. Le jour s'insinuait davantage entre les arbres ; les végétaux du sous-bois devenaient secs, rugueux. Prabir regretta de n'avoir pas mis un chapeau pour s'abriter, voire des chaussures : les intempéries avaient poli la plupart des roches noires, mais certaines conservaient des arêtes coupantes.

Les arbres disparurent. Il continua d'escalader la pente d'obsidienne. Au bout de quelques minutes à découvert, sa peau avait séché ; il sentait la sueur suinter de ses pores, en gouttelettes si minuscules qu'elles restaient invisibles, et s'évaporer aussitôt. Dans la forêt, son short était trempé par sa transpiration ; désormais, le tissu durci, aussi raide que du carton, exhalait une étrange odeur de blanchisserie. Il s'était vaporisé à l'écran solaire avant de partir pour la plage avec Madhusree – pourvu qu'il en reste malgré la baignade. On aurait dû adjoindre un produit absorbeur d'UV au répulsif antimoustiques et lui épargner ainsi une application externe.

*Vivement la révolution.*

Le ciel déteint virait au blanc. Quand il fixa le soleil, il eut l'impression de regarder l'intérieur d'un haut-fourneau – fermer

les yeux ne servant à rien, il dut se protéger de ses bras levés. Une fois grimpé assez haut pour voir par-delà les arbres, Prabir poussa un cri rauque d'exaltation. La mer s'étendait en contrebas, comme s'il la survolait en avion. La plage restait dissimulée, mais il apercevait les hauts-fonds, les récifs, l'eau profonde qui entourait l'atoll.

Il n'était jamais monté à pareille altitude. Et même s'ils n'étaient pas les premiers à poser le pied sur cette île, aucun pêcheur échoué ici ne se serait lancé dans une telle escalade plutôt que de se cantonner à la forêt pour éviter un tronc afin de se fabriquer une pirogue salvatrice, pas vrai ?

Il scruta l'horizon. Le fait qu'il s'abrite les yeux permit à la transpiration de se former et de ruisseler sur son front au point de l'aveugler à moitié. Il s'essuya les yeux avec son mouchoir qui avait mariné dans l'eau de mer, puis dans sa sueur pendant l'heure qu'il avait passée à traverser la forêt ; résultat, il eut la sensation de se frotter les globes oculaires avec du sel. Exaspéré, il cilla pour chasser les larmes et plissa les paupières, sans prendre garde à la douleur, jusqu'à s'assurer qu'il n'y avait aucune terre en vue.

Il poursuivit son ascension du volcan.

Visiter le cratère était hors de question, même s'il avait mis des chaussures et emporté de l'eau : la descente était trop raide. Sur la base des images satellite, sa mère estimait que le volcan dormait depuis des millénaires au moins, mais Prabir avait décidé que la lave circulait juste au-dessous de la surface du cratère, prête à s'échapper. Là-haut, il devait y avoir des aigles de feu, picorant la fine croûte pour atteindre la roche en fusion. Peut-être le survolaient-ils en cet instant ; comme ils brillaient d'un éclat comparable à celui du soleil, ils ne jetaient aucune ombre.

Toutes les cinq minutes, il s'arrêtait pour chercher des yeux une terre et regrettait de n'avoir pas fait plus attention à l'aspect des îles lors de ses trajets en ferry ; l'horizon était si flou que Prabir craignait de se laisser abuser par le banc de nuages d'un orage en approche. Il s'était coupé au pied droit sans avoir trop mal, aussi évita-t-il d'examiner la plaie, de peur d'hésiter à

poursuivre son chemin. Il avait la plante des pieds assez épaisse pour supporter la chaleur de la roche, mais il ne pouvait pas s'asseoir pour se reposer, ni même prendre appui sur ses mains pendant l'escalade.

Lorsqu'une vague traînée grise apparut enfin entre ciel et mer, Prabir se contenta de sourire et de fermer les yeux. Il n'avait plus l'énergie nécessaire pour éprouver le triomphe adéquat, sans parler d'extérioriser sa joie. Il oscilla un moment dans la chaleur surnaturelle et admit que grimper jusqu'ici sans préparatifs était stupide, mais ne se félicita pas moins de l'avoir fait. Puis il trouva une pierre aux arêtes vives et traça une ligne à l'endroit où, à ce qu'il lui semblait, l'île lointaine se dévoilait.

Il ne pouvait pas noter l'altitude ; elle ne devait guère différer des cinq cents mètres qu'il avait naïvement estimés, mais il lui faudrait revenir avec son bloc-notes pour lire la valeur exacte sur l'affichage GPS. Il pourrait alors reprendre ses calculs à rebours pour déterminer l'effet de la réfraction.

Cette simple ligne ne suffirait pas, cependant. Si elle ne ressemblait à aucune marque naturelle, elle n'attirait pas l'œil non plus. Graver ses initiales lui paraissait puéril, aussi se borna-t-il à inscrire la date : 10 décembre 2012.

Une fois reparti vers la forêt dans une joyeuse hébétude, il eut beau glisser et s'infliger des coupures aux mains par deux fois, il s'en fichait. Il ne s'était pas contenté de nommer l'île, il avait aussi commencé à la mesurer. Il avait autant le droit que ses parents d'y rester, désormais.

L'orage de l'après-midi arriva du nord, dans son dos, durant la descente. Prabir leva les yeux quand les premières grosses gouttes s'écrasèrent sur les rochers autour de lui et vit des perles d'un blanc aveuglant se détacher sur fond de nuages. Puis les aigles de feu s'élevèrent en laissant derrière eux un ciel d'un gris uniforme.

La tête inclinée en arrière, il but la pluie et chuchota :

— Téransie. Téransie.

Prabir regagna le kampung vers trois heures. Personne ne s'était inquiété de son absence ; s'il n'avait pas école, il allait où il voulait, et sa montre lui permettait de demander de l'aide au besoin. Épuisé, un peu nauséeux, il gagna sa hutte et s'effondra dans son hamac.

Son père, debout près de lui dans la lueur grise du crépuscule, le réveilla en répétant son nom tout bas. Prabir tressaillit ; censé aider à préparer le repas du soir, il sentait déjà des odeurs de cuisine. Pourquoi l'avait-on laissé dormir si tard ?

Son père lui toucha le front.

— Tu as un peu de fièvre. Comment tu te sens ?

— Bien, Baba.

Prabir serra les poings pour cacher ses coupures ; elles n'étaient pas graves, mais il ne voulait pas les expliquer – ni mentir au sujet de leur origine, s'il pouvait l'éviter. Son père avait un air grave des plus inhabituels ; allait-il soudain lui annoncer qu'ils avaient décidé de l'envoyer en pension ?

— Il y a eu un coup d'État à Jakarta, dit-il. Ambon est sous le régime de la loi martiale. (Il parlait d'un ton neutre, comme s'il relatait un événement sans importance.) Comme je n'ai pas pu contacter Tual, j'ignore ce qui s'y passe. Peut-être qu'on ne pourra plus faire venir de provisions pendant quelque temps. On va donc planter un petit jardin. Et on aura besoin de toi pour aider à l'entretenir. Tu veux bien ?

— Oui. (Il étudia le visage que la pénombre n'éclairait qu'à demi. Son père s'attendait-il vraiment à ce que Prabir se satisfasse d'un compte rendu aussi succinct ?) Qu'est-ce qui s'est passé, à Jakarta ?

Un bruit de gorge écoeuré, empreint de lassitude.

— Le ministre de l'Intérieur s'est proclamé « chef de l'État intérimaire » avec l'appui de l'armée. Le président est assigné à résidence. La session parlementaire est suspendue. Un millier de personnes se sont rassemblées autour de l'Assemblée nationale pour monter la garde et les forces de sécurité les laissent en paix pour l'instant, ce qui est déjà quelque chose.

Gêné, il se lissa la moustache et ajouta, à contrecœur :

— Mais une grande marche de protestation a démarré à Ambon quand la nouvelle s'est répandue. La police a essayé de la disperser. Quelqu'un a été abattu, et ensuite la foule a dévasté les bâtiments gouvernementaux. Il y a eu quarante-six morts, selon le BBC World Service.

Prabir en restait sous le choc.

— C'est terrible, dit-il enfin.

— Oui. Et, pour beaucoup de monde, ce sera la goutte d'eau. Le soutien à l'ABRMS ne peut que s'accroître.

Prabir s'efforça de lire entre les lignes.

— Tu crois qu'ils vont se mettre à couler les ferries ?

Son père cilla.

— Non, non ! On n'en est pas là. Ne commence pas à te faire des idées pareilles ! (Il posa la main sur l'épaule de Prabir pour le réconforter.) Mais les gens vont être nerveux. (Il soupira.) Tu sais que, quand on veut aller à la rencontre du ferry, il nous faut payer le capitaine pour faire le détour ? On est loin du trajet normal entre Saumlaki et Tual ; l'argent compense le carburant supplémentaire, le dérangement, et il en reste un peu pour chaque membre d'équipage.

Prabir hocha la tête, même s'il ignorait jusqu'alors qu'ils versaient des pots-de-vin en échange d'une faveur au lieu de régler un service normal.

— Ça pourrait poser des problèmes, à présent. Nul ne va vouloir effectuer des étapes non prévues au milieu de nulle part. Mais on s'en sortira ; on a tout le nécessaire pour se débrouiller aussi longtemps qu'il le faudra. Et mieux vaut qu'on se fasse remarquer le moins possible. Personne ne viendra nous embêter si on reste dans notre coin.

Prabir rumina tout cela en silence.

Son père inclina la tête vers la porte.

— Viens, et pense à te débarbouiller. Et ne dis pas à ta mère que je t'ai fait peur.

— Tu ne m’as pas fait peur. (Il descendit de son hamac.) Mais comment est-ce que ça va finir ?

— Que veux-tu dire ?

Prabir hésita.

— Aceh. Kalimantan. Irian Jaya. Ici.

Tandis qu’ils écoutaient les nouvelles ensemble, au fil des ans, son père lui avait raconté une partie de l’histoire de la région, et Prabir avait entamé des recherches sur le net. L’Indonésie avait annexé Irian Jaya et les Moluques après le retrait des Portugais au milieu du vingtième siècle ; les deux régions, chrétiennes dans une certaine mesure, abritaient des mouvements séparatistes bien décidés à suivre l’exemple du Timor oriental et à obtenir leur indépendance. La situation d’Aceh, à l’extrémité nord-ouest de Sumatra, était différente – les séparatistes musulmans y jugeaient le gouvernement par trop laïque –, tout comme celle de Kalimantan, avec sa longue histoire complexe de migrations et de conquêtes. Le gouvernement de Jakarta évoquait d’une manière rassurante une « autonomie limitée » pour ces provinces périphériques, mais le ministre de l’Intérieur, lui, avait fait la une quelques semaines auparavant en se prononçant pour « l’élimination des séparatistes ». Le président lui avait ordonné de modérer son langage. Pourtant, l’armée, apparemment, préférait ce langage-ci.

Son père s’accroupit auprès de lui et baissa la voix.

— Tu veux le fond de ma pensée ?

— Oui.

Prabir faillit lui demander : pourquoi est-ce qu’on parle tout bas ? Mais il connaissait la réponse. Dans l’immédiat, ils étaient coincés sur l’île, il fallait qu’on lui en explique les motifs, et son père avait reçu comme instructions, en tout premier lieu, d’éviter de prendre le risque de l’effrayer.

— Je crois que l’empire des Javanais touche à sa fin. Comme les Hollandais, les Portugais et les Anglais, ils vont devoir apprendre à vivre à l’intérieur de leurs frontières, et ça ne se fera pas sans mal. Il y a trop d’enjeux : le pétrole, les pêcheries, le bois.

Même si le gouvernement acceptait de se séparer des provinces les plus difficiles, il reste des gens qui gagnent des sommes folles sur les concessions qu'on leur a attribuées du temps de Suharto. Dont beaucoup de généraux.

— Tu crois qu'il y aura la guerre ?

Prabir n'avait pas plus tôt prononcé ce mot qu'il sentit son estomac se glacer, comme lorsqu'il voyait un python sur une branche devant lui. Non qu'il ait peur pour sa propre sécurité, mais il éprouvait un sentiment d'horreur à l'idée de toutes les morts invisibles que la seule existence de cette créature impliquait.

— Je crois qu'il y aura des changements, dit son père avec prudence. Et qu'ils ne seront pas faciles.

Soudain, il saisit Prabir et le souleva au-dessus de sa tête.

— Oh, tu es trop lourd ! gémit-il. Tu vas m'écraser !

Il ne plaisantait pas tout à fait – Prabir sentait ses bras frémir sous l'effort –, mais il sortit de la hutte à reculons sans difficulté, en se baissant pour qu'ils passent tous les deux sous le linteau de la porte, puis il pirouetta lentement tandis qu'il portait Prabir, pris de fou rire, à l'autre bout du kampung, sous les feuilles des palmiers et les étoiles qui s'éveillaient à la nuit.



## 2.

Prabir avait volé la vie de son père, mais c'était la faute de ce dernier, du moins en partie. Et comme personne n'avait été privé de l'original, il ne s'agissait pas vraiment d'un vol. Plutôt d'une affaire de clonage.

Quand il avait demandé la permission d'utiliser leur liaison satellite au net pour autre chose que l'école, son père lui avait fait promettre de ne jamais révéler son âge réel aux inconnus, même les plus inoffensifs en apparence.

— Il y a des individus dont la première idée, lorsqu'ils font la connaissance d'un enfant, consiste à vouloir instaurer un rapport qui ne devrait impliquer que des adultes, avait-il expliqué d'une voix qui ne présageait rien de bon.

Prabir avait aussitôt décodé l'euphémisme, bien qu'il ait eu des difficultés à imaginer quel mal on pouvait lui faire à des milliers de kilomètres de distance. Il avait même failli répliquer que, s'il se prétendait adulte, il y aurait beaucoup plus de gens pour vouloir le traiter comme tel, mais il avait soudain senti que ce n'était pas le type de sujet sur lequel son père tolérerait qu'il fasse son petit malin. D'ailleurs, ça ne le dérangeait pas de dissimuler son âge ; il ne tenait pas à ce qu'on le prenne de haut.

Pour ses neuf ans, la permission accordée, il s'abonna à des groupes de discussion sur les mathématiques, l'histoire de l'Indonésie et la musique malgache. Il lut ou écouta avec soin les contributions des autres avant d'envoyer les siennes et nul ne jugea ses remarques puériles. Certains signaient leurs messages avec leur photographie ; d'autres, non. Son abstention ne révélait rien. Les groupes se concentraient sur leurs domaines de prédilection et personne n'aurait songé à aborder la vie intime des

participants. Le sujet de son âge, ou de sa profession, ne vint jamais sur le tapis.

Il lui fallut commencer à échanger des messages privés avec Eleanor, une professeur d'histoire habitant New York, pour se retrouver pris au piège. Après deux courtes notes sur l'empire Majapahit, elle en vint à lui parler de sa famille, de ses étudiants, de ses poissons tropicaux. Elle passa vite du texte pur au multimédia, et commença à lui envoyer vidéos familiales et visites guidées de Manhattan en miniature. Il aurait pu s'agir de faux, mais cela aurait nécessité de gros moyens. Son père aurait sans doute admis qu'Eleanor était la correspondante honnête et inoffensive qu'elle semblait être, et que Prabir pouvait donc lui avouer son âge véritable, mais c'était déjà trop tard. Il avait répondu au premier message en texte pur sur la famille d'Eleanor par le récit de son voyage – en compagnie de sa femme et de son jeune fils – de Calcutta à une île anonyme de la mer de Banda dans le but d'étudier les papillons. Ce parfum d'exotisme l'avait enchantée, au point de déclencher un véritable déluge de questions. Prabir s'était trouvé incapable de refuser de répondre mais aussi de se fabriquer une fausse biographie d'adulte, en accord avec ce qu'il lui avait déjà raconté, à partir du néant. Il avait donc continué à cannibaliser la vie de son père, jusqu'au jour où il était devenu impensable d'admettre devant Eleanor ou son père ce qu'il avait fait.

On avait abandonné Rajendra Suresh dans les rues de Calcutta à l'âge de six ans. Il avait refusé de dire à Prabir ce qu'il se rappelait de son existence auparavant, aussi Prabir avait-il déclaré à Eleanor que sa petite enfance disparaissait sous le voile de l'amnésie.

— Je suis peut-être le fils d'une prostituée ou le rejeton perdu d'une des plus riches familles de la ville.

— Des parents fortunés n'auraient-ils pas essayé de te retrouver ? avait voulu savoir Eleanor.

Prabir avait alors fait allusion à des rêves révélateurs où figuraient des oncles maléfiques et de faux kidnappings ayant mal tourné.

Rajendra vivait de mendicité depuis cinq ans lorsqu'il avait enfin croisé la route de l'Association des rationalistes indiens, l'IRA. (Hors du cercle familial – on avait inculqué ce précepte à Prabir dès son plus jeune âge –, il ne devait jamais faire référence à cette organisation par ses initiales, à moins d'ajouter aussitôt une explication en bonne et due forme.) Même si elle ne pouvait lui offrir le sanctuaire d'un orphelinat, ses ressources étant trop limitées, sa protection lui avait valu deux repas par jour et un siège dans une de ses classes. Ça avait suffi à le sauver de la famine, et des griffes de l'Albanais fou dont les serviteurs traquaient enfants et lépreux dans toute la ville. Prabir avait fait des cauchemars – bien trop dérangeants pour qu'il les raconte à Eleanor – où l'Albanais fou, créature voûtée et ridée, le poursuivait dans des ruelles, ou des égouts à ciel ouvert, et essayait de lui laver les pieds à l'aide d'une étoffe trempée dans du sang d'agneau.

Le but avoué de l'IRA consistait à débarrasser le pays de l'héritage abrutissant de la superstition, et des barrières entre les castes, et entre les sexes, que cette superstition aidait à maintenir. Avant de lancer leurs programmes sociaux – nourrir, éduquer les enfants des rues, apprendre aux femmes l'économie et l'autodéfense –, les Rationalistes de Calcutta s'en prenaient aux gourous et aux « hommes de Dieu », les guérisseurs et les faiseurs de miracles qui empoisonnaient la ville, et les démasquaient. À douze ans, Rajendra avait vu l'un des fondateurs du mouvement, Prabir Ghosh, mettre un saint homme, qui gagnait sa vie en soignant des morsures de serpent, au défi de sauver la vie d'un chien qu'on avait jeté dans une cage en compagnie d'un cobra. Devant son public d'un bon millier de croyants enthousiastes, le saint homme avait agité les mains pendant un quart d'heure au-dessus du pauvre animal secoué de convulsions, murmuré des prières et des suppliques de plus en plus désespérées, et admis enfin qu'il n'avait aucun pouvoir magique et que toute personne

mordue par un serpent devait chercher secours sans délai auprès de l'hôpital le plus proche.

Si Rajendra avait admiré l'honnêteté, même tardive, que l'homme avait manifestée, certains charlatans s'entêtant à bluffer et à fanfaronner longtemps après avoir perdu toute crédibilité, le pouvoir de la démonstration l'avait encore plus impressionné. Nul n'ignorait qu'un grand nombre de serpents ne sont pas venimeux et qu'une plaie peu profonde ou une robuste constitution permet à certains de survivre à la morsure d'une espèce vraiment dangereuse. La réputation du saint homme devait venir du fait qu'il avait « guéri » des gens qui auraient survécu de toute façon – le moindre succès ou heureux miracle valant d'être monté en épingle, raconté et embelli cent fois contrairement aux décès accueillis dans la tristesse et sans surprise. Mais cette mise à l'épreuve avait suffi à dissiper les malentendus : le serpent était venimeux, les plaies nombreuses et profondes... et la victime avait péri devant un millier de témoins.

Durant la minute de silence en l'honneur du chien qui s'était ensuivie, Rajendra avait décidé de sa vocation. Si la vie et la mort restaient pour lui des mystères, les mystères n'étaient pas insolubles. Les premières tentatives visant à les percer avaient dû buter sur des obstacles apparemment insurmontables et laisser dans leur sillage des systèmes de savoir voués à se scléroser ou à dégénérer. C'était la source de toute religion. Mais il y avait toujours quelqu'un pour continuer la quête de bonne foi et trouver la force de demander sans répit : ce que je crois est-il vrai ? Tel était l'héritage qu'il réclamerait. Hindouistes, musulmans, bouddhistes, sikhs, jaina, parsis et chrétiens, des mystiques les plus sincèrement fourvoyés aux plus cyniques des imposteurs, ne pouvaient que parodier la recherche de la vérité. Il mettrait la vérité au-dessus de la foi et fouillerait les secrets de la vie et de la mort.

Il deviendrait biologiste.

Quatre ans plus tard, il travaillait comme comptable dans un entrepôt, étudiait le soir et donnait un coup de main à l'école de

l'IRA le dimanche, lorsque Radha Desai reprit le cours d'autodéfense pour les femmes. Chaque semaine, il la voyait arriver, vêtue d'une simple tenue blanche de karaté, conduite par un homme d'une trentaine d'années qui n'avait pas l'air d'un serviteur. Il lui fallut un mois pour découvrir qu'elle n'était ni mariée ni fiancée, que son chauffeur était son frère aîné et qu'elle ne conduisait pas elle-même de peur qu'on ne lui abîme sa voiture.

Prabir eut du mal à garder son sérieux en racontant la cour de ses parents, même s'il savait que c'était le genre de choses qu'Eleanor voulait connaître ; comme il manquait de détails vrais, il dut improviser. Dans sa version, Rajendra synchronisait la psalmodie des tables de multiplication que répétaient ses mendiants avec les cris de Radha qui scandait les pompes et les abdos de ses étudiantes dans la cour, ceci afin de rester pendu aux lèvres de son aimée sans négliger sa propre classe. Lorsque, juste avant le déjeuner, elle passait près de la fenêtre de sa salle, il fixait le sol ou feignait une migraine et fermait les yeux de peur que leurs regards ne se croisent par accident et que son visage ne les trahisse face à ces enfants qui connaissaient trop bien la vie.

La mère de Prabir traitait ses parents d'« hypocrites prétendument socialistes de la classe moyenne supérieure ». Que leur fille enseigne le karaté à des femmes intouchables et côtoie d'infâmes athées pouvait passer pour progressiste et audacieux. Qu'elle épouse un comptable de trois ans plus jeune qu'elle qui s'était élevé socialement du jour où il avait trouvé à se loger dans un bidonville était un sujet plus difficile à aborder dans une réception. Quant au père de Prabir, il était plus conciliant.

— Vu leur milieu, que pouvait-on espérer ? disait-il.

Radha étudiait la génétique à l'université de Calcutta. Ils se voyaient à la sauvette dans un jardin public ou un café tôt le matin, avant que Rajendra n'entame sa journée de travail – et bien avant le premier cours de Radha, quoiqu'elle ait toujours l'excuse toute prête d'un entraînement de karaté. Il se débattait encore avec la biologie du niveau du lycée, mais Radha le tutorait. Ils s'étaient fixé un objectif à long terme : ils travailleraient ensemble

comme chercheurs, quelque part, un jour. Prabir croyait que s'ils avaient eu le coup de foudre l'un pour l'autre – bien qu'aucun d'eux n'y ait fait allusion –, c'était la biologie, dans un tout autre sens que celui où on l'entendait habituellement, qui avait cimenté leur union. Il pouffait en décrivant les rendez-vous clandestins sur un banc de parc, les mains qui s'effleuraient en tournant les pages d'un manuel, la récapitulation des phases du cycle vital d'une cellule. Mais, aussi amusé et embarrassé qu'il soit, et malgré ses remords occasionnels, il ne se prenait pas pour un voleur ni un traître alors qu'il livrait des secrets qui ne lui appartenaient pas. Même s'il était censé faire tout ça pour Eleanor, imaginer l'existence de ses parents lui devint une tâche analogue à celle qu'il entreprenait lorsque, scrutant les yeux de Madhusree, il s'efforçait de comprendre ce qu'il y voyait. Dans ce cas, simplement, il n'avait aucun souvenir pour le guider, mais des livres, des films, l'instinct et la conjecture, et les rares aveux discrets de ses parents.

Rajendra obtint une bourse d'études qui lui permit de fréquenter l'université. Avec autant d'occasions de se voir, ils se montrèrent moins discrets et on découvrit leur relation. Radha partit de chez elle et coupa les liens avec sa famille. Si elle n'avait pas encore de diplôme d'enseignement, elle gagnait sa vie comme assistante laborantine. Un soir, quatre hommes tendirent une embuscade à Rajendra sur le campus et l'expédièrent à l'hôpital ; faute de preuves, on ne sut jamais qui les avait envoyés. Lorsqu'il fut rétabli, Radha essaya de lui apprendre à se défendre. Il se révéla le pire étudiant qu'elle ait eu – fort, mais d'une maladresse irrépressible, résultant peut-être de sa malnutrition dans sa petite enfance.

De peur que son père ne baisse dans l'estime d'Eleanor – à ce stade, l'identité de l'individu dont l'honneur était en question n'était plus très claire dans l'esprit de Prabir –, il envoya à sa correspondante une photo, prise lors d'une parade de l'IRA, où l'on voyait Rajendra tirer un camion dans le centre de Calcutta avec une corde plantée dans la peau de son dos par deux crochets métalliques. Il n'était pas seul ; un ami marchait à ses côtés, qui

partageait la charge. Si la tension des cordes et les pyramides de peau créées par les crochets pouvaient laisser croire qu'on s'apprêtait à les écorcher vifs, ils souriaient tous deux. (Les dents serrées, mais quiconque aurait *poussé* un camion dans la chaleur de Calcutta aurait eu, de même, les mâchoires crispées d'épuisement.)

On accomplissait des exploits similaires dans certaines fêtes religieuses où les dévots se fouettaient jusqu'à atteindre une frénésie qui leur permettait de se percer, de marcher sur des braises et d'accomplir divers autres actes d'automutilation censément miraculeux, protégés par des rituels de purification, la bénédiction d'un saint homme et la force de leur foi. Or les deux bêtes de somme humaines n'avaient reçu aucune bénédiction de qui que ce soit, et proclamaient ne croire en rien, sinon en la résistance et en l'élasticité de la peau. Une fois les crochets placés correctement, celle-ci ne saignait guère et un pli de bonne taille supportait sans mal la charge, même si la traction pouvait paraître gênante aux non-initiés. Il n'était nul besoin d'« état de transe » ou d'« autohypnose » – ni d'intervention surnaturelle – pour ignorer la douleur ou stopper le saignement, et on paraît au plus gros risque en stérilisant soigneusement les crochets. Il fallait par contre un vrai courage pour prendre part à un acte aussi peu engageant, mais connaître l'anatomie était un antidote à la peur aussi efficace que le degré le plus poussé d'hystérie religieuse.

Prabir épargna à Eleanor la photo de sa mère, les joues et la langue percées de clous. Comme pour les crochets, le danger et la douleur étaient inexistants du moment qu'on évitait veines et nerfs principaux. Que Radha ait effectué ce tour de force le remplissait d'une fierté mêlée de sentiments plus complexes. Même si on ne le remarquait pas sur la photo et qu'elle l'ignorait à ce moment-là, elle était déjà enceinte de lui le jour du défilé. Ses images douillettes de la béatitude amniotique prenaient une autre tournure lorsqu'il voyait des pointes d'acier enchâssées dans la chair qui l'abritait.

Rajendra avait découvert l'existence du fameux papillon tandis qu'il terminait son doctorat d'entomologie. Un Suédois qui séjournait dans le pays afin de compléter sa collection était venu chercher de l'aide à l'université pour identifier un spécimen monté sur plaque qu'il avait acheté au marché ; on l'avait fait passer de main en main en descendant la hiérarchie universitaire jusqu'à ce qu'il atteigne Rajendra. Le papillon, une femelle de vingt centimètres d'envergure nantie d'ailes noir et vert iridescent, était un machaon, ou grand porte-queue : ses deux ailes comportaient de longs prolongements. Mais cette femelle présentait des variations anatomiques troublantes. S'ils pouvaient échapper à l'observateur non averti, de tels détails revêtaient cependant une grande importance taxonomique : le motif des veines des ailes, et la position des organes génitaux dévolus à l'insémination et à l'oviposition. Malgré une matinée passée à compulser les manuels, Rajendra ne put l'identifier avec certitude. Il dit au Suédois que cet exemplaire devait être une aberration plutôt qu'un membre d'une espèce inconnue. Il ne voyait pas de meilleure explication et manquait du temps nécessaire pour mener d'autres recherches.

Quelques semaines plus tard – après avoir soutenu sa thèse de doctorat avec succès –, il alla voir le marchand qui avait vendu son spécimen au collectionneur. À l'issue d'une aimable conversation, le négociant lui montra un deuxième papillon identique. Six lui étaient parvenus en tout, au cours du mois précédent, d'un fournisseur régulier en Indonésie.

D'où, au juste, en Indonésie ?

D'Ambon, la capitale de la province des Moluques.

Rajendra discuta le prix du deuxième spécimen jusqu'à ce qu'il puisse se l'offrir, et emporta son acquisition au labo.

La dissection révéla des anomalies supplémentaires. Des organes entiers ne se trouvaient pas à leur emplacement habituel ; des traits communs à tout l'ordre des lépidoptères manquaient ou apparaissaient subtilement altérés. Si toutes ces modifications résultaient d'un torrent de mutations aléatoires, il était difficile d'imaginer que cette créature ait pu survivre au stade larvaire,



sans parler d'aboutir à un adulte aussi beau et fonctionnel. Exposer des insectes à des agents tératogènes pendant des générations jusqu'à ce que la moitié d'entre eux naissent avec une tête à chaque extrémité du corps était une chose, mais rien, sinon plusieurs millions d'années d'évolution séparée, n'avait pu produire de telles altérations parfaitement bénignes – voire bénéfiques, pour ce qu'il en savait. Or, comment cette espèce de porte-queue se serait-elle retrouvée isolée plus longtemps que tout autre papillon au monde ?

Rajendra procéda à des examens génétiques. Ses tentatives pour déterminer la généalogie évolutive du papillon à l'aide des marqueurs standard ne livrèrent que des résultats absurdes – on ne pouvait toutefois guère se fier à un ADN aussi ancien et dégradé. Rajendra supplia le marchand d'essayer de lui obtenir un spécimen vivant, mais rien à faire, c'était trop compliqué. L'autre révéla cependant, à contrecœur, le nom de son fournisseur à Ambon. Rajendra lui écrivit, trois fois, en vain.

En 2006, le couple avait réuni assez d'argent pour que Rajendra aille à Ambon, et il maîtrisait assez bien le bahasa indonésien, désormais, pour parler sans l'aide d'un interprète avec le fournisseur. Non, celui-ci ne pouvait pas lui obtenir de spécimens vivants ni morts. C'étaient des pêcheurs échoués qui capturaient les papillons pour tuer le temps en attendant qu'on vienne à leur secours. Nul ne visitait cette île intentionnellement – personne n'avait la moindre raison de le faire – et le fournisseur ne pouvait même pas la lui indiquer sur une carte.

— Des pêcheurs d'où ?

— De Kai Besar.

Rajendra téléphona à Radha.

— Vends tous mes manuels et vire-moi l'argent.

Avec l'aide des pêcheurs perplexes, il collecta sur l'île des dizaines de nymphes. Comme il ignorait l'aspect que le stade larvaire pouvait présenter, il prit quelques exemplaires de toutes les variations sur lesquelles il tomba. Après son retour à Calcutta,

quinze des nymphes parvinrent au terme de leur métamorphose, et trois livrèrent le mystérieux porte-queue.

L'ADN frais ne fit que confirmer les vieilles énigmes et en ajouter d'autres. Des différences structurelles dans les gènes de l'hormone juvénile et de l'ecdysone, hormones cruciales pour le processus de développement, suggéraient que les ancêtres de ce papillon s'étaient séparés des autres insectes trois cents millions d'années plus tôt, soit quarante millions d'années avant l'apparition des lépidoptères. Une telle conclusion était bien sûr ridicule et, d'ailleurs, d'autres gènes offraient des réponses beaucoup plus crédibles, mais l'absence de concordance était en elle-même remarquable.

Radha et Rajendra co-écrivirent un article décrivant leurs découvertes, et chaque publication à laquelle ils le soumièrent le refusa. Leurs observations étaient absurdes, et ils ne pouvaient pas les expliquer. Pour la plupart, ceux de leurs pairs qui examinaient les articles soumis aux journaux scientifiques durent les taxer d'incompétence, point final.

Pourtant, une des consultantes de *Molecular Entomology* ne fut pas de cet avis, et prit contact avec Radha. Elle travaillait pour Silk Rainbow, une société de biotechnologie japonaise spécialisée dans l'usage de larves d'insectes pour manufacturer des protéines impossibles à produire au sein de cellules végétales ou de bactéries. Ses employeurs étaient intrigués par les particularités génétiques du papillon ; on n'y voyait pas d'application commerciale immédiate, pourtant ils étaient prêts à financer de la recherche pure. Pourvu que Radha accepte de lui envoyer ses échantillons d'ADN et que ses propres examens confirment les résultats décrits dans le papier resté inédit, la société paierait un voyage d'études sur le terrain.

Si Prabir avait reconstitué cette histoire longtemps après les événements – même quand il était assez âgé pour saisir l'excitation qui entourait ce papillon, il n'y avait pas fait très attention –, il se rappelait à la perfection le jour où le message était arrivé de Tokyo. Sa mère l'avait pris par les mains et entraîné

dans une ronde autour de leur minuscule appartement, en psalmodiant :

— On va sur l'île des papillons.

Et Prabir s'était représenté des millions de ces insectes noir et vert qui tapissaient le sol à la place de l'herbe et nichaient sur les arbres à la place des feuilles.

Un mois après le coup d'État, Prabir reçut un message d'Eleanor. Il ferma la porte de sa hutte, s'étendit dans son hamac, bloc-notes près de lui, et réduisit le volume jusqu'à être certain que personne, dehors, n'entendrait. Son message était en vidéo, comme d'habitude, pourtant, cette fois-ci, elle n'avait pas couru la ville avec sa caméra ni même exploré son appartement pour coincer ses enfants, adolescents irrités. Elle parlait, simplement, assise à son bureau. Il se sentit coupable de ne lui avoir jamais repayé ses visites guidées de New York, mais, s'il avait admis avoir une caméra numérique à sa disposition, il n'aurait pu justifier les messages en texte pur qui lui permettaient de dissimuler son âge véritable.

— Prabir, dit-elle, je me fais du souci pour toi. Je sais que tu ne veux pas interrompre ton travail... et aussi à quel point ce serait difficile et cher de louer un bateau ces temps-ci... J'espère quand même que tu changeras d'avis. Tu veux bien m'écouter ? J'ai consulté le rapport le plus récent du Département d'État sur la crise actuelle.

Une URL arriva par la piste de données, et le logiciel essaya automatiquement de l'ouvrir, sans résultat : la station terrestre de Sumatra par laquelle Prabir se connectait au vaste monde bloquait le site.

— On achemine à Ambon, par avion, des soldats du Kopasus. Je suis sûre que tu sais ce qu'ils ont fait à Aceh et en Irian Jaya. Tu vis dans le genre d'endroit qui pourrait servir de cachette à une base de l'ABRMS. Oui, tu as reçu une permission officielle, mais si tu comptes sur les bureaucrates de Jakarta pour déterrer ton

dossier et recommander à l'armée de te laisser en paix... je crains que tu ne te fourres le doigt dans l'œil.

Eleanor se pencha vers la caméra, l'air malheureux.

— Tout ça ne va pas se calmer d'ici un mois ou deux. Même si le président reprend sa place, le gouvernement n'a presque plus de marge de manœuvre pour résoudre le problème. Les provinces tolèrent la fêrule de Jakarta depuis soixante ans du moment que leurs structures de pouvoir coutumières se voient témoigner un semblant de respect et que les habitants se voient offrir un semblant d'aide dans le domaine de la santé et de l'éducation en échange des droits d'exploitation du bois, de la pêche et des mines offerts aux cartels. Mais après quinze ans de programmes d'austérité où on a consacré la moindre roupie disponible à subventionner le coût du logement dans les grandes villes afin de prévenir les émeutes, on ne peut plus passer sur cette inégalité de traitement. Il n'est pas question de différences religieuses ou ethniques : les provinces ont été saignées à blanc, et elles ne le supportent plus.

Elle continua dans la même veine. Prabir écoutait avec un mélange de gêne et d'irritation. Ses parents avaient décidé que mieux valait rester tranquille, se faire discret, et attendre la fin de la tempête. La Téranésie n'ayant aucune importance stratégique, aucun des deux camps n'avait de motif de venir ici. Comment Eleanor pouvait-elle s'imaginer en savoir davantage, à vingt mille kilomètres de distance ?

Néanmoins, elle s'inquiétait pour lui, c'était clair, et il n'aimait pas la voir bouleversée. Il allait donc lui envoyer une réponse confiante, optimiste, qui la tranquilliserait sans mettre ses conclusions ni ses connaissances en doute.

Prabir appuya un pied sur la cloison de sa hutte et fit se balancer doucement son hamac pendant qu'il composait son message. Il parla d'abord du jardin, avec enthousiasme, bien qu'en fait il n'y pousse que des tubercules parcheminés qui auraient sans doute un goût de carton bouilli.

— Rajendra désherbe chaque jour. Quel bon garçon !

Il dictait ses phrases au bloc-notes qui les convertissait en texte ; après avoir failli ajouter une extension au logiciel afin que celui-ci insère des fautes de frappe aléatoirement, il s'était dit que le plus économique et le plus désuet des bloc-notes à clavier les aurait corrigées en temps réel.

Il ajouta quelques mots vaguement positifs à propos de « son » travail, mais il n'y avait rien de neuf à signaler. Ses parents avaient collecté une masse de données tandis qu'ils observaient des générations de papillons dans le cadre censé avoir façonné leurs étranges adaptations et, pour ce qu'il en savait, ils n'étaient guère plus avancés. La Téranésie ne différait en rien des autres îles de la région, et quatre-vingts kilomètres de mer – distance encore bien moindre pendant les ères glaciaires – ne constituaient pas une vraie barrière aux migrations à l'échelle de dizaines de millions d'années.

Il laissa la politique pour la fin et répéta le passage une bonne douzaine de fois avant de dicter une première version au bloc-notes. Il devait parler comme son père, en plus clair et en plus ferme, afin qu'Eleanor cesse de remettre en cause sa décision de rester là. Au lieu de rejeter les craintes qu'elle exprimait de voir arriver le pire, il allait les accueillir à bras ouverts.

— Au fait, j'ai vu le rapport du Département d'État, et je suis tout à fait d'accord avec ton analyse de la situation. L'empire javanais, brutal et corrompu, touche à sa fin ! Comme les Portugais, les Hollandais, les Anglais, ces gens vont devoir apprendre à vivre à l'intérieur de leurs propres frontières. Et s'ils ne comprennent pas les leçons du passé, l'ABRMS va les leur enseigner à la dure.

Il marqua une pause, reprit son souffle, et ajouta :

— Je t'en prie, ne t'en fais pas pour moi ni pour ma famille. L'armée n'aura jamais l'idée de venir ici. On a tout l'équipement et toutes les réserves qu'il faut pour tenir aussi longtemps que nécessaire. Et on ne risque pas de s'ennuyer, Radha et moi ! On va continuer notre travail jusqu'à pouvoir partir sans danger.

*Partir sans danger ?* Ce n'était pas de nature à inspirer confiance. Du bout du doigt, il recula le curseur sur l'écran.

— ... jusqu'à la victoire !

Il hésita. Il donnait quand même l'impression d'essayer de se rassurer. Il fallait qu'il conclue sur une note positive, ou Eleanor penserait que c'était du vent.

Il ferma les yeux et accentua l'oscillation de son hamac en poussant un soupir de frustration.

Soudain, un éclair d'inspiration.

— Comme toujours, reçois les amitiés de Prabir. Vive la *Republik Maluku Selatan* !

### 3.

— Sois prudent !

Sa mère mit sa main en visière et leva les yeux vers lui en serrant fermement Madhusree contre elle. Prabir passa de l'échelle au toit en pente douce. Il n'y avait pas de gouttière ni rien à quoi se rattraper s'il glissait, mais la rugosité du matériau composite photovoltaïque sous ses pieds le rassura. La fibre de verre modifiée gagnait en efficacité ce qu'elle perdait en poli ; les brins de polymère recueillaient mieux la lumière s'ils faisaient saillie en touffes aléatoires.

Il s'accroupit lentement, jambes écartées, en soignant son assise. Il avait réussi à convaincre ses parents qu'ils étaient l'un comme l'autre trop lourds pour arpenter le toit des huttes et, même s'il tenait surtout à effectuer le travail lui-même, il semblait bien qu'il avait eu raison : il sentait les panneaux fléchir sous son poids. Malgré leur élasticité, il ne s'en fallait sans doute pas de beaucoup pour qu'ils cèdent.

Il agita sa bombe aérosol et entreprit de tracer le « I ». Ses parents s'étaient mis d'accord la veille au soir : inutile de proclamer sa neutralité, d'arborer le drapeau indien, de déclarer une loyauté flagorneuse à l'un ou l'autre des deux camps en présence, ni de louer Allah ou Jésus. Juste un mot, peint en blanc sur toutes les parois et tous les toits de toutes les huttes : ILMUWAN. Scientifique.

L'espoir subsistait de voir les inscriptions se révéler, en fin de compte, inutiles. Il n'y avait aucun problème grave à signaler pour l'instant. Comme il semblait peu probable que leur présence soit passée inaperçue, peut-être la nature de leur activité était-elle connue. Des avions à réaction avaient survolé l'île plusieurs fois, particules métalliques passant en silence, si minuscules que Prabir

se persuadait presque qu'il s'agissait de mirages, tels les points de distorsion qui nageaient dans le ciel sans nuages quand il le scrutait trop longtemps. Que la Tيرانésie fasse l'objet d'observations pour y déceler des bases rebelles ou qu'elle se trouve juste sur la trajectoire des jets, on avait du mal à se sentir menacé par un reflet.

L'état d'urgence dans son ensemble prenait d'ailleurs l'aspect d'un mirage : impossible à appréhender dans tous ses détails, illusoire, lointain. Leur accès au net était coupé depuis début février ; Jakarta avait dû débrancher toute la province. S'ils captaient toujours la BBC en ondes courtes, la réception était très inégale et on ne pouvait pas tout dire dans un bulletin d'une heure censé couvrir l'Asie orientale en entier. Il paraissait clair que les mouvements d'indépendance régionaux bénéficiaient les uns les autres de leurs actions respectives : les séparatistes d'Aceh affrontaient les troupes gouvernementales pour le contrôle de la capitale du district, et depuis Irian Jaya, la Nouvelle-Guinée occidentale, l'OPM avait bombardé une base militaire sise à Jayapura, sur Java – geste inattendu de la part d'un groupe dont on qualifiait en général l'armement de « néolithique ». Toutefois, même si le bulletin mentionnait les événements dramatiques, il passait sous silence le quotidien à Tual ou à Ambon. Un site web hollandais proposait des reportages sur chaque groupe d'îles habitées des Moluques et, du moins jusqu'au black-out complet, ses opérateurs avaient réussi à contourner la censure indonésienne par un usage créatif du reroutage. Son père l'avait averti que le site était sans doute tenu par des partisans de l'ABRMS en exil, mais Prabir n'en avait cure. La voix de la neutralité, il s'en fichait. Il voulait qu'un flot de propagande submerge les îles et proclame la victoire sans effusion de sang des rebelles. Que tous les Indonésiens se persuadent qu'ils pouvaient émerger intacts des cendres de l'empire en flammes.

Il termina le « N » et recula à croupetons vers l'échelle. La peinture réduirait leur approvisionnement d'énergie d'un cinquième, mais, la liaison satellite coupée, ils en auraient bien



assez pour faire fonctionner le reste. Il allait poser le pied à terre quand Madhusree se mit à geindre parce qu'elle n'avait pas le droit de monter voir ce qu'il avait écrit. Sa mère fut aussitôt aux petits soins pour elle, à la bercer, à la cajoler, comme s'il s'agissait d'un vrai chagrin.

— Elle peut peindre la suivante ! déclara-t-il, espiègle. Ça ne me dérange pas. Ça te dirait, Maddy ?

Il lui adressa son regard *N'es-tu pas adorable ?* et elle le dévisagea, stupéfaite, tandis que ses pleurs se réduisaient à des reniflements occasionnels dépourvus de conviction.

— Ne sois pas ridicule, soupira sa mère. Tu sais bien qu'elle ne peut pas. (Aussitôt, Madhusree se mit à hurler. Prabir porta l'échelle jusqu'à la hutte suivante.) J'aimerais que tu grandisses ! Tu es un vrai bébé, par moments !

Prabir escalada la moitié des barreaux avant de s'aviser que ces mots s'adressaient à lui. Il poursuivit son ascension, le visage en feu. Il faillit crier en retour : *C'était une blague, et je m'occupe mieux d'elle que toi !* Mais il avait appris à éviter de presser certains boutons. Mâchoires serrées, il se concentra sur sa peinture.

Lorsqu'il redescendit, Madhusree sanglotait toujours.

— Elle peut m'aider à faire l'un des murs, dit-il.

Sa mère opina, et se courba pour la poser. Madhusree considéra Prabir avec ressentiment, puis, sentant l'occasion de tirer le meilleur parti de la situation, s'accrocha à Radha. Il lui lança un regard d'avertissement ; après un temps, elle changea d'avis et le rejoignit en titubant. Il s'accroupit près d'elle, lui tendit la bombe aérosol, et guida son bras tandis qu'elle pressait le poussoir.

— Tu sais qu'on a failli t'envoyer en pension, cette année. Tu aurais aimé ?

Sa mère s'exprimait sans la moindre note de sarcasme, comme si elle ne s'attendait pas à sa réponse.

Il resta muet. Ce n'était pas grâce à elle qu'il s'était vu épargné ; seule la guerre l'avait sauvé de l'exil.

— Au moins, tu aurais été loin de tout ça, ajouta-t-elle.

Il garda les yeux fixés sur son travail ; il faisait de son mieux pour compenser les embellissements enthousiastes que Madhusree essayait au petit bonheur la chance, mais il songea à la discussion qu'il avait surprise dans la hutte aux papillons. C'était sa mère qui avait suggéré de l'envoyer chez sa cousine à Toronto... or ça n'avait eu pour résultat que de rebuter son père, réaction qui n'avait guère dû la surprendre. Il l'avait peut-être jugée trop durement – et si elle avait manœuvré pour le garder ici ?

— Ailleurs, je m'inquiéteraï pour tout le monde. Au moins, comme ça, je sais que vous êtes en sécurité.

— C'est vrai.

Prabir lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ; si elle souriait, ravie de sa réponse, elle avait toujours cet air fragile peu habituel. Il éprouva un vif malaise à l'idée que sa propre mère puisse compter sur lui pour se rassurer. Depuis que l'arrivée de Madhusree l'avait rendue gnangnan, il appelait de ses vœux un pouvoir sur elle, un moyen de se venger. Mais, là, c'était trop. Être capable de la blesser d'un mot mal choisi équivalait à savoir éteindre le soleil.

L'inscription sur la paroi évoquait une tentative de Prabir pour écrire avec son pied, mais restait lisible.

— Bien joué, Maddy. Tu as écrit « Ilmuwan ».

— Mwan, déclara-t-elle avec aplomb.

— Ilmuwan.

— Ilwan.

— Non, *Il-mu-wan*.

Madhusree grimaça, prête à fondre en larmes.

— Ne t'en fais pas, dit-il. Bientôt, on sera de retour à Calcutta, et personne ne parle indonésien, là-bas. C'est une langue que tu n'utiliseras plus jamais.

Il s'éveilla au milieu de la nuit, en proie à des crampes d'estomac. Encore endormi, il se traîna jusqu'à la hutte des toilettes. Il avait beau souffrir de crises de diarrhée depuis qu'ils

consommaient les ignames qu'ils cultivaient, jamais, jusqu'à présent, la douleur ne l'avait tiré du sommeil.

Il s'assit dans le noir, la porte entrebâillée. Un ronron d'origine électrique émanait du réservoir de traitement près de lui. Il vida ses entrailles en un rien de temps, mais n'en tira aucun soulagement notable. Sa respiration lui semblait étrange, beaucoup plus rapide que la normale ; pourtant, s'il essayait de la ralentir, la souffrance augmentait.

Il se lava les mains, puis gagna le centre du kampung. Le ciel qu'il voyait par les brèches entre les arbres évoquait l'espace profond. À Calcutta, les étoiles avaient l'air apprivoisées, presque artificielles – ternes, au point d'apparaître comme une tentative, réalisée sans véritable conviction, de compléter l'éclairage public. Ici, on ne risquait guère de les croire de fabrication humaine.

Il se recoucha. La douleur restait aussi vive. Il n'avait pas envie de vomir ni de retourner chier, mais son estomac était noué, comme si on allait découvrir qu'il avait commis un crime. Pourtant, il n'avait pas la conscience plus trouble que d'ordinaire. Il ne s'était pas moqué de Madhusree si méchamment que ça, et n'avait pas trop bouleversé sa mère. Et il s'était racheté auprès de l'une et de l'autre, pas vrai ?

À leur arrivée sur l'île, il se réveillait en sursaut chaque nuit au moindre bruit inconnu et pleurait jusqu'à ce que son père vienne le bercer pour le rendormir. Ça avait duré des semaines entières, même s'il agissait par habitude plutôt que par anxiété les dernières nuits. Jamais son père ne l'avait grondé ni ne s'était plaint. Au bout du compte, le seul fait de savoir que Rajendra viendrait s'il avait besoin de lui avait suffi ; Prabir n'avait plus eu besoin de le mettre à l'épreuve pour se savoir à l'abri.

Il était trop grand pour pleurer après Baba. Il lui faudrait trouver un autre moyen de se calmer.

Il se laissa glisser de son hamac et se dirigea vers la contre-porte grillagée. La hutte des papillons, située juste en face de la sienne, se fondait, grise, indistincte, dans l'ombre. La porte,

quoique verrouillée de l'extérieur pour éviter toute intrusion d'animaux, n'était pas fermée à clé. Rien ne l'était.

Une sueur glaciale s'accumulait sur la face postérieure de ses genoux. Il s'y humecta les doigts, les renifla ; il avait tant l'habitude de l'odeur du répulsif antimoustiques qu'il ne la sentait plus. Mais aucun des membres de la famille ne la trouvait âcre au point que quelques gouttes suffiraient à incriminer le coupable – du moins l'espérait-il.

Il ouvrit la contre-porte de manière à se faufiler dehors et traversa le kampung. Ses pieds nus se posaient sans bruit sur la terre meuble. Il était résolu à agir avant de pouvoir se raviser. Quand il atteignit la hutte des papillons, c'est d'un geste ferme qu'il tira le verrou, mais, quand il voulut pousser la porte, tout le panneau de fibre de verre grinça de manière alarmante du fait des vibrations causées par le frottement de son bord inférieur contre le plancher. Même s'il vit aussitôt comment y remédier – la porte de la cuisine posait le même problème –, il resta, l'espace de plusieurs battements de cœur, figé à l'écoute du moindre bruit pouvant provenir de la hutte de ses parents. Puis il s'arma de courage et ouvrit le battant d'un coup ; le panneau se tordit juste assez pour se décoller du sol, et ne produisit qu'un soupir d'air en mouvement.

Prabir avait vu à peu près tout l'intérieur de la hutte de jour, par les fenêtres, mais il n'avait jamais eu de raison d'en mémoriser l'agencement. Il resta sur le seuil en attendant de savoir à quel point son regard allait accommoder. Ailleurs, ça n'aurait eu aucune importance : il aurait pu se déplacer les yeux bandés.

— Ici, c'est mon île, murmura-t-il. Vous n'aviez pas le droit de m'interdire d'entrer.

Ce disant, il se savait malhonnête – il ne s'était jamais offusqué de se voir exclu de la hutte –, mais, à tout prendre, il devrait se contenter de ce mauvais prétexte.

Devant ce qu'il supposa être son ombre, ténue, diffuse, méconnaissable, un bout de plancher, un mètre plus loin, grisailait sous la lueur des étoiles. Au-delà, les ténèbres restaient

insondables. Actionner l'interrupteur relèverait de la folie pure ; les fenêtres n'ayant ni stores ni volets, tout le kampung en serait illuminé. Il aurait aussi bien pu braquer une torche électrique vers la figure de son père.

Il pénétra dans la hutte. Tâtonner alentour garantirait un bon bris de verre, aussi se borna-t-il à avancer lentement, la main tendue à la hauteur de sa taille, mais le bras collé le long de son buste. Il progressa centimètre par centimètre, durant ce qui lui parut des heures, sans toucher quoi que ce soit, et puis ses doigts entrèrent en contact avec un panneau d'aggloméré revêtu de Formica. Tout leur mobilier était fait du même matériau : son bureau, la table des repas. À moins qu'il n'ait dévié de sa trajectoire, il s'agissait du plan de travail principal qui courait sur presque toute la longueur de la hutte. Un coup d'œil derrière lui : il semblait bien qu'il soit allé tout droit. L'image rémanente de l'encadrement de la porte, pourtant gris terne, mit une éternité à s'estomper. Il constata ensuite qu'il ne voyait toujours rien devant lui, de toute manière. Il se tourna vers la gauche afin de longer la paillasse, la main droite effleurant la tranche du plan de travail, la gauche lui servant de pare-chocs.

Après avoir évité un tabouret et une chaise à roulettes, Prabir atteignit une flaque de clair de lune sur la paillasse. Il avança sa main dans la lueur pénétrant par l'une des fenêtres et compliqua encore le jeu d'ombres sur les surfaces à peine entrevues. Il toucha du métal froid, courbe, un peu rugueux. Un microscope. Il sentait la graisse appliquée sur la molette de réglage ; l'odeur, très particulière, lui remémora certains souvenirs. *Calcutta. Son père le met debout sur un tabouret pour qu'il puisse regarder dans le microscope. Il lui montre les écailles sur les ailes d'un papillon, qui miroitent tels de minuscules prismes émeraude.* Son estomac se crispa encore et il sentit le goût âcre d'une remontée acide, mais ça ne fit que renforcer sa détermination. Plus il éprouvait de remords anticipés devant son acte, plus celui-ci devenait nécessaire.

Il se représenta la vue par la fenêtre en plein jour. Son père, penché sur le microscope... Voilà, il savait où il était désormais et vers où se diriger. Ouvrir dans le noir une cage pleine d'individus adultes, ce serait chercher les ennuis ; il ne pouvait guère compter les trouver dans l'obscurité totale sans les réveiller et, même si aucun d'eux ne s'échappait, il risquait d'abîmer leurs ailes très fragiles. Les larves hérissées de soies piquantes exsudaient une substance malodorante de couleur brune. Il aurait sans doute pu vaincre sa réticence à les toucher – après tout, il ne s'agissait que de chenilles ; fourrer sa main dans une cage remplie de scorpions aurait été bien pire –, mais il avait remarqué les rougeurs que l'irritant laissait sur la peau de son père. Il aurait du mal à expliquer une éruption aussi sévère par un accident fortuit.

Deux ou trois mètres plus loin sur la paille, il trouva la cage qu'il espérait être la bonne. Il tapota le grillage, puis tendit l'oreille : aucune réaction – ni battements d'ailes angoissés ni sifflements coléreux. Il plaqua son visage contre la cage et inspira ; sous l'odeur de métal, il en perçut d'autres : feuilles et sève. Prabir avait aperçu, accrochées par des fils très fins à des branches disposées à l'intérieur de la cage, les nymphes pansues, orange, noir et vert, toutes tenues par un filet de soie grossière – que son père appelait un « corset » – tels de petits melons difformes et couverts de moisissure enfermés chacun dans son filet à provisions. Ces larves-ci ne tissaient pas de cocon proprement dit pour cacher leur métamorphose ; elles se transformaient nues. Ce n'était pas beau à voir. Mais, malgré leurs organes en voie de dissolution, elles seraient deux fois moins désagréables à manipuler qu'avant le début du processus.

Prabir ouvrit la cage et y introduisit sa main.

Il la retira aussitôt. *Imbécile*. Il ne pouvait pas se fier à son vague souvenir de l'aspect de la cage pour se guider. Il devait commencer près du bas et remonter petit à petit, de peur de couper l'un des fils de soutien. Et il lui fallait de la sueur sur les doigts, afin que le premier contact compte.

Ses bras et ses flancs ruisselaient d'humidité nocturne ; il mouilla sa main droite et la posa, paume tournée vers le haut, sur le fond de la cage. Puis, lentement, il leva le bras. L'espace au-dessus du sol de la cage lui parut se prolonger à l'infini ; il sentit sa paume sécher tandis que sa peau, partout ailleurs, dégouttait de sueur nerveuse. Il tâcha de se rappeler ce que son père lui avait dit du cycle de reproduction. Il n'y avait peut-être pas une seule nymphe dans cette cage.

Son bras était à l'horizontale lorsque son poignet entra enfin en contact avec quelque chose.

Quelque chose de froid et d'élastique. Une branche.

Il retira sa main. Elle tremblait.

*Je recommence*, décida-t-il. Un nouvel échec, et il s'en irait.

Campé près de la cage, tout en essayant de se souvenir où, au juste, il avait placé sa main la première fois, Prabir perçut un étrange bourdonnement ténu, hors de la hutte. Il tendit l'oreille, perplexe ; il reconnaissait à l'ouïe toutes les machines du kampung, qu'elles fonctionnent à la perfection, essaient d'éviter la surcharge ou soient en train de gripper. Son origine aurait dû se trouver dans la hutte avec lui : un dispositif de laboratoire automatisé, une pompe à froid, bref, un appareil trop discret pour être entendu à l'extérieur. Mais la source du bruit se situait dehors, il en était certain.

*Un jet.* Plus bas que d'habitude, à moins que l'air n'ait d'autres propriétés acoustiques, la nuit. Le bourdonnement était si faible qu'il n'aurait jamais tiré Prabir du sommeil. Il ne pouvait pas être sûr qu'il s'agissait d'un bruit nouveau.

Il resta dans le noir à écouter l'avion approcher. *Au cas où il volerait plus bas, qu'est-ce que ça voudrait dire ?* S'il courait réveiller ses parents, personne ne lui demanderait ce qu'il trafiquait debout à pareille heure. Il lui suffirait de dire que ses maux d'estomac l'avaient tiré de son hamac.

Le bourdonnement augmenta et, soudain, baissa de ton. Prabir demeura paralysé. Il se représentait les bombes qui tombaient en roulant cul par-dessus tête, droit vers la cible, tandis que l'appareil

s'éloignait en accélérant. Puis le bruit de moteur se perdit. Il n'entendit plus que le coassement des crapauds au loin, dans la jungle.

Prabir faillit éclater d'un rire soulagé, mais son hilarité lui resta coincée dans la gorge. Peut-être les inscriptions les avaient-elles protégés ; sur le fond chaud des panneaux du toit, la peinture devait apparaître en noir sur vert, les fausses couleurs d'un affichage infrarouge. Pourtant, si l'avion filait vers une autre destination – si la Têranésie ne constituait pour son pilote qu'un élément de décor parmi tous ceux qui croisaient sa trajectoire –, les bombes risquaient encore de tomber ce soir. Sur une autre île.

Un vide dans la poitrine, il scruta les ténèbres. Il passa de nouveau le bras dans la cage et poursuivit sa recherche. Cette fois-ci, il fut récompensé de ses efforts : le bout de ses doigts effleura le flanc d'une chrysalide. Si le contact la fit se balancer, le fil de soie qui la tenait était solide. Il attendit que l'oscillation s'arrête, puis l'engloba doucement dans la paume de sa main et sentit une surface fraîche et lisse, telle de la gomme-laque.

Il n'était pas sûr de la quantité de sueur sur sa paume et ne tenait guère à essayer d'introduire sa main gauche dans la cage – ça le forcerait à se tortiller, et à s'inquiéter d'autres obstacles. Il resta immobile comme une statue pendant un certain temps, pour fixer dans son esprit la position de la chrysalide. Puis il retira sa main, l'enduisit de transpiration avec soin et passa une seconde dose de poison, par sécurité, sur l'insecte endormi.

Il referma la cage et ressortit comme il était venu. C'est alors, seulement, qu'il pensa à chercher ses empreintes de pas, mais il y avait assez d'herbe le long du trajet qu'il avait emprunté pour les absorber et éviter à ses pieds de ramasser de la terre qui aurait laissé une piste visible à l'intérieur.

Lorsqu'il s'allongea dans son hamac, il se sentit las, vidé, plus épuisé qu'au retour de son ascension partielle du volcan. Ce qu'il avait fait dans la hutte des papillons lui paraissait déjà irréel. N'avoir pas vu son crime l'aiderait à afficher un air serein lorsqu'il apprendrait la nouvelle. Le papillon empoisonné n'émergerait



pas – ou déploierait ses ailes et mourrait dehors – et, d’ici là, il ne resterait plus rien à Prabir de la vague image mentale de sa main dans la cage.

Prabir revenait de la plage, Madhusree dans les bras, quand un fort bruit sourd retentit au loin, vers le kampung. Il aurait pu s’agir de la chute d’un arbre, mais il n’y avait eu ni grincement de bois torturé ni froissement de branches.

Madhusree lui jeta un regard perplexe sans toutefois lui demander une explication ; elle était parfaitement capable de s’en inventer une. Ils sauraient tout au dîner : sans doute une nouvelle créature sur l’île, qui errait en quête d’enfants à dévorer.

Il entendit sa mère appeler, d’une intonation montante horrifiée :

— Rajendra !

Madhusree parut choquée et crispa les lèvres. Prabir la posa sur le sentier.

— Reste là.

Il s’élança en direction du kampung, mais Madhusree poussa un cri inarticulé. Il jeta un coup d’œil derrière lui, la vit battre des bras dans sa détresse. Il se figea, tiraillé entre deux impulsions. Et s’il y avait du danger ici aussi ? *Si des soldats avaient sauté de l’avion en parachute, ils pouvaient être n’importe où.*

Il courut à elle et la prit dans ses bras. Elle lui griffa les joues, lui martela la nuque ; les larmes et la morve coulaient sur sa figure. Prabir encaissa les coups et repartit à petites foulées sans se préoccuper de Madhusree malgré son poids et ses gesticulations. Il avait l’impression de courir en rêve ; la jungle défilait de part et d’autre, mais il ne fallait aucune volonté, aucun effort pour se déplacer – le rêve le poussait de l’avant.

Debout au centre du kampung, toute seule, hagarde, sa mère regardait autour d’elle ; elle semblait chercher quelque chose. Lorsqu’elle aperçut Prabir, elle se frappa le front.

— Emmène-la d’ici ! hurla-t-elle avec colère. Il ne faut pas qu’elle voie !

Prabir se figea à l'orée de la cour, pris de confusion, et ravala une montée de larmes. *Où était son père ?*

— Qu'est-ce qui se passe ? M'man ?

Elle le considéra comme s'il était idiot de naissance.

— Où est l'échelle ? gémit-elle. Qu'est-ce que tu en as fait ?

Il ne s'en souvenait pas. Il avait l'intention de la ranger dans la remise après avoir fini de peindre les toits, mais ce devait être le premier endroit où elle avait regardé.

Il s'avança, hésitant, inquiet.

— Je vais t'aider à chercher.

Elle le chassa d'un geste accablé et se mit à décrire des cercles au milieu du kampung.

Madhusree, cramoisie, hurlait et essayait de se dégager de l'étreinte de Prabir. Il courut à la hutte de ses parents et la déposa dans son lit d'enfant. Elle était assez grande pour en escalader les bords, mais assez futée pour se rendre compte qu'elle se ferait drôlement mal en tombant. Il s'agenouilla et pressa son visage contre les barreaux.

— Je reviens tout de suite, c'est promis. Avec M'man. D'accord ?

Il n'attendit pas la réponse.

Il trouva l'échelle dans les fourrés derrière la hutte des papillons, la dernière qu'il avait peinte. Il la ramassa d'une seule main et courut vers sa mère ; l'échelle n'était pas trop lourde, mais se balançait de-ci de-là et le déséquilibrait.

— Où est-ce que je l'apporte ? demanda-t-il, anxieux. Où est Baba ?

Elle le fixa sans le voir pendant plusieurs secondes, puis plaqua une main sur ses lèvres et ferma les yeux. Prabir l'observait, paralysé, glacé d'angoisse.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle paraissait plus calme.

— Baba est blessé, dit-elle tout bas. J'ai besoin de ton aide. Tu vas devoir faire exactement ce que je te dis.

— Je le ferai.

— Reste ici. (Elle disparut dans la remise et ressortit en portant deux caisses en bois vides.) Écoute bien. Suis-moi à cinq mètres de distance. Mets les pieds où je mets les miens, nulle part ailleurs. Ne laisse pas l'échelle toucher le sol.

À mesure qu'elle parlait, le doute s'insinuait dans sa voix, comme si elle se disait que c'était peut-être trop lui en demander. Il énonça d'un ton ferme :

— Je te suis à cinq mètres. Je mets les pieds où tu les as mis. Je ne laisse pas l'échelle toucher le sol.

Elle eut un sourire contraint.

— Entendu. Je sais que tu n'es pas bête, je sais que tu feras attention. Tu pourras être courageux, aussi ?

Elle scruta son visage. Prabir sentit son cœur se serrer.

— Oui.

Son père gisait dans un cratère peu profond au milieu du jardin derrière la remise, les jambes mutilées, presque déchiquetées. Au niveau de ses cuisses, du sang de couleur sombre sourdait à travers la fine couche de sable qui l'avait enseveli dans l'explosion. Il avait les yeux fermés, les traits crispés par la souffrance. Trop choqué pour pleurer, Prabir ravala le cri plaintif (« Baba ! ») qui lui venait aux lèvres.

Sa mère prit la parole dans un murmure, ou presque.

— Je suis revenue, mon amour. Ça ne prendra plus très longtemps.

Aucun signe qu'il l'ait entendue.

Elle se tourna vers Prabir.

— Il pourrait y avoir d'autres mines enterrées dans le jardin. On pose l'échelle en équilibre sur les caisses, comme une passerelle, puis je la suis jusqu'à Baba et je le ramène. Tu comprends ?

— Je peux le faire. Je suis plus léger.

L'échelle était en aluminium, et il craignait qu'elle ne résiste pas au poids combiné de deux adultes.

Sa mère secoua la tête impatiemment.

— Tu ne pourrais pas le soulever, mon chéri. Tu le sais bien. Aide-moi juste à mettre l'échelle en position.

Elle plaça une des caisses à l'orée du jardin, au point le plus proche du père de Prabir, puis s'écarta de deux mètres et fit signe à Prabir de s'approcher de la caisse. Là, il tourna vers elle l'échelle qu'il portait, et elle en saisit le bout. Elle tenait la seconde caisse de l'autre main, par un des flancs.

Tandis que sa mère longeait le jardin, il laissa l'échelle filer, jusqu'à la tenir par l'extrémité opposée. Elle lui sourit afin de l'encourager, mais il avait le cœur qui battait fort de peur pour elle. Éviter le terrain cultivé ne garantissait rien. Si la parcelle rectangulaire devait constituer une cible idéale depuis le ciel – et il était peut-être plus facile à une mine à auto-enfouissement de pénétrer le sol et de cacher ses traces en l'absence de végétation –, il n'empêche qu'il pouvait toujours y en avoir d'autres, enterrées n'importe où.

Lorsqu'elle arriva auprès de l'angle opposé, tous deux durent tendre les bras pour garder l'échelle en main, et il apparut bientôt que même ça ne suffirait pas. Elle semblait s'apprêter à couper par le jardin. Prabir lui cria :

— Non ! Je peux me rapprocher. (Il désigna l'angle le plus proche de lui, qu'elle avait négocié sans dommages.) Je me mets là. Quand tu auras contourné l'autre, je reviendrai vers la caisse en restant à ta hauteur.

Sa mère secoua la tête, l'air furieuse, mais c'était pour se reprocher de n'avoir pas gardé la tête froide.

— Tu as raison. On va faire de cette façon.

Lorsqu'ils se retrouvèrent avec l'échelle alignée sur la longueur du jardin et s'approchant de son père, Prabir se mit à reprendre espoir. Quelques pas, et sa mère foulerait de nouveau un sol exploré. Il évitait de regarder les jambes de son père, et une voix calme dans sa tête osait lui souffler que tout n'était pas perdu. Des gens survivaient à ce type de blessures, même dans des villages isolés au Cambodge et en Afghanistan. Sa mère avait étudié l'anatomie humaine, ainsi que pratiqué la chirurgie sur des

animaux de laboratoire ; ça se révélerait utile, d'une manière ou d'une autre.

Prabir attendit que sa mère pose la seconde caisse par terre, puis ils mirent l'échelle en place de concert. Il n'avait aucun doute sur la capacité des caisses à supporter le poids ; il y en avait une bonne douzaine dans le kampung et il avait vu son père s'en servir comme d'escabeaux. Si l'échelle ne cédait pas, le seul problème qui pouvait se poser serait que l'autre extrémité glisse de la caisse.

Sa mère suivit son regard.

— Surveille ça et dis-moi si elle bouge. Si je la déplace d'un côté ou de l'autre par accident, je pourrai toujours la repositionner.

Elle ôta ses chaussures et monta sur la caisse.

Les degrés de l'échelle étaient inclinés de manière à être horizontaux lorsque l'échelle penchait un peu par rapport à la verticale ; leur devant en métal incurvé était dépourvu du caoutchouc antidérapant qui en revêtait le sommet. Mais sa mère trouva un équilibre, campée à la fois sur les montants et sur les devants des degrés. Elle était encore au-dessus de la caisse lorsqu'elle ferma les yeux et oscilla légèrement, les bras légèrement écartés – elle répétait les mouvements qui lui permettraient de retrouver l'équilibre sans poser le pied en porte-à-faux, plutôt que de devoir les deviner à mi-chemin. Prabir, sa peur pour elle balayée par l'amour et l'admiration, sentit sa gorge se nouer. *S'il y a une personne au monde qui peut réussir, c'est elle.*

Elle rouvrit les yeux, et commença sa marche.

Prabir pesait des deux mains sur son bout de l'échelle afin de bien la maintenir sur la caisse et fixait son regard sur l'autre caisse, laissée sans surveillance. Même s'il percevait une vibration ténue à chaque pas, l'échelle ne semblait pas vouloir lui échapper. Il risqua un coup d'œil sur le visage de sa mère ; celle-ci fixait le néant au-dessus de lui. Il observa de nouveau l'autre caisse. Une planche aurait ployé au point d'écarter les caisses et aurait donc fini par tomber, mais l'échelle était beaucoup trop rigide pour ça.

Elle supporterait leur poids à tous les deux, sans problème ; il en était sûr, désormais.

Sa mère marqua un temps d'arrêt. Il se concentra sur ses pieds tandis qu'elle faisait un dernier pas en pivotant un peu sur sa gauche afin de faire face au père de Prabir. Elle s'accroupit peu à peu, et tendit les mains vers lui. L'échelle se trouvant à près de cinquante centimètres du sol, elle put à peine effleurer son visage du bout des doigts.

— Rajendra ?

Il eut un faible mouvement de tête.

— Je suis trop haut pour te soulever d'ici, dit-elle. Tu vas devoir te redresser.

Pas de réponse. Prabir s'imagina son père s'élevant du sable dans les bras de sa mère, tel un homme d'eau s'élevant des vagues. Mais rien ne se passa.

— Rajendra ?

Soudain, son père émit un sanglot, tendit une main et lui toucha l'avant-bras. Elle la serra dans la sienne.

— Tout va bien, mon amour. Ne t'en fais pas.

Elle se tourna vers Prabir.

— Je vais essayer de m'asseoir, afin de hisser Baba ici. Mais je risque de ne pas pouvoir le prendre sur mon dos. Si je le laisse allongé et que je retourne à mon extrémité, tu crois qu'on pourra utiliser l'échelle en guise de civière et la porter jusqu'au bord du jardin ?

— Oui, répondit-il aussitôt. Bien sûr.

Sa mère, fâchée, détourna les yeux.

— Je veux que tu y réfléchisses. Ne te contente pas de prendre tes désirs pour des réalités.

Un peu abattu, Prabir obéit. *La moitié du poids de son père. Au moins deux fois celui de Madhusree.* Il s'estimait assez fort, mais s'il se racontait des histoires, et qu'il lâchait l'échelle...

— Je ne sais pas combien de temps je pourrai le porter sans devoir me reposer, dit-il. Mais je pourrai faire glisser la caisse à

coups de pied tout en marchant. Alors, s'il faut que je m'arrête, je n'aurai qu'à y poser l'échelle.

Sa mère envisagea cette solution.

— D'accord. On fera comme ça.

Elle lui adressa un demi-sourire, à la place des paroles de réconfort qu'elle n'avait pas le temps de prononcer.

Elle empoigna les montants à pleines mains, se souleva un peu, avança ses jambes, se laissa descendre et s'assit. Elle se trouvait toujours un peu de biais, aussi ramena-t-elle sa jambe droite derrière elle avant de passer son pied sous un degré. Prabir appuya de toutes ses forces sur le montant opposé. Il n'avait aucun moyen de sentir une modification de l'équilibre des forces quand sa mère prenait de nouveaux appuis, mais il lui semblait que l'échelle pourrait basculer sur le côté s'il n'était pas là pour l'empêcher.

Radha se baissa et, les bras tendus au maximum, saisit Rajendra par le torse, sous les aisselles. Prabir s'attendait à ce qu'elle l'étreigne et le soulève d'un seul geste fluide – il l'avait vue manipuler des bonbonnes de gaz de quatre-vingt-dix kilos de cette manière à Calcutta –, mais il était clair, à présent, qu'elle ne pouvait pas s'étirer davantage. Elle reprit sa respiration à plusieurs reprises, très vite, puis s'efforça de le hisser.

La configuration du sauvetage n'aurait pas pu être plus difficile ; que Radha puisse saisir Rajendra tenait du miracle, et, de plus, les contorsions qu'elle devait consentir tendaient à saper sa force musculaire. Prabir vit son pied crocheté sous un degré de l'échelle pâlir, se couvrir de meurtrissures, et entendit ensuite un son grave, une sorte de ronflement musical venu du fond de la gorge, comme si sa mère avait réprimé un cri de douleur et émis à la place ce bruit empreint de rage et de détermination. Il ne l'avait entendue le produire qu'une fois : à l'hôpital, à Darwin, durant l'accouchement.

Son père leva un peu la tête, puis réussit, en courbant l'échine, à décoller ses épaules du sol de quelques centimètres. Sa mère en profita aussitôt : elle plia les bras, recula son buste, prit de

meilleurs appuis. Tant qu'elle tendait les bras le plus possible, toute la partie supérieure de son corps n'était qu'un poids mort, mais, à présent, les muscles de son dos et ses bras pouvaient entrer en action. Prabir, muet de joie et d'étonnement, la regarda soulever son père jusqu'à le mettre en position assise.

Elle marqua une pause, pour reprendre son souffle et changer son pied meurtri de place. Il se rendit compte qu'il avait les mains qui tremblaient ; il tâcha de se calmer, de se préparer à son rôle de brancardier.

Si Rajendra avait encore les yeux fermés, il souriait, les bras autour de la taille de Radha. Celle-ci raffermir son étreinte, entrelaça ses doigts derrière le dos de son mari et le souleva du sol.

Un mur d'air projeta Prabir à la renverse dans l'herbe, et une pluie de sable s'abattit sur lui. Il ouvrit la bouche et, à moitié étouffé, voulut parler, mais ses oreilles tintaient, et il ne s'entendit pas prononcer un mot.

Alors qu'il s'essuyait la figure avec son avant-bras, un objet planté sous le sable l'égratigna ; puis une vive douleur lui donna l'impression que son visage se tendait comme une peau de tambour. Quand il voulut ouvrir les yeux, il crut que la pointe d'un couteau maintenait ses paupières fermées.

Il cria :

— Baba ! Baba ! Baba !

Il sentit l'air résonner dans sa gorge, et sut qu'il hurlait à pleins poumons. Son père allait l'entendre ; c'était tout ce qui comptait. Son père allait l'entendre, et venir.



## 4.

— On part en voyage, Maddy ! Plein sud, plein sud, plein sud !  
On va sur les îles Tanimbar !

Tout en parlant, Prabir la déshabillait et laissait choir ses habits souillés sur le lit d'enfant. Il doutait que sa mère lui en veuille s'il les laissait là sans les laver ; le test avait pour but de choisir ce qui était important et ce qui ne l'était pas. C'est ainsi qu'il n'avait pas perdu de temps à enterrer les « corps » abandonnés par ses parents dans le jardin ; s'il leur arrivait vraiment quelque chose, ils préféreraient le voir s'occuper de Madhusree plutôt que de restes dénués de sens.

Il espérait que son aspect n'était pas trop effrayant. Il s'était lavé, mais avait ensuite renoncé à extraire le métal de sa peau et s'était contenté d'inonder sa figure et son torse de Bétadine dans l'espoir de prévenir l'infection. Bien entendu, ses parents avaient veillé à ce que le shrapnel ne pénètre pas trop profond ; ils avaient calculé la taille et l'emplacement de la charge de telle sorte qu'aucun fragment ne conserve assez d'énergie cinétique pour le blesser gravement.

Madhusree semblait avoir épuisé ses larmes en son absence. Lorsqu'elle toucha du doigt une des blessures qu'il avait au visage et qu'il écarta sa main d'une tape, elle n'émit qu'une petite plainte et se tut aussitôt. Elle resta boudeuse et irritable, mais l'idée du voyage paraissait l'intriguer.

Il la porta à la hutte des toilettes, lui essuya le derrière, puis la nettoya sommairement à l'aide de papier hygiénique humidifié.

— Où est M'man ? demanda-t-elle.

— Je te l'ai dit, au sud, sur les îles Tanimbar. Elle nous y attend avec Baba.

Elle le dévisagea d'un air sceptique.

— Pas vrai.

— Quoi ? Qu'elle a quitté l'île ? Où est-elle passée, alors, petite maligne ?

Madhusree ouvrit la bouche, mais elle n'entendait pas la voix de sa mère, et aucune réponse ne lui vint.

— Je sais bien que c'est dur de leur part d'avoir filé en cachette sans te dire au revoir, mais il le fallait. Ils voulaient voir si je pouvais m'occuper de toi. Si je fais du bon travail, ils me permettent de rester ici, et, sinon, je pars en pension. C'est équitable, non ?

Si elle secoua la tête, l'air maussade, sa tristesse avait sans doute plus à voir avec l'absence de M'man qu'avec la menace qui pesait sur lui.

— Ne t'en fais pas, ça n'est pas pour longtemps. Je sais ce qu'ils veulent : qu'on s'en aille de Téranésie.

Il la ramena dans la hutte de ses parents, lui passa un pantalon propre, et commença à préparer le sac dont ils se servaient pour transporter ses affaires quand ils partaient par le ferry. Il avait du mal à se décider. Des vêtements chauds, bien sûr, au cas où ils seraient encore en mer le soir venu, mais fallait-il des couches, des lotions, du talc ? Elle utilisait les WC depuis des mois maintenant, grâce à l'escabeau que son père lui avait fabriqué, mais comment se débrouillerait-elle sur le bateau ? Il décida de prendre son vieux pot ; les couches étaient trop volumineuses, et il ne pouvait tout de même pas lui demander de pisser par-dessus bord.

Dans la cuisine, il garnit de jus de fruits ses six biberons de bébé. Si, en temps normal, elle buvait dans une tasse, à présent, sa mère lui proposait parfois le biberon, quand elle était fatiguée ou chagrine, et ça simplifierait les choses, sur le bateau. Trois paquets de ses biscuits préférés, une boîte de lait en poudre... Il hésita devant les petits pots. S'ils ne retrouvaient pas leurs parents dès le premier soir, il faudrait qu'ils campent sur la terre ferme et il pourrait donc sans trop de difficultés lui réchauffer quelque chose au bain-marie. Il emporterait le minuscule réchaud à alcool qu'ils gardaient en cas de coupure de courant.

Elle le suivit de hutte en hutte tandis qu'il rassemblait tout ce dont ils auraient besoin et l'entassait à la lisière du kampung. La voir trotter l'inquiétait ; cependant, il aurait perdu trop de temps à la porter dans ses bras partout où il allait, et, après avoir visité la cuisine et jeté un coup d'œil par la porte de la hutte des papillons, elle avait bien vu que M'man et Baba n'étaient plus là. Il se garda de lui ordonner d'éviter le jardin ; s'il n'en parlait pas, elle n'aurait jamais l'idée d'y faire un tour.

Lorsqu'il traîna le bateau à moteur hors de la remise, Madhusree parut enfin accepter l'idée du départ.

— Ambon ! s'écria-t-elle.

— Non. Il n'y a plus de ferry. On va au sud, tout seuls.

Bateau et moteur de hors-bord étaient tous les deux faits de composites à fibres de carbone ultralégers. D'habitude, à l'aller comme au retour, son père portait le moteur dans ses bras tandis que sa mère tenait au-dessus de sa tête la coque vide. Prabir avait prévu de pousser celle-ci, chargée à bloc, jusqu'à la plage, mais sa tentative initiale lui démontra qu'il n'y arriverait jamais. Il lui faudrait effectuer quatre trajets : un pour la coque, un pour le moteur, un pour le carburant et l'eau, et un pour la nourriture, les vêtements et le reste.

— Merde !

Il avait failli oublier. De retour à la remise, il décrocha de la cloison les deux petits gilets de sauvetage, contempla les deux grands sans comprendre, pivota et ressortit.

Il ne pouvait pas remettre Madhusree au lit ; même si elle ne hurlait pas, il se refusait à la laisser seule une fois de plus. Il porta donc la coque jusqu'à la plage et elle le suivit à pied. La coque était d'une légèreté incroyable, mais, comme il n'avait pas les bras assez longs pour saisir le bateau par les bords au niveau du centre de gravité, il devait soit le tenir plus près de la proue, où les bords se rapprochaient, auquel cas il lui fallait compenser le déséquilibre de la charge, soit marcher les bras à la verticale, le fond posé sur la paume de ses mains, position presque aussi inconfortable et fatigante. Il eut beau alterner les deux méthodes, il dut quand

même s'arrêter de plus en plus souvent pour se reposer. L'avantage, c'était qu'il ne risquait pas de distancer Madhusree.

Après s'être délassé quelques minutes sur le sable, il porta Madhusree en sens inverse et revint chargé du moteur. Au tiers du trajet, elle s'assit sur le chemin et refusa d'aller plus loin. Il s'agenouilla et, à force de l'enjôler, la persuada de lui passer les bras autour du cou et de se cramponner à ses flancs par les pieds. En temps ordinaire, il l'assurait et l'allégeait en passant les bras sous ses genoux, or, là, le moteur l'en empêchait. Comme ses jambes fatiguaient, elle finit par ne plus être suspendue que par les mains et, même s'il se pencha en avant pour la soulager un peu, elle pleurait d'épuisement lorsqu'ils atteignirent la plage.

Un instant, il fut tenté de la laisser là – *que pouvait-il lui arriver de mal si elle dormait sous un palmier ?* –, puis il la prit à bras-le-corps, regagna le kampung et réussit à se suspendre les trois sacs de vêtements et de provisions au cou et aux épaules pour garder les bras libres.

Après un nouvel aller-retour, il resta deux bidons d'eau et deux de carburant – chacun pesant ses dix kilos. Il s'était fait des illusions : même sans Madhusree, jamais il ne les aurait déplacés tous en un seul voyage. Il la serra contre lui d'un bras, comme sa mère, et les trimbala un par un.

Quand Prabir laissa choir le dernier bidon sur le sable à côté du bateau, il était près de trois heures. Il extirpa le bloc-notes d'un sac : la batterie, à pleine charge, lui offrait huit heures d'autonomie, sauf à utiliser l'éclairage auxiliaire de l'écran qui la viderait trois fois plus vite. Néanmoins, même s'ils se trouvaient encore en mer à la nuit, il n'aurait pas besoin de voir la carte en permanence.

Madhusree avait fini par éprouver du ressentiment ; on ne l'avait encore jamais transbahutée ainsi pour un voyage en bateau. Assise à l'ombre d'un arbre à l'orée de la plage, elle appelait M'man toutes les deux minutes, et Prabir lui répondait tout aussi mécaniquement :

— On va la voir bientôt.

Le logiciel de GPS du bloc-notes incluait une carte du monde tout à fait convenable, mais la Tيرانésie n'y figurait pas ; pour le programme, ils se situaient au milieu de la mer de Banda. Si les Tanimbar apparaissaient bien, les îlots se résumaient à des taches de quelques pixels et le dessin des côtes des plus grandes îles évoquait un schéma recopié sans amélioration sur une image satellite ou une mauvaise carte. Avec l'accès au net, il aurait pu lui substituer la carte marine régionale, indiquant la profondeur de l'eau et les courants ; il l'avait lue dix fois, et n'avait jamais songé à en conserver une copie sur son bloc-notes. Inutile de le regretter, de toute façon. Au moins, Jakarta n'avait pas pu bloquer les signaux GPS ; réduit à naviguer à l'estime, en se repérant au soleil et aux étoiles, il aurait eu trop peur pour quitter l'île.

Il monta le moteur sur la coque, garnit le réservoir, et tira le bateau vide jusqu'aux bas-fonds. Soudain, une vidéo que ses parents avaient visionnée à Calcutta lui revint à l'esprit ; il avait dormi dans les bras de sa mère la plupart du temps, pour se réveiller vers la fin. Sur une plage déserte, un homme tentait de tirer une grande barque dans l'océan pour fuir une guerre ou une révolution. Le bateau, trop gros, trop lourd, restait à terre malgré ses efforts. Prabir frémit à ce souvenir, même s'il savait qu'ils étaient à l'abri d'un tel destin. Quoi qu'il arrive, ils ne demeureraient pas en rade.

Il entassa tout dans le hors-bord. Sa ligne de flottaison s'abaissa de manière alarmante, mais ses parents devaient, à eux deux, peser plus que tout ce chargement, et la famille n'avait eu aucun problème à rejoindre le ferry des dizaines de fois. Ensuite, il alla chercher Madhusree sous son arbre ; à défaut de résister ou de protester tandis qu'il lui passait le gilet de sauvetage, elle le dévisagea, soupçonneuse.

Prabir la posa dans le bateau, puis y monta et demeura debout à contempler la plage. Il ne partirait pas longtemps ; s'il réussissait le test, ses parents n'auraient aucun motif de l'exiler ; tout reviendrait à la normale en deux ou trois jours. On lui pardonnerait d'avoir empoisonné la chrysalide ; il ne s'agissait que

d'un papillon sur les milliers qui vivaient dans l'île. Tout serait pardonné s'il se montrait capable de mettre Madhusree à l'abri.

Il lança le moteur. Le bateau se haussa et s'éloigna de la plage telle une créature amphibie arrachée à son sommeil. Tenir la barre fermement ne donna pas tout de suite à Prabir l'impression de contrôler leur course ; on ne l'avait jamais laissé piloter. Il la tourna de droite et de gauche de quelques degrés, non sans anxiété, et l'embarcation réagit docilement, quoique avec davantage d'amplitude qu'il ne le prévoyait. Voilà qui était encourageant, même si sa station debout lui parut d'autant plus précaire ; s'il trébuchait et faisait virer le hors-bord trop brutalement, l'accélération risquait fort de le renverser.

Or il devait se tenir debout pour guetter la passe dans le récif. D'ordinaire, il ne la repérait qu'au moment où ils s'y engageaient, alors que la traversée, simple fait accompli, ne représentait plus un danger. Les brisants se rapprochaient à une vitesse alarmante ; il chercha une étendue d'eau plus sombre, menant à un point où les vagues soulevaient moins d'écume. S'il repéra une possibilité, il n'avait aucun souvenir précis de l'approche pour avérer son choix, et les signes étaient loin de le convaincre.

Madhusree, déroutée, leva la tête, la tourna vers lui et se frotta les yeux.

— Baba devrait ! s'écria-t-elle d'un ton accusateur.

Comme Prabir l'ignorait, elle fondit en larmes. Il resta de marbre ; elle savait faire passer le moindre accès de dépit pour une crise d'angoisse déchirante, mais il avait usé de ce stratagème un nombre incalculable de fois et se le rappelait très bien.

— Tais-toi un peu, Maddy, suggéra-t-il avec douceur. Tu ne trompes personne.

Elle redoubla d'efforts et finit par se donner le hoquet. À présent, Prabir la plaignait ; le hoquet, c'était affreux.

Ils approchaient du récif. Si le chenal qu'il avait choisi lui paraissait plus prometteur que jamais, piloter se révélait plus difficile qu'il l'aurait cru, à présent qu'il devait viser une cible. Le bateau piquait trop vers la gauche ; il tâcha de se représenter leur

course vue d'en haut, et l'arc permettant de convertir leur trajectoire actuelle en celle qu'il leur fallait suivre.

Il considéra le bloc-notes posé sur le plancher du hors-bord. Il n'avait pas cru s'en servir avant le large : le logiciel ignorait la présence du récif et, à l'agrandissement actuel, leur trajet semblait une petite virgule. *Mais c'était la carte qui péchait par sa grossièreté, pas le système de navigation.* Le GPS commercial, successeur de la version militaire américaine, fournissait des signaux non cryptés capables de résoudre la position du récepteur au centimètre près.

— Bloc-notes : zoom avant ! Encore... *encore...* stop !

La virgule devint une courbe sur fond vierge ; tous les repères avaient disparu de l'écran, mais la piste du bateau elle-même lui permettait de se repérer. Regarder en arrière, vers la plage, et comparer la distance parcourue à celle qui les séparait encore du récif rendit l'image à ses pieds tout à fait intelligible ; il se figura sans mal la position du chenal.

Il pesa en douceur sur la barre et observa le résultat – dans la réalité et sur la carte. La courbe demeurerait trop peu accentuée ; d'une chiquenaude, il rectifia le cap, avant de se reporter à l'écran pour voir l'arc s'accentuer et en visualiser l'extension.

Le hors-bord franchit la barrière de corail sans un cahot ni une égratignure. Prabir en soupira de fierté et de bonheur. Il y arriverait ; ça n'était pas trop difficile pour lui. Il allait retrouver ses parents : cette nuit-là, ou à l'aube, mais avant le moment où ils pensaient le voir arriver. Ils le supplieraient, sur un ton taquin, de leur pardonner d'avoir douté de lui, puis ils le prendraient dans leurs bras et le feraient tournoyer en le soulevant bien haut vers le ciel.

Son exaltation dura jusqu'au coucher du soleil.

De jour, tout marchait bien. Le voyage était beaucoup plus houleux qu'en ferry – par gros temps, entreprendre une telle traversée aurait tenu du suicide –, mais c'était encore *musim teduh*, la saison calme, et, malgré ses soubresauts, le bateau

n'embarquait pas trop d'eau. Si, pour garder le cap, il fallait procéder par approximations successives – outre les courants, les vagues avaient tendance à dévier le hors-bord lorsqu'il les abordait de front –, le logiciel de GPS montra, quand le pic volcanique de la Têranésie se réduisit à presque rien, qu'ils progressaient vers le sud-sud-est à une moyenne d'environ dix kilomètres à l'heure.

Une fois remise de sa surprise de se retrouver en mer – sans M'man ni Baba, sans ferry plein d'étrangers, sans idée véritable de leur destination –, Madhusree se laissa fasciner par l'expérience. Le plaisir qui se lisait sur ses traits évoquait pour Prabir la sensation qu'il éprouvait au beau milieu d'un rêve merveilleusement surréaliste. De son côté, il souffrit vite de nausées, mais le courage qu'elle montrait le força, de honte, à rester stoïque. Elle têta ses biberons de jus de fruits, dévora tout un paquet de biscuits et utilisa son pot sans se plaindre. Il n'avait aucun appétit, mais il but de l'eau à profusion et, lorsqu'il pissa par-dessus bord, Madhusree ne put retenir un rire scandalisé.

Au soir le vent se leva, les vagues forcèrent. Madhusree vomit tandis qu'il l'habillait chaudement et resta renfrognée. Quant à Prabir, ses plaies superficielles le démangeaient et le piquaient ; même si ce métal ne le mettait pas en danger, il n'en pouvait plus d'attendre qu'on le lui extraie.

Quand elle sombra dans un sommeil agité, il eut envie de la serrer contre lui. Il la prit dans ses bras et la drapa dans une couverture, mais il ne pouvait pas la porter et barrer sans les mettre tous deux dans une position inconfortable. Il la recoucha donc, avec précaution, sur le fond du bateau, et l'observa un certain temps. Il aurait presque souhaité qu'elle se réveille pour lui tenir compagnie. Non, elle avait besoin de dormir – et puis, quelques heures de solitude, ce n'était pas cher payé pour échapper à plusieurs années d'exil.

Les ténèbres autour de l'embarcation étaient absolues, malgré l'hémisphère éblouissant des étoiles, mais Prabir ne sentait aucun danger dans l'obscurité. Le risque de tomber sur un vaisseau pirate ou un navire impliqué dans le conflit semblait négligeable.



Durant la journée, il avait aperçu deux petits requins qui, à ce qu'il avait constaté, ne faisaient que passer. Et même s'il savait que le bateau pouvait croiser la route d'une vague assez grosse pour le faire chavirer, il ne voyait aucun intérêt à s'en inquiéter par avance.

Ce qui le glaçait, c'était la vacuité de l'eau noire, une eau aussi profonde que la distance à l'horizon, pour ce qu'il en savait. Aucun repère, aucun souvenir possible. Il doutait que la monotonie du paysage marin et le ronronnement du moteur le menacent d'assoupissement ; son corps rejetait le sommeil. Même l'état de veille, privé de tout ce qui faisait son intérêt en temps normal, paraissait, ici, vide et absurde.

En baissant les yeux sur Madhusree, il se prit à espérer qu'elle fasse des rêves. Des rêves étranges et complexes.

La lune se leva, gonflée, jaunie, presque à demi pleine. Comme il n'y avait rien d'autre à voir, Prabir ne put guère regarder ailleurs, bien que son éclat lui mette les larmes aux yeux. La mer redevint visible dans un rayon de quarante ou cinquante mètres autour du hors-bord, mais elle lui sembla aussi irréelle que la jungle lorsqu'il l'observait depuis l'orée du jour, à la lisière du kampung.

Il orienta son bloc-notes vers la clarté lunaire. La carte lui indiqua qu'ils se trouvaient à moins de dix kilomètres de leur destination. Au lieu de se diriger tout droit sur l'île la plus septentrionale, il piqua un peu vers l'ouest. Il apercevrait la terre à temps pour virer, si la carte se révélait exacte, mais il n'osait pas se fier à celle-ci au kilomètre près et il lui paraissait préférable de manquer leur première cible en poussant trop à l'ouest, auquel cas ils auraient encore la possibilité de toucher terre sur Yamdena, la plus grande île de l'archipel, à cinquante kilomètres de là, alors que passer trop à l'est les lancerait vers la mer d'Arafura et la côte nord de l'Australie six cents kilomètres plus bas. Il s'aviserait de son erreur bien avant, mais il ne lui resterait peut-être pas assez de carburant pour rejoindre les Tanimbar après avoir rebroussé chemin.

Quand les falaises surgirent, il songea d'abord à une hallucination née de son besoin de voir la terre ferme. Cependant elles étaient bien là ; le voyage touchait à sa fin. Il consulta le bloc-notes : selon le logiciel, l'embarcation se trouvait au nord-ouest de l'île... or, les parois se situaient sur sa droite. S'il s'était fié à la carte, ils rataient l'archipel.

De plus près, il constata qu'une plage étroite, rocailleuse, séparait les flots du pied des falaises. Bien qu'il ignore si l'île était habitée, il savait que ses parents l'y attendaient : c'était la terre la plus proche, le choix le plus évident. Il songea à en faire le tour par la mer pour chercher le bateau dont ils s'étaient servis, mais il n'était pas sûr de le repérer dans le noir. S'il avait eu un motif quelconque de croire qu'une rade ou une jetée existait, il l'aurait cherchée.

Comme il ne tenait pas à suivre des chimères, il mit le cap droit sur la plage.

Un grincement retentit à ses pieds et le bateau s'immobilisa en vibrant. Madhusree roula au bas du banc sur lequel elle dormait et tomba dans l'espace entre le banc et la proue. Prabir attrapa le sac de nourriture posé à côté de lui, y laissa choir son bloc-notes, le zippa, s'en passa la sangle autour du cou, puis se précipita vers Madhusree ; gémissante, hébétée, elle se réveillait à peine. Il la souleva à bras-le-corps et sauta dans la mer.

Ses pieds entrèrent en contact avec de la roche. L'eau lui arrivait à la taille.

Il fondit en larmes. Sous l'effet du soulagement et de l'adrénaline accumulée, il tremblait. Madhusree le regarda, hésitante, comme si elle balançait entre lui témoigner de la sympathie et se lancer dans un concours de sanglots.

— Je m'ai cogné la tête, dit-elle à titre d'essai.

De la paume de la main, il s'essuya les yeux.

— C'est vrai, ma chérie ? Je suis désolé.

Il gagna le rivage en pataugeant, la déposa, et retourna chercher les deux autres sacs, puis le réservoir d'eau intact. Si le

bateau était bosselé, le fond paraissait sec ; la coque en composites était plus résistante qu'il ne l'avait cru.

Il s'étendit sur la plage semée de cailloux en utilisant le sac de vêtements comme oreiller, et prit Madhusree dans ses bras. Tous deux portaient encore leurs gilets de sauvetage ; lorsqu'il ferma les yeux, l'univers se réduisit à l'odeur et au crissement du plastique.

Quelqu'un qui hurlait un mot dans le lointain réveilla Prabir. C'est en vain qu'il tendit l'oreille : le cri ne se répéta pas. Peut-être l'avait-il rêvé.

Il faisait encore nuit. Après avoir posé Madhusree sur le côté, il consulta sa montre. Quatre heures et quelques.

*Il avait rêvé que son père l'appelait, debout au sommet des falaises.* Mais, même si l'image venait d'un rêve, le cri pouvait avoir été réel.

Il se leva, laissant Madhusree allongée pour l'instant. Il lui faudrait l'emmener s'il explorait le sommet des falaises. Il ne pourrait pas se charger davantage, cependant. Il devrait se contenter d'une gourde d'eau.

Il urina dans la mer, en frissonnant. Les pierres étaient glaciales sous ses pieds nus. Il avait oublié d'emporter des chaussures.

Il longea la plage durant quinze minutes avant d'aviser une brèche dans la paroi et un sentier rocailleux qui s'élevait en pente raide. Lorsqu'il l'escalada, il faillit déraiper une demi-douzaine de fois. Madhusree, inconsciente du danger, dormait dans ses bras.

Au sommet de la falaise poussait une herbe rugueuse et drue ; il aperçut au loin une masse sombre qu'il estima être une jungle dense. Aucun feu, aucune lumière, aucun signe de vie. Le clair de lune semblait montrer qu'à part eux deux il n'y avait personne du bord de la falaise jusqu'à la jungle. Alors Prabir entendit de nouveau le cri.

La voix était une voix d'homme, mais pas celle de son père. Quant au cri, c'était :

— Allah !

Conscient du danger mais incapable de penser à autre chose, il se dirigea vers le bruit. Ses parents auraient dû le retrouver sur la plage. Il avait agi de son mieux pour mettre Madhusree à l'abri du danger ; à partir de maintenant, tout ce qui arriverait serait leur faute.

Il trouva l'homme couché sur le dos dans l'herbe – un soldat indonésien, le crâne presque rasé, vêtu d'un uniforme kaki et chaussé de bottes de combat, le tout neuf. Il pouvait avoir dix-neuf ans. Une arme à canon long gisait près de lui.

Dans son indonésien hésitant, Prabir déclara :

— Nous sommes des amis, on ne vous fera pas de mal.

L'homme se tourna sur le flanc, la peur dans le regard, et agrippa son arme. Son visage luisait de sueur. Il avait une grosse tache sombre sur sa chemise au niveau de l'abdomen.

— Je peux chercher de l'aide, dit Prabir. Dites-moi où aller.

L'autre le dévisagea d'un air méfiant.

— Je ne sais pas où ils sont, dit-il enfin. Je ne sais pas où t'envoyer.

Prabir s'accroupit et lui proposa sa gourde. L'homme hésita, puis il la prit et but. Lorsqu'il voulut la rendre, Prabir lui dit :

— Gardez-la.

Il lui restait dix litres d'eau sur la plage.

C'était difficile de juger comment s'adresser au soldat sans le mettre en colère. Il finit par suggérer :

— Les gens du coin pourraient peut-être vous aider.

L'autre secoua la tête, grimaça, et ferma les yeux pour combattre la souffrance.

Madhusree se réveilla en bâillant, l'esprit embrouillé, constata le changement de cadre, puis dévisagea Prabir avec un désappointement intense.

— Je veux M'man !

L'homme rouvrit les yeux, lui sourit, se mit sur son séant et lui tendit les bras. Madhusree secoua la tête ; elle n'avait pas peur, mais refusait de céder à la demande de cet inconnu. Il eut un

haussement d'épaules compréhensif, puis grimaça de nouveau, et de nouveau s'écria :

— Allah !

Des larmes lui échappèrent et roulèrent le long de ses joues.

Prabir, qui sentait ses jambes fatiguer dans sa position accroupie, s'assit dans l'herbe en serrant Madhusree contre sa poitrine. Il avait oublié tant de choses sur l'île : bandages, analgésiques, antibiotiques...

Madhusree s'assoupit. L'homme restait silencieux ; il semblait avoir perdu connaissance, mais respirait toujours, fort. Croyait-il vraiment en Allah – un Allah qui enverrait ses camarades le secourir ou tout au moins l'accueillerait en son Paradis – ou criait-il ce nom par habitude, comme un juron ? Lorsqu'il avait demandé à son père pourquoi tant de gens croyaient aux dieux, celui-ci lui avait répondu :

— Quand les temps sont durs, il y a une part de chaque personne qui veut croire que quelqu'un veille sur elle. Quelqu'un qui serait prêt à l'aider, voire seulement à juger ses actions et à reconnaître qu'elle a agi de son mieux. Mais le monde n'est pas constitué ainsi.

Prabir allongea Madhusree dans l'herbe ; elle s'agita, mécontente, sans toutefois se réveiller. Ensuite, il rejoignit le soldat mourant, s'assit auprès de lui et le berça.

Peu avant l'aube, alors que les oiseaux hurlaient dans la jungle, deux hommes, la barbe fournie, les vêtements en lambeaux, s'approchèrent.

Prabir leur dit :

— Ne nous tuez pas. Il ne fera de mal à personne. Il a juste besoin d'un docteur. On peut encore le sauver.

L'un d'eux prit Madhusree dans ses bras avant de saisir Prabir par l'épaule et de le relever d'une secousse. L'autre s'accroupit à côté du soldat et dégaina un poignard. Tandis qu'on l'emmenait, Prabir entendit quelqu'un s'étrangler, tel un nageur qui recracherait de l'eau de mer dans une quinte de toux. Il ne regarda pas en arrière, et le bruit cessa au bout de quelques secondes.



## **Deuxième partie**

## 5.

Le camp de détention se situait à dix kilomètres d'Exmouth, petite ville de la côte nord-ouest de l'Australie. Prabir trouvait ça bizarre, tous les réfugiés ou presque ayant touché terre au minimum mille kilomètres plus au nord. Il savait que Darwin abritait une vaste communauté d'exilés indonésiens conscients des problèmes des arrivants et nantis d'une connaissance précieuse du pays, qui, s'ils avaient été moins loin, auraient volontiers visité le camp et offert leur aide. Et même si le gouvernement fournissait une assistance légale pour faciliter les demandes d'asile politique, il n'y avait pas d'avocats à Exmouth, si bien que ceux-ci devaient couvrir de grandes distances pour venir de Perth ou de Darwin. Le camp ne disposait que d'un téléphone pour douze cents détenus, aussi les avocats n'avaient-ils d'autre choix que de se déplacer en personne, ce qui réduisait le temps qu'ils consacraient aux affaires – d'autant qu'on prélevait le coût du trajet sur l'allocation d'assistance légale attribuée à chaque candidat.

Il lui fallut plusieurs semaines pour songer qu'il tenait là les motifs du choix de cet emplacement.

Les guérilleros de l'ABRMS les avaient abandonnés, Madhusree et lui, sur Yamdena, où une Chinoise de l'est de Java les avait pris en pitié et leur avait payé le voyage en compagnie de sa famille sur un bateau à destination du sud. Mais ces gens avaient des parents à Sidney comme correspondants, et ils avaient quitté le camp au bout d'un mois.

Six mois plus tard, Prabir entendit un travailleur social dire à l'un des gardes :

— Je suis sûr qu'on pourra faire adopter la petite ; elle est assez jeune, et plutôt mignonne. Quant au frère, il est cinglé. Vous allez l'avoir sur les bras pendant des années.



À la venue suivante des avocats dans le coin, Prabir adressa ses premiers mots à une personne autre que Madhusree depuis le départ de la famille chinoise.

— J’ai changé d’avis. Je ne veux plus demander l’asile. On doit aller chez Amita, la cousine de ma mère, à Toronto.

— La cousine Amita, dit l’avocate. Vous connaissez son nom de famille ?

Prabir secoua la tête.

— Elle enseigne dans une université. Elle figurera dans leur annuaire. Vous trouveriez son adresse électronique en un rien de temps.

L’avocate parut sceptique, mais poussa son bloc-notes sur le bureau en direction de Prabir.

— À vous l’honneur, non ?

Il fixa l’appareil du regard.

— Je recherche son adresse, et vous lui parlez, s’il vous plaît ? (Il n’avait jamais vu Amita ni même échangé un mot avec elle.) Je risquerais de dire une bêtise et de tout gâcher.

Amita et Keith, son compagnon, vinrent les chercher à l’aéroport et signer les papiers. Le travailleur social les leur confia. Madhusree les laissa chacun à leur tour la porter et lui adresser les grimaces qu’on réserve aux bébés ; Prabir avait passé des heures à lui inculquer qu’ils devaient faire bonne impression.

Dans la voiture, Keith prit le volant et Amita se joignit à eux sur la banquette arrière. Madhusree, restée éveillée au long des cinq trajets en avion, fascinée qu’elle était par la vue, s’endormit dans les bras de Prabir. Keith lui indiqua les points de repère principaux ; il semblait s’attendre à ce que Prabir s’extasie devant chaque grand immeuble.

— J’ai quelque chose pour toi, Prabir, dit Amita.

Elle lui tendit un petit objet en plastique moulé qui ressemblait à un sonotone.

— Merci, dit-il.

Trop nerveux pour demander ce que c'était, il le glissa dans sa poche.

Elle eut un sourire indulgent.

— Mets-le dans ton oreille, mon chéri. Ça sert à ça. Prabir le repêcha et s'exécuta à contrecœur. Une voix de femme lui dit :

— Ne sois pas triste.

*Qu'est-ce que c'était, une radio ?*

Il attendit quelques secondes, et l'objet répéta :

— Ne sois pas triste.

Amita l'observait d'un air expectatif. Prabir préféra la prévenir tout de suite, de peur d'être accusé d'avoir abîmé le cadeau.

— Je crois qu'il est en panne. Il se répète sans cesse.

Elle rit.

— Il n'est pas censé faire autrement. C'est un mantra échantillonné. Il lit ton humeur et te transmet le message qui convient pour te reconforter chaque fois que tu en as besoin.

— Ne sois pas triste, dit l'écouteur.

— Je l'ai choisi moi-même, expliqua-t-elle avec fierté. Il vient d'un vieux morceau de Sonic Youth. Mais, bien sûr, tu peux programmer un autre échantillon de ton choix.

Prabir s'efforça de paraître reconnaissant.

— Merci, Amita. C'est merveilleux.

Il dut attendre d'arriver à la maison et de s'abriter dans les WC fermés de l'intérieur pour se libérer de la mélodie insensée. Il n'eut aucun mal à dévisser l'objet, et pensa tout d'abord à jeter la pile dans la cuvette, mais la chasse d'eau ne l'entraînerait peut-être pas ; et si jamais Amita réclamait l'appareil pour lui montrer comment charger un autre échantillon, elle risquait de s'apercevoir qu'il pesait moins lourd.

Un éclair d'inspiration : il retourna la pile en forme de bouton, inversant le positif et le négatif, et remonta l'objet, qui resta muet. Prabir devint également à moitié sourd, mais ce n'était pas trop cher payé. Il trouverait plus tard le moyen d'effacer l'échantillon tout en laissant fonctionner le circuit qui permettait d'entendre normalement les bruits extérieurs.

Le regard fixé sur ses chaussures, il tremblait de colère. Pourtant, il devait rester poli à l'égard d'Amita et de Keith, ou ils le sépareraient de Madhusree.

Dans la maison, une succession de pièces caverneuses peintes en blanc, il eut le sentiment d'être désincarné. Amita coucha Maddy dans une chambre individuelle, puis montra à Prabir sa propre chambre, encore plus vaste que celle de Madhusree ; malgré l'abondance de meubles et de gadgets, de vastes espaces libres y demeuraient. Il la remercia pour tout – en s'efforçant de dissimuler la consternation que lui inspirait le fait de se sentir redevable face à cette avalanche de cadeaux – avant de lui suggérer d'installer Madhusree en sa compagnie.

— Elle n'a pas l'habitude d'être seule, expliqua-t-il.

Amita et Keith échangèrent un regard.

— Entendu, dit-elle. Pour une semaine ou deux, peut-être. Après le dîner, Keith leur souhaita le bonsoir et reprit sa voiture.

— Il ne vit pas ici ? demanda Prabir, perplexe.

Amita secoua la tête.

— Nous sommes séparés. On reste bons amis, cependant, et il a accepté de passer quelque temps ici maintenant que vous êtes là, Madhusree et toi.

— Mais pourquoi ?

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces mots qu'il se serait giflé. Amita avait consenti d'importants sacrifices ; il devait se montrer plus diplomate.

— J'ai décidé que ta sœur et toi deviez être exposés à des voix narratives féminine *et* masculine.

— Quoi... il va t'aider à nous faire la lecture ? (Si Prabir ne voulait pas passer pour un ingrat, Amita serait sans doute soulagée d'entendre que son ancien amant n'était pas obligé de venir jouer les voix masculines à leur chevet.) Je sais lire. Et on pourrait se relayer pour lire les histoires à Madhusree.

— Je sais lire aussi ! lança cette dernière.

C'était inexact, bien qu'il lui ait appris l'alphabet latin au camp et que son anglais parlé soit déjà presque aussi bon que son bengali.

Amita poussa un soupir amusé et ébouriffa les cheveux de Prabir.

— Je parlais de nos narrations personnelles, plaisantin. Malgré la fluidité sexuée de ces textes, il vaut mieux, pour décoder et contextualiser vos propres expériences, que vous vous familiarisiez à tout le moins avec les modèles binaires fondamentaux.

Prabir jeta un regard en coin vers la bouteille de vin au centre de la table.

Au lit, il resta éveillé des heures durant, engoncé dans le cocon formé par les draps fraîchement lavés et l'épaisse couverture. Il faisait froid, aussi avait-il bien besoin de cette literie, mais il se sentait prisonnier d'une camisole de force. Ni les ombres peu familières de la chambre ni le silence qui succéda à la rumeur lointaine de la circulation – bien qu'il se soit habitué à écouter les gros fumeurs du camp tousser gras toute la nuit – ne le gênaient. Éprouver le mal du pays était absurde, en plus d'être inutile : il n'y avait aucune chance pour que la chambre lui paraisse adéquate ou que les bruits nocturnes le bercent. Même s'il avait occupé son hamac sur l'île, voire son lit à Calcutta, ses parents n'en seraient pas moins restés morts.

Il regarda Madhusree dormir. Jamais ils n'atteindraient le rivage. Jamais ils ne trouveraient le refuge qui, de toute façon, n'avait existé que dans sa tête.

Lors de la visite suivante de Keith, Prabir profita de l'occasion pour l'interroger. Il demanda innocemment :

— Comment avez-vous connu Amita ?

Celle-ci étant sortie faire une course quelconque, ils se trouvaient seuls dans le salon en compagnie de Madhusree qui jouait, ravie, avec le chiot que Keith lui avait amené.

— C'était dans un espace de performance. Il y a environ douze ans. (Sourcils froncés, Keith tâcha de se rappeler les détails.) Les Anorexie Androgynes récitaient le Manifeste d'Unabomber, sur un accompagnement musical d'Egregious Beards... un groupe de country dadaïste, qui s'est dissous depuis des années, maintenant.

Rien de tout ça n'intéressait Prabir. Il voulait entendre parler de la passion du couple pour la connaissance.

— Et comment est-ce que vous avez fini par travailler ensemble à l'université ?

— Eh bien, j'avais déjà obtenu un doctorat en Théorie du complot à UCLA ; Amita débutait sa maîtrise en Études de Lady Diana auprès de l'université de Leeds par le net, et, comme l'université de Toronto s'apprêtait *enfin* à ouvrir un département de Discours transgressif, il était naturel qu'on se porte tous les deux candidats à un poste.

Lorsque Prabir eut écouté Keith lui expliquer toutes les références qui lui échappaient, il sentit son cœur se serrer.

— Et c'est ce qu'Amita fabrique depuis douze ans ?

Keith s'esclaffa.

— Non, non, bien sûr que non ! Ça, ce n'était que sa maîtrise. Elle a continué. Pour son doctorat, elle a abordé un sujet totalement différent : créer une adaptation graphique interactive du *Nostromo* de Conrad, en guise d'exercice de translittéralité postcoloniale. Nostromo, un super-héros de comics vêtu de Lycra, y perd ses pouvoirs chaque fois qu'il est exposé aux radiations de lingots d'argent, ce qui ironise et recontextualise la relation des plus ambiguës de Conrad avec les bénéfices économiques de l'impérialisme et sape astucieusement le mythe de l'artiste comme porte-drapeau quasi divin de la moralité transcendante.

Prabir commençait à se demander si Keith ne lui faisait pas une blague particulièrement complexe.

— Et qu'est-ce qu'elle étudie, maintenant ?

L'autre eut un sourire fier.

— Depuis quatre ans, elle travaille à un paradigme informatique d'une nouveauté radicale. Elle n'a toujours pas

réussi à obtenir le financement adéquat pour la construction d'un prototype, mais ça ne saurait tarder.

Prabir sut alors qu'on se moquait de lui.

— Amita a conçu un ordinateur ? Quand a-t-elle trouvé le temps d'étudier l'ingénierie ?

— Oh, elle embauchera un ingénieur une fois les fonds perçus. (Keith agita la main, dédaigneux.) Sa contribution à elle est purement intellectuelle. *Mathématique*.

— Mathématique ?

L'autre le dévisagea d'un air dubitatif.

— Tu es peut-être un peu jeune pour comprendre tout ça. Tu sais comment fonctionne un ordinateur, Prabir ?

— Plus ou moins.

— Des zéros et des uns. Tu saisis le système binaire ?

Keith prit un bloc-notes posé sur la table basse devant eux et y inscrivit les deux chiffres. Prabir tâcha de réprimer sa colère.

— Oui, je saisis.

— Tu t'es déjà demandé pourquoi les ordinateurs sont si hostiles envers les femmes ?

— Hostiles ? (Prabir eut du mal à décider ce que Keith pouvait vouloir dire. Le fantasme paranoïaque envers l'intelligence artificielle n'était pas nécessairement hors de question.) Vous voulez dire... pourquoi certains hommes harcèlent les femmes sur le net ?

— Oui, bien sûr, mais ça va beaucoup plus loin. Le travail d'Amita ne se contente pas de mettre en évidence le motif fondamental du problème, il offre aussi une solution simple. (Il tapota l'appareil.) Zéro, un. Absence, présence. *Regarde comment on les dessine !* Le « zéro » est femelle : matrice, vagin. Le « un » est mâle : évidemment phallique. La femme ? Absente, marginalisée, exclue. L'homme ? Présent, dominant, impérieux. Ce codage sexiste sous-tend toute la technologie moderne ! Et on se demande pourquoi les femmes trouvent cet espace peu engageant ! Amita a donc proposé un nouveau paradigme, pour le logiciel et le matériel. On remplace le vieux matériel sous

domination mâle par l'ordinateur transgressif ou *transnateur*. On traduit le vieux logiciel sous domination mâle dans un langage tout neuf, appelé *Ada*... en hommage à Ada Lovelace, la mère inconnue de l'informatique.

— Je crois bien qu'on a déjà nommé un langage en son honneur, hasarda Prabir.

Mais Keith refusa de se laisser distraire.

— Et en quoi consiste ce nouveau paradigme ? C'est la simplicité même ! Chaque un devient zéro, chaque zéro un : un renversement universel des rôles digitaux. Le plus beau ? En surface, tout a *l'air* de continuer comme avant. Si tout le matériel et tout le logiciel subissent la même inversion, les programmes donnent les mêmes résultats, sans changement à l'œil nu ! Mais, au fond de chaque puce, le vieux codage phallocentrique se voit subverti des milliards de fois par seconde ! Les vieilles structures de pouvoir sont retournées comme des gants chaque fois qu'on allume nos ordinateurs !

Prabir en avait assez ; l'autre le prenait sans doute pour un bouseux ignare prêt à gober n'importe quoi. S'il lui avait débité ces histoires à dormir debout pour voir jusqu'où il pouvait aller, le moment était venu de jouer cartes sur table.

— Un ordinateur ne renferme pas de simples chiffres, énonça Prabir. Le zéro est codé en mémoire par l'absence d'une charge électrique dans un condensateur, le un par la présence d'une charge. Il arrive que ce soit l'inverse. En tout cas, l'absence est codée en tant qu'absence, la présence en tant que présence. Vous ne trouverez ni diagrammes représentant des vagins et des pénis ni quoi que ce soit en rapport avec le sexe des gens.

— Peut-être pas littéralement, admit Keith d'une voix hésitante. Mais tu ne peux guère nier que *les symboles eux-mêmes* imprègnent la culture technologique. Personne ne *vit* dans le prétendu monde « physique » des électrons et des condensateurs, Prabir ! On habite un espace culturel !

Prabir se leva, exaspéré, et ramassa le bloc-notes.

— Ces chiffres sont des chiffres *indo-arabes* ! On s'en sert depuis des siècles. Ils n'ont rien à voir avec les ordinateurs. Si tu crois vraiment qu'ils représentent des parties intimes, ce n'est pas la technologie que tu devrais mettre en cause... ce sont les mathématiques !

— Oui, oui ! s'écria Keith. Tu as parfaitement raison ! Ne bouge pas. Je reviens dans cinq secondes.

Il quitta la pièce en courant.

Madhusree adressa à Prabir un regard interrogateur.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, on joue à un jeu, c'est tout.

*Et je suis en train de gagner.*

Keith revint en tenant un livre qu'il feuilletait, en quête d'un passage précis.

— Ah ! (Il lui montra la couverture.) *Les annales de la Quinzième conférence annuelle du discours cyberféministe*. Amita leur a donné une communication l'an dernier, et du coup le *New York Times* l'a qualifiée de « penseur vivant le plus intéressant de tout le Canada ».

Il se mit à lire.

— « Le transputeur ne constituera que la phase initiale d'une révolution qui transmuera tout le mégatexte sexué de la technologie et de la science. La prochaine hégémonie à tomber, qui méritait depuis longtemps sa propre inversion hypersingulière, sera celle des mathématiques elles-mêmes. Une fois encore, il nous faudra rebâtir la discipline à partir de rien – rejeter les axiomes défectueux et biaisés des dispensateurs de vérité masculins, transformer leur approche rigide, hiérarchique, en une autre, organique, nourrissante et ludique. La preuve est morte. La logique est obsolète. La prochaine génération doit apprendre dès l'enfance à tourner en ridicule les *Principes* de Russell, à tirer la barbe de Carl Friedrich Gauss... à *baisser le pantalon* de Pythagore ! »

Prabir tendit la main et prit le livre. Keith avait lu le passage mot pour mot. Et le nom d'Amita figurait en tête de l'article.



Il s'assit, pris de vertige, incrédule. Au camp, lorsqu'il s'était rappelé ce que son père disait d'Amita, il avait craint qu'elle ne soit mystique, mais c'était pire. Elle s'opposait à tout ce que ses parents défendaient : l'égalité des hommes et des femmes, une démarche intellectuelle séparée de l'intérêt personnel, l'idée même de la recherche sincère de la vérité.

Et il lui avait livré Madhusree.

Prabir redoutait l'école. À la fin de la première semaine, ses craintes s'étaient révélées sans fondement. Les enseignants parlaient comme des êtres humains normaux : pas de charabia à la Keith et Amita en cinquième. Il avait jugé la maternelle – car on lui avait permis d'assister à la première matinée – tout aussi inoffensive. Madhusree avait pris l'habitude de jouer avec d'autres enfants au camp, de sorte qu'elle n'avait pas été trop surprise de retrouver là le même genre d'inconnus. Bien qu'elle ait pleuré le deuxième jour quand Prabir l'avait laissée toute seule, elle était rentrée le soir enthousiaste, sans se lasser de raconter ses activités.

Il s'était attendu à ce qu'on le batte, à l'école, pourtant les autres élèves gardaient leurs distances. Quand un garçon avait commencé à se moquer de sa figure, un autre lui avait chuchoté quelques mots qui l'avaient fait taire. Prabir espérait de tout cœur qu'ils s'imaginaient savoir l'histoire de ses cicatrices ; il aurait préféré les entendre rire de lui que discuter entre eux de ce qui avait pu arriver sur l'île.

Trois autres élèves de sa classe semblaient d'origine indienne, mais ils avaient l'accent canadien et Prabir sentait que sa présence les mettait beaucoup plus mal à l'aise que quiconque. Amita, émigrée au Canada à l'âge de trois ans, avait aussitôt cessé de s'exprimer en bengali ; elle ne se rappelait presque rien de cette langue. S'il tenait à ce que Madhusree reste bilingue, il lui arrivait, lorsqu'il lui parlait, de douter de s'exprimer correctement. Il aurait pu tenter de contacter certains de ses anciens condisciples des

cours que l'IRA de Calcutta donnait sur le net, cependant il ne se voyait pas expliquer pourquoi sa vie avait changé.

Au cours des mois suivants, il s'habitua à la routine : se lever à sept heures, se laver et s'habiller, prendre le bus, suivre les cours. Il se faisait l'impression d'être un somnambule sur un tapis roulant.

Le week-end, il y avait les sorties. Keith lui proposa de l'emmener à la rétrospective d'un film intitulé *Les quatre cents coups* et Prabir accepta pour découvrir la technologie du celluloid, son image géante et son public communautaire. Même s'il se rappelait que Calcutta regorgeait de salles de cinéma, il n'était jamais entré dans aucune. Il était alors bien trop jeune pour y aller non accompagné, et ses parents préféraient louer des vidéodisques.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda son compagnon après la séance, tandis qu'ils traversaient le hall.

Keith parlait de cet événement depuis des semaines ; apparemment, il s'agissait de son film préféré.

— Je trouve que le petit morveux n'a pas eu le sort qu'il méritait.

L'autre en resta scandalisé.

— Tu sais que c'est une œuvre autobiographique, au moins ? Tu parles de Truffaut, là !

Prabir réfléchit à cette information.

— Dans ce cas, il a sans doute été trop tendre avec lui-même. En réalité, il était sans doute encore plus stupide et égoïste.

Amita, qui avait des goûts très différents, l'emmena voir *BladeRunner*<sup>(TM)</sup> *OnIce*<sup>(TM)</sup> *with MusicInTheStyleOf*<sup>(TM)</sup> *GilbertAndSullivan*<sup>(TM)</sup>. Il avait entendu dire que le spectacle, mélange de patinage artistique et de comédie musicale, était vaguement basé sur un roman de science-fiction à peu près correct, mais, si c'était le cas, il n'en survivait aucun vestige parmi les brumes, les rayons laser et les costumes noirs en caoutchouc. Pendant l'entracte, une voix désincarnée qui se présenta sous l'intitulé « Radio KJTR » jacassa des insanités sur le sexe avec des

amputés. Le McDonald's du vestibule offrait un ROM gratuit – jeu/bande originale/novélisation – avec chaque MacTheBladea<sup>(TM)</sup>, lequel s'avéra une boisson mousseuse rosée qui évoquait du polystyrène liquide. Pour couronner le tout, Amita passa les six semaines suivantes à siffloter le thème principal du spectacle, « I Am the Very Model of a Modem Mutant Replicant ».

Trois mois après leur arrivée à Toronto, un changement évident se produisit dans la maisonnée, comme si on avait décidé que leur période d'adaptation touchait à sa fin. Amita organisa des dîners et présenta ses enfants adoptifs à ses invités. Ceux-ci disaient « ga-ga » à Madhusree et tendaient à Prabir des cartes de visite avec des sites Dior inclus dans les puces.

Les amis de Keith et d'Amita exerçaient des métiers variés, mais ils avaient tous un point commun. Arun : conférencier, auteur, rédacteur en chef, commentateur social et poète. Bernice : sculptrice, artiste de performances, activiste politique et poète. Denys : conseiller multimédia, rédacteur de publicité, producteur de films... et poète. Prabir passa toutes les cartes en revue un soir, pour s'assurer qu'il n'oubliait personne, mais la règle ne souffrait aucune exception. *Dentiste et poète. Actrice et poète. Architecte et poète. Comptable et poète.*

Si, par bonheur, ces visiteurs n'abordaient jamais le sujet de la guerre avec lui, ils n'avaient d'autre choix que de le questionner sur ses résultats scolaires. Au grand désespoir de Prabir, admettre que ses meilleures matières étaient les mathématiques et les sciences déclenchait invariablement un déluge déconcertant, sans aucun rapport avec le reste de la conversation, d'allusions au célèbre mathématicien indien Ramanujan. Ils ne voyaient pas qu'il était trop âgé pour ces flatteries sur le mode : *quand tu seras grand, tu deviendras astronaute*. Et toujours Ramanujan... Pourquoi pas Bose ou Chandrasekhar, Salam ou Ashtekar – voire un Chinois, un Européen ou un Américain ? (Non, loin d'eux cette pensée !) Il finit par découvrir le fin mot de l'histoire : une biographie romancée réalisée par Oliver Stone en 2010. Amita la loua. Des épisodes hallucinatoires noyés sous les sitars, où les

divinités hindoues rendaient visite au jeune mathématicien en difficulté pour lui refiler des antisèches, ponctuaient l'intrigue. À la fin, Ramanujan quittait son lit de mort pour fouler un désert jonché de serpents qui, tous, se contorsionnaient et se mordaient la queue afin de former le symbole de l'infini.

Il y avait bien pire que le paternalisme des « et poète ». Prabir savait qu'il vivait mille fois mieux que la plupart des orphelins de guerre – et, au cas où il l'aurait oublié, la télé se serait chargée de le lui rappeler à longueur de journée par ses images terribles d'Aceh et d'Irian Jaya. Les combats étaient finis, les auteurs du coup d'État avaient été renversés et cinq provinces avaient acquis leur indépendance, mais dix millions de personnes mouraient de faim dans l'archipel. Il ne manquait de rien, sauf de la seule chose que personne ne pouvait lui rendre. Amita ne se contentait pas de les nourrir, de les vêtir et de les loger : elle ne cessait de témoigner son affection à Madhusree par des câlins et des caresses, et elle aurait agi de même avec lui s'il n'avait eu un mouvement de recul chaque fois qu'elle faisait mine de le toucher.

Il eut bientôt honte de manquer de respect à son égard et se prit à douter que ses craintes pour Madhusree soient fondées. Amita n'avait pas essayé de lui imposer, à lui, ses théories tordues à coups de lavage de cerveau ; Madhusree pouvait donc garder à l'avenir, elle aussi, le loisir de penser par elle-même.

Amita était peut-être inoffensive, au fond.

Durant l'été 2014, Amita lui proposa de venir à une manifestation, réaction à un déluge récent de persécutions racistes, à laquelle on l'invitait, elle, à s'exprimer. Surpris, mais heureux de constater qu'elle n'était pas aussi coupée du réel qu'il le croyait, enfermée qu'elle était dans son université à combattre le colonialisme par l'adaptation en BD de *Nostromo* et à saper le modèle patriarcal à coups de permutations inutiles d'octets, il accepta aussitôt. Enfin, elle effectuait une action qu'il pouvait saluer sans réserve.

La manifestation se tint un dimanche. Ils longèrent les rues sous un ciel sans nuages. Prabir aimait l'été à Toronto ; si le soleil ne montait qu'aux deux tiers du zénith, il prenait son temps pour ce faire. Keith paraissait estimer qu'une température de trente-deux degrés confinait à la fournaise ; sitôt qu'il atteignit le jardin public, leur destination, il s'assit dans l'herbe, ouvrit le panier de pique-nique qu'ils avaient apporté et descendit plusieurs boîtes de bière.

Devant deux mille personnes, Amita se plaça derrière un pupitre. Prabir la désigna à Madhusree.

— Regarde ! C'est Amita ! Elle est célèbre !

Celle-ci prit alors la parole.

— Nous voici réunis, ici, aujourd'hui, pour déplorer et dénoncer le racisme, et tout cela est bien joli, mais je crois qu'il est grand temps qu'une analyse plus sophistiquée de ce phénomène atteigne le public. Mes recherches démontrent que l'antipathie envers les autres cultures consiste en une simple *réorientation* d'une oppression bien plus basique. Une étude systématique du langage utilisé en Allemagne au cours des années 1930 pour décrire les Juifs révèle un fait marquant dont je ne peux dire qu'il m'a surprise : chaque expression raciste consistait en une forme de *féminisation*. Être faible, paresseux, indigne de confiance – être l'Autre, sous le régime de la Patriarchie –, qu'est-ce que cela peut signifier, sinon être une *femme* ?

Si les nazis avaient gagné, dit-elle, ils seraient tombés à court de fausses cibles et auraient livré leur véritable ennemi – les femmes allemandes – à la chambre à gaz.

— En dépit de toutes ces vierges du Rhin magnifiées par Riefenstahl, on trouve toujours célébrée, au cœur des films de propagande nazis, la force *mâle*, la beauté *mâle*. Sous le Reich de mille ans, seules certaines femmes auraient survécu en tant que procréatrices, et ce jusqu'au jour où une alternative technologique les aurait supplantées. Une fois ce dernier rôle essentiel dénié, elles aussi auraient disparu dans les fours crématoires.

« On m'invite à m'exprimer devant vous à cause de la couleur de ma peau, ainsi qu'à cause de mon pays d'origine. Il est vrai que ces traits font de moi une cible. Mais chacun sait que les femmes canadiennes subissent la violence plus que toutes les minorités ethniques réunies. Voici pourquoi je me dresse et déclare : *en tant que femme*, j'étais moi aussi à Belsen, *en tant que femme*, j'étais moi aussi à Dachau, *en tant que femme*, j'étais moi aussi à Auschwitz !

Prabir attendait avec anxiété qu'une émeute débute, ou tout au moins qu'on la hue. Il y avait sans doute des enfants ou des petits-enfants de survivants de l'Holocauste dans le public... Et, sinon, il devait se trouver quelqu'un qui aurait le courage de crier : « Voleuse ! »

Mais la foule applaudit. On se levait pour acclamer ce discours.

Amita les rejoignit sur le gazon et prit Madhusree dans ses bras. Prabir, étrangement détaché, l'observait et songeait qu'il comprenait peut-être enfin pourquoi elle avait accepté de les accueillir. Elle venait de révéler sa vraie conception de la compassion : dénoncer la violence, témoigner une générosité indéniable à ses victimes, mais en tirer profit par la suite en poussant un « Moi aussi ! » d'enfant soucieux de s'attirer la sympathie. Voilà ce que représentait, à ses yeux, la mort de six millions d'inconnus : une question, non pas de chagrin ni d'horreur, mais d'envie.

Tout en berçant Madhusree, elle baissa les yeux sur lui et sourit.

— À quoi penses-tu, Prabir ?

— Tu veux bien me montrer ton tatouage ?

— Pardon ?

— Ton matricule de prisonnière.

Le sourire d'Amita s'évanouit.

— Voilà bien un humour vraiment puéril. Tout prendre au pied de la lettre.

— Il y a certaines choses que tu ferais peut-être mieux de prendre au pied de la lettre, toi aussi.

— Tu as intérêt à t'excuser, lança Keith d'un ton sec.

Amita se tourna vers lui.

— Reste en dehors de ça, veux-tu ?

L'autre serra les poings et fusilla Prabir du regard.

— On veut bien être indulgents, mais ça ne durera pas éternellement. Les institutions, ça existe, et le placement, et il n'y a pas plus simple.

Avant qu'Amita ait pu réagir, il se détourna et s'en alla en se bouchant les oreilles pour n'entendre que son mantra échantillonné.

— Jamais je ne ferai une chose pareille, Prabir, dit-elle. Ne fais pas attention à lui.

Il reporta son regard du visage d'Amita au magnifique ciel bleu. La peur qui glaçait ses veines était la bienvenue. Il s'était laissé aller à se croire en sécurité. À se croire arrivé quelque part. Là était le problème. Désormais, il n'oublierait plus où il en était.

Nulle part.

— Je suis navré, Amita, murmura-t-il. Je suis navré.

— Tu veux savoir où M'man et Baba sont partis ?

Prabir se tenait auprès du lit de Madhusree dans le noir. Il attendait là sans bruit depuis près d'une heure quand elle s'était à moitié réveillée et avait repris tout à fait conscience en le distinguant.

— Oui.

Il se baissa pour lui caresser les cheveux. Au camp, il éludait la question avec des demi-vérités – « Ils ne peuvent pas être là pour le moment », « Ils veulent que je m'occupe de toi » – et elle avait fini par renoncer à la lui poser.

— Ne dites rien, conseillaient les travailleurs sociaux. Elle est assez jeune pour oublier.

— Ils sont entrés dans ton esprit. Ils sont entrés dans tes souvenirs, dit-il.

Madhusree le gratifia de son regard le plus sceptique, mais parut peser l'affirmation. Puis elle répondit, d'une voix décidée :

— Non, c'est pas vrai.

Prabir s'essuya les yeux.

— Si tu veux, petite maligne. Ils sont entrés dans les miens.

Elle parut agacée, et repoussa sa main.

— Je les veux, moi aussi.

Le froid le gagnait. Il la souleva, l'extirpa de sous ses couvertures et la porta jusque dans son lit à lui.

— Tu ne diras rien à Amita, hein ?

Elle lui adressa un regard méprisant, comme s'il fallait être idiot pour envisager une telle éventualité.

— Tu sais comment s'appelait M'man, avant même ta naissance ?

— Non.

— Radha. Et Baba, Rajendra. Ils habitaient une ville immense, surpeuplée, bruyante, qui s'appelle Calcutta.

Il se répéta en bengali, puis alluma sa lampe de chevet, prit son bloc-notes sur le bureau et afficha une image de sa mère : le cliché pris au défilé de l'IRA, la seule photo d'elle qui lui restait, récupérée sur le poste de travail virtuel où il l'avait placée sur le net avant de décider qu'il ne l'enverrait pas à Eleanor.

Les yeux de Madhusree brillaient de stupéfaction.

— Radha savait tout sur le corps humain, dit Prabir. C'était la personne la plus intelligente et la plus forte de tout Calcutta. Sa M'man et son Baba avaient une grande et belle maison, pourtant, elle s'en moquait. (Il fit défiler la fenêtre du bloc-notes, révélant la photo de son père ; Madhusree s'était habituée au métal dans la chair, semblait-il ; elle se pencha, étudiant le visage de Rajendra, plus identifiable.) Elle est tombée amoureuse de Rajendra. Il n'avait rien, mais il était intelligent et fort, comme elle. Et il l'aimait, aussi.

*Je gâche tout*, songea-t-il. Il ne voulait pas lui emplir la tête d'histoires à l'eau de rose qui ne valaient pas mieux que des contes de fées. Il continuait de sentir les mains de son père qui le tenaient, le soulevaient vers le ciel. D'entendre la voix de sa mère



qui lui disait qu'ils partaient sur l'île des papillons. *Comment pourrait-il jamais les rendre aussi réels pour Madhusree ?*

Celle-ci avait des arrière-pensées à propos de la photo de Radha.

— Pourquoi elle pleure pas ?

Prabir porta ses doigts à sa joue.

— C'est un endroit où il n'y a presque pas de terminaisons nerveuses. (Il avait étudié un écorché virtuel sur le net.) On a la peau pleine de petits fils qui servent à sentir la douleur. Si tu évites de les couper, ça ne fait pas mal.

Madhusree paraissait dubitative.

Il y avait des brochettes à kebab dans la cuisine. Il pouvait en stériliser une sur un brûleur à gaz ou utiliser le désinfectant de l'armoire à pharmacie. L'idée d'enfoncer le métal dans sa chair lui retournait l'estomac ; que quelqu'un d'autre s'en charge ne l'aurait pas dérangé – ça ne risquait guère d'être pire que les injections subies afin de dissoudre le tissu cicatriciel sur sa figure –, alors qu'il redoutait de devoir procéder lui-même à la manipulation.

Mais sa mère y était arrivée ; ce n'était pas un conte de fées, il avait la preuve sous les yeux. Il s'agissait de se fier en sa propre capacité à comprendre ce qu'on faisait.

— Je te montre. (Il posa le bloc-notes sur l'oreiller et sortit du lit.) Juste les joues, pas la langue. En échange, quand tu seras plus grande, tu m'aideras à tirer le camion.

Madhusree, qui ne s'engageait pas à la légère, se remit à étudier la photo de son père. Prabir se pencha sur elle.

— Regarde bien leurs visages. Si ça faisait mal, ils ne souriraient pas, si ?

Elle évalua le mérite de l'argument, puis hocha la tête d'un air solennel.

— D'accord.

## **Troisième partie**

## 6.

Prabir travailla tard pour terminer un projet, afin de garder l'esprit libre pendant tout son week-end. Ce n'était rien d'extraordinaire, mais il y avait des problèmes mineurs qui requéraient sa concentration ; il se perdit dans les détails et le temps passa. Lorsqu'il eut fini, au lieu de foncer vers les ascenseurs la conscience tranquille, il resta un bon quart d'heure dans une sorte de stupeur, à fixer le néant par-delà les rangées de box vides.

Il se tourna alors vers son poste de travail et passa de nouveau en revue les tests du module d'extension pour carte de crédit – un composant de logiciel anthropomorphique, un « conseiller en investissement » à la voix et l'aspect faits sur mesure à partir du profil psychologique de l'utilisateur ; il apparaissait sur la carte afin de conseiller des transferts de fonds entre divers instruments financiers. Il s'agissait avant tout d'un argument de vente. Ceux qui jouaient vraiment en bourse devaient s'équiper d'outils bien plus sophistiqués, et savoir s'en servir ; quant à ceux qui refusaient de perdre du temps à les maîtriser, il valait mieux pour eux se reposer sur l'un des algorithmes à bas risque de la banque. Et la plupart des gens s'en contentaient. Pourtant, la banque avait pointé un groupe démographique de clients potentiels séduits par ce type de gadget : une technologie illusoire qui œuvrerait sans cesse pour leur compte, mais se bornerait à mettre les données à leur disposition, en leur laissant l'arbitrage final.

*Ça vaut toujours la peine de bien faire. Même ça.* Tout en regardant l'éventail de seize modèles de conseiller réagir sans faute à un déluge de données tests, il se sentait pourtant épuisé et ridicule, comme s'il avait fait des heures sup pour redresser tous les tableaux accrochés dans les couloirs. Et il ne risquait pas

d'impressionner ses supérieurs ni d'affermir sa position : le seul moyen aurait été de passer ses soirées à étudier le vaudou financier renforcé à l'école de commerce, perspective qu'il trouvait démoralisante à l'extrême. Il serait sans doute oisif la moitié de la journée de lundi, en attendant que les conseillers commerciaux et les spécialistes en études de marché s'entendent sur l'astuce suivante.

Tandis qu'il sortait de son box, son écran et sa lampe de bureau s'éteignirent ; un curseur animé sur le plafond le guida dans l'obscurité jusqu'à l'ascenseur. Perdre quelques heures un vendredi soir n'avait rien d'une tragédie, mais il ressentait la même déception chaque fois qu'il cherchait une satisfaction quelconque dans son travail. Il devait être idiot, ou compulsif, pour continuer de se comporter comme s'il y en avait une à trouver.

Il n'était que neuf heures et demie. Néanmoins, alors qu'il sortait dans Bay Street, il éprouva soudain un vertige dû à la faim, à croire qu'il avait jeûné toute la journée. Il acheta à un distributeur automatique un plat au gluten enveloppé dans du papier alu et le mangea en attendant le bus. L'air était vif en cette soirée d'hiver ; le ciel semblait dégagé, mais la clarté des réverbères le faisait paraître d'un gris terne dépourvu d'étoiles.

À son arrivée chez eux, il laissa Madhusree tranquille, la porte de sa chambre étant close. Lorsqu'il s'affala dans le canapé, la télé s'alluma, son coupé, image réduite de moitié. Regarder une image de trois mètres de large, c'était parfait si vous vouliez vous intéresser au programme, mais toute cette activité à la périphérie de votre champ visuel tendait à vous réveiller si vous espériez juste vous assoupir le plus tôt possible. Prabir n'arrêtait pas de penser à son boulot – le conseiller terminé, il lui restait six ou sept trucs qu'il aurait pu traficoter – mais la banque interdisait le télétravail dans le domaine de la création de logiciels.

On sonna à la porte d'entrée, en bas, dans la rue ; une fenêtre surgit sur l'écran de télé, montrant Felix qui battait la semelle pour combattre le froid. Prabir éprouva un accès de culpabilité ; il

avait pensé à l'appeler toute la semaine. L'autre ouvrit grand les bras et regarda droit vers la caméra, dans sa parodie d'une posture implorante.

— Monte, dit Prabir.

Felix entra dans l'appartement, tout sourire, en jetant un regard alentour.

— Alors, quoi de neuf ?

Prabir désigna la télé.

— Thérapie par l'hypnose.

— Tu as envie de sortir ?

— Je n'en sais rien. Je rentre juste. Je suis plutôt crevé.

Felix hocha la tête avec bienveillance.

— Moi, c'est pareil. (Il n'avait pas du tout l'air crevé.) Je suis venu tout droit ici en sortant du boulot. J'avais des pièces de monnaie dans un bain réducteur et je ne pouvais pas les laisser.

— Tu as dîné ? (Prabir fit quelques pas vers la cuisine.) On a tout ce qu'il faut, si le réchauffé ne te dérange pas.

— Non, merci bien. J'ai grignoté au boulot.

Il ôta son blouson et ils s'assirent sur le canapé.

— Quel type de pièces ? demanda Prabir.

— Anglaises. Dix-huitième siècle. Rien de fascinant.

Felix était conservateur au Royal Ontario Museum. Son emploi couvrait tout un spectre d'activités, de l'archéologie à la zoologie en passant par l'histoire de l'art. Il se plaignait souvent de ce que le boulot se réduisait à un banal travail de laborantin, mais sa notion du « banal » semblait différer de beaucoup de celle d'un employé de banque.

Il se pencha et embrassa Prabir, puis se rapprocha et l'enlaça d'un bras. Prabir fit de son mieux pour réagir avec enthousiasme : il lui rendit son baiser, et tâcha de relâcher les muscles de ses épaules. Plus que tout, il aurait aimé être à l'aise, aussi naturel que Felix, mais, dans sa panique, son cœur manquait toujours un battement au premier contact.

Quand Madhusree avait emménagé avec lui, neuf ans plus tôt, Amita n'avait pas fait valoir ses droits de tutrice ; elle s'était

résignée à la décision de Madhusree. Prabir n'avait cessé de redouter un problème légal, quel qu'il soit, et un tuteur de dix-huit ans couchant avec des hommes sous le toit où vivait sa sœur ne se serait guère placé sous le meilleur éclairage possible. S'il entendait parler de couples gays installés, respectables, obtenant un droit de garde, sa situation n'aurait pu être plus différente et l'éventualité que ses premières tentatives maladroites de trouver un partenaire lui coûtent Madhusree et finissent par être exhibées comme preuves devant un tribunal avait suffi à le décourager.

Si le risque avait commencé à lui paraître bien moindre à mesure qu'elle grandissait, il refusait toujours de parier sa tranquillité. Quand Madhusree avait fêté ses dix-huit ans et que tout danger de la perdre s'était dissipé, il était si bien habitué au célibat qu'il n'avait aucune idée de la façon d'y remédier. Il n'avait pas eu de vie sociale huit années durant ; outre qu'il refusait de confier Madhusree à des baby-sitters les premières années, tout ce à quoi ses anciens camarades de classe et ses collègues s'adonnaient paraissait exiger soit qu'il se fasse passer pour hétéro, soit qu'il joue avec le sort. Par la suite, alors que plus rien ne le retenait, il s'était une fois de plus senti étranger dans ce pays. Il aurait pu trouver les adresses des bars et des boîtes gays de Toronto dans le premier guide touristique venu, mais il n'avait aucun motif de croire qu'il appartiendrait à ce monde plus qu'à un autre.

Felix entreprit de lui déboutonner sa chemise. Prabir revint au présent et s'écarta.

— Qu'est-ce que tu fiches ? souffla-t-il. Elle est dans la pièce d'à côté.

— Ah bon ? (Felix eut un petit rire.) Vois-tu, je doute fort que ta sœur ait un problème avec nous. (C'était elle qui les avait présentés.) Et je comptais attendre qu'on aille dans la chambre pour t'arracher tes vêtements.

— Je parle sérieusement. Elle essaie de réviser.

— Je peux être aussi silencieux que nécessaire.

— Le silence ne fait que rendre le truc plus évident.

Felix se borna à secouer la tête, plus amusé qu'agacé.

— N'essaie pas de me dire que ce n'est pas gênant de savoir qu'on fait l'amour à dix mètres de toi, protesta Prabir. Elle a une épreuve de cladistique lundi.

— C'est pour ça que Darwin a inventé le dimanche après-midi. Écoute, j'ai fait ma maîtrise en partageant une maison avec six autres étudiants. Ça baisait en quadriphonie vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Madhusree se la coule douce, en comparaison.

Felix étendit ses jambes et se rencogna dans le canapé.

— Oui, bon, je déplore que tu aies vécu le cauchemar de la bohème, mais je n'ai pas à placer des obstacles sur le chemin de ma sœur vers le développement personnel. Elle a droit au calme dans son appartement quand elle en a besoin.

L'autre ne pipa mot. Il jeta un coup d'œil vers la télé.

— Si tu m'avais appelé au boulot, dit Prabir, on aurait pu se retrouver chez toi.

Felix resta muet, refusant de prolonger la discussion. Il tendit le bras et passa le dos de sa main sur le bras de Prabir, en un geste qui paraissait à la fois conciliant et érotique, mais Prabir ne voulut pas laisser tomber.

— Reconnais au moins que je ne suis pas totalement déraisonnable.

Madhusree sortit de sa chambre.

— Salut, Felix. (Elle se pencha, l'embrassa sur la joue, puis se tourna vers Prabir.) Je sors. Ne m'attends pas.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Rien de spécial. Je retrouve des amis.

— Impeccable.

Il essaya de décrypter sa tenue, mais il ne suivait plus les codes vestimentaires. Elle pouvait aller à une réception du corps diplomatique dans un hôtel cinq étoiles ou à une fête de démolition, pour ce qu'il en savait.

— Amuse-toi bien, ajouta-t-il.

Elle lui sourit : *toi aussi*, puis leva la main pour saluer Felix. Après son départ, ce dernier feignit de s'intéresser à la télé. Le

canal Zeitgeist – un filtre de retransmission qui se calait sur l'émission que le plus grand nombre de personnes regardaient dans la même ville – offrait une série comique sans saveur sur le travail au bureau.

Prabir lança :

— Je t'ai déjà raconté qu'un de mes parents adoptifs avait écrit une étude savante de dix mille mots intitulée : « L'auto-référence mutuelle de deuxième niveau d'un sitcom l'autre, un signifiant du sacré » ?

Felix s'esclaffa.

— Qui a publié un truc pareil ? *Social Text* ?

— Comment tu le sais ?

Dans la chambre, Felix demanda :

— Tu me ferais un massage du cortex visuel ?

Prabir s'agenouilla sur lui, à califourchon, et décolla le drap d'électrodes de son dos. La peau était plus pâle, sans l'aspect cireux observé sous un pansement ou un plâtre ; le polymère laissait filtrer l'oxygène à profusion. Bien qu'il n'ait jamais assisté à la scène, il avait entendu Felix raconter qu'il lavait l'accessoire à vingt mille dollars en machine, parmi ses chemises.

Quand il était né avec une malformation des rétines, en 2006, on commençait à utiliser des prothèses, sans pouvoir, alors, relier les batteries de photosenseurs directement à son cerveau. Les circuits du drap recevaient les signaux de ses yeux, les électrodes stimulaient les nerfs de son dos. Depuis sa petite enfance, il avait appris à traduire les sensations en images.

Prabir se mit à lui pétrir les muscles, avec précaution.

— Tu peux y aller plus franchement, dit Felix. Ça n'a rien d'hypersensible. Ce n'est que de la peau.

— Mais... tu sens mes mains, ou tu vois des images ?

— Les deux.

— Ah bon ? Qu'est-ce que tu vois ?

— Des motifs abstraits... pointillés, explosions... mais vagues, et peu convaincants. L'idée consiste à éprouver une sensation suffisamment appuyée pour qu'elle se traduise par un contact



physique, et non par une image, afin d'entretenir la fonction originale des nerfs.

Prabir avait déniché sur le net un logiciel permettant de transformer une image photographique en quelque chose de comparable à l'information transitant par le drap. Il avait eu du mal à reconnaître un visage dans la version monochrome et impressionniste de sa figure sur l'écran, alors que Felix identifiait quelqu'un à cinquante mètres de distance. La différence tenait à l'expérience. Depuis cinq ans, il pouvait subir une opération chirurgicale qui lui reliait directement les rétines artificielles au cerveau, mais il aurait eu autant de mal à s'habituer à cette nouvelle façon de voir que Prabir au drap d'électrodes.

Ses mains s'égarèrent. Bientôt, Felix roula sur le dos et l'attira à lui. Lorsqu'ils s'embrassèrent, Prabir sentit du feu liquide se répandre dans ses veines et son cœur se serrer, comme si une vision stupéfiante lui coupait le souffle. Voilà ce qu'il recherchait, plus que le sexe. Il n'avait pas de mot pour décrire cette sensation : elle était bien trop brutale pour se résumer à la tendresse, trop tendre pour n'être que désir.

— Tu sais ce que j'aime le plus quand je suis avec toi ?

— Non.

— Voler ces moments, ensemble. (Il hésita, de peur de paraître ridicule. Mais s'il ne parlait pas maintenant, quand le pourrait-il ?) Le sexe est un diamant cristallisé dans un abattoir. Trois milliards d'années à se reproduire inconsciemment. Cinq cents millions à devenir tant bien que mal des animaux non seulement poussés à se reproduire, mais heureux de se reproduire... puis se sachant heureux. Des millions à aiguïser ce sentiment, jusqu'à le parfaire, jusqu'à ce qu'il n'y ait rien de mieux au monde. Et tout ça parce que ça fonctionnait. Qu'on se reproduisait. (Il tendit la main et caressa le pénis de Felix.) Tout le monde peut prendre le diamant, il suffit de le demander. Mais, pour nous, ce n'est pas un appât. Ni un pot-de-vin. C'est un butin volé, arraché à sa gangue. On a le droit d'en faire ce qu'on veut.

Felix garda le silence un instant. Il regardait Prabir en souriant. Puis il dit :

— Tu sais ce qu'est un bras mort ?

— Non.

— Un méandre de rivière qui se retrouve déconnecté du lit principal. C'est comme ça que j'ai toujours vu notre situation : on est dans un bras mort, séparés du lit principal. Mais la rivière continue de créer de tels étangs. Elle garde en elle un élément qui fait que ça continue de se produire, génération après génération.

— C'est peut-être plus honnête, comme point de vue, lui concéda Prabir. On n'a pas eu le choix ; on a échoué sur le bras mort par hasard. (Il haussa les épaules.) Et je suis content d'être déconnecté, je suis content d'être échoué.

Felix prit un air pensif.

— Et si tu ne l'étais pas ? suggéra-t-il. Si ce n'était qu'une apparence ?

Prabir s'esclaffa.

— Tu t'imagines que je joue les donneurs de sperme clandestins ?

— Non. Mais pose-toi la question : pourquoi y a-t-il dans la rivière des gènes qui continuent de produire ces bras morts ? Qu'est-ce que la lignée peut avoir à y gagner, à la longue ? Permuter le sexe de l'objet du désir pourrait être le moyen le plus sûr de rendre quelqu'un infertile, toucher au système endocrinien ou à l'anatomie étant sans doute plus dangereux – et, il y a cent mille ans, on ne risquait pas de se faire démonter à cause de sa préférence sexuelle, je parie.

Prabir en doutait, mais, dans l'intérêt de la discussion, il décida d'accepter la prémisse.

— Et quel serait l'avantage de l'infertilité ?

— Dans les conditions adéquates, les adultes infertiles pourront contribuer davantage à la survie de la lignée en consacrant leurs ressources à leurs proches plutôt qu'aux enfants qu'ils n'auront pas eus. Il faut tant de temps pour élever un enfant humain qu'il pourrait se révéler utile d'avoir parfois un descendant infertile

comme police d'assurance – pour veiller sur les autres au cas où il arriverait un accident aux parents.

Il se dégagea de l'étreinte de Felix et s'assit sur le bord du matelas. Il avait le cœur qui battait la chamade, un voile rouge devant les yeux, mais s'était écarté d'instinct. S'il se mettait toujours en colère trop aisément, huit longues années passées avec Keith et Amita lui avaient appris à se replier sur lui-même au lieu de laisser libre cours à son agressivité.

— Prabir ? *Merde*. Je ne parlais pas de...

Felix balança ses jambes par-dessus le bord du lit pour s'asseoir à ses côtés.

Prabir attendit de pouvoir s'exprimer calmement.

— Je l'ai vraiment bien cherchée, celle-là.

— Allez, tu sais que ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non ?

— Non ! (Felix semblait contrit *et* vexé.) Même si la théorie est exacte... ce qu'elle décrit, c'est la survie du trait par avantage statistique, point final. Elle ne concerne pas les actes individuels. (Un silence gêné s'ensuivit.) Mais c'était nul d'amener ça sur le tapis de cette manière, concéda-t-il. Je suis navré.

— N'y pense plus. (Prabir baissa les yeux vers le lino usé à ses pieds ; sa colère le quittait.) Au lycée, j'essayais de sortir avec des filles dont je me disais que Madhusree les respecterait, tu vois ? (Il s'esclaffa, bien que le souvenir le fasse encore tressaillir.) Ce qui aurait sans doute suffi à tout gâcher, même si j'avais été hétéro. Et le jour où j'ai eu fini de me raconter des histoires à ce sujet... j'ai eu l'impression d'avoir merdé une fois de plus. Je n'étais pas fichu de lui offrir une belle-sœur dotée de jugeote pour racheter l'idiotie qui avait consisté à l'amener chez Amita.

— Tu aurais dû lui faire davantage confiance, dit Felix. Tu aurais dû savoir qu'elle n'en avait pas besoin.

Prabir pouffa en signe de dérision.

— Facile à dire, aujourd'hui ! Comment croire qu'un enfant élevé par des idiots surmontera ce handicap ? J'aurais dû estimer

qu'elle avait tant de bon sens dans son bagage génétique que rien ni personne ne pourrait lui faire de mal ?

— Hum...

Felix paraissait ne savoir que répondre, mais peut-être se montrait-il simplement diplomate.

— Tu as raison, admit Prabir. Madhusree n'avait pas besoin de *modèles de comportement*. Quand on est partis de chez Amita, j'avais fini par le comprendre. Et par cesser de me tourmenter à propos des idées qu'Amita aurait essayé de m'imposer si elle avait découvert que j'étais gay. C'est là que j'ai commencé à songer à ce que ça signifiait pour moi, et non pour le reste du monde.

Son courage l'abandonna, et il se tut tout à coup ; il s'était assez couvert de ridicule.

Felix lui pressa l'épaule.

— J'écoute, dit-il. Continue.

Prabir garda le regard fixé sur le sol.

— J'ai pensé qu'au fond je devais peut-être m'estimer heureux. L'évolution n'a aucun sens... une énorme machine idiote qui pond des améliorations microscopiques à un bout et crache des cadavres par milliards à l'autre bout. Réussir à lui arracher un seul truc – à la berner –, c'était déjà une victoire. Comme arracher Madhusree à la guerre... (Il leva les yeux.) Tu trouves ça logique ? demanda-t-il avec espoir.

— Très logique.

— Mais tu ne crois pas que ce soit vrai, hein ? Tu ne crois pas que j'aie berné la machine.

Felix hésita, puis poussa un soupir exaspéré, comme s'il se trouvait pris au piège entre poursuivre la discussion et lui faire plaisir.

— Je ne crois pas que ça ait la moindre importance, dit-il.

Prabir en eut soudain assez de parler. Il avait mis son âme à nu, et ça ne les avait pas rapprochés davantage. Il prit son compagnon par les épaules et l'allongea sur le lit.

— Ah, ce que je préfère : la pratique à la théorie. (Felix l'embrassa à pleine bouche, puis passa sa main sur le corps de Prabir, jusqu'à son centre.) Tu as du retard à rattraper.

— Le premier arrivé au bras mort.

— J'ai un service à te demander.

Madhusree lavait la vaisselle du petit déjeuner ; Prabir essuyait. Felix était parti ; ils étaient convenus de se revoir le soir même. La clarté hivernale qui emplissait la cuisine révélait chaque grain de poussière, la moindre imperfection des surfaces usées. Prabir se sentait comblé. Il n'avait pas de problèmes dans la vie : il s'inventait des complications.

— Vas-y, dit-il.

— J'ai besoin d'un peu d'argent.

— Aucun problème. Combien ?

Madhusree grimaça, pour se donner du courage.

— Cinq mille dollars.

— Cinq *mille* ? (Il s'esclaffa.) Qu'est-ce que tu veux en faire ? Créer une entreprise ?

Elle secoua la tête d'un air contrit.

— Je sais que c'est une grosse somme... J'étais donc ravie de voir Felix débarquer hier soir, ajouta-t-elle d'un ton pince-sans-rire. J'ai attendu de te trouver de bonne humeur toute la semaine.

Prabir lui donna une chiquenaude sur le bras à l'aide de son torchon.

— Ne sois pas impertinente. Et où est la différence ? Je suis toujours de bonne humeur.

— Tiens donc.

— Alors, à quoi doit servir cet argent ?

— Je devrais pouvoir te rembourser d'ici deux ou trois ans. Une fois que j'aurai obtenu mon...

Prabir poussa un gémissement.

— Je ne te demande pas de me *rembourser*. Dis-moi juste ce que tu veux en faire.

Il la dévisagea ; elle lui rendit son regard avec toutes les apparences de la nonchalance, mais il la connaissait trop bien. Elle était soucieuse.

L'inquiétude le gagna.

— Si tu as un problème, tu peux m'en parler. Je ne vais pas me mettre en colère.

— Je suis invitée à participer à un voyage d'étude. Une expédition montée conjointement par plusieurs universités. Vingt et un membres pour la plupart titulaires d'un doctorat, mais ils emmènent aussi deux étudiants. Le problème, c'est que le financement ne va pas jusque-là : nous, on doit payer notre voyage.

— C'est fantastique ! (L'angoisse de Prabir fit place au soulagement, puis à la fierté.) Deux places pour des étudiants, et ils t'en ont offert une ? (Posant l'assiette qu'il essuyait, il étreignit Madhusree et la souleva du sol.) Bien sûr, je te prête l'argent, idiot ! Qu'est-ce que tu croyais ?

Lorsqu'il s'écarta d'elle, Madhusree rougissait. Il se morigéna en silence ; il l'avait embarrassée sans le vouloir.

— Où devez-vous aller ? Pas en Amazonie, j'espère ? Apparemment, ils en ont tellement soupé des naturalistes, là-bas, qu'ils les tirent à vue.

— Pas en Amazonie. Dans les Moluques du Sud.

— Ce n'est pas drôle, dit Prabir.

Si se faire assassiner au Brésil ne l'était pas davantage, il avait l'impression qu'elle réagissait à sa bourrade amicale en lui donnant un coup de pied en plein visage.

— Ce n'est pas censé l'être. (Elle soutint son regard ; elle était plus nerveuse que jamais, mais elle ne mentait pas, et ne plaisantait pas non plus.) C'est là qu'on va.

— Pourquoi ? (Il croisa les bras, gauchement. Soudain, il lui semblait devenir maladroit, contrefait.) Pourquoi là ?

— Ne te fâche pas.

— Je ne suis pas fâché. Je veux juste savoir.

Elle l'amena dans sa chambre et prit son bloc-notes.

— Cet écran-ci est trop petit. Je vais te montrer ça sur la télé.

Ils s'assirent sur le canapé et elle afficha une série d'images extraites de reportages d'information et d'articles scientifiques.

La première découverte qui avait attiré l'attention du monde de la biologie consistait en un carpophage à l'étrange coloration, un camouflage inconnu jusqu'alors, camaïeu de vert et de marron. Les scanographies par IRM et les analyses d'ADN avaient révélé des différences encore plus marquées. Prabir, presque en transe, écouta Madhusree lui énumérer les anomalies structurelles des organes internes de l'oiseau et le catalogue des mutations utiles qui affectaient plusieurs de ses protéines sanguines primordiales. Si le zoologiste javanais qui avait découvert le spécimen six mois plus tôt avait réussi à remonter sa piste jusqu'à un oiselier d'Ambon, et pas plus loin, la rumeur que tout animal pouvant sortir de l'ordinaire rapporterait de l'argent avait fait surgir, d'une avalanche de faux et d'aberrations mineures, deux cas avérés supplémentaires : une rainette morte alors que ses têtards arrivaient, semblait-il, à maturité dans une poche interne remplie d'eau, et une chauve-souris dont l'ossature des ailes avait été restructurée de manière efficace quoique peu spectaculaire... mais par le gène d'une protéine de contrôle du développement embryologique qui n'existait chez aucune autre espèce sur la planète. Toutes deux provenaient de l'île de Céram, plus de trois cents kilomètres au nord de la Téréranésie.

Madhusree avait du mal à réprimer son enthousiasme.

— Ce sont des découvertes stupéfiantes... comme les papillons, mais qui sait combien d'espèces sont concernées, aujourd'hui ? Et on n'a *aucune* explication. Aucun moyen de comprendre ce phénomène. Quelle qu'en soit la cause, elle va secouer la biologie comme jamais depuis Wallace.

Pour elle, il n'était pas question de Darwin ; qu'Alfred Wallace ait été trop chiffe molle pour s'attribuer le mérite qui lui était dû n'empêcherait pas Madhusree de remettre les pendules à l'heure.

— Tu n'en as parlé à personne ? fit Prabir, hébété. Des papillons ?

Les divers reportages ne disaient mot de la découverte antérieure effectuée par ses parents. Apparemment, ni leurs collègues chercheurs à Calcutta, ni leur mécène chez Silk Rainbow ne s'étaient manifestés pour mentionner leur étude restée inédite.

— J'aurais dû, sans doute. Je craignais qu'ils ne croient que je fabulais pour gagner ma place dans l'équipe. (Elle eut un sourire fier.) Mais je l'ai obtenue au mérite. Quand j'ai rempli leur questionnaire, j'ai même coché « non » sous la rubrique « expérience de la jungle ». (Elle hésita.) Mieux vaudrait peut-être que je me taise, que je laisse l'expédition tomber sur les preuves. J'imagine que les huttes sont encore debout et une partie de l'équipement identifiable. Il pourrait même subsister certaines archives.

Prabir lui adressa un regard glacial. Elle prit sa main dans les siennes.

— Tu ne penses pas qu'ils aimeraient qu'un de nous y retourne ? Maintenant que c'est sans danger ?

Il sentit un frisson à la base de sa colonne vertébrale : par choix ou par habitude, elle avait repris la voix étouffée avec laquelle ils parlaient de leurs parents dans sa chambre chez Amita.

— Ce n'est pas sans danger. Qu'est-ce qui te fait croire le contraire ?

Elle le dévisagea.

— La guerre est finie depuis près de dix-huit ans.

Irrité, Prabir dégagea sa main.

— Bien sûr, à part les dingues du gouvernement de Papouasie occidentale...

— Je ne vais pas en Papouasie occidentale...

— Qui revendiquent la moitié des îles...

— On ne va pas *du tout* dans ce coin-là !

Il semblait à Prabir que sa tête résonnait de coups de marteau. Si ce n'était pas un cauchemar, il devait s'agir d'un test. Il l'avait sauvée, et voilà qu'elle se tenait au bord de la falaise et babillait des bêtises d'enfant où elle parlait de se jeter de nouveau à l'eau.



— Tu t’imagines qu’on a déminé toutes ces îles ? lui demandait-il.

Madhusree farfouilla dans ses dossiers, puis pointa son bloc-notes sur la télé.

— Tu t’attaches cet appareil à la ceinture. Il réagit au moindre explosif chimique dans un rayon de vingt mètres.

Le dispositif avait la taille d’une boîte d’allumettes.

— Je ne te crois pas. Il détecte des explosifs enfouis ? *Comment ?* Tu sais que les Indonésiens avaient des mines anti-RQN ? Si tu émetts un signal radio, elles triangulent ta position et t’envoient une ventrée de shrapnels.

— Il n’utilise pas la résonance quadripôle nucléaire ; il est totalement passif. L’explosif possède une signature de radiations : des particules secondaires émises par ses atomes constituants du fait des radiations environnantes et cosmiques.

— Et... ce *machin-là* est assez sensible pour identifier un mélange chimique par ses radiations secondaires ?

Madhusree hocha la tête avec conviction.

Prabir scruta l’écran. Il lui semblait être un centenaire gâteux qui avait cligné des yeux et manqué une décennie.

— Je suis dans la banque depuis trop longtemps.

— Ce ne serait pas un truisme, ça ?

Il s’esclaffa et ressentit une impression de déchirement. Il pouvait céder. Rien de plus facile. Il lui suffisait de crier : « Vas-y ! Vas-y ! » et de l’entraîner dans une ronde autour de la pièce, en jouant les frères aînés ravis et fiers. Puis elle s’en irait sauver la réputation de ses parents et achever leur travail, telle une princesse de contes de fées revenue d’exil pour réparer les torts et venger les injustices.

— Je ne peux pas me le permettre, dit-il.

— Pardon ?

Il se tourna vers elle.

— Cinq mille dollars ? Je ne sais pas ce qui m’a pris. Je n’ai même pas la somme sur mon compte. Et sans caution pour un prêt...

Il écarta les mains pour s'excuser.

Madhusree se mordit la lèvre et le considéra d'un œil plus que dubitatif, mais il était presque sûr qu'elle ne lui demanderait pas d'abattre ses cartes. Elle aurait discuté tout le week-end des risques auxquels l'expédition allait faire face, mais elle ne lui ferait jamais une scène pour l'argent.

— Entendu. Je savais que c'était beaucoup. Je vais devoir m'arranger pour la trouver d'une autre manière.

— D'une autre manière ? Tu as combien de temps ?

— Deux mois.

Prabir eut une grimace de sympathie.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai quelques pistes, dit-elle d'un ton léger. Ne t'en fais pas pour ça.

Elle se leva et quitta la pièce en coup de vent.

Prabir enfouit son visage dans ses mains. Il détestait lui mentir, mais il était certain, à présent, d'avoir pris la bonne décision. S'il y avait bel et bien sur cette île une découverte révolutionnaire attendant la communauté scientifique – et non un agent mutagène déplaisant qui laissait un monceau de victimes mort-nées à pourrir dans la jungle pour chaque réussite spectaculaire représentée par un survivant –, elle n'aurait qu'à en lire le compte rendu, comme tout le monde.

Ça la rendrait folle de rage. Mais ça ne la tuerait pas.

— Tu es bien certain que ma présence ne pose aucun problème ?

L'atelier de Felix évoquait un laboratoire de biologie où un voleur éclectique aurait entassé plusieurs millions de dollars d'œuvres d'art volées. Si Prabir ne reconnaissait pas ces tableaux en attente d'expertise, pendus à un rack tels des posters dans une boutique, richesse des pigments et sûreté de l'exécution suffisaient à le dissuader de les serrer de trop près.

— Je ne voudrais pas te causer d'ennuis, ajouta-t-il.

— Ne sois pas ridicule. (Felix, collé à un microscope, ôtait à la main les derniers points de corrosion d'une pointe de flèche après traitement électrochimique.) On reçoit tout le temps des visiteurs. Tu ne pourrais rien voler ; le bâtiment est trop intelligent. Essaie donc d'avaler une de ces pièces de monnaie pour voir jusqu'où tu iras.

— Non, c'est la collection de crapauds qui commence à me tenter.

Felix poussa un gémissement.

— Je sais, dit-il. J'ai réservé pour neuf heures, et j'ai bientôt fini.

Prabir, envieux et admiratif, le regarda travailler. Tout ce qui impliquait de petits détails visuels opposait un défi à Felix, mais, avec des objets stationnaires, il pouvait édifier une image mentale d'une résolution supérieure à celle que le drap d'électrodes lui offrait à un moment donné ; il amassait des données supplémentaires tandis que ses yeux balayaient la scène sans relâche. Le processus était à l'évidence devenu partiellement instinctif, mais demandait quand même une certaine obstination, un effort mental constant pour garder le modèle en tête.

— J'aurais aimé te rencontrer il y a neuf ans, dit Prabir. Sans lever les yeux, Felix lui lança :

— J'avais quinze ans. Tu serais allé en prison.

— Dans mon hypothèse, on a dix-huit ans toi et moi.

— Ç'aurait été encore pire. Tu n'aurais pas aimé me connaître à cette époque.

— Pourquoi ? s'esclaffa Prabir.

— Oh... je faisais beaucoup de bêtises.

— De quel genre ?

La réponse de Felix se fit attendre ; Prabir n'aurait pas su dire si la question l'embarrassait ou s'il se concentrait sur son travail, tout simplement.

— J'avais l'habitude de sortir sans mon drap, pour me prouver que je n'en avais pas besoin. Pour me convaincre que j'aurais pu vivre cent ans plus tôt et me débrouiller tout de même.

— Qu'est-ce qu'il y a de si bête là-dedans ?

— Le fait que ce soit faux. Comme j'avais grandi avec, je n'avais pas acquis les talents voulus pour m'en passer. Je le savais, et je prenais le risque. (Il éclata de rire.) Un soir, j'ai rencontré un mec dans un club. Il est resté à me parler pendant trois heures. Il me touchait sans cesse : il posait les mains sur mes épaules, me guidait à travers la foule... Rien d'ouvertement sexuel, seulement on sortait du cadre de la simple politesse. Il restait assez évasif, mais, au bout d'un moment, j'étais presque sûr qu'il me draguait...

— Trois heures de ce régime et il ne te draguait pas ?

— J'ai découvert plus tard qu'il avait une théorie assez complexe sur la façon de lever les filles. Tu vois, dehors, tu peux promener un chien, en guise de trait de personnalité, mais on ne te laisse pas faire ça dans une boîte de nuit. Ce que je regrette, c'est qu'il ne m'ait pas dit que j'étais censé jouer l'épagneul tragiquement handicapé. (Prabir était fou de rage ; Felix se remit à rire.) Je l'ai entraîné dans une ruelle pour voir comment il réagirait entre quatre yeux. Je me suis retrouvé à l'hôpital pendant un mois.

— Merde.

Si sa colère refluit, c'était en lui inspirant un farouche sentiment de protection à l'égard de Felix. Tout ce qu'il aurait pu dire serait apparu mélodramatique, à présent que son compagnon riait de sa mésaventure.

— Madhusree m'a parlé de son projet, dit celui-ci. Elle ne comprend pas que tu t'y opposes aussi vigoureusement.

Il l'aurait nié et s'en serait tenu au prétexte du manque d'argent s'il n'avait songé que l'autre lui proposerait sans doute son aide.

— C'est un endroit dangereux. Il reste des pirates dans toutes ces îles.

Felix évita de le contredire franchement.

— L'expédition est dirigée par des scientifiques locaux expérimentés. Ils prendront toutes les précautions utiles. Et j'ai du mal à imaginer beaucoup d'endroits où un biologiste voudrait aller qui ne présenteraient pas un danger potentiel.

Prabir se tassa sur son tabouret. Il n'eut guère de mal à chasser l'impression de trahison qu'il éprouvait à l'idée de ces deux-là ligués contre lui. Mais il eut beau se départir de sa paranoïa, se dire que Madhusree avait le droit de chercher de nouveaux alliés – ça ne pouvait pas toujours être eux deux contre le reste du monde –, il n'en ressentit pas moins le poids d'une solitude insupportable.

Felix leva les yeux.

— Elle était bien plus jeune que toi quand vos parents sont morts, dit-il tout net. Si retourner là-bas ne lui inspire aucune crainte, pourquoi ne pas l'accepter ? (Il paraissait vraiment perplexe.) C'est toi qui as toujours tenu à ce qu'elle soit fière d'eux. À présent, elle veut poursuivre leur travail ! Et même si aucune nouvelle découverte n'en ressort... tu ne crois pas qu'elle aurait fini par vouloir revoir l'endroit où tout ça s'est passé ? Quoi que tu aies pu lui dire, ça ne sera jamais comparable à l'expérience du vécu.

— On peut sortir d'ici ? demanda Prabir. Ils vont filer notre table à quelqu'un d'autre.

— J'ai fini. (Il rangea son matériel en vitesse et prit son blouson.) Je suis navré. Je ne te sermonnerai pas toute la soirée. Mais je lui avais promis de t'en toucher un mot.

— C'est fait.

Felix le guida dans le labyrinthe des couloirs.

— Si tu ne veux pas m'en parler, discutes-en avec elle, au moins. Correctement. Tu lui dois bien ça.

— Je le lui *dois* ? Je lui ai consacré dix-huit ans de ma vie !

L'autre eut un petit rire narquois.

— Il y a un truc que j'adore, chez toi : tu aurais pu lui faire don d'un poumon et d'un rein, il te manquerait quand même la conviction nécessaire si tu essayais de t'en targuer pour t'attirer la sympathie.

Prabir se trouva pris de court.

— Arrête un peu avec ton paternalisme à la noix, dit-il.

Le compliment le touchait, mais ce n'était certes pas le moment de le reconnaître.

— C'est une bonne chose pour vous deux, de toute manière, dit Felix. Et si tu crois qu'elle court un danger en partant dans la jungle pendant deux semaines, c'est que tu n'as pas idée de ce qu'on fait à dix-neuf ans, ces temps-ci.

— Ah, parce que tu es expert en la matière ?

— Non, mais je me souviens de ce que je trafiquais à cet âge-là.

Prabir n'avait pas de réponse à ça. Il avait toujours cru qu'il comprenait Madhusree ainsi, par le biais du souvenir. Cependant, ses dix-neuf ans à lui n'avaient rien de commun avec ses dix-neuf ans à elle. Il avait non seulement dû veiller sur une enfant, mais s'était vu guéri bien avant l'âge de toute attirance adolescente que le risque aurait pu exercer sur lui. Le résultat : une vie d'adulte dénuée d'excitation. *Pourquoi Madhusree devrait-elle payer le même prix ?* L'idée, c'était de lui faciliter les choses, de lui offrir une existence plus ou moins normale.

Non, l'idée, c'était de la garder à l'abri.

Il s'immobilisa. Accrochée au mur, il y avait une vitrine poussiéreuse, pleine de papillons tropicaux identifiés par des étiquettes passées, tapées sur une machine à écrire manuelle. Elle devait se trouver là depuis l'époque où ce corridor reliait deux espaces d'exposition ouverts au public, bien longtemps avant le dernier réaménagement.

— La sortir de cette région a été la seule bonne chose que j'aie faite de ma vie. Et maintenant tout le monde veut que je lui paye son billet d'avion pour y retourner ? C'est surréaliste. Pourquoi ne pas me demander de me tirer une balle dans la tête, tant que tu y es ? C'est non.

Felix revint sur ses pas et vit ce qu'il regardait.

— Tu l'as sortie d'une région ravagée par la guerre. La guerre est finie.

Prabir n'avait plus envie de se justifier.

— Tu n'y étais pas, dit-il d'un ton sec. Tu ne sais rien de ce qui s'est passé.

Felix ne se laissait pas intimider si facilement.

— Non, mais je ne demande qu'à écouter. Ce serait la pire des solitudes pour tout le monde, autrement.

Prabir visa plus bas.

— Il ne te vient jamais à l'esprit qu'il y a des choses que je ne tiens pas que tu saches ?

Prabir travailla tard, pour garder l'esprit vide le plus longtemps possible. Cinq heures durant, il tritura un modèle de définition déjà parfait ; il voulait que le conseiller virtuel regarde le client droit dans les yeux à tout instant et gagne quelques millièmes de seconde sur ses temps de réaction. À la fin, de guerre lasse, il ramena le logiciel à son état initial et effaça manuellement toutes les sauvegardes automatiques – le meilleur équivalent dont il disposait pour approcher la sensation de froisser en boule une feuille de papier.

Lorsqu'il sortit du bâtiment, il éprouvait une sorte de fierté hautaine, à la place de ses regrets habituels envers son idiotie. Il n'avait rien de mieux à faire, de toute façon : il ne tenait pas à voir Felix ni Madhusree ou à rester seul avec ses idées noires. Mieux valait, et de loin, s'abrutir chaque soir de quelques heures de travail inutiles jusqu'à dormir debout, plutôt que de se mettre à l'alcool.

Une fois assis dans le bus, il s'aperçut qu'il avait mal partout, et qu'il frissonnait, alors qu'il avait senti le souffle d'air chaud habituel en montant à bord. Étonné, il songea qu'il devait couvrir une infection virale bénigne. En dépit du changement de climat, jamais, jusqu'alors, il n'avait souffert ne serait-ce que d'un rhume depuis son arrivée à Toronto. Le service de l'immigration l'avait vacciné contre tout ce qui pouvait se présenter. Mais il avait négligé ses rappels ; une nouvelle souche avait donc, semblait-il, fini par percer ses défenses immunitaires.

À son entrée dans l'appartement, il vit que la porte de Madhusree était ouverte sur une chambre obscure. Même de loin,

il constata, une fois ses yeux accoutumés à l'obscurité, qu'elle avait débarrassé ou empilé ses papiers afin de ranger son bureau.

Il y avait un mot scotché sur la porte du frigo. Elle ne lui avait jamais dit quant au juste l'expédition partait, mais il s'attendait plus ou moins à l'événement depuis des jours.

Il ne put s'empêcher de relire le message plusieurs fois, comme s'il avait pu manquer un détail. Elle expliquait avoir gagné une partie de la somme nécessaire en bossant dans un café et emprunté le reste à des amis. Elle s'excusait d'avoir agi dans son dos, mais soulignait que ça avait simplifié la situation pour l'un comme pour l'autre. Elle promettait de ne rien révéler du travail de leurs parents avant son retour, et non sans qu'ils en discutent au préalable, elle et lui ; d'ici là, l'expédition devrait se contenter de ses propres découvertes. Elle reviendrait dans trois mois. Elle serait prudente.

Prabir s'assit dans la cuisine, les joues ruisselantes de larmes. Il n'avait jamais été plus heureux pour elle ni plus fier d'elle. Elle avait vaincu tous les obstacles. Même celui qu'il représentait. Elle avait refusé de se laisser étouffer par les sentiments de paranoïa et d'insécurité qu'il éprouvait.

Tout à coup, il se rappela le soir où ils avaient décidé de quitter Amita. Au début de la semaine, Madhusree avait annoncé que sa classe entamait l'étude du mouvement des droits civiques. Puis le vendredi, au cours du dîner, elle avait informé Keith et Amita qu'elle avait enfin compris en quoi consistait leur travail à l'université.

Keith avait gratifié Prabir d'un petit sourire supérieur.

— Tu es futée ! s'était extasiée Amita. Pourquoi ne pas nous dire ce que tu as appris ?

Madhusree avait obtempéré, avec toute la volubilité de ses neuf ans.

— Dans les années 1950 et 60, il y avait dans toutes les démocraties des gens qui n'avaient aucun pouvoir véritable, et ils se sont mis à aller voir ceux qui le détenaient et ils leur ont dit : « Tous ces principes d'égalité dont vous parlez depuis la



Révolution française, c'est bien joli, mais vous n'avez pas l'air de les prendre très au sérieux. En fait, vous êtes tous des hypocrites, et on va vous obliger à les prendre au sérieux. » Et ils ont organisé manifestations et défilés, occupé des bâtiments, et ça, c'était très gênant pour les gens au pouvoir, parce que les autres avaient un argument de poids, et chacun de ceux qui les écoutaient attentivement devait tomber d'accord avec eux.

« Le féminisme marchait, et le mouvement des droits civiques marchait, et tous les autres mouvements de justice sociale recevaient de plus en plus de soutien. *Alors*, dans les années 1980, la CIA... (elle s'adressa à Keith d'un ton enjoué) – c'est là qu'intervient la théorie du complot – a embauché des linguistes vraiment futés pour inventer une arme secrète : une façon incroyablement compliquée de parler de la politique, qui ne voulait rien dire, mais qui s'est répandue dans les universités du monde entier parce qu'elle en jetait. Et, au début, les gens qui parlaient comme ça ont pris au vol le train du mouvement de la justice sociale, et on les a laissés faire, vu qu'ils paraissaient inoffensifs. Mais ensuite, c'est dans le train de la paix qu'ils sont montés, et, là, ils ont jeté le conducteur dehors.

« Puis, au lieu d'aller voir les gens au pouvoir et de leur balancer : « Appliquez les grands principes auxquels vous prétendez croire ! », les gens des mouvements de justice sociale ont fini par dire des trucs comme : « Mon récit de vérité est en compétition avec votre récit de vérité ! » Et les gens au pouvoir ont répondu : « Pauvre de nous ! Nous voilà bien marris ! » Et tous les autres ont dit : « Qui sont ces zigotos ? Pourquoi est-ce qu'on devrait les écouter, s'ils ne savent même plus parler normalement ? » Et la CIA était contente. Et les gens au pouvoir étaient contents. Et l'arme secrète continue de fonctionner dans les universités depuis des années et des années parce que tous ceux qui ont joué un rôle dans la conspiration ont trop honte pour reconnaître ce qu'ils ont fait.

Au bout d'un long silence, Amita suggéra, d'une voix tendue :

— Tu n’as peut-être pas bien compris la leçon, Maddy. Ce sont des idées complexes, et tu es encore très jeune.

— Oh ! non, Amita ! avait répondu Madhusree, sereine. J’ai compris. C’était très clair.

Plus tard ce soir-là, elle s’était faufilée dans la chambre de Prabir. Ils avaient ri à gorge déployée – le visage enfoui dans un oreiller ou caché dans leurs mains pour étouffer le bruit –, puis elle s’était tournée vers lui pour déclarer, solennelle :

— Sors-moi d’ici ou je deviens folle.

— Ah ! tu t’adresses à un spécialiste, avait-il répondu.

Il avait trouvé du travail le week-end suivant. Après six mois à bosser trois soirs par semaine – sous prétexte, pour ce qui concernait Amita, d’étudier avec des amis – à garnir des distributeurs automatiques, il avait dû admettre ce qu’il savait depuis le début : un emploi à temps partiel ne suffirait jamais. Une semaine avant la fin du lycée, il avait convaincu le responsable du personnel d’une banque de lui accorder un entretien d’embauche et démontré sur son propre bloc-notes qu’il possédait toutes les compétences requises pour le poste de développeur proposé par petite annonce. Une fois admis ses capacités, l’autre avait voulu soulever d’autres obstacles, mais Prabir avait souligné que son absence de qualifications leur ferait économiser un tiers de son salaire.

Au sortir de l’entretien, il était allé tout droit dans une agence immobilière. Le soir même, il murmurait la nouvelle à Madhusree à la lueur de la télé.

— On file plein sud.

Felix arriva peu après onze heures. Dès son entrée, il expliqua avec prudence :

— Je me demandais comment tu prenais la nouvelle.

— Tu savais qu’elle partait ce soir ?

— Oui. Elle a estimé qu’elle devait me le dire, puisque je lui ai prêté un peu d’argent.

Il attendit la réaction de Prabir, qui recula en feignant l'indignation.

— Traître ! (Il secoua la tête, surpris de sourire.) Non, ça va. Je regrette juste de vous avoir sapé le moral.

Ils s'assirent dans la cuisine.

— Madhusree va bientôt être indépendante, dit Felix. Elle aura son propre argent. Son propre domicile.

Prabir sursauta, piqué au vif.

— Tu crois que c'était ça ? Tu crois que je m'éclate à tenir les cordons de la bourse, et à lui dire ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas faire ?

Felix, incompris, poussa un gémissement.

— *Non*. Je voulais juste savoir ce que tu prévois. Une fois qu'elle subviendra à ses besoins, tu pourras faire ce que tu veux. Démissionner de ta banque. Voyager, étudier.

— Ah bon ? Je ne suis pas riche.

L'autre haussa les épaules.

— Je t'aiderai.

— Je ne suis pas pauvre à ce point, non plus, répliqua Prabir, gêné. (Il marqua une pause.) Si je m'accroche à mon boulot jusqu'à ce qu'elle obtienne son diplôme, ça fera dix ans, et j'aurai accès à une partie de mon fonds de pension. (Prenant conscience du fait qu'il parlait d'argent tandis que Madhusree volait vers le seul endroit sur toute la planète dont il avait juré de la tenir éloignée, il frissonna.) Bizarre. Je ne croyais pas le prendre si calmement. Mais elle ne court aucun danger réel, hein ?

— Aucun.

— Céram, Ambon, Kai Besar... ce sont des îles parmi tant d'autres, maintenant.

— Plus sûres que Mururoa.

— Je t'ai déjà parlé du jour où elle a débattu de la théorie de l'évolution sur le net avec un pasteur créationniste texan et où il a reconnu publiquement qu'elle l'avait fait changer d'avis ?

Felix sourit et, stoïque, secoua la tête.

— Non. Vas-y, raconte.

— Un type courageux, au fond. Il a été excommunié, si c'est bien le sort réservé aux créationnistes déchus.

— Je crois que le terme technique est « lynché ».

Ils restèrent à discuter jusqu'à quatre heures du matin. Lorsqu'ils allèrent se coucher en titubant, Felix s'endormit au bout de quelques secondes. Prabir, les yeux troubles, fixa du regard la porte ouverte de sa chambre ; ils avaient beau avoir l'appartement tout à eux, il se sentait exposé, mais il avait trop froid pour se lever et la fermer.

En rêve, il vit son père, debout dans l'encadrement, qui l'observait. Prabir ne discernait pas ses traits dans le noir et s'efforça de décider si son regard était empreint de reproche. Si tout ce qu'il savait de Rajendra suggérait qu'il ne serait pas fâché, il avait tout de même honte de laisser son père lui tomber dessus comme ça, à l'improviste.

Mais lorsque la silhouette gagna en définition, Prabir constata que son père ne prêtait aucune attention à Felix. Il avait plus important en tête. Rajendra tenait dans ses bras un nourrisson, tout flasque, telle une poupée de chiffons, et il le berçait en pleurant, inconsolable.

Prabir resta si longtemps dans la baignoire qu'il finit par manquer de place pour ajouter de l'eau chaude. Il en sortit en frissonnant et leva la bonde.

Tandis que la cuve se remplissait de nouveau, il prit le coupe-papier, ferma les yeux, répéta les gestes. Il avait évité d'éprouver le tranchant de la lame, et n'avait touché que le manche en plastique. Quelqu'un capable de se percer les joues avec une brochette à kebab devait pouvoir amener la zone adéquate de son cerveau à estimer que deux ou trois coupures infligées par ce jouet ne présentaient aucun danger réel.

Il rentra dans le bain, qui lui brûla les jambes, de sorte qu'il émit un juron. Il ne voulait ressentir aucun inconfort ; il tenait à mourir le plus agréablement possible, mais chaque médicament potentiellement léthal auquel il pensait incluait une enzyme

imitatrice. Il se voyait mal acheter une drogue illégale qui ferait de lui un inconnu durant son agonie, le déboucheur liquide lui semblait encore moins attirant et il doutait de posséder le courage requis pour sauter d'un pont.

Il s'allongea dans l'eau jusqu'au menton, puis repassa une dernière fois dans son esprit le message destiné à Felix et Madhusree ; son bloc-notes posé sur la table de la cuisine attendait l'heure dite pour l'expédier, mais Prabir le savait par cœur. La tournure de sa lettre le satisfaisait, décida-t-il. Ni l'un ni l'autre n'étaient stupides : ils comprendraient ses raisons et ne se reprocheraient rien.

Il avait rempli la mission qu'il s'était attribuée : mettre Madhusree à l'abri. Mais ni elle ni lui ne retireraient quoi que ce soit du fait qu'il vive les cinquante prochaines années pour la forme.

Il avait manqué l'empêcher de se joindre à l'expédition et briser sa carrière par la même occasion. Deux jours après son départ, il avait failli la suivre, et l'humilier devant tous ses collègues. Et même s'il savait qu'elle était en sécurité, il n'y avait rien qu'il puisse faire, ou se dire, pour se départir de la sensation qu'il restait les bras ballants pendant qu'elle traversait un champ de mines.

Il n'existait qu'un moyen de trancher dans le vif.

Prabir passa la lame sur son poignet gauche. Comme il sentait à peine la coupure, il ouvrit les yeux afin de vérifier l'étendue des dégâts.

Une volute rouge, plus large que sa main, se répandait dans l'eau. La partie centrale plus sombre paraissait presque solide, telle une membrane compacte, riche en sang, qui se serait déployée une fois libérée de l'étreinte de sa peau. De longues secondes durant, il regarda, figé, le panache enfler ; il observait l'effet de ses battements de cœur sur le flux et suivait des yeux les langues liquides dardant de la périphérie pour se diffuser dans l'eau.

Puis il déclama, d'une voix forte, afin de prévenir toute ambiguïté :

— Je ne veux pas faire ça. Je ne vais pas faire ça.

Il se releva tant bien que mal et saisit une serviette. Du sang se répandant sur son torse et ses jambes, la gravité de la blessure le choqua davantage une fois la plaie à l'air. Il l'entoura de la serviette et, sa paralysie virant à la panique, manqua glisser sur le fond de la cuve dans sa précipitation.

Il quitta la salle de bains en titubant. *Ce n'était qu'une coupure, une entaille aussi fine qu'une feuille de papier.* Il y avait sans doute une façon d'arrêter le sang. *Pose un garrot.* Mais où, au juste ? Et serré à quel point ? S'il se plantait, il risquait de saigner à mort. Ou de perdre son bras.

Il s'agenouilla devant la télé.

— Recherche : urgence médicale.

L'écran s'emplit aussitôt d'icônes minuscules. Trente mille, au bas mot. On aurait juré un jardin de croix rouges mutantes, de fleurs stylisées dans un programme de création d'un monde virtuel. Prabir oscilla d'avant en arrière, révolté mais fasciné, en se demandant que faire. *Aide-moi, Baba.*

— Proscrire les termes : sacré, mystique, spirituel. (Le jardin perdit de sa densité.) Parallèle, alternatif, holistique. (La serviette rougissait.) *Yin, yang, chi, karma.* Éducation, accomplissement, numineux...

— Votre stratégie de filtrage est redondante, dit la télé d'un ton suffisant avant d'afficher un diagramme de Venn pour prouver son affirmation.

Les trois premiers mots exclus avaient éliminé un quart des icônes, mais il n'avait alors fait que retomber sur divers avatars des charlatans New Age déjà bannis. Quel que soit le délire pathologique qui avait produit tout ce bruit parasite, il employait un vocabulaire entièrement différent.

Prabir ne savait comment continuer le tri. Il pointa une icône au hasard. Un séduisant visage androgyne apparut et prit la parole.

— Si le corps est un texte, comme Derrida et Foucault nous l'enseignent...

Prabir ferma le site et s'affala en riant, le visage enfoui dans ses avant-bras, le front pressé sur sa blessure.

— Merci, Amita ! Merci, Keith !

Comment avait-il pu oublier tout ce qu'ils lui avaient appris ?

— Exclure transgressif.

Il leva les yeux. Des milliers d'icônes avaient disparu, il en restait des dizaines de milliers. Une demi-douzaine de nouvelles modes avaient envahi le monde antiscientifique depuis l'ère Amita. *Libération par la prosodie. Logique de l'abbesse. Analyse faustienne. Théorie de la dryade.* Prabir ne s'était pas donné la peine de suivre leur ascension, ni de se tenir au courant du jargon. Il s'était libéré de cette merde, elle ne le toucherait plus.

Pris de vertige, il scruta l'écran. Il devait bien y avoir du vrai secours, un savoir authentique, enfoui au milieu de cet amas. Mais il mourrait avant de le trouver.

*Comme il le souhaitait au départ. Pourquoi se battre ?* Une douce somnolence l'envahissait, merveilleux néant qui pénétrait par sa blessure pour le désensibiliser. Il avait fait un beau gâchis, en fin de compte, mais crever ainsi – d'une façon absurde, par incompétence – lui paraissait beaucoup moins lugubre et austère que mourir proprement dans son bain. Il avait encore le temps de se recroqueviller sur le plancher et de fermer les yeux.

Oui. Et il n'avait presque plus le temps d'agir.

Il se remit debout en titubant et beugla :

— Appelle une ambulance !

— Et si tu ne la trouvais pas ? dit Félix pour le mettre en garde. Tu es prêt à l'envisager ?

Prabir jeta un regard anxieux vers la liste des départs ; il embarquait sur le vol de Sidney dans cinq minutes. Madhusree avait bien dissimulé sa piste et, à l'université, personne n'avait accepté de lui donner, à lui, l'itinéraire de l'expédition. Tout ce

qu'il pouvait, c'était rejoindre Ambon par avion et poser des questions.

— Je cherche juste à satisfaire ma curiosité. C'était le travail de mes parents ; je veux savoir où il les aurait menés. Si par hasard je tombe sur ma sœur, il s'agira d'une agréable coïncidence, rien de plus.

— Tu as raison, dit Félix d'un ton ironique. Tiens-t'en à ta couverture, même sous la torture.

Prabir se tourna vers lui.

— Menéendez, tu sais ce que je déteste le plus chez toi ?

— Non.

— Tout ce qui ne te tue pas te rend plus fort. Tout ce qui ne *me* tue pas ne fait que me bousiller un peu plus.

Félix eut une grimace de sympathie.

— Agaçant, non ? Je vais tâcher de cultiver quelques névroses supplémentaires en ton absence, pour équilibrer le tout. (Il prit la main de Prabir entre leurs sièges, et palpa la cicatrice déjà presque effacée.) Mais si je t'avais rencontré quand, moi, j'étais bousillé, j'aurais sans doute fini par nous tuer tous les deux.

— Ouais. (Prabir sentit son cœur se serrer.) Je ne serai pas toujours comme ça. Je ne passerai pas mon temps à te déprimer.

Félix le regarda droit dans les yeux.

— Tu ne me déprimes pas.

On appela les passagers du vol de Prabir.

— Je te rapporterai un souvenir, dit ce dernier. Tu veux un truc précis ?

Félix y réfléchit, puis secoua la tête.

— Tout ce qui peut provenir d'un phylum tout nouveau me convient. Voilà, tu as l'embarras du choix.



# **Quatrième partie**

## 7.

Le vol en provenance de Toronto faisait escale à Los Angeles et Honolulu avant de s'achever à Sidney. Prabir prit sa correspondance pour Darwin dans le même aéroport. Passer par ici plutôt que par Tokyo et Manille n'était qu'une question d'horaires et de prix, mais, tandis qu'en bas la terre rouge faisait place à des pâturages verdoyants et à de grands miroirs d'eau, il ne put s'empêcher de songer qu'il suivait à rebours le trajet qui les avait menés hors de l'île. Le bateau de réfugiés parti de Yamdena avait touché terre à Darwin ; de là, Madhusree et lui avaient rejoint Exmouth en avion, et c'est depuis Sydney qu'ils avaient quitté l'Australie. Plus il y réfléchissait, plus il regrettait de n'avoir pas veillé à éviter des repères aussi flagrants ; s'il y avait une chose à laquelle il ne tenait guère, c'était se replonger dans le passé de façon quasi systématique, comme s'il s'adonnait à une régression délibérée. Il aurait dû venir de Toronto par un itinéraire peu familier et arriver à Ambon – tant que faire se pouvait – en étranger.

Dès sa sortie du terminal de Darwin, il plongea dans la chaleur et l'humidité tropicales. Dans ce fuseau horaire, on n'était qu'une demi-heure plus tard par rapport à son départ de Toronto ; malgré les trois escales, il avait presque suivi la rotation de la Terre. Le ciel regorgeait de nuages menaçants qui semblaient répandre l'éclat du soleil de l'après-midi au lieu de l'atténuer. Février marquait le milieu de la saison des pluies, ici comme dans la plupart de l'ex-Indonésie, pourtant l'expédition de Madhusree avait bien choisi son moment : dans les Moluques, le régime des vents était inversé ; là-bas, c'était *musim teduh*, la saison calme, la saison des voyages.

Le vol pour Ambon partait le lendemain matin. Prabir enfila son sac à dos et se mit à marcher, ignorant l'autobus qui attendait d'emmener les passagers au centre-ville. Une fois à l'hôtel, il s'endormirait sans doute aussitôt, mais, s'il pouvait tenir jusqu'au début de la soirée, il entamerait la journée suivante frais et dispos, et sans souffrir du décalage. Six heures à tuer, aucune envie de faire du lèche-vitrines : la méthode la plus simple qui lui venait à l'esprit pour pallier l'ennui consistait à se promener en ville à pied. Il ne courait aucun danger de se perdre, son bloc-notes ayant déjà téléchargé un plan.

Il quitta l'aéroport par le nord, longea des terrains de sport et un cimetière, et pénétra dans un faubourg paisible, verdoyant, tropical. Il éprouva d'abord de la timidité chaque fois qu'il dépassait d'autres piétons – la taille de son sac à dos le désignait clairement comme un touriste –, mais nul ne lui accorda plus d'un regard. C'était bon de se dégourdir les jambes ; le sac ne pesait guère et la chaleur surnaturelle tenait davantage de la nouveauté que de l'épreuve.

Il n'y avait rien le long de ces rues sereines, bordées de palmiers, qui lui rappelle le camp de rétention à deux mille kilomètres de là, mais, alors qu'il longeait ce qui devait être un pensionnat, il se remémora ses parents qui envisageaient de l'envoyer poursuivre ses études à Darwin. S'ils avaient obtenu gain de cause, il aurait passé la guerre ici. *Pourquoi cela ne s'était-il pas fait ?* Avait-il réussi à les dissuader ? Piqué une colère ? Il ne s'en souvenait pas.

L'averse de l'après-midi commença, mais les arbres du bas-côté offraient un couvert suffisant, et son sac à dos était imperméable. Il continua sa marche en direction du nord. Le parfum de terre que prenait l'atmosphère lui valut un accès de nostalgie mêlée de frustration : il n'arrivait pas à savoir si l'odeur de l'orage lui évoquait Calcutta, l'île, ou simplement Darwin.

Il trouva la réponse quelques minutes plus tard, lorsque la route s'acheva devant un hôpital et qu'il s'immobilisa sous la pluie

pour scruter l'entrée. Jamais il n'aurait reconnu le bâtiment à son seul aspect, mais il comprit qu'il était déjà venu ici.

Pour sa mère, le travail avait commencé tard dans la nuit et duré huit ou neuf heures. On avait mis Prabir au lit assez loin de la salle d'accouchement pour qu'il n'entende pas le moindre bruit, et il s'était endormi en songeant, avec un mélange de déception et de gratitude, qu'il raterait tout.

Mais, au matin, son père l'avait réveillé.

— Tu veux voir naître ta sœur ?

Bien que la violence de l'accouchement l'ait troublé, même les souffrances de sa mère n'avaient pas détourné tout à fait son attention de l'aspect le plus bizarre de l'événement auquel il assistait : le fait que l'union de deux cellules – cellules que ses parents auraient pu perdre avec autant de facilité que de petits morceaux de peau morte – ait fini par croître jusqu'à donner un être humain tout neuf. Que cette croissance se soit opérée à l'intérieur du corps de sa mère n'était visiblement pas sans conséquence pour celle-ci, mais ce qui le frappa, plus encore que de prendre conscience qu'il était venu au monde dans les mêmes circonstances dramatiques, ce fut de saisir qu'on l'avait fabriqué avec de l'air, de la nourriture, de l'ascendance, rien d'autre, comme l'enfant élaborée sur l'île, mois après mois, sous ses yeux.

Prabir avait depuis longtemps accepté le récit que ses parents lui avaient fait de son propre développement. Jamais il n'avait été un ballon en forme d'enfant qui aurait gonflé à mesure qu'on le gavait de nourriture ; non, il avait grandi à l'instar d'une ville dont on n'avait cessé de démolir et de reconstruire rues et bâtiments. On avait utilisé l'immense collection de modèles qu'il recelait pour assembler, à partir d'infimes fragments de chaque repas digéré, les molécules nécessaires pour réparer, rebâtir et étendre son corps. Des caravanes de coursiers microscopiques avaient escaladé des échafaudages cristallins, nagé dans des flots plus denses que la mélasse et négocié des portails sous bonne garde afin de transporter les nouveaux matériaux là où on en avait besoin.

Tout ça était déjà stupéfiant et bouleversant en soi, mais il avait toujours évité d'en arriver à la seule conclusion logique. Il avait fallu que Madhusree émerge et promène un regard hébété sur la pièce emplie de visages et de lumières dont il savait qu'elle ne se les rappellerait jamais pour qu'il dépasse enfin l'horizon de ses propres souvenirs. Ce qu'il savait d'expérience à propos d'elle s'appliquait aussi à lui : jadis, il n'existait pas. Il n'était alors qu'air et eau, récoltes et engrais, brouillard d'atomes anonymes étendu sur toute l'Inde, toute la planète. On avait même tenu les gènes ayant servi à l'édifier séparés jusqu'au dernier instant, telles deux moitiés de la carte au trésor d'une île qui restait à créer.

Tandis que sa mère berçait l'enfant dans ses bras, son père, agenouillé près du lit, les embrassait toutes les deux en riant et en pleurant, fou de bonheur. Prabir, soulagé que l'agonie de sa mère prenne fin, était sous le charme de sa sœur nouveau-née, mais il n'avait pu s'empêcher de se demander ce qu'elle avait fait au juste pour mériter une telle adoration. Rien qu'il n'ait déjà fait lui-même. Et ça resterait vrai : aussi précoce qu'elle se révèle, il avait trop d'avance pour être rattrapé. Il bénéficiait d'une position imprenable.

À moins qu'il soit parti des mauvaises prémisses. Il avait toujours cru avoir mérité l'amour de ses parents d'une façon ou d'une autre, mais si l'accueil réservé à sa sœur prouvait qu'on commençait sa vie non tel un tableau noir où n'étaient inscrits ni bons ni mauvais points, mais comme une couche de neige vierge qui finirait forcément soufflée, tout ce qu'il pouvait espérer, c'était stopper sa propre chute dans l'attente qu'elle tombe aussi bas que lui.

Il avait aussitôt eu honte de ses réflexions et, bien que ça n'ait pas suffi à étouffer sa jalousie, il avait décidé de ne rien reprocher à Madhusree à l'avenir. Si ses parents – une fois le compréhensible brouillard d'émotions induit par la naissance dissipé – continuaient de la préférer, ce serait leur faute. À l'évidence, elle ne jouait aucun rôle actif là-dedans.

Dix-neuf ans et demi plus tard, Prabir doutait d'avoir eu la moindre de ces idées dans la salle d'accouchement. Il se méfiait du souvenir d'une révélation ou d'une résolution soudaine ; il lui paraissait plus probable d'être parvenu aux mêmes conclusions au fil des mois et de les avoir ensuite greffées sur l'image mentale qu'il gardait de cette naissance. Néanmoins, penser qu'il ait pu être si calculateur, si confit dans sa supériorité lui répugnait, aussi absurde soit-il de se juger rétrospectivement selon des critères adultes. De plus, dans un sens, il ne pouvait guère prétendre avoir progressé par rapport à sa perspective d'enfant : les raisons de l'amour de ses parents lui restaient impénétrables.

D'un côté, elles n'avaient rien de mystérieux : la même nécessité que l'instinct de reproduction ou de survie vous poussait à soigner vos enfants. Fonder une famille pouvait se révéler un combat, tout comme collecter de la nourriture et se trouver un ou une partenaire, mais le résultat final était aussi satisfaisant que manger et baiser, aussi évident en soi que respirer.

Le hic, c'est que c'était de la foutaise, tout ça. Même si on considérait comme des aberrations le grand nombre de parents qui n'approchaient jamais cet idéal, nul n'aimait qui que ce soit d'un amour inconditionnel. Un enfant pouvait, par ses actes, gagner la faveur des siens ou la perdre – au même titre qu'un étranger. La sélection naturelle affinait-elle l'éventualité d'un tel rejet afin d'améliorer les chances de survie de l'enfant en lui inspirant un code moral d'un pragmatisme bien à propos ? Ou était-ce encore mille fois plus subtil ? Les parents humains n'étaient pas de simples faisceaux de réflexes ; ils pesaient leurs moindres décisions à longueur de temps. Mais on avait beau réfléchir, raisonner tout son soûl, envisager toutes les conséquences auxquelles on n'aurait peut-être pas songé dans la précipitation, en fin de compte il fallait quand même choisir pour le mieux, et la décision se basait sur l'instinct, comme toute intuition.

Félix lui aurait dit que tout ça ne comptait pas – aussi fascinant que ça paraisse, d'un point de vue scientifique. En fin de compte,

*on était ce qu'on était*, et l'itinéraire pour y arriver importait peu. Cependant, c'était un mantra difficile à réciter quand on avait fait la moitié du tour du globe sans idée claire de ses propres motivations. Prabir s'était résigné à son incapacité de dissiper par la logique la terreur que lui inspirait la perspective que Madhusree prenne pied sur l'île ; que son angoisse soit ou non disproportionnée au regard du danger réel que courait sa sœur, il ne pouvait s'attendre à se défaire du passé si facilement ; il avait même du mal à cerner l'angoisse ou l'impulsion que le pivot constitué par la Téranésie avait accentuée jusqu'à la rendre toute-puissante. *Essayait-il encore d'impressionner par son dévouement ses parents morts ?* Pour se guider, il avait toujours pris appui sur le souvenir qu'il gardait d'eux – et toujours considéré leur approbation imaginaire comme le seul signe qu'il avait bien agi –, et il n'estimait pas avoir réduit Madhusree au rang de pion dans un jeu qui l'aurait opposé aux fantômes dans sa tête. Et il n'acceptait pas davantage que tout ce qui les unissait puisse se résumer au fait mendélien qu'elle soit la seule personne en vie qui pouvait transmettre la moitié de ses gènes à lui aux générations futures. Madhusree était non seulement sa sœur, mais aussi sa plus vieille amie, son alliée la plus fidèle. Pourquoi aurait-il hésité à prendre quelques semaines de vacances et fuir un travail qu'il détestait afin de veiller sur elle dans un coin du monde vraiment dangereux ?

Prabir se détourna de l'hôpital et reprit sa marche vers la ville. Quels qu'auraient pu être l'amour, l'admiration et le respect qu'elle lui aurait inspirés s'il l'avait connue sous le toit d'Amita – en imaginant qu'elle soit arrivée là comme enfant adoptive issue d'une autre famille et qu'elle ait choisi de fuir cet asile de fous avec lui à la première occasion –, il était presque certain qu'il n'aurait jamais songé, dans ce cas, à la suivre jusqu'en Téranésie.

Prabir était déjà venu en avion à Ambon une fois, mais ne gardait aucun souvenir précis de la descente vers la ville. Cette fois-ci, au moins, il apparaissait clairement – comme jamais

auparavant lors de l'approche par mer à bord du ferry – que l'île drapée de brouillard se constituait de deux cônes volcaniques distincts réunis récemment, à l'échelle géologique, par un isthme de boue étroit. Le port, Ambon Harbour, représentait la portion la plus importante de ce qui était jadis le détroit entre deux îles ; s'il s'était enfoncé plus profondément dans la langue de terre, il l'aurait traversée.

L'aéroport de Pattimura se situait sur la rive nord-ouest du port. Ambon City se trouvait dix kilomètres plus à l'est. Prabir vit une vedette surchargée de passagers et de bagages traverser la rade, et décida d'éviter ce raccourci.

En attendant l'autobus sur la nationale, il ressentit une gêne très différente de celle éprouvée à Darwin ; il craignait presque d'être reconnu et d'avoir à expliquer sa longue absence. Peu probable : ils avaient rencontré ici des gens amicaux, mais, de par son mauvais indonésien et la rareté des visites de sa famille, il n'avait jamais eu l'occasion de se lier avec quelqu'un.

Contourner la rade demanda presque une heure. L'eau lui paraissait beaucoup plus propre que dans son souvenir ; à cette époque-là, une flaque d'huile et d'ordures encerclait le ferry avant même son entrée dans le port.

Il descendit du véhicule en ville et partit vers l'hôtel. Des palmiers plantés à intervalles réguliers bordaient les rues pavées de neuf. On avait, semblait-il, banni du centre-ville les scooters glapissants, jadis omniprésents. Il ne vit aucune affiche publicitaire, aucune enseigne moderne tapageuse ; une rangée presque uniforme de façades en pierre blanche brillait sous le soleil. On visait sans doute à recréer le style de l'époque coloniale hollandaise au bénéfice des touristes : les bombardements de la Seconde Guerre mondiale avaient réduit l'original en poussière.

Enfant, il comptait sur ses parents pour le guider dans Ambon et n'avait donc jamais appris à s'y repérer. Aucun des bâtiments qu'il longeait ne lui était familier ; il ne savait pas trop où il se trouvait par rapport aux boutiques et aux marchés où ils s'approvisionnaient alors. Mais l'angle de la lumière, l'odeur de



l'air suffisaient à lui donner l'impression de renouer avec son passé et à susciter un malaise. Il n'avait pas besoin de le voir, ce passé, ressuscité brique par brique pour en ressentir le tiraillement.

Quelques individus en sueur vêtus d'une sorte de tenue de cérémonie aux couleurs vives chantaient à l'orée de la place principale, les bras écartés, les yeux mi-clos. Derrière leur petit groupe, une pancarte en carton fatiguée affichait quelques phrases en indonésien. Il était trop las pour fouiller sa mémoire en quête d'une traduction approximative, mais, quand il vit que l'inscription s'achevait par une citation – livre, chapitre, verset –, il renonça à pêcher son bloc-notes pour lui demander de l'aide.

Des volées d'évangélistes venus des États-Unis avaient fondu sur la région après la guerre civile, mais ils avaient eu bien plus de succès en Papouasie occidentale, où même le président actuel s'était converti à la psychose des chrétiens régénérés. Prabir ne savait pas trop pourquoi les Moluques avaient résisté à ce point cette fois-ci ; par le passé, la région s'était laissé embrigader par le catholicisme espagnol avant d'y renoncer au profit du protestantisme hollandais – bien qu'il se soit sans doute agi, en partie, de s'attirer les bonnes grâces de la puissance qui les menaçait de ses fusils à tel ou tel moment. Peut-être les Américains n'avaient-ils pas assez dissimulé leur phobie de l'islam, laquelle ne devait guère leur valoir de sympathie par ici. Les relations entre chrétiens et musulmans sur Ambon avaient souffert de façon presque irréparable durant les premières années de chaos de l'après-Suharto, où des émeutes savamment orchestrées avaient fait des centaines de victimes. Dix ans plus tard, on rayait des villages entiers de la carte sous couvert de guerre. Après l'indépendance, le gouvernement de la Republik Maluku Selatan avait entrepris de ranimer la tradition, vieille de plus de cinq siècles, des alliances de *pela* entre villages chrétiens et musulmans ; leur réussite à désamorcer les tensions religieuses était célèbre et, sur des îles isolées, le *pela* avait perduré au point que les chrétiens bâtissaient des mosquées pour leurs voisins, et

les musulmans des églises. Son retour, et l'occasion qu'il offrait de classer les années de violence parmi les aberrations, expliquait sans doute en très grande part pourquoi la RMS avait évité de sombrer dans le cycle infernal de la vendetta.

Prabir s'apprêtait à poursuivre sa route quand il avisa ce qui était exposé aux pieds des chanteurs et que la cohue des piétons lui dissimulait presque entièrement : un animal, disséqué de façon maladroite, les organes disposés sur un drap de toile taché de sang. Il s'approcha à contrecœur. Les viscères et le squelette démantibulé ne signifiaient rien pour lui ; le public visé devait avoir davantage d'expérience dans le dépeçage des animaux et comprendre en quoi ces restes étaient censés les impressionner. Le crâne semblait provenir d'un petit marsupial – dendrolague ou couscous. Certains pans du pelage étaient couverts de poils drus, et d'autres d'écailles brillantes de couleur marron. Mais, si la créature était bel et bien une sorte de chimère surprenante, pourquoi amoindrir son impact en la découpant en morceaux ?

Une des évangélistes ouvrit les yeux et lui adressa un grand sourire ; les vêtements et le sac à dos de Prabir durent trahir sa condition d'étranger, car elle l'apostropha dans un anglais hésitant.

— Fin des temps, frère ! Fin des temps sur nous !

Il lui répondit d'un air contrit, en bengali, qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

Le réceptionniste de l'Amboina Hotel était trop poli pour éclater de rire lorsque Prabir lui demanda où louer un bateau le moins cher possible. La réponse – formulée avec des trésors de diplomatie – fut qu'il pouvait oublier le côté « le moins cher possible » de la chose et faire la queue. Tous ceux qui arrivaient en ville depuis deux mois cherchaient un bateau ; la demande était très supérieure à l'offre.

Malgré ce mauvais départ, il ne se laissa pas abattre.

— Un groupe d'à peu près vingt personnes a dû passer par Ambon il y a trois semaines de ça. Des membres d'une expédition

montée par des universités étrangères. Vous en avez entendu parler ?

Ils avaient pu séjourner dans six ou sept autres hôtels, mais ça ne coûtait rien de poser la question.

— Non. Mais on a beaucoup de clients d'universités étrangères.

— En général ? Ou dans cet hôtel en ce moment ? L'homme consulta sa montre.

— Plutôt au bar, à cette heure-ci.

Prabir n'en croyait pas sa chance. Ils devaient en avoir terminé avec la première phase de leur travail et avoir rejoint leur base arrière pour prendre du repos. Ils ne seraient pas restés en carafe aussi longtemps ; ils avaient sans doute organisé le voyage longtemps à l'avance.

Assis dans sa chambre, il consacra quarante minutes à répéter ce qu'il allait dire à Madhusree. Il devait justifier sa présence et expliquer ce qu'il voulait qu'ils fassent ensuite. S'il l'avait appelée de Toronto par bloc-notes, elle l'aurait dissuadé de venir ; la situation se présentait à peine mieux désormais. Il avait envisagé de la retrouver dans un coin si éloigné qu'elle n'aurait pas pu lui ordonner de rentrer, mais, ici, elle n'avait que l'embarras du choix. Il y avait toujours un vol en partance d'Ambon dans les vingt-quatre heures.

Il ne prendrait pas de risque inutile : il s'abstiendrait de demander à suivre l'expédition. Il proposerait de séjourner à l'hôtel pour voir Madhusree chaque fois qu'elle reviendrait en ville. Ça ne la gênerait pas trop, sans doute ?

Plus il y réfléchissait, plus son angoisse montait. Mais ça ne servirait à rien de planifier la rencontre à l'avance et de leur écrire leurs rôles à tous deux. Il allait descendre, lui faire face, jauger ses réactions, et improviser.

Le bar donnait sur une cour ombragée où se trouvaient tous les clients, qui profitaient de la brise de l'après-midi. Il acheta un cocktail fruité sirupeux dont le contenu défia toute tentative de traduction ; le barman lui assura que la boisson était non alcoolisée, mais semblait se fonder sur l'hypothèse que le breuvage

ne se mettrait pas à fermenter spontanément telle une mangue trop mûre. Il suffit d'une gorgée à Prabir pour réviser son opinion ; la teneur en sucre était si élevée qu'elle tuerait tous les microorganismes par simple osmose. Il prit son courage à deux mains et gagna la cour.

Il passa les tables en revue sans voir Madhusree. Il ne lui fallut guère plus longtemps pour se convaincre qu'elle ne figurait pas parmi la trentaine de personnes réunies là.

Quelqu'un lui tendit la main.

— Martin Lowe, université de Melbourne.

Il se tourna. Lowe, un homme d'âge mûr, très bronzé — ce qui n'avait rien d'étonnant s'il venait de passer trois semaines en mer —, était assis à une table en compagnie de deux autres hommes absorbés par l'étude d'un tirage papier.

Prabir serra distraitemment la main tendue et se présenta.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda Lowe d'un air affable.

Il hésita ; il ne pouvait guère déclarer ses intentions à un des collègues de Madhusree alors qu'il n'avait même pas encore discuté avec celle-ci.

— Toute l'expédition réside ici ? Dans cet hôtel ?

— L'expédition ? Ah. Vous devriez vous asseoir.

Prabir s'exécuta.

— Vous parlez des biologistes, n'est-ce pas ? reprit Lowe. Je crains fort que vous ne les ayez manqués ; ils sont partis depuis des semaines. En bateau, vers le sud.

— Je les croyais rentrés ? (Prabir cilla, hébété. Après neuf heures de sommeil, à Darwin, il s'était réveillé à l'aube en bonne forme, mais le décalage horaire le rattrapait.) Il m'avait semblé comprendre que vous étiez...

— Des leurs ? Seigneur, non ! (Le vieil homme assis en face d'eux leva les yeux de son travail.) Hunt, dit Lowe, je te présente Prabir Suresh. Pour une raison que j'ignore, il traque les biologistes. Hunter J. Cole, de l'université de Georgetown. Et voici Mike Carpenter, un de ses étudiants.

Prabir se pencha pour leur serrer la main par-dessus la table. Le réceptionniste ne s'était pas trompé ; le bar regorgeait d'universitaires étrangers. Cependant, si les biologistes n'étaient pas de retour, qui étaient ces gens ?

— Vous êtes là pour observer l'Efflorescence ?

Cole arborait un sourire de modestie figé, comme s'il savait d'expérience qu'il effectuerait bientôt une déclaration suprêmement intelligente et se délectait par avance, quoique avec grâce, de la réaction attendue de Prabir.

— J'imagine. Je ne connaissais pas cette appellation.

— Terminologie personnelle, reconnut Cole en levant une main pour indiquer qu'il ne fallait pas lui accorder trop d'importance. Ma *Taxonomie de l'eucatastrophe* est peu lue pour l'instant, et encore moins bien comprise.

Prabir se sentait de plus en plus désorienté. Il semblait qu'il aurait dû comprendre le titre – il y avait un rapport avec l'écologie de la population, non ? –, mais son sens véritable lui échappait.

— Quelle que soit la terminologie que nous choisirons d'adopter, répliqua Lowe avec ferveur, il n'empêche qu'on voit ici à l'œuvre une manifestation classique de l'archétype du décepteur, qui prend un malin plaisir à, comme de juste, décevoir les espérances bornées du réductionnisme évolutif. Après avoir attendu son moment durant près de deux cents ans, la mythologie indigène donne enfin lieu au moyen idéal de saper les appropriations de Wallace. Tout cela concorde à la perfection avec ma modélisation globalisante de la nature en tant que « Femme indisciplinée » d'une fécondité perturbatrice et d'une abondance aussi malicieuse que subversive.

Cole eut un sourire satisfait.

— C'est là un cadre intéressant, Martin, mais je trouve nombre de ses aspects hautement problématiques. La seule hypothèse sûre qu'on puisse émettre à ce stade, c'est qu'on aborde une zone de suspension où la logique et la causalité normées tombent en désuétude. Réifier l'impulsion perturbatrice équivaut à présupposer que chaque trajectoire téléologique implique un

agent et à méconnaître en fin de compte toute la dynamique de l'inexactitude.

Prabir éprouvait une vive impression de déjà vu : Keith et Amita avaient de telles discussions, toutes en bons gros néologismes et en fulminations recopiées sur le dictionnaire des synonymes. On croyait entendre deux mauvais logiciels essayant chacun de convaincre l'autre de son intelligence. Il coula un regard plein d'espoir vers Carpenter, l'étudiant de Cole ; sa génération avait dû recouvrer un vague intérêt pour le réel, ne serait-ce que par rébellion contre un demi-siècle de baragouin vierge de tout contenu.

— Tout pareil.

Et Carpenter d'incliner la tête avec admiration devant son mentor.

Le silence régnait dans la cour. Prabir jeta un regard à la ronde pour voir ce qui avait attiré l'attention des autres. Un gros volatile noir de cinquante ou soixante centimètres de haut s'était posé sur une des tables désertes ; l'oiseau, qui lui tournait le dos, se nettoyait les plumes. Bien qu'aussi noir qu'un corbeau, il s'agissait d'un cacatoès : sa crête fine ne laissait aucun doute. Il en avait aperçu sur l'île çà et là, mais n'aurait jamais cru en voir un au cœur d'Ambon. Cela signifiait peut-être que la ville avait enfin réussi à rabaisser ses niveaux de pollution.

En se tordant le cou pour se picorer l'épaule, le volatile révéla une rangée de dents marron aiguës enchâssées dans le bord de son bec.

Prabir sentit un minuscule filet d'urine chaude ruisseler sur sa cuisse. Par bonheur, il avait vidé sa vessie une demi-heure plus tôt ; son pantalon s'en sortirait presque indemne. Il jeta un regard à Lowe, qui fixait la créature d'un œil vitreux. Nul ne bougeait ni ne disait mot dans toute la cour. L'oiseau émit un cri rauque, et s'attaqua au dessous d'une de ses ailes.

— Tu es un gentil garçon, hein ? Mon beau garçon !

Une femme s'était levée d'une table ; elle s'approcha du volatile, lentement, en lui parlant tout bas, et elle en fit le tour

pour mieux l'étudier. Prabir l'observa, d'abord horrifié, puis impressionné par sa présence d'esprit. La créature était bien un cacatoès, après tout ; elle n'avait rien d'un oiseau de proie. Quand il était enfant, ses cousins tout aussi imposants ne lui faisaient pas peur, et les dents n'ajoutaient guère aux dégâts que le bec pouvait infliger de toute façon.

La femme déclara, sans s'adresser à qui que ce soit en particulier :

— Je ne vois aucun signe de réversion de la fusion normale des vertèbres du pygostyle. Ni de griffes résiduelles au bout des ailes. Naïf, de s'attendre à ce genre de signes, j'imagine, mais qui, d'instinct, ne chercherait le théropode ?

Prabir avait du mal à juger si elle – articulait mal – elle parlait avec un fort accent gallois auquel son oreille n'était pas accoutumée –, et ses gestes semblaient quelque peu manquer de coordination.

Elle tenta de saisir le volatile par les pattes. Il glapit et, d'un coup d'ailes, s'éleva de cinquante centimètres dans les airs, puis il piqua droit sur elle. Prabir se dressa, mais il était trop loin pour aider. L'oiseau planta ses dents dans l'avant-bras de la femme, secoua la tête une demi-douzaine de fois, puis écarta ses mâchoires et s'envola pour de bon.

— Merde ! *Merde !* (Elle le suivit du regard d'un air colérique, puis baissa les yeux sur sa blessure.) De la faune buccale. Des restes de nourriture. *De la salive !*

Elle rejeta la tête en arrière avec un grand rire réjoui, puis quitta la cour au pas de charge.

Prabir la rattrapa devant l'hôtel.

— Excusez-moi. Je suis navré. Je peux vous parler une seconde ?

La femme le fusilla du regard.

— Quel est le problème ? Je suis pressée.

— Je comprends. Je ne vous ralentirai pas ; je peux tout vous expliquer en marchant.

Elle ne parut pas ravie de la proposition, mais hocha la tête à contrecœur.

— Il y a trop de monde pour que je coure et je ne veux pas me mettre à transpirer, de toute manière.

Prabir se retint de souligner que ce serait peine perdue, à moins qu'elle ne prévoie de faire apparaître une limousine à air conditionné dans les trente secondes.

— Je voudrais entrer en contact avec un des membres de l'expédition. Vous croyez que vous pourriez me donner une copie de leur itinéraire ?

Elle devait être arrivée en retard ou avoir souffert d'un mal passager qui l'avait empêchée de se joindre aux autres à leur départ. Comme elle n'était pas repartie, elle devait sans doute s'occuper de prendre des dispositions pour rejoindre ses collègues. S'il lui offrait de partager les frais, peut-être même le laisserait-elle l'accompagner.

La femme mit quelques secondes à comprendre le sens de la question.

— Les biologistes de l'université ? Je suis là depuis six jours ; ils sont partis il y a des semaines.

— Vous ne faites pas partie de leur groupe ?

— Ça, non. Je suis indépendante, à mon compte.

— Vous n'avez eu aucun contact avec eux ?

— Non. (Elle se tourna vers lui sans ralentir.) Vous ne pouvez pas simplement appeler la personne concernée ? Il n'y a aucune raison qu'ils aient des problèmes de réception.

— Il s'agit de ma sœur. Non, je ne peux pas appeler... C'est compliqué, ajouta-t-il, sur la défensive.

Elle haussa les épaules : tout cela ne la concernait pas.

— Je regrette, mais je ne sais vraiment pas où ils sont allés.

Prabir éprouvait un désespoir amer, mais il s'efforça de garder le sens des perspectives. En prenant une chambre à l'hôtel, il ne comptait pas découvrir quoi que ce soit d'utile avant plusieurs jours.



— En tout cas, bonne chance pour la salive, dit-il. Je ne comprends pas ce qui a pu vous pousser à entrer dans un bar sans votre séquenceur sous le bras.

Elle éclata de rire.

— Je n'ai pas d'excuse, hein ? Je trimbale une caméra de taille comparable, et je n'ai pas songé à m'en servir. Le séquenceur aurait été mille fois plus utile... mais non, il a fallu que je le laisse sur le bateau.

Il n'essaya même pas de dissimuler sa stupéfaction.

— Vous avez un *bateau* ? Et vous êtes encore là ? Au bout de six jours ?

— Vous voulez vraiment que je vous dise ? (Elle le dévisagea d'un air sombre.) Je m'étais donné trois jours pour acheter des provisions et louer un guide. Mais tous ceux auxquels je me suis adressée veulent inclure leurs amis et leur famille dans le contrat : pas de guide, à moins d'engager tout un équipage.

— Vous avez déjà l'équipage ?

Elle leva les yeux au ciel.

— J'ai surtout un bateau MHD tout neuf, pas un *prahu* avec voiles, mât et gréement. Un équipage n'y aurait rien à foutre, à part pêcher et bronzer à mes frais. Je l'ai amené ici de Sulawesi ; je me débrouille parfaitement toute seule. J'ai financé mon doctorat à Aberdeen en bossant à temps partiel sur un chalutier en mer du Nord. En comparaison, la région, ici, me fait l'effet d'une mare à canards.

Il n'était pas forcé que chacun doute de son expérience de marin ou essaie de l'escroquer. Prabir se demanda si elle y avait songé. À Ambon, la plupart des hommes tiendraient pour inconvenant de se trouver sur un bateau seuls avec une étrangère et peu de femmes voudraient accepter ce genre de travail. Le plus simple aurait été d'accepter d'engager autant de parasites que nécessaire par souci des convenances.

Mais il existait une autre solution moins coûteuse.

— Si vous avez su vous débrouiller dans la mer du Nord, je vous fais confiance. Et j'ai grandi dans ces îles.

— Ah oui ?

Il hocha la tête. Il ne mentirait que par omission.

— Je suis né à Calcutta, mais ma famille s’est installée ici quand j’avais six ans. Et même si, maintenant, je vis au Canada, je considère toujours cet endroit comme un...

Il laissa sa phrase en suspens, malgré les termes choisis qui lui venaient à l’esprit.

Ils étaient presque au port. Elle s’arrêta et lui tendit la main.

— Martha Grant.

— Prabir Suresh.

Elle leva son avant-bras pour examiner la plaie, puis, maussade, déclara :

— Je sue comme un porc. Je ne trouverai rien ; tout est trop délayé ou dégradé.

Une longue marque rouge s’étalait sur son bras.

— Oubliez l’ADN. Noyez la région de la blessure dans le désinfectant et avalez tous les antibiotiques qui vous tombent sous la main. Vous auriez dû voir la jambe de ma mère, un jour, à la suite d’une simple piqûre d’insecte. Ne prenez pas de risques.

— Oui. (Grant essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux et adressa un sourire désabusé à Prabir.) Quelle farce ! Cet oiseau me tombe du ciel et je n’en ai pas le début d’une image quelconque.

Il renonça à attendre la proposition.

— Si vous cherchez un guide, je le ferai pour rien. Je paierai même ma propre nourriture. Le seul problème, c’est que je risque de devoir vous quitter à un moment ou à un autre pour partir à la rencontre de ma sœur. Vous avez des cartes, un logiciel de traduction, donc vous ne risquez pas de vous perdre sans moi.

Il eut du mal à rester impassible en disant ces derniers mots ; lui aussi s’appuierait sur des cartes et des logiciels. Mais il ne gagnerait pas de l’argent indûment ni ne mettrait la vie de cette femme en danger. C’étaient ses talents à elle qui auraient le plus d’impact sur leur sécurité à tous deux.

Elle l’observa avec un scepticisme mêlé de sympathie.

— Ce ne serait pas plus facile d'appeler votre sœur ? Je ne peux même pas vous promettre de passer à proximité de l'expédition.

Certes. Pourtant, même si Madhusree lui avait juré de ne rien révéler du travail de leurs parents, Prabir ne doutait pas qu'elle tâche d'orienter l'expédition vers le bon endroit. S'il agissait de cette façon avec Grant, il se rapprocherait de son objectif et, en outre, il offrirait à cette femme une aide bien supérieure à celle que le plus expérimenté des guides d'Ambon pouvait lui apporter.

— J'accepte le risque, dit-il en haussant les épaules. Je n'ai guère de chances de la rejoindre autrement, de toute façon. (Grant paraissait toujours mal à l'aise.) Inutile de prendre votre décision tout de suite. Réfléchissez-y. La nuit porte conseil.

Il fit un geste vers son bloc-notes pour lui donner son numéro.

— Vous pouvez me dire pourquoi votre sœur ne tient pas à ce que vous la retrouviez ? demanda-t-elle.

Prabir la jaugea du regard, en tâchant de comprendre ce qu'elle sous-entendait. *Qu'est-ce que vous avez en tête, mem-sahib ? Vous vous figurez que je suis venu l'emmener contre son gré pour un mariage arrangé ? Que je participe au complot international qui vise à forcer toutes les femmes au purdah ?* Il était injuste. Grant ne savait rien de lui. Elle n'avait pas besoin d'être raciste pour avoir des scrupules à l'aider à traquer une proie malgré elle.

Il s'efforça de trouver le moyen de la rasséréner.

— Vous avez des enfants ?

— Oui. Un fils.

— Quel âge a-t-il ?

— Quatorze ans.

— Où est-il, en ce moment ?

— Chez nous, avec son père, à Cardiff.

— Supposons qu'il campe dans la nature avec des amis et que vous sentiez arriver un changement de temps, mais que vous sachiez qu'il ne comprendra pas ce que ça signifie de la même façon que vous. À votre avis, quelle serait sa réaction si vous l'appeliez pour lui proposer de le rejoindre au camp, juste pour

vous assurer de la situation ? Juste pour le faire bénéficier de votre expérience ?

— Vu, dit Grant d'une voix douce. Mais pourquoi est-ce que vous, vous croyez que le temps change ? Pourquoi avez-vous aussi peur pour elle ?

— Je n'en sais rien, reconnut Prabir. Je me trompe sans doute. Il se peut que je commette une erreur. Mon sentiment reste le même, cependant.

Grant ne parut pas totalement rassurée par sa réponse, mais il n'y avait aucune autre question évidente à poser, ni aucun moyen simple de creuser le problème.

— Entendu, dit-elle enfin. J'arrête de fourrer mon nez partout. On se retrouve ici demain, à huit heures du matin, et je vous montre le bateau.

## 8.

Au dîner, Prabir réussit à éviter Lowe et compagnie, mais dut partager une table avec Paul Sutton, un journaliste scientifique anglais venu écrire un livre sur les mutants des Moluques. Selon lui, ceux-ci prouvaient l'existence d'une « nécessité cosmique de la diversité incluse dans les lois physiques » qui compensait les disparitions d'espèce dues aux activités humaines. La nature clairement non aléatoire des mutations démontrait que « l'entropie du dix-neuvième siècle » avait enfin été rattrapée par « l'écotropie du vingt et unième siècle ».

— Je n'arrive pas à choisir un titre, dit-il alors d'un air inquiet. Et c'est le titre qui fait vendre. À votre avis, lequel serait le meilleur : *Le gène de la Genèse*, *Le huitième jour de la création*, ou *Le septième miracle* ?

Prabir s'accorda un temps de réflexion.

— Pourquoi pas *Le troisième testicule de Dieu* ?

Ça résumait les trois thèmes du livre à la perfection : la religiosité, la surabondance, et d'énormes couilles.

Sutton parut séduit, puis il secoua la tête avec regret.

— Je veux évoquer un acte de création séparé, mais, là, c'est un peu... génital. (Son regard se perdit dans le vague et il fronça les sourcils. Soudain, ses yeux s'animèrent.) *Les bâtards de Gaia*. Voilà ! Parfait ! De l'écologie comme s'il en pleuvait. La nature qui enfreint les règles et qui se détourne du droit chemin pour assurer l'équilibre de la Terre ! Un best-seller garanti !

Au matin, Prabir retrouva Grant et ils descendirent à la marina où elle avait son bateau à propulsion magnétohydrodynamique qui comportait une cabine unique, en partie sous le niveau du pont, dont divers appareillages occupaient la plus grande part du

volume disponible ; elle lui montra la couchette qu'il allait occuper, nichée dans un recoin derrière une rangée de cantines.

— Vous n'aurez pas beaucoup d'intimité, je le crains. Vous voyez pourquoi je ne tenais guère à embarquer six marins et un cuisinier.

— Oui. Cela dit, je m'attendais à pire. Je n'aurais pas cru bénéficier d'un tel confort dans mes rêves les plus fous.

Il se détourna de ses « quartiers » et étudia un rack de spectromètres et de chromatographes, soit l'équivalent d'un laboratoire de chimie analytique dans une demi-douzaine de puces.

— J'ignore ce que gagne une biologiste indépendante, reprit-il, mais il semblerait que ça paie, comme boulot.

Grant émit un bruit de gorge amusé.

— Rien de tout ça n'est à moi ; c'est mon sponsor qui me l'a prêté.

— Je peux vous demander de qui il s'agit ?

— D'un laboratoire pharmaceutique.

— Et qu'est-ce qu'ils espèrent en retirer ?

— Ça reste à voir. Mais il n'y a jamais de découverte inutile en biologie moléculaire. Ils pourront toujours jouer à la patate chaude avec leurs brevets, si bien que quelqu'un d'autre les aura sur les bras lorsqu'il apparaîtra enfin qu'ils n'ont aucune valeur commerciale.

Ils s'installèrent sur le pont et passèrent un moment à bavarder en observant le port. Le temps était humide, mais frais ; la marina se retrouvait presque déserte, les bateaux de pêche étant sortis depuis longtemps. Lorsque Grant voulut qu'il lui parle de son enfance, Prabir lui raconta leurs voyages occasionnels à Ambon et tenta, sans vraiment mentir, de donner l'impression que la famille avait parcouru toute la région. Mais quand elle l'interrogea tout de go sur l'activité de ses parents, il lui répondit qu'ils exportaient des fruits de mer.

— Et ils ont fait fortune et se sont installés à Toronto ?

— Non. Ils sont tous les deux morts ici.

— Je suis navrée. (Elle changea de sujet.) Y a-t-il quoi que ce soit que vous vouliez me demander ? Afin de vous fier à moi pour ne pas nous jeter sur le premier récif venu ?

Prabir hésita, de peur de la vexer.

— Vous buvez souvent ?

— Pas *en mer* ! répliqua Grant, scandalisée.

Il sourit.

— Non, bien sûr que non. Comment ai-je pu oublier la vieille tradition nautique de sobriété ?

— En fait, il en existe une. Qui remonte aux Industrial Health and Safety Laws de 1900... et quelques. (Elle prenait la chose à la plaisanterie, mais paraissait toutefois un peu offusquée.) J'étais très soûle, hier ?

— Vous étiez beaucoup plus lucide que tous les autres clients du bar, répondit-il avec diplomatie.

Grant se leva soudain et s'étira.

— Bon ! Marché conclu, pour ma part. Et si vous cuisinez, vous n'aurez même pas à payer la nourriture.

— Ça me paraît équitable.

Il se leva à son tour.

— Quand pouvez-vous partir ? demanda-t-elle.

— Quand vous voudrez. Il faut juste que je récupère mes affaires et que je rende ma chambre.

— Soyez là dans une heure, et on largue les amarres...

— Une heure ? (Pris au dépourvu, il ne vit toutefois aucune objection à lui opposer.) Entendu. Je ferais mieux d'y aller, alors.

— À tout de suite, lui lança Grant.

Prabir se remémora la conversation tout en longeant la marina et éprouva une pointe d'angoisse a posteriori. S'il avait embarqué sur un bateau de pêche bondé, il aurait pu s'isoler dans un coin et disparaître dans la cohue, grâce au bouclier que lui offrait son mauvais indonésien. Grant et lui allaient se marcher sur les pieds pendant des semaines, et il aurait du mal à se draper dans un silence constant.

Mais c'était la meilleure occasion possible de rejoindre Madhusree. Et Grant aurait plus important à faire que de le sonder du matin au soir. Ils s'entendraient sans doute très bien, mais il la tiendrait à distance si nécessaire. Il avait travaillé en bonne entente avec d'autres employés à la banque sans jamais dire un mot sur la guerre, ses parents ou l'île. Il n'avait rien à craindre.

Avant de quitter l'hôtel, il s'assit sur son lit et appela Felix. Bien qu'il soit huit heures du soir à Toronto, il choisit l'option d'un message de préférence à une conversation en temps réel. Il avait promis de tenir Felix au courant, mais la perspective d'échanger des banalités ne lui disait rien. Vingt mille kilomètres les séparaient, il ne pouvait compter que sur lui-même, et il ne l'oublierait pas une seconde.

À la marina, Prabir retrouva Grant d'humeur joyeuse, et impatiente de partir après avoir été retardée si longtemps. Il jeta son sac à dos sous sa couchette et regarda par-dessus son épaule la biologiste programmer le bateau.

Ambon Harbour était aussi automatisé qu'un aéroport. Elle requit un itinéraire plein sud vers la mer de Banda, et le logiciel de la capitainerie le chargea dans le pilote automatique. Les moteurs démarrèrent avec un bruit de tuyauterie engorgée ; aussitôt, le bateau commença à sortir du bassin à reculons. De grands cargos mouillaient plus loin le long des quais, mais, à part les petits taxis d'eau et quelques navires de plaisance, le trafic était presque nul.

Il y avait dix kilomètres à parcourir jusqu'à l'entrée du port, et la limitation de vitesse faisait du trajet une simple balade. Grant avait déjà indiqué à Prabir les parties visibles de la machinerie de l'embarcation, mais, à sa demande, elle appela des schémas sur la console et donna pour instruction au logiciel de cracher tout son baratin technologique.

Les batteries du bateau servaient aussi d'accumulateurs qui pouvaient se charger soit avec de l'électricité solaire, par le biais du toit de la cabine et du pont, soit avec du méthanol réduit à de l'eau et à du dioxyde de carbone. Un polymère complexe unique



contenait d'une part les deux sites catalytiques voués à « brûler » le méthanol et incluait d'autre part des ions de vanadium qui emmagasinaient et déchargeaient l'énergie en alternant entre les états d'oxydation. Tous les produits chimiques concernés demeuraient captifs ; l'eau ressortait propre à la consommation.

Les moteurs étaient en polymère, également, montage d'électrodes anticorrosion et de bobines supraconductrices destinées à accélérer l'eau de mer dans n'importe lequel des six conduits traversant un moyeu hydrodynamique sous la coque. La seule panne simple que les turbines démunies de pièces mobiles pouvaient subir consistait en l'engorgement par des algues des filtres protégeant les conduits ; il suffisait souvent de quelques giclées en poussée inverse pour régler le problème.

— Je trouve ce système élégant, dit-il. Chaque bateau devrait l'adopter.

Grant ne semblait guère vouloir se prononcer.

— La navigation à voile ne vous séduit pas ?

— Très drôle. Vous regrettiez de ne pas vous débattre avec des cordes et des toiles quand vous vous retrouviez au milieu d'une tempête en mer du Nord ?

Elle sourit.

— Non, mais... (Elle désigna le ciel bleu sans nuages.) Vous avez dû passer votre enfance à bord des *prahus*.

Il secoua la tête.

— Tout marchait au diesel. On n'a jamais vécu dans les petits villages où les gens construisaient des bateaux de pêche traditionnels.

Il ne mentait pas, mais, sitôt qu'il évoquait le passé, il sentait les muscles de son visage se crispier sous ses efforts de dissimulation.

— Oh, la MHD surclasse le diesel, aucun doute, admit Grant. Mais je ne parlerais pas d'« élégance ». De ce point de vue, l'anguille laisse un bateau comme celui-ci sur le carreau.

Elle s'adossa à la banquette qui flanquait la console ; même s'il savait qu'elle le taquinait, il ne put que mordre à l'hameçon.

— C'est votre parti pris de biologiste qui parle. Une anguille n'est pas optimisée pour la nage puisqu'il y a des millions d'années qu'elle ne progresse plus dans ce domaine et qu'elle gaspille la moitié de son énergie à survivre : ses cellules ont toutes besoin de nourriture, qu'elles travaillent ou pas. Comme cet équipage que vous refusiez d'engager. L'évolution réussit bien un certain nombre de caractères : la peau du requin minimise les turbulences, la coquille d'un crustacé a une résistance étonnante pour son poids, mais on peut toujours faire mieux en copiant ces astuces et en les améliorant dans un but précis. Pour un être vivant, elles sont un moyen et non une fin en soi. Montrez-moi une anguille dépourvue de gonades et, là, je conviendrai que la nature a fabriqué la machine à nager ultime.

Grant s'esclaffa, avant d'admettre qu'il avait raison.

— Du moins dans un sens, poursuivit-elle. Oui, il nous faut beaucoup d'énergie pour construire tous ces nouveaux bateaux, mais il convient de séparer ce total de l'utilisation normale du carburant. Je ne voudrais pas voyager dans une embarcation qui serait enceinte, et je n'ose imaginer ce que serait le trajet à bord d'un navire qui devrait prouver sa valeur à des compagnes éventuelles en éperonnant ses rivaux. Même les ingénieurs navals peuvent se passer d'enfants, au fait ; ils ont juste besoin de créer des concepts qui se propageront en tant que tels. Mais on ne s'éloigne guère de la biologie, pas vrai ? Quelqu'un, quelque part, doit survivre et avoir des enfants ; sinon, qui héritera des concepts, et les améliorera, et construira d'autres bateaux ?

— Évidemment. Ce que je dis, c'est que la technologie détient le potentiel de faire mieux que la nature, du simple fait qu'il ne s'agit pas *toujours* d'une question de vie ou de mort. Maximiser ses potentialités de reproduction, pour un organisme, ça n'a rien à voir avec incarner la solution idéale de chaque problème individuel. L'évolution nous paraît inventive parce qu'elle a eu le temps d'essayer toutes sortes de solutions, mais elle ne laisse pas de place aux risques réels ni même à quoi que ce soit de vraiment

farfelu. Nous avons la possibilité de célébrer nos belles erreurs. Tout ce que peut faire l'évolution, c'est les tuer.

Grant lui adressa un regard intrigué, comme si elle se demandait quel point sensible elle avait touché.

— Je ne pense pas qu'on soit en désaccord, dit-elle. Je suis prête à voir la beauté partout, j'imagine. Le génome mammaire moyen ferait passer les carnets de notes tachés d'encre d'un poète syphilitique du dix-huitième siècle pour des modèles de cohérence, en comparaison : il suffit de voir les gènes recyclés, les gènes redondants, les gènes dupliqués qui ont divergé dans leur évolution. Mais quand je constate qu'il fonctionne, que chaque séquence régulatrice, aussi complexe soit-elle, s'ajuste parfaitement aux autres, j'en ai quand même les cheveux qui se dressent sur la nuque.

— Si ces séquences ne s'ajustaient pas, protesta Prabir, vous n'auriez rien à étudier, non ? Est-ce que vous vous extasieriez autant du ratage des trente pour cent d'embryons humains qui subissent trop de dommages chromosomiques pour ne serait-ce que s'implanter dans la paroi utérine ? Le moindre survivant a une histoire si compliquée qu'il paraît miraculeux. Ma conception de la beauté n'a rien à voir avec la survie : parmi toutes les choses que l'évolution a créées, elle écrasera peut-être celles que j'admire le plus la prochaine fois qu'elle se retournera dans son sommeil. Si je trouve une chose que j'admire dans la nature, je veux la lui voler : la copier, l'améliorer, la personnaliser. Au moins, je l'estime à sa juste valeur. La nature, elle, s'en fout bien.

— L'évolution met longtemps à se retourner dans son sommeil, répondit Grant de façon raisonnable. Je redoute bien davantage que les choses que j'admire soient écrasées par des gens qui s'en foutent.

— Oui. (Ne trouvant rien à redire à ça, Prabir se sentit stupide de s'être laissé aller à s'emporter.) Si vous avez aussi faim que moi, je peux nous préparer à déjeuner tout de suite. Qu'est-ce que vous en pensez ?

À la vue du large, Prabir se sentit étrangement calme. Ce n'était pas que cette mer lui évoque moins de souvenirs, ou des souvenirs moins pénibles, que Darwin ou Ambon, au contraire. Mais il y avait quelque chose de rassurant dans le fait de donner corps à l'état dans lequel il s'imaginait depuis si longtemps. Il n'avait jamais atteint la destination promise à Madhusree : l'île où leurs parents les attendaient. Au bout de dix-huit ans, il n'avait toujours pas touché terre.

Grant le rejoignit sur le pont. Elle affichait un sourire radieux et dut déceler une note de perplexité sur les traits de Prabir, car elle lui dit :

— *Je sais*, mais je ne peux pas m'en empêcher. Un ciel aussi bleu réjouit mon pauvre cœur. Privation de beau temps dans l'enfance : quand je reçois ma dose, mon cerveau tâche de me conditionner pour en vouloir toujours plus.

— Ne vous excusez pas d'être heureuse. (Il hésita.) À part vous, tous ceux que j'ai croisés à Ambon qui arrivaient de régions tempérées semblaient subir des effets secondaires moins bénéfiques.

Elle feignit la surprise.

— Je ne vois pas du tout de qui vous voulez parler. Oh, certains sombrent plus ou moins dans la psychose lorsqu'ils se retrouvent sous les tropiques pour la première fois. Vous avez déjà dû assister à ce phénomène, non ?

— Le Raj britannique, c'était avant mon époque.

Grant sourit, puis ferma les yeux et tourna son visage vers le ciel. Prabir jeta un coup d'œil en direction d'Ambon. La traînée grise qui barrait l'horizon s'était effacée. Il serait volontiers resté là en silence pendant des heures, mais ç'eût été trop demander ; il lui fallait un sujet de conversation qui ne les ramènerait pas sans cesse à sa parfaite connaissance supposée de tout le coin. Grant ne le jetterait pas à la mer si elle le prenait en défaut sur un détail ; par contre, au cas où l'édifice de demi-vérités qu'il avait bâti s'écroulerait et qu'il doive avouer dans quelle mesure sa maîtrise de la langue, des coutumes et de la géographie locales était limitée,

il ne serait guère surpris qu'elle le débarque sur l'île habitée la plus proche.

— Vous avez une idée de ce qui se passe ? demanda-t-il. Avec les animaux ?

— Pas la moindre.

— Voilà qui est rafraîchissant ! s'esclaffa Prabir.

— J'ai bien quelques vagues hypothèses, convint Grant en ouvrant les yeux. Mais il faudrait me torturer pour que je les révèle.

— Allons donc ! Vous n'êtes pas en train de discuter avec un collègue biologiste. Je suis bien trop mal informé pour reconnaître une hérésie et mon avis n'influerait en rien sur votre réputation, de toute manière. Qu'est-ce que vous avez à perdre ?

Elle sourit et s'appuya sur la rambarde.

— Vous pourriez cracher le morceau à votre sœur, et qu'est-ce qui me resterait ?

— Madhusree sait garder un secret ! s'offusqua Prabir.

— Tiens donc ! *Elle* sait garder un secret, pas vous ! Je vois à quel point je peux vous faire confiance.

— Et si, dit-il, on avait laissé une toxine, un poison mutagène quelconque, sur une des îles inhabitées du coin, il y a des décennies ? Quelques dizaines de fûts de déchets industriels dont la formule se rapproche du produit utilisé pour forcer des mutations chez la mouche à fruit ?

Qu'on se donne ce mal, plutôt que de tout jeter à la mer, semblait un peu tiré par les cheveux, mais n'avait rien d'impossible. Il ne serait pas nécessairement tombé sur le site ; il n'avait pas exploré toutes les crevasses de l'île. Le fait que d'autres espèces aient été affectées après les papillons s'expliquerait par une élévation drastique du taux de pollution : les fuites auraient augmenté si les fûts s'étaient crevés en vieillissant ou s'étaient retrouvés exposés aux intempéries à cause d'un glissement de terrain, à moins que le poison n'ait remonté la chaîne alimentaire, tout simplement.

— Les mutants viables se reproduisent, poursuivit-il, et certains des mieux portants gagnent d'autres îles. Si on ne voit pas de mutations défavorables, c'est parce que les animaux atteints meurent sur place.

Grant le dévisagea sans dissimuler son irritation ; elle paraissait vraiment peu désireuse d'aborder le sujet. Mais elle ne put s'empêcher de commenter son scénario.

— Vous pourriez peut-être expliquer le grand nombre de mutations génétiques par la présence d'un mutagène chimique assez puissant, mais le schéma général ne voudrait toujours rien dire. Étant donné ce qu'on sait, une certaine proportion des animaux échappés de cette île hypothétique auraient dû présenter deux ou trois altérations neutres, des changements dans leur anatomie ou leur biochimie qui ne les tueraient pas et ne les désavantageraient pas non plus de manière significative, mais qui n'auraient aucune utilité. Et, jusqu'à présent, personne n'a rien vu de la sorte.

— Même le désavantage le plus « insignifiant » pourrait devenir un sérieux poids mort si vous aviez à parcourir des centaines de kilomètres avant de vous faire remarquer. Et si on ne voyait que des mutants affectés par des changements bénéfiques ? Il faudrait tenir la forme pour rejoindre Ambon en vol depuis n'importe laquelle des îles isolées au sud.

Grant lui adressa un drôle de regard.

— On a trouvé une rainette mutante sur Céram. Elle n'a pas pu venir de bien loin au sud... en admettant qu'elle ne soit pas née sur place, ce qui se pourrait.

Céram, la grande île située à dix kilomètres au nord d'Ambon qui avait des côtes très peuplées et des exploitations forestières et minières dans l'intérieur des terres gardait intactes de vastes étendues de forêts pluviales. Si Grant se mettait en tête de virer vers le nord et d'explorer les jungles de Céram, il ne se rapprocherait jamais de l'expédition de Madhusree.

— Les îles principales sont reliées entre elles par ferry, lui rappela Prabir. Une rainette aurait pu se dissimuler dans un

cageot de fruits, ou même monter à bord d'un avion. Les moyens de transport humains ont tendance à compliquer le problème.

— Certes, mais qu'est-ce qui vous fait croire que ces animaux ont voyagé ?

Prabir s'accorda un temps de réflexion. Même ignorant tout de la Têranésie, n'aurait-il pas été fondé à envisager un épïcêtre ?

— Sinon eux, leurs parents, ou leurs grands-parents. Si on remonte jusqu'à l'origine des mutations, chaque animal a dû avoir au moins un ancêtre exposé au même mutagène à un moment donné. Quelle que soit la cause, ne serait-ce pas fort de café d'imaginer que des conditions identiques ont pu prévaloir en une demi-douzaine d'endroits différents ?

Grant haussa les épaules.

— Vous avez sans doute raison.

Mais elle ne le pensait pas.

Il tenta de lire sur son visage. Qu'est-ce qui pouvait voyager, sinon les animaux ? La fuite d'un produit chimique assez dangereux pour rester toxique sur des milliers de kilomètres carrés ne serait pas passée inaperçue aussi longtemps. Un incident nucléaire tenu secret était encore moins plausible.

— Vous croyez qu'il pourrait s'agir d'un virus ? Mais s'il se répandait partout dans les Moluques, ne serait-il pas mille fois plus extraordinaire de ne voir que des mutants sains ? Et plutôt tiré par les cheveux de croire qu'il puisse infecter autant d'espèces différentes ?

Elle restait aussi impassible qu'un sphinx. Prabir croisa les bras et la fusilla du regard. Il ne se contentait plus de tuer le temps : sa curiosité était bel et bien éveillée, désormais. Il essayait de considérer le sujet comme une distraction, mais ce que Felix appelait sa couverture n'en était pas tout à fait une : Radha et Rajendra s'étaient consacrés au problème, et une part de lui-même tenait à savoir ce qu'ils auraient pu découvrir s'ils avaient mené leur œuvre à son terme.

— Et si les deux mystères n'en faisaient qu'un ? dit-il. Si l'origine de ces mutations expliquait le succès du virus ?

— On réunit des données, et on voit ce qu'on trouve, dit Grant d'une voix ferme. Fin de la discussion. Entendu ?

Allongé sur sa couchette, le casque du bloc-notes sur les oreilles, Prabir révisait son indonésien. Malgré l'heure, minuit passé, Grant n'était pas couchée. L'essentiel de la cabine était caché par la rangée de placards amovibles, et la vague lueur qui diffusait au-dessus d'eux aurait aussi bien pu venir du panneau phosphorescent indiquant la sortie, mais, chaque fois qu'il interrompait ses leçons, il entendait les grincements métalliques caractéristiques du « fauteuil du capitaine ». Il ne savait pas ce qu'elle faisait ; avec le radar anticollisions et le sonar allumés, personne n'avait besoin de rester de quart.

Comme sa concentration se relâchait, il mit l'audio en pause et retira le casque. Le degré d'humidité approchait l'insupportable ; le sac de couchage qu'il utilisait comme matelas était trempé, et l'atmosphère si lourde qu'il avait la sensation d'inspirer par une paille. Peut-être ferait-il mieux de dormir sur le pont : ils étaient au large, et il n'avait plus à se soucier des moustiques. Le défaut génétique qui l'avait forcé à se changer en insecticide ambulant dans son enfance n'avait aucune incidence sur le vaccin actuel – nouvelle victoire de la biotechnologie ; mais il regretterait sans doute de ne plus suer du répulsif lorsqu'ils atteindraient certaines îles dont les marais n'étaient pas asséchés.

Il roula son sac de couchage et se dirigea vers la porte de la cabine. Grant, assise à la console, étudiait une carte qui couvrait la mer de Banda jusqu'à Timor. Prabir lui expliqua ce qu'il faisait.

— Ça ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non. Allez-y.

Elle reporta son attention sur la carte. Il se demanda, un peu tard, s'il empiétait sur son intimité ; les fenêtres de la cabine n'avaient ni volets ni stores, aussi ne seraient-ils plus aussi séparés l'un de l'autre que s'il occupait sa couchette, derrière la rangée de placards. Mais elle n'avait émis aucune objection et, une fois la console éteinte, Grant serait presque invisible de toute façon.



Tandis qu'il déroulait son sac de couchage sur le pont, il tâcha de décider s'il devait à son employeuse de l'avertir qu'il était gay. D'une certaine manière, suggérer que cela pouvait avoir une quelconque importance, c'était les insulter l'un comme l'autre ; à moins qu'il ne se soit complètement mépris sur son compte, elle ne penserait pas qu'il chercherait à profiter de la situation, et n'en profiterait pas elle-même. Mais il savait aussi que son jugement était parfois biaisé ; il avait tellement l'habitude d'exclure toute idée de sexe qu'il oubliait qu'on ne le considérait pas forcément sous le même angle. Quelques années après être entré à la banque, il avait dû superviser deux étudiants qui passaient un mois de leur stage dans son service : un homme et une femme, d'à peu près son âge. Comme il se rappelait sa nervosité au cours de ses premiers mois de travail, il s'était efforcé de les mettre à l'aise et, pour autant qu'il s'en était rendu compte, les avait traités l'un comme l'autre avec la même amabilité. Pourtant, une fois qu'ils avaient rejoint un autre service, il avait appris par la bande que la femme avait jugé son attitude des plus oppressantes. D'après elle, *il était trop gentil. Il devait avoir une idée derrière la tête.*

Une douce brise balayait la mer. Durant deux minutes, il eut presque froid, puis l'échange thermique entre sa peau en sueur et l'air atteignit à l'équilibre. Le bateau tanguait un peu en fendant les vagues, mais Prabir s'en ressentait encore moins que dans l'espace confiné de la cabine.

Bien qu'il ait apporté son bloc-notes, il était trop las pour continuer sa leçon de langue. Il scruta le ciel équatorial – le même ciel qu'il voyait du kampung le soir : d'un noir d'obsidienne, avec des astres parmi les astres. Il pouvait fixer son regard sur un point et tâcher de le cartographier, mais son esprit se retrouvait surchargé d'informations bien avant que sa vision n'atteigne ses limites.

Quelques heures plus tôt, il était presque content de revenir sur la mer de Banda, mais le lien semblait à présent mille fois plus immédiat, les souvenirs plus précis à la lueur des étoiles. Il sentait les années fondre face aux indices qui s'accumulaient : l'intonation

musicale de la langue à moitié familière dans les écouteurs, le combat pour s'endormir par une nuit humide. C'était ainsi que fonctionnait la mémoire : en disposant de tels moments côte à côte. Il n'y avait pas de bande à l'intérieur de son esprit, aucun timbre à date sur les images mentales. Peu importait ce qui était arrivé depuis : les dix-huit ans passés n'empêcheraient pas ces jours et ces nuits de paraître hier.

Il ramassa son bloc-notes et fit défiler l'écran pour voir le carnet d'adresses. Felix aurait beau être à son travail, ils pourraient parler quelques minutes. Il ne l'admettrait jamais, pourtant il avait dit être vexé de n'avoir reçu qu'un message enregistré de sa part. Nul doute qu'une discussion civilisée rachèterait cet affront.

Prabir reposa son ordinateur. Bien sûr, ça marcherait, ça l'aiderait : voir le visage de son amant resté à Toronto peint sur un écran en points lumineux bannirait les terreurs nocturnes. Mais il aurait quand même l'impression d'utiliser une béquille, et il n'y tenait pas.

À son réveil, dès l'aube, il aperçut le Gunungapi, un volcan aux pentes noires surgi de collines verdoyantes, qui dominait les îles Banda. De la brume blanche – il espéra qu'il s'agissait de brume – s'enroulait autour du sommet. Le Gunungapi demeurait en activité, et, même s'il n'avait pas causé de gros dégâts depuis plus de quinze ans, un rapport récent faisait état de jaillissements mensuels de nuages de gaz brûlant et de cendres.

Api, Bandanaira et Lontar, les trois îles principales de l'archipel, se situaient si près les unes des autres qu'il s'en fallait d'un cheveu pour qu'elles fusionnent à l'instar des sœurs siamoises d'Ambon. Lontar, au sud, était la plus vaste et Prabir en discernait les extrémités qui saillaient de part et d'autre de la paire septentrionale plus petite.

Il jeta un coup d'œil vers la cabine. Grant ne semblait pas levée. Il urina par-dessus bord plutôt que de la déranger, puis se demanda si le bateau stopperait s'il piquait une tête pour

s'éclaircir les idées ; le pilote automatique détecterait sans doute l'événement, mais sa réaction dépendrait des réglages effectués par Grant. Il préféra donc s'abstenir.

Il s'assit sur le pont pour scruter le volcan. Des chants d'oiseaux lui parvenaient depuis la côte – version ténue et brouillée du chœur qui le réveillait dans son enfance. Il eut un rire las. *Il avait déjà navigué sur cette mer, déjà vu ces étoiles, déjà entendu ces oiseaux... et alors ?* La plupart des gens vivaient dans la ville, parfois dans la maison, où leurs parents étaient morts. Il avait fallu qu'il quitte la région pour qu'elle lui paraisse chargée de sens. Or ce n'était qu'un lieu parmi d'autres, qui ne pouvait pas l'attirer dans le passé.

Grant émergea de la cabine, se planta devant lui, bâilla, encore hébétée, et sourit du spectacle qui s'offrait à eux.

— Je ne sais pas pour vous, mais, franchement, je pue, dit-elle. Je vais nager.

Pour rejoindre la localité principale de Bandanaira, ils longèrent la courbe peu accentuée du chenal entre Lontar et les autres îles et passèrent devant un fort hollandais couvert de mousse. L'immense jardin de corail qui s'étendait sous le bateau était parfaitement visible dans l'eau. Grant se pâmait presque de plaisir et poussait un cri ravi chaque fois qu'elle reconnaissait une nouvelle espèce de poisson, d'éponge ou d'anémone de mer. Prabir se tenait près d'elle et s'efforçait pour sa part d'afficher un air blasé ; même s'il ne pouvait pas nommer toutes ces créatures, il avait, sans mentir, *déjà vu* tout ça lorsque le ferry passait par là, sur son trajet vers Ambon. À l'époque, les îles Banda étaient une des destinations favorites des touristes ; la rade regorgeait de jeunes mariés dans la trentaine venus de Pékin pour faire de la plongée et – plus surprenant, et parfois plus dangereux – du jet-ski. Mais, entre la guerre, l'éruption de 2016 et le grand nombre de tremblements de terre sans gravité qui s'étaient succédé, l'industrie touristique semblait avoir suivi le même chemin que le commerce des épices.

Ils trouvèrent un mouillage et se rendirent en ville. À part un hôtel moderne à l'abandon, les bâtiments étaient en bon état, et Prabir ne nota aucun signe de délabrement ou de pauvreté ; Bandanaira semblait avoir renoncé à la célébrité avec grâce. Les gens allaient à pied ou à vélo, sans hâte. Le volcan dominait la rue principale, à trois kilomètres à peine de distance ; de là, on avait du mal à voir qu'il se trouvait en fait sur une île voisine.

Au bout d'un moment, ils se retrouvèrent entourés par une nuée d'enfants : non pas des mendiants, mais des gosses curieux et exubérants, nés bien après le départ des derniers touristes.

— Du Canada et du pays de Galles, répondit Prabir à la question de savoir d'où ils venaient.

Et les gamins de lui rire au nez ; ils pouvaient être trop jeunes pour avoir entendu parler de ces lieux, et juger qu'il s'agissait de noms inventés totalement absurdes. Quand il réussit à placer une question à son tour, la réponse le déçut plus qu'elle ne l'étonna : l'expédition des biologistes n'avait pas fait étape ici.

Un des garçons les plus âgés lui déclara, avec ferveur :

— Ta femme est très belle. Dis-le-lui.

Prabir traduisit le compliment, en omettant l'hypothèse maritale. Il avait songé, à Ambon, que ça simplifierait les choses s'ils convenaient de laisser les gens les croire mari et femme, mais il n'avait pas eu l'occasion d'en discuter avec Grant, et il ne voulait pas le faire en public.

Elle consulta son bloc-notes et ils s'engagèrent sur une route secondaire. Les enfants s'égaillèrent.

— Vous voulez me dire où on va ? demanda-t-il.

— On monte dans les plantations de muscadiers.

— Elles sont à l'abandon depuis des décennies.

— Forêts, plantations, peu importe. On n'est pas venus négocier une cargaison de macis.

Prabir ne voyait pas ce qu'elle espérait trouver : des siècles de culture n'avaient pas laissé grand-chose sur l'île en matière de vie sauvage. Il croyait, qu'ils se seraient bornés à jeter l'ancre pour demander aux gens du coin des nouvelles des voyageurs passés

par là en direction du sud ou pour chercher sur le marché des curiosités qui n'auraient pas encore été envoyées à Ambon.

À mesure qu'ils s'éloignaient de la ville, la végétation envahissait de plus en plus la route en terre battue ; malgré la fournaise, ils se traînèrent le long du chemin, sans croiser personne. Bien que Grant ait un permis du gouvernement d'Ambon pour collecter des spécimens à fins de recherche scientifique sur tout le territoire de la RMS, Prabir estimait qu'il aurait fallu réclamer aux Bandanais la permission de crapahuter dans leur campagne. Sous le régime de *l'adat*, la loi coutumière, tous les visiteurs étaient considérés comme les invités du raja – à charge pour eux de le tenir informé de leurs déplacements –, mais, faute de demander audience à Son Trucmuche, ils auraient dû vérifier auprès des villageois les plus proches s'ils risquaient de profaner des autels ancestraux. Le problème, c'était que, s'ils regagnaient la ville afin qu'il s'enquière du protocole adéquat auprès des habitants, Grant aurait tôt fait de s'apercevoir qu'il y allait au pifomètre et d'envisager de se passer de lui.

La piste étroite et mal entretenue en laquelle la route avait fini par se transformer les conduisit dans la plantation, puis les abandonna. Ils se frayèrent lentement un chemin à travers le sous-bois. Même à l'apogée du négoce des épices, la monoculture n'avait jamais primé : les grands canariums à fleurs blanches mêlés aux muscadiers – plantés là pour ombrager les jeunes pousses – semblaient avoir réussi à trouver assez de lumière pour prospérer bien longtemps après la cessation des interventions humaines. C'étaient les intervalles entre les arbres qui étaient retournés à la jungle : des lianes et du rotin, parfois hérissés d'épines, serpentaient d'un tronc à l'autre, et il y avait partout des fougères qui s'élevaient jusqu'à hauteur de taille. Prabir se réjouit de porter un jean et des bottes ; enfant, il avait couru la Têranésie les pieds nus, mais, ici, leur plante adoucie par des années de vie citadine n'aurait pas résisté cinq minutes. Grant avait même choisi de mettre une chemise à manches longues et, au bout d'une demi-

heure, Prabir avait les bras si lacérés qu'il en vint à l'envier en dépit de la chaleur.

Il fit halte pour reprendre son souffle.

— Si vous me disiez ce que vous cherchez, on aurait peut-être la chance de tomber dessus un peu plus vite.

— Des pigeons frugivores, répondit-elle sèchement.

Prabir faillit répliquer d'un ton acerbe qu'il se révélait difficile d'effectuer une étude de terrain quand le terrain se prêtait si peu à l'étude, mais il se retint à temps. Les pigeons frugivores auraient pu être considérés comme nuisibles par les propriétaires des plantations et, par voie de conséquence, chassés jusqu'à l'extinction, mais ils avaient été épargnés du fait de l'habitude commode qu'ils avaient de chier la graine de muscade et, ainsi, de la semer naturellement. Sur les îles en général, ils n'étaient menacés ni par la compétition avec d'autres espèces ni par les prédateurs ; ici, c'était le paradis.

Alors pourquoi n'en avait-il pas encore vu un seul ?

Les pigeons dont il se souvenait, appelés carpophages, étaient gros, bruyants et colorés, mais il savait qu'il existait des espèces plus petites, dont certaines bien camouflées. Ici, par contre, ils n'avaient certes pas besoin d'être silencieux ou invisibles. Et il devait y en avoir des milliers.

— Et si on s'arrêtait un moment ? demanda-t-il. Il se peut qu'on les effraie, avec tout ce bruit.

Grant hocha la tête.

— Ça vaut le coup d'essayer.

Prabir resta immobile pendant dix minutes, à scruter les branches. Il entendait d'autres oiseaux dans le lointain, et la rumeur incessante des insectes, mais rien qui évoque les caquetages discordants qu'il se rappelait.

Grant ne put résister à l'envie de le taquiner.

— Vous les voyez de vos yeux d'aigle ? Vous avez sur moi le double avantage de la jeunesse et de l'expérience ; si vous n'en repérez aucun, on peut regagner le bateau.

— Ne me tentez pas. (Toutefois, il avait une meilleure idée.)  
Vous avez une caméra sur vous ?

— Oui, bien sûr.

— Je peux vous l'emprunter ?

Grant hésita, puis la sortit de son sac et la lui tendit.

Il étudia l'appareil avec soin.

— Combien est-ce qu'elle vaut ?

— Cinq cents euros. Ce qui signifie, selon moi, qu'il vaudrait mieux la bichonner. Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez l'intention d'en faire ?

— Patience, lui ordonna Prabir avec hauteur.

Cinq cents euros, ça signifiait que l'objectif offrait une image beaucoup plus précise que celle de la caméra de son bloc-notes, et que le stabilisateur était un système à anneau laser, et non une saleté d'accéléromètre micromécanique.

Elle épousseta un tronc d'arbre abattu et s'assit. Il régla l'objectif sur l'angle d'ouverture maximal, le pointa vers un arbre vingt mètres plus loin, enregistra une minute, puis transféra les données sur son bloc-notes par lien infrarouge.

Le programme dont il avait besoin tenait en trois lignes de Rembrandt, son langage favori *de traitement* d'image. Quand il observa le résultat sur l'écran du bloc-notes, Grant vit son visage rayonner, et elle s'approcha pour découvrir le résultat.

Surlignés en bleu fluorescent par le logiciel, six ou sept petits oiseaux vert et brun se déplaçaient sur les branches. Prabir leva les yeux de l'écran vers l'arbre, mais, même en sachant précisément où regarder, il ne discernait toujours pas les pigeons. Le logiciel ne les identifiait qu'*a posteriori*, en comparant des centaines d'images consécutives, et pourtant il perdait parfois leur trace dans le feuillage.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que ça a d'agaçant, dit Grant avec indignation. J'ai grandi nourrie aux blagues de biologistes suffisants sur le pathétique des tentatives de vision informatisée.

Prabir sourit.

— Les temps changent.

Grant n'avait sans doute pas dix ans de plus que lui, mais l'idée lui semblait aussi obsolète que les plaisanteries d'antan sur le vol des plus lourds que l'air.

— Vous pouvez repasser la scène ?

— Bien sûr.

Tout en la visionnant une seconde fois, elle dit d'une voix rêveuse :

— J'ai vu des phasmes bâtons aussi bien camouflés, et des poissons prédateurs. Mais ça, c'est extraordinaire.

Si Prabir s'attendait à ce qu'elle soit ravie, en fait, elle paraissait plutôt déconcertée. Il tâcha de se remémorer les documents visuels que Madhusree lui avait montrés, chez eux, à Toronto.

— Vous pensez que c'est cette espèce de pigeon qu'on a découverte à Ambon il y a neuf mois ?

Elle opina du chef.

— Il faudra des spécimens pour s'en assurer. On dirait bien, pourtant.

— Comment saviez-vous que ce serait ici ? Je croyais que personne n'avait réussi à suivre sa piste depuis chez l'oiselier.

— Non, mais ça m'a semblé le coin le plus probable. Je comprends mal que nul n'ait enquêté ici. Peut-être par a priori : les Banda ne sont ni des îles sauvages ou préservées, ni un havre de biodiversité. Comment une nouvelle espèce pourrait-elle surgir dans un endroit aussi « stérile » ?

— À vous de me le dire.

— Promis, dès que j'aurai la réponse.

Grant avait apporté un pistolet hypodermique. Si Prabir improvisa un logiciel afin d'afficher les silhouettes avec un minimum de retard, il leur fallut trois heures pour toucher leur première cible. Tandis qu'il récupérait, dans les fourrés, l'oiseau endormi, il songeait, non sans malaise, à l'origine de ses mutations. À son avis, il demeurerait probable qu'il s'agisse là du descendant récent d'un pigeon immigré depuis la Têranésie ; or, s'il transportait un virus mutagène capable d'affecter d'autres



espèces, des dizaines de milliers de personnes pouvaient être menacées. Le virus avait peut-être mis dix-huit ans à franchir l'abîme biochimique entre papillons et oiseaux, mais ces derniers étaient, eux, connus pour abriter des maladies transmissibles à l'homme. Pourvu que Grant lui donne des réponses claires – s'il comprenait qu'elle refuse de répandre des rumeurs infondées, il estimait aussi qu'elle lui devait une opinion autorisée sur ce qu'elle pensait du phénomène auquel ils étaient confrontés.

Lorsque, sales, épuisés, ils regagnèrent le bateau à la tombée du soir, ils rapportaient du sang prélevé sur quatre pigeons. Prabir regarda Grant préparer les échantillons pour analyse ; l'agent de conservation qui les stabilisait malgré la chaleur les avait changés en boulettes de gelée couleur puce.

— Vous savez quelque chose des espèces qui vivaient ici autrefois ? Je ne parle pas d'avant les Hollandais ; juste d'il y a dix ou vingt ans.

— Un rapport de 2018 mentionne une demi-douzaine d'espèces sympatriques de *Treron*, *Ptilinopus* et *Ducula*.

— « *Ducula* » ? Vous venez de l'inventer.

— Non, ce sont les gros. Les carpophages géants.

— Bon, et que signifie « sympatriques » ?

— Oh, pardon. Qui coexistent, qui partagent le même territoire.

Prabir hocha la tête, honteux de sa paresse ; le gamin qui avait nommé la Téranézie n'aurait pas eu à poser cette question. Il n'avait jamais étudié les langues classiques européennes, mais l'anglais de tous les jours avait hérité de la méthodologie : il suffisait d'hybrider « symétrie » et « rapatrier ».

— Les *Treron* sont verts, dit Grant, mais les autres sont plutôt multicolores, a priori pour faciliter l'identification du conjoint. Selon la théorie en vigueur, c'est comme ça qu'ils ont formé des espèces distinctes : par sélection sexuelle autoamplifiable basée sur le plumage plutôt que par besoin de camouflage, étant donné qu'ils n'ont aucun prédateur.

— Où sont-ils passés, alors ?

Elle haussa les épaules.

— Le commerce des oiseaux a pu les exterminer. Les plus jolis sont les plus chers, et les plus faciles à capturer.

Il jugea l'hypothèse douteuse ; les pigeons frugivores n'avaient rien d'oiseaux de paradis. Néanmoins, les temps devaient être durs après la guerre, et les ptilopes comme les carpophages avaient pu acquérir une valeur marchande aux yeux des chasseurs.

Grant ouvrit un panneau du rack d'appareils d'analyse et emmancha un tube sur une pique.

— Et maintenant, on attend.

Prabir alla nager dans la rade déserte et resta dans l'eau jusqu'à ce qu'il fasse si sombre qu'il en vint à se demander avec quoi il risquait de la partager. Ayant oublié de prendre une serviette, il s'assit sur le pont pour se sécher plutôt que d'inonder la cabine. Lorsqu'il rentra, Grant, surprise, leva la tête de son plan de travail. Il gagna sa couchette pour passer un T-shirt.

— Du nouveau ? lança-t-il.

— J'ai toutes les séquences.

— Et ? (Il s'approcha.) C'est la même espèce que celle découverte sur Ambon ?

— Une de nos séquences est presque identique. Et les quatre révèlent la nouvelle protéine du sang de l'oiseau d'Ambon.

— Donc, vous aviez raison : vous l'avez découverte dans la nature. Félicitations !

Mais Grant n'avait pas l'air particulièrement satisfaite.

— Quoi d'autre ? lui demanda-t-il.

Elle baissa les yeux sur son propre bloc-notes. Prabir aperçut des chaînes de paires de base et un cladogramme.

— Ils ont aussi des marqueurs génétiques en commun avec certaines des espèces dépourvues de camouflage qu'on croyait éteintes.

Prabir s'efforça de comprendre.

— Vous voulez dire qu'elles n'ont pas été exterminées, et qu'elles ont commencé à se croiser ?

— Non, rien ne le démontre. Chaque spécimen collecté montre des signes d'une ascendance distincte très récente. J'en viens à me demander s'ils appartiennent encore à la même espèce.

— Je ne vous suis plus ! s'esclaffa-t-il. Ils paraissent identiques, ont des protéines du sang exotiques en commun, et vous pensez qu'ils proviennent de lignées séparées ?

Grant plaqua ses mains sur son plan de travail.

— Je n'ai aucune certitude, pourtant il me semble qu'ils ont convergé vers les mêmes caractères en l'espace de deux ou trois générations, sans aucun croisement. Quelque chose a causé la présence des mêmes gènes de la protéine du sang et du camouflage, de manière indépendante, dans au moins quatre espèces différentes.

Prabir s'assit sur un tabouret à côté d'elle.

— « Quelque chose » ? (C'était absurde, elle devait se tromper, mais il manquait des connaissances nécessaires pour lui affirmer que ses analyses étaient erronées.) Qu'est-ce que vous suggérez ? Qu'il y a un rétrovirus dans la nature qui greffe un ensemble de *gènes de carpophage* dans tout ce qu'il infecte... y compris des gènes qui se trouvent être ceux dont le pigeon frugivore a besoin pour se dissimuler dans le feuillage ?

Grant fronça les sourcils.

— Je ne suis pas complètement folle. Et c'est vous qui voyez des virus partout.

— Entendu, j'arrête avec mes virus. Quelle est la cause du phénomène, alors ? D'où proviennent ces gènes ?

Encore furieuse à son égard, elle fixait du regard son plan de travail. Il sentait qu'elle avait une réponse à fournir, cependant ; elle hésitait simplement à la formuler.

— Je sais combien la prudence vous importe, reprit-il gentiment. Je vous assure que je ne vais ni balancer votre théorie à *Nature* ni vendre vos données à un labo concurrent. Et si je cours le risque d'engendrer des enfants couverts de plumes vert vif, vous ne croyez pas que j'ai le droit de le savoir ?

Il regretta sa dernière phrase sitôt celle-ci prononcée, mais les traits du visage de Grant s'adoucirent.

— Dans l'hypothèse où ces pigeons ne se seraient pas croisés depuis des centaines de milliers d'années, qu'est-ce qu'il leur reste en commun ?

Prabir haussa les épaules.

— Un habitat.

— Et ?

— Je ne sais pas. Je suppose qu'ils partagent toujours, également, la plupart de leurs gènes, qui remontent à leur dernier ancêtre commun.

— Tout juste. Et pas seulement leurs gènes actifs... il leur reste des séquences entières d'ADN inactif. Vous ne voyez pas ? Ce doit être l'origine de ces « innovations »... qui n'en sont pas ! On ne peut pas voir surgir des gènes fonctionnels en l'espace d'à peine deux ou trois générations. Impossible ! Une séquence d'acides aminés aléatoire forme non seulement une protéine inutile, mais une protéine mal conditionnée, incapable de se plier de manière prévisible pour donner une forme définie. Ces protéines du sang sont parfaitement conditionnées : leurs conformations présentent des creux d'énergie aussi précis que ceux de l'hémoglobine. Il en va de même pour les protéines de morphogenèse liées à la pigmentation qui produisent le camouflage. Les chances que cela se produise par hasard – *de novo*, dans l'intervalle de temps concerné – sont nulles.

« D'une manière ou d'une autre, ces oiseaux doivent avoir réparé et réactivé des gènes issus d'un vieil ancêtre commun. Ils ont tiré des archives et dépoussiéré des plans inutilisés depuis des millions d'années. (Elle secoua la tête, un léger sourire aux lèvres, surprise de son audace, mais triomphante.) Même si c'est ce que je soupçonnais plus ou moins depuis le début, l'affaire s'éclaircit nettement.

Prabir ramait toujours.

— Vous dites que ces diverses espèces de pigeons sont parvenues à ressusciter des gènes fossiles enfouis dans leur ADN,

et que, comme elles ont un tel bagage en commun, les mêmes caractères ont émergé en chacune d'elles ?

— Tout juste.

— Elles auraient donc repris l'apparence d'une espèce ancestrale qui avait besoin d'un camouflage pour échapper aux prédateurs ? Et non seulement, elles auraient perdu leurs couleurs vives, mais le rôle de celles-ci dans la reproduction serait devenu caduc, ou sinon elles se seraient toutes éteintes dans l'intervalle ?

— Sans doute, oui.

— Et quand une rainette ou une chauve-souris triture son ADN, elle obtient un résultat différent, utile également, parce qu'elle récupère un caractère qui servait à une grenouille ou à une chauve-souris il y a quelques millions d'années ?

— Oui. En théorie.

Prabir se frotta la figure ; il avait oublié sa lassitude, pourtant les neuf heures passées à patauger dans la plantation lui laissaient la cervelle en compote.

— Jusqu'ici, j'arrive à suivre. Maintenant, expliquez-moi la dernière partie, lentement : pourquoi ce phénomène affecte-t-il autant d'espèces différentes ? Et comment ?

Grant hésita, comme si elle pensait s'arrêter là, puis dut décider qu'elle n'avait plus rien à perdre.

— Le seul motif qui me vienne à l'esprit pour qu'une capacité innée agisse de la sorte, ce serait une réponse à des dégâts génétiques. Personne n'a jamais vu de mécanisme réparateur fonctionner ainsi auparavant, mais on sait depuis des années que les gènes fonctionnels sont vulnérables à certains types de dégâts qui laissent d'autres portions du chromosome intactes. Restaurer d'anciennes séquences tombées en désuétude pourrait être une stratégie de dernier recours, parce que même les erreurs aléatoires de copie qu'elles ont subies au fil du temps pourraient avoir fait moins de mal que ce qui affecte les gènes modernes.

Prabir n'osa le lui dire, mais le processus rappelait la restauration in extremis d'un ordinateur à partir de vieilles sauvegardes mangées aux mites, à tel point que la ressemblance

en devenait troublante. Par ailleurs, Grant émettait là une hypothèse si différente de la notion conventionnelle de l'organisation des génomes que son refus initial de l'évoquer, qu'il avait pris pour de la paranoïa, paraissait procéder tout simplement de l'instinct de conservation.

— Et ça pourrait être utile dans les cellules somatiques afin de stopper certains types de cancer ? suggéra-t-il. Si j'ai un gène régulateur de croissance endommagé dans, disons, une cellule de mon intestin, celle-ci pourrait en réactiver une copie dupliquée par hasard il y a des milliers de générations et tombée en désuétude ?

— Exactement. En temps normal, il n'y aurait aucun effet visible : qu'un adulte se mette à produire une protéine archaïque dans quelques-unes des cellules de son intestin ne changera rien à son anatomie. Et même si le processus se déclenche aux premiers stades de l'embryon, il engendrera un individu altéré dont la descendance se révélera tout à fait normale. Afin d'entraîner des changements héréditaires, il devra démarrer dans les cellules reproductrices ; ce doit être ce qui se passe ici, mais ne me demandez pas pourquoi, vu que je n'en ai aucune idée.

— Entendu. Mais s'il s'agit d'une réaction à des dégâts génétiques, qu'est-ce qui la déclenche ? Ne devrait-on pas trouver un puissant mutagène, même si on voit les animaux, ici, le vaincre au lieu d'y succomber ?

— Peut-être. À moins que la réaction ne se déclenche de manière inappropriée ; à moins qu'elle soit excessive, et due à un autre type de stress. (Grant souleva son bloc-notes du plan de travail et fit défiler la séquence de codons.) Je n'ai pas toutes les réponses, j'en suis même loin. La seule façon de comprendre le phénomène consiste à dépiauter le mécanisme : identifier les gènes activés dans chaque espèce affectée, et voir pour quelles protéines ils codent, quelles fonctions ils remplissent, et ce qui les active au départ.

Prabir poussa un gémissement.

— « Chaque espèce affectée » ? Pourquoi est-ce que je n'aime pas cette formulation ?

Grant le dévisagea avec le mépris de l'adjudant face au bleu.

— Un petit supplément d'études sur le terrain ne vous tuera pas. Et puis ce sont les créatures avec lesquelles vous avez grandi, non ? Considérez qu'il s'agit d'une occasion de retrouver tous vos amis d'enfance.

— « Amis d'enfance » ? (Prabir descendit du tabouret et gagna la cambuse en boitillant.) Vous parlez de Bambi et de Godzilla ? Ou de leurs trisaïeux communs ?

## 9.

Prabir dormit de nouveau sur le pont, sans souffrir d'insomnie. Quand il s'éveilla aux premières lueurs du jour, il avait mal partout, mais se sentait, sans motif, plus heureux qu'il ne l'avait été tout au long des mois précédents.

Il plongea dans la rade et nagea plusieurs allers-retours du bateau jusqu'à une bouée de navigation, pour dénouer les muscles de ses épaules. Les gens qui quittaient le port dans leurs bateaux de pêche délabrés lui criaient bonjour et, dans l'eau, la chaleur humide de l'aube ne l'oppressait pas du tout. Il avait pratiqué la natation à Toronto quelque temps : il faisait des longueurs dans un bassin plein de fanatiques épilés des orteils à l'occiput pour réduire les turbulences et portant des montres de sport munies d'extensions pseudo-IA censées améliorer leurs performances. Il s'était trouvé deux fois plus tendu qu'en ne faisant rien, et avait renoncé.

Lorsqu'il revint sur les révélations de la veille au soir, son humeur enjouée lui parut moins bizarre. Si la théorie de Grant se révélait fausse, les données réunies contribueraient cependant d'une façon ou d'une autre à éclaircir le mystère. Il n'était pas venu ici dans ce but, mais, à force d'y songer, il pensait y voir la clé de ses peurs. Depuis que Madhusree lui avait parlé de l'expédition, il considérait la vague de mutations comme une sorte d'entité vaguement malveillante qui tentait de la ramener de force en Téranésie et de se jouer de leur fuite. C'était aussi absurde que ce que ces dingues bavassaient à Ambon, or, plus la base réelle, moléculaire, du phénomène apparaîtrait, et plus difficile il serait d'entretenir ce type de fantasme. Peut-être faudrait-il des décennies pour obtenir une réponse complète, pourtant jouer un rôle, même minime, dans le processus lui permettrait de se sentir



moins impuissant et accablé. Ses parents avaient consacré leur vie à ça : non seulement à expliquer le pourquoi des papillons mutants, mais à percer l'illusion corruptrice selon laquelle la nature – ou un quelconque substitut divin – puisse nourrir des desseins, malveillants ou autres, sur qui que ce soit.

À mi-chemin de sa cinquième longueur, il vit Grant qui approchait.

— Je croyais qu'on vous avait kidnappé ! lança-t-elle.

— Pardon. Je me suis laissé emporter.

— Je ne vous en blâme pas. C'est incroyable, ce coin.

Ils firent du surplace au-dessus d'un massif de corail rouge arborescent festonné d'anémones de mer et grouillant de minuscules poissons brillants – le tout six mètres plus bas, mais si net qu'il leur semblait regarder à travers l'air.

Prabir éprouva l'envie soudaine de dire toute la vérité ; quelle que puisse être la signification des papillons au final, il en avait assez de sa supercherie. Il s'était montré utile, bien plus comme assistant technicien et homme à tout faire que comme conseiller culturel, et elle admettrait sans doute qu'il ait hésité à révéler l'histoire familiale à une inconnue.

Il tâcha de trouver un point de départ.

— Je suppose que votre famille a accueilli la nouvelle avec intérêt, hier soir ?

Il ne l'avait pas espionnée ; elle parlait à son fils devant lui lorsqu'il était sorti sur le pont pour dormir.

Grant fronça les sourcils.

— La nouvelle ? Les séquences d'ADN des pigeons ? Je n'ai pas pu en parler ; mon contrat comporte une clause de confidentialité.

Prabir en resta bouche bée.

— Mais vous...

— Vous ne devez en toucher mot à personne non plus. Surtout pas à votre sœur.

Il allait répliquer qu'il n'avait signé aucun contrat pour sa part, mais s'avisait que lui faire comprendre qu'elle avait pu commettre une imprudence en se fiant à lui n'était pas une bonne idée.

— Je croyais que les savants partageaient leurs données.

— Bienvenue dans le monde moderne.

— Et ça vous plaît ?

— Je suis folle de joie. J'adore me bâillonner.

Irritée, Grant cueillit quelque chose qui rampait sur la manche de son T-shirt.

— Pourquoi avoir accepté, alors ? Pourquoi avoir signé le contrat ? Vous n'auriez pas pu vous joindre à l'expédition de l'université ?

— Je ne suis pas professeur. Tous les membres de cette expédition perçoivent un salaire... à part les esclaves choisis parmi les étudiants, comme votre sœur. Dans l'hypothèse, des plus improbables, où ils m'auraient laissée me joindre à eux, j'aurais dû payer pour le privilège. J'aime mon travail, mais je ne le fais pas par charité. J'ai une famille à nourrir.

Prabir n'entendait pas pratiquer une autopsie sur les choix de carrière de quelqu'un d'autre.

— Et combien de temps le bâillon reste-t-il en place ?

— Ça dépend. Les avocats me donneront peut-être la permission de publier quelques trucs d'ici deux mois. Pour d'autres, ça pourrait prendre des années.

Il songea soudain que ses parents n'avaient rien publié durant leurs années sur l'île. Ils touchaient de l'argent de Silk Rainbow. Ils avaient dû conclure un marché similaire.

Grant fronça les sourcils.

— Ça va ?

— Juste une crampe.

— Vous ne comptez pas démissionner par dégoût ?

— Non.

Il n'aurait pas dû s'en ressentir à ce point. Ils avaient accepté un compromis pour effectuer un travail qui, sinon, n'aurait jamais été fait. *Quand avait-il commencé à penser à eux comme à des icônes, parfaits, immaculés ?*

Grant repartit vers le bateau.

— Il y a de nouvelles règles, toutefois, lui lança Prabir. Le premier sorti de l'eau prépare le petit déjeuner.

Grant avait choisi, pour prélever des échantillons, six petites îles disposées en un arc de cercle orienté au sud-est entre les îles Banda et les îles Kai. Toutes étaient inhabitées, à moins qu'elles n'abritent des villages si minuscules qu'ils avaient échappé aux cartographes officiels. La troisième se situait à soixante-dix kilomètres au nord-est de la Têranésie, elle-même un peu plus éloignée des îles Tanimbar au sud ; si elle avait figuré sur les cartes quand Prabir était enfant, Madhusree et lui auraient pu s'y retrouver échoués.

Lorsqu'il s'était joint à Grant sur Ambon, il avait pensé l'« orienter » vers la source des mutations ; ses chances, en fait, étaient nulles, mais elle avait choisi seule un itinéraire qui les rapprochait de sa destination autant qu'il le désirait. Il ne pouvait qu'espérer que l'expédition des biologistes ait effectué des découvertes l'attirant dans la même direction ; il lui semblait naïf, à présent, de croire que Madhusree – de par sa position au plus bas de la hiérarchie universitaire – ait influencé un bateau entier d'experts armés chacun de ses propres théories et de ses propres projets.

Ils quittèrent Banda Harbour en début d'après-midi, et le jour finissait lorsqu'ils atteignirent la première île sur leur trajet. Ils jetèrent l'ancre à cent mètres du rivage pour passer la soirée à récupérer en se distrayant sur le net. À la grande surprise de Prabir, Grant se révéla aussi amatrice de musique malgache que lui, et plus calée. Au bout d'un moment, il renonça à essayer de reconnaître avant elle les artistes et les titres qu'ils écoutaient, et se laissa éblouir par son érudition.

Soudain, elle cilla.

— Dix heures moins le quart ! J'ai promis à Michael de l'appeler pendant son déjeuner.

Il sortit sur le pont pour lui donner un peu d'intimité et, assis sur la rambarde de proue en se balançant un peu pour garder son équilibre, se remémora le son du *vahila*.

S'il se tourmentait trop, il ne le ferait jamais. Il sortit son bloc-notes et pressa trois boutons d'affilée. Sur l'écran, Felix leva les yeux sur lui avec un large sourire.

— Comment va ?

Prabir haussa les épaules.

— C'était curieux, de se retrouver ici, au début. Bon, je m'habitue. Et ton boulot ?

— Mortel. Je suis écoeuré que tu oses même poser la question. Des traces de Madhusree ?

— Pas encore. Je crois qu'on a pris la même direction, mais il me faudra un coup de chance pour la rattraper.

— Je pourrais l'appeler et lui dire que tu es en chemin, proposa Felix d'une voix hésitante. Elle ne risque pas de te forcer à rentrer, au point où tu en es, et en admettant qu'elle y tienne. Elle prendrait peut-être mieux la chose si elle était prévenue.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Tu préfères débarquer à l'improviste ?

Prabir réfléchit sérieusement à la suggestion. Pourquoi risquer de la vexer, cependant, puisqu'il n'y avait aucune garantie que leurs chemins se croisent ?

— Ne te fais pas de souci, dit-il. Si on se rencontre, on se débrouillera. Sinon, je lui avouerai tout à Toronto, et elle rira et me pardonnera sur-le-champ.

Il raconta tout ce qu'il put sur les pigeons de Banda ; Felix ne parut ni surpris ni offusqué de devoir se passer d'informations sur les séquences d'ADN et bavarda pendant près d'une demi-heure, jusqu'au moment où il dut regarnir les réservoirs de réactif du goutte-à-goutte automatisé.

Lorsque la fenêtre se ferma et que Prabir releva la tête et se trouva dans une obscurité totale du fait que ses yeux restaient accommodés à la brillance de l'écran, il éprouva une sensation d'indicible étrangeté. Il ne s'agissait pas juste d'un accès de

solitude ; il doutait même qu'elle ait quoi que ce soit à voir avec Felix. C'était plutôt le résultat de la coupure de la communication, de l'effacement progressif de l'image, de l'effondrement de l'illusion, qui le laissaient sans rien d'autre que les ténèbres absolues et le balancement mécanique de la mer.

Juché sur sa rambarde à regarder Grant sourire et rire dans la cabine, il attendit que l'impression se dissipe.

Ils firent le tour de l'île, en sondant le récif à l'aide du sonar, jusqu'à découvrir un accès sûr vers une petite plage. Grant ancra le bateau par un mètre de fond, et ils gagnèrent le rivage à pied. Prabir sursauta lorsqu'il baissa les yeux sur le sable fin, blanc comme l'os, mais il laissa la sensation de familiarité l'envahir sans y résister ni en chercher l'origine.

Il dénicha un coin d'ombre et s'assit pour chausser ses bottes en plissant les paupières face à l'eau scintillante. La vue, argent sur fond turquoise, ne se différenciait guère de mille autres. Le souvenir allait plus loin que la vision : en resserrant ses lacets, il s'avisa d'une aisance déconcertante dans ses membres, d'une assurance purement physique sous les maux que l'équipée dans la plantation lui avait valus et qui se dissipaient peu à peu. Il ne lui avait certes pas suffi de quelques longueurs dans le port de Banda pour recouvrer tout son ressort enfantin, pourtant son corps devait, à un certain niveau, garder la mémoire des sensations que lui procurait jadis le fait de nager dans cette mer tous les jours.

— Vous êtes prêt ? lança Grant.

Elle désigna le détecteur de mines clipé à sa ceinture. Prabir pressa la touche d'autotest de son propre appareil ; un carillon rassurant tinta et un témoin vert s'alluma, aussi mystérieux l'un que l'autre.

L'île entière n'était qu'une jungle basse, dont l'humus était pris au piège par du corail mort qui avait dû pousser sur un pic volcanique submergé. Ils avaient à peine dépassé le premier palmier qu'un nuage de petites mouches s'abattait sur eux et entreprenait de les dévorer.

Ils battirent en retraite sur la plage. Grant s'abrita les yeux d'une main tandis que Prabir lui tournait autour avec le vaporisateur de répulsif anti-insectes. Sa tension lui semblait disproportionnée par rapport à la gêne ; il ne sentait même pas le produit.

— Vous n'êtes pas allergique à ce truc-là, au moins ?

Il lut les précautions d'emploi sur la bombe ; si Grant faisait un choc anaphylactique, il se précipiterait sur l'armoire à pharmacie.

— Non, mais c'est froid.

Ils permutèrent, et Prabir ne tarda pas à découvrir qu'elle ne plaisantait pas ; le solvant s'évaporait si vite qu'on avait l'impression d'être aspergé de glace fine.

— Si on se modifiait pour suer de l'alcool isopropyle, l'humidité n'aurait plus aucune incidence sur l'efficacité du procédé. Qu'est-ce que vous en dites ?

*Vivement la révolution.* Celle-ci, toutefois, prenait son temps.

— J'en dis que vous êtes marteau.

Ils s'engagèrent de nouveau dans la jungle. Ce fut au tour des insectes de battre en retraite ; le sous-bois était encore plus impénétrable que sur Bandanaira : des arbustes épineux comme il n'en avait encore jamais vu se mêlaient aux fougères. Il coupa une des branches armées de pointes, à l'aspect de vieux cuir, et la montra à Grant.

— À quoi servent les épines ? Je sais qu'il existe plein d'oiseaux qui mangent les racines nouvelles, mais que peut-il bien y avoir ici qui essaierait de manger quelque chose d'aussi vieux et d'aussi dur ?

Grant se rembrunit.

— Aucune idée. Pour ce que j'en sais, tous les lézards de ces îles sont insectivores. On ne trouve des cerfs que là où les humains les ont introduits. Si vous voulez bien garder ce truc-là, je tâcherai de l'identifier plus tard.

Prabir laissa tomber le bout de bois dans son sac à dos.

— Vous croyez que le phénomène pourrait affecter une plante, aussi ?

— Elle a dû arriver portée par le vent. (Tout à coup, elle l'empoigna par l'épaule.) Regardez !

À dix mètres d'eux, un cacatoès noir de jais identique à celui qu'ils avaient vu à Ambon les observait, perché sur une branche.

— Un point pour l'hypothèse de la migration, nota Prabir.

Grant campait sur ses positions.

— Si, sur Bandanaira, quatre espèces ont pu converger au point de devenir indiscernables, je vois mal pourquoi un phénomène semblable ne pourrait pas se produire indépendamment ici et sur Ambon.

Prabir scruta l'oiseau avec inquiétude. Non seulement les dents enchâssées s'ajustaient avec précision, mais leur implantation se limitait aux côtés du bec, là où les mâchoires supérieure et inférieure se rencontraient ; la pointe incurvée n'en avait pas. Même si elles n'offraient aucun atout précis, elles ne poussaient nulle part où elles n'auraient servi à rien, faute d'un appui pour couper et mâcher, or la spécialisation du bec, adaptée au régime du cacatoès noir ordinaire, avait dû évoluer bien après que ses ancêtres eurent renoncé à leurs dents : comment, donc, les vieux gènes reptiliens censément responsables de leur réapparition avaient-ils su les implanter si efficacement ? Pourquoi deux ensembles de gènes qui ne s'étaient jamais exprimés auparavant par le biais du même animal interagissaient-ils dans une telle harmonie ?

Grant visa avec le pistolet hypodermique et la fléchette trouva sa cible, mais n'agit pas aussi vite que sur les pigeons beaucoup plus légers. Le cacatoès s'envola de son perchoir avec un glapissement outragé, ses joues rouges dépourvues de plumes virant au bleu, piqua droit sur eux et faillit bien les atteindre avant de décrocher.

Prabir s'avança pour le retrouver dans le sous-bois en suivant la trajectoire de sa chute présente à sa mémoire ; Grant se joignit à lui. Ils passèrent les fourrés au crible cinq minutes durant sans trouver quoi que ce soit : l'oiseau devait peser assez pour tomber au sol à travers la végétation.

Soudain, Grant poussa un juron.

Prabir se redressa.

— Quoi ?

Elle écartait branches et feuillage à deux mains. Peut-être s'irritait-elle de ne pouvoir saisir ce qu'elle avait trouvé.

— Venez jeter un coup d'œil, dit-elle.

Il s'exécuta. De minuscules fourmis noires grouillaient sur la créature immobile, à présent plus rose que noire. Elles l'avaient déjà à moitié dévorée.

— Il ressemblait à une charogne quand il s'est abattu ?

— Pas vraiment, convint Prabir.

Il tendit la main avec précaution ; il n'avait guère envie de disputer leur dîner à ces fourmis, mais ce serait bien trop laborieux d'abandonner le spécimen et d'en chercher un autre chaque fois qu'un tel incident surviendrait.

— Soyez prudent, lui conseilla Grant inutilement.

Il saisit une aile en piteux état entre le pouce et l'index, dans l'idée de secouer la carcasse. Sa main se couvrit de fourmis ; s'il lâcha l'oiseau mort et en écrasa la plupart en un instant, les survivantes continuèrent de lui faire quelque chose d'atrocement douloureux, morsures ou piqûres – elles étaient si petites qu'il n'arrivait pas à les discerner.

Grant sortit le répulsif et lui aspergea la main ; ils n'avaient pas cru bon jusque-là d'être aussi minutieux. Le solvant lui infligea une douleur cuisante, tant sa peau était attaquée.

— Ça va ?

— Oui, oui.

Sa main l'élançait, mais, s'il avait été piqué, il ne semblait pas souffrir d'une réaction systémique.

Grant vaporisa du répulsif sur sa main droite à elle et sur la carcasse, puis cassa une branche d'un buisson et s'en servit comme d'un crochet. Même s'il ne restait guère de chair sur le cacatoès, cela suffirait pour l'analyse d'ADN.

— Au moins, ce n'étaient pas des fourmis légionnaires, plaisanta-t-elle. On aurait eu du pot de récupérer quoi que ce soit.



Prabir scruta le sol avec nervosité.

— Oui, quoique je n'aurais pas cru être au Guatemala.

Même si son microdiffuseur lui avait permis à l'époque d'avoir une vision édulcorée des insectes de Têranésie, il savait sans doute possible qu'ils ne s'étaient jamais montrés aussi agressifs.

— Si tout le phénomène constitue une réaction à des dégâts génétiques, ajouta-t-il, est-ce qu'il n'aurait pas dû apparaître dans certaines expériences ? On irradie les mouches des fruits depuis un siècle, à toutes les doses possibles et imaginables.

Grant avait de l'avance sur lui.

— Il a pu le faire, mais il serait difficile de distinguer entre deux ou trois caractères individuels récupérés et des mutations véritablement fortuites. Si l'organisme entier régressait vers une forme archaïque, n'importe quel paléoentomologiste compétent l'identifierait aussitôt. À mon avis, ce qui explique les déplacements d'organes chez certains de ces mutants, c'est qu'une partie de l'embryologie se modifie de manière asynchrone par rapport au reste ; le résultat, sans être nocif – il conserve assez de caractères –, induit un plan d'organisation qui n'est ni moderne *ni* archaïque.

— D'accord. (Bien que Prabir ne voie toujours pas comment les dents du cacatoès se retrouvaient placées de façon aussi efficace, il ne maîtrisait pas suffisamment bien le sujet pour discuter ce point.) Pourtant, si vous étudiez l'ADN originel des pigeons qui vivaient jadis sur Bandanaira, vous pouvez savoir d'où proviennent les caractères ressuscités ? Désigner les séquences nettoyées et réactivées chez les oiseaux qu'on a vus ?

Grant secoua la tête.

— Je doute d'y parvenir avant de découvrir comment le processus de réparation fonctionne. La séquence pourrait être excisée, puis insérée à un autre emplacement, et même explorer tout le génome en quête de concordances partielles ne permettrait peut-être pas de la trouver.

Prabir y réfléchit.

— Ce dont vous avez besoin, donc, c'est de surprendre le phénomène en train de s'accomplir ? Au lieu de voir le génome « avant » et « après », il nous faudrait dénicher un animal où le processus serait encore en cours...

— Dans l'idéal, exactement. Mais j'ignore comment on le reconnaîtrait. Je ne sais pas ce qu'il faudrait chercher.

Lui non plus. Cependant, où le processus aurait-il été le plus fréquent et le plus manifeste sinon sur l'île où il avait eu lieu à l'origine ?

Craindre encore que Grant lui en veuille était absurde ; ils étaient amis, désormais, non ? Et même si son mensonge l'irritait, jamais elle ne l'abandonnerait ici.

Madhusree avait juré de se taire. Que penserait-elle s'il rompait le silence le premier, sans lui demander son avis ? Et si Grant battait l'expédition avec l'aide de Prabir, la découverte resterait la propriété de son mécène au lieu de tomber dans le domaine public.

— Donc, tout ce qu'on peut faire, c'est collecter le plus d'échantillons possible, et parier sur un coup de chance ?

Grant carra les épaules, image du stoïcisme.

— Tout juste. Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, il ne reste qu'à exagérer.

Ils séjournèrent sur l'île pendant six jours. Même si Prabir n'en vint jamais à apprécier la corvée, il tirait consolation du fait qu'il était si fatigué chaque soir qu'il s'endormait dès qu'il se retrouvait en position horizontale. Ils découvrirent vingt-trois nouvelles espèces d'animaux et de végétaux, même si Grant souligna qu'il y avait de fortes chances pour qu'une ou deux d'entre elles aient simplement échappé aux bases de données taxinomiques.

La deuxième île se situait à une demi-journée de navigation. Moins d'une heure après avoir débarqué, ils avaient vu ce qui semblait bien être les mêmes épineux, les mêmes mouches, et les mêmes fourmis.

Ils s'enfoncèrent dans la jungle, et restèrent en vue l'un de l'autre, tout en collectant leurs échantillons séparément. Prabir avait improvisé un logiciel qui extrayait les images de la caméra de son bloc-notes et les comparait aux espèces répertoriées dans les bases de données principales, méthode que Grant dédaigna ; elle ne possédait aucune connaissance encyclopédique de la vie sauvage originale à la région, mais paraissait avoir acquis le talent de repérer des indices subtils liés à l'anatomie ou à la coloration. Le soir venu, lorsqu'ils avaient jugé à la lueur des résultats du séquençage leurs taux de réussite respectifs, ceux-ci s'étaient révélés équivalents.

Il s'arrêta près d'une orchidée blanche, dont l'unique fleur en forme de cloche mesurait cinquante centimètres de diamètre. Son épaisse tige verte enroulée autour d'un tronc d'arbre se terminait par un écheveau de racines blanches agrippées à l'écorce – couvertes de lichens et exposées à l'air libre. Il y avait un insecte, un scarabée aux ailes d'un vert iridescent, posé dans la corolle de la fleur. Il s'accroupit pour l'étudier de plus près ; il était presque sûr qu'il relevait d'une espèce dont Grant avait découvert sur l'île précédente qu'elle était modifiée. Mieux valait le prélever, dans ce cas, à fins de comparaison.

Il aspergea le scarabée d'insecticide, attendit quelques secondes... Pas de danse de mort, aucune des convulsions habituelles. Il le saisit par les flancs et tenta de le déloger, mais il paraissait ancré au pétale.

Ses pétales glissant sans heurt les uns sur les autres, l'orchidée commença à se refermer. Prabir retira sa main, et la fleur suivit le mouvement : la sécrétion gluante qui avait piégé l'insecte avait également collé les doigts de Prabir à sa carapace. Il éclata de rire.

— Manger ! Manger !

Il eut beau empoigner la tige et tâcher de se dégager en écartant les mains brusquement, il n'était pas assez fort pour vaincre l'adhésif ou arracher la plante. Il avait l'impression d'être fixé par de la colle forte à une grosse corde cerclant le tronc d'arbre.

La fleur englobait à présent son avant-bras et l'action réflexe n'avait toujours pas cessé. Il s'efforça de garder son calme : il fallait des jours, voire des semaines aux droseras et aux sarracénies pour digérer quelques mouches ; il ne risquait pas d'être aspergé d'un produit qui mettrait ses os à nu. Il sortit son canif à tâtons et attaqua un des pétales, aussi dur et fibreux qu'une feuille de palmier. Une fois qu'il l'eut percé, il réussit à le scier sans trop de mal et le découpa autour du scarabée. L'orchidée se rouvrit aussitôt, peut-être parce qu'il avait retiré la source du signal d'attachement. Pourquoi ne s'était-elle pas refermée sur l'insecte seul ?

Grant devait l'avoir vu se débattre ; elle approcha d'un air inquiet qui devint un sourire interrogateur lorsqu'elle eut constaté qu'il n'était pas blessé.

À l'aide de la lame du canif, il parvint à détacher un de ses doigts du scarabée. Grant lui prit la main et examina ce qui restait collé à son pouce.

— Extraordinaire.

— Vous permettez ? (Prabir retira sa main.) Si vous voulez bien patienter cinq secondes, vous pourrez l'étudier comme il faut.

Il inséra la pointe de la lame entre peau et carapace, et délogea enfin l'insecte, auquel un fragment de pétale restait attaché.

Grant le prit et l'examina.

— J'avais raison. Il s'agit d'un leurre.

— Vous plaisantez. (Prabir le lui reprit et le brandit devant la lumière pour étudier le pétale de profil. Ce qu'il prenait pour un insecte était un nodule savamment coloré qui faisait partie de la plante.) Un scarabée vient à passer et essaie de copuler avec ça ?

— Ou une autre bestiole croit qu'elle va manger le « scarabée ». Les orchidées ont souvent un pétale entier qui ressemble à une guêpe ou à une abeille femelle, comme leurre destiné à favoriser la pollinisation. Avec un adhésif pareil, j'ai du mal à concevoir que le résultat final consiste en un saupoudrage de pollen, toutefois.

Prabir réexamina la fleur endommagée. Il ne vit pas de flaque de suc digestif au fond de la corolle. Elle aurait peut-être sécrété le produit si elle avait pu se refermer tout à fait.

Il rendit le leurre à Grant.

— Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à cette espèce modifiée que vous avez collectée il y a quelques jours ?

— Élytres vert sombre brillant, deux centimètres de long ? Vous avez idée du nombre de scarabées qui répondent à cette description ?

— Je pense qu'il est identique. (Prabir attendit qu'elle le contredise, mais elle resta muette.) La coïncidence serait un peu grosse, si c'était le cas, non ? Qu'un processus qui réveille de vieux gènes chez cette orchidée se synchronise à ce point avec le processus comparable chez le scarabée...

— Et s'ils cohabitent ici depuis des millions d'années ? Serait-ce inconcevable que deux caractères recouverts indépendamment révèlent un mimétisme archaïque ?

— Je croyais que le scarabée ne ressemblerait pas tout à fait à l'un de ses ancêtres. Que, selon vous, l'embryologie mixte produisait des plans d'organisation distordus.

— Le leurre pourrait être distordu, lui aussi.

— Bien sûr. Mais de la même manière ? Alors que sa morphogenèse est complètement différente ?

Grant le dévisagea d'un air irrité.

— Je ne pense pas qu'ils se ressemblent tant que ça.

Ils avaient tout photographié ; pas besoin d'attendre le retour sur le bateau pour comparer. Il afficha l'image et lui tendit le bloc-notes. Elle l'observa pendant une minute.

— Vous avez raison, admit-elle. Ils sont très proches. (Elle leva les yeux de l'écran.) Et je ne peux pas l'expliquer.

Il hocha la tête d'un air grave.

— Ne vous faites pas de souci ; vous y arriverez. Votre hypothèse reste la seule que j'ai entendue qui présente un quelconque intérêt.

— Comparée à la théorie en vogue de Paul Sutton sur l'écotropie divine cosmique ? répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Je ne parlais pas de ça. La dernière fois que j'en ai discuté avec Madhusree, tous ses collègues de l'université séchaient eux aussi. Vous gardez donc l'avantage sur eux.

Grant lui adressa un sourire las.

— Merci pour le vote de confiance, mais rappelez-vous le temps qu'il m'a fallu pour émettre cette hypothèse. Vous croyez réellement que ces gens-là auraient été plus francs avec votre sœur ?

La troisième île était la plus vaste des six choisies par Grant : près de trois kilomètres de long. Deux semaines plus tôt, le Prabir urbanisé aurait songé que ce n'était rien ; il parcourait souvent cette distance dans Toronto pendant sa pause déjeuner. Toutefois, sa surface était huit fois plus grande que le total des deux îles qu'ils avaient arpentées tant bien que mal pendant six jours chacune et, lorsqu'il vit la jungle touffue qui s'étendait de la plage aux collines boisées, il en mesura soudain l'échelle. Sa réaction lui parut plus viscérale que tout ce qu'il avait pu éprouver en survolant un océan ou un continent. Sans doute parce que Grant tiendrait à récolter des échantillons mètre carré par mètre carré.

À l'approche de l'île, ils dénichèrent une brèche dans le récif droit devant, ou presque. L'après-midi finissait, pourtant Prabir obtint qu'ils prennent un plein jour de congé avant de gagner le rivage. Ils passèrent trois heures à explorer le récif au tuba et à le filmer, sans prélever de spécimens : le permis de Grant ne concernait pas la faune et la flore marines. Et, jusqu'alors, aucune preuve ne démontrait que les mutations agissaient autrement.

Prabir ne put s'empêcher d'éprouver une impression de sérénité dans l'eau illuminée par le soleil ; il était impossible de rester insensible aux poissons du récif et à leurs couleurs vives ou aux anatomies bizarres des invertébrés accrochés au corail. Ici tout était beau et étranger, fascinant et lointain. Mille larves de poissons, délicates et translucides, pouvaient mourir sous ses yeux

sans éveiller en lui la moindre compassion, à la différence d'un poussin ou d'un souriceau sous le bec d'un faucon. C'était cette distance qui rendait ce spectacle plus pur que tout ce qu'on pouvait voir à terre : la même lutte cruelle pour la vie semblait réduite à un ballet. Si ses racines étaient ici, il n'en avait pas conscience ; son corps avait édifié sa propre mer apprivoisée et réussi son évasion vers un autre monde, aussi sûrement que s'il s'était élevé dans l'espace interstellaire, et ce depuis beaucoup trop longtemps pour que lui s'en souvienne.

Assis sur le pont près de Grant, sans mot dire, alors que l'eau salée séchait sur sa peau, Prabir était calme, lucide, et plein d'espoir. Le passé n'avait rien d'une ancre inamovible. La conception l'emportait toujours sur l'évolution. On aurait toujours la possibilité de prendre ce qui était nécessaire, ce qui était bon, de larguer les amarres et de continuer sa route.

La jungle se révéla aussi luxuriante que toutes celles que Prabir avait vues. Sans étayer son impression par un comptage d'espèces, il la jugea également appauvrie. Si les épineux et les orchidées géantes abondaient, il n'y avait rien d'autre qui leur ressemble : aucun parent proche. Peut-être la théorie de Grant avait-elle du mal à expliquer le reste du phénomène, pourtant, il semblait que les lignées survivantes ne pouvaient pas remonter le temps sans perdre en variété, et, ici, où que l'on tourne son regard, on voyait presque les goulets d'étranglement ancestraux.

Grant l'appela. Elle avait trouvé le cadavre d'un petit oiseau pris dans une corolle fermée ; seules les plumes bleu vif de sa queue dépassaient.

— J'aurais préféré que vous évitiez de me le montrer.

— Un homme averti en vaut deux. Ce que je voudrais savoir, c'est...

Elle plongea son couteau dans les pétales et taillada le linceul.

Des fourmis jaillirent par la brèche. Quand la lame se retira, le squelette de l'oiseau tomba par la déchirure à son tour et resta pendu à l'orchidée. Il grouillait d'insectes.

Elle prit une profonde inspiration.

— D'accord, mais ne s'agit-il que d'opportunisme ?

La tige, creuse, regorgeait de fourmis. Grant tendit la caméra à Prabir qui enregistra toute la séance de dissection. Elle suivit la tige le long de cinq révolutions autour du tronc jusqu'à exposer toute la colonie, ses cavités pleines d'œufs blancs écumants et sa reine bouffie de la taille d'un pouce.

— Qu'est-ce que la fleur en retire comme avantage ?

— Des miettes de nourriture, des excréments. À moins que les fourmis ne lui fournissent un produit spécifique, une sécrétion conçue pour la garder heureuse et en bonne forme.

Visiblement ravie, Grant ajouta pourtant, avec regret :

— Quelqu'un va consacrer sa vie à ça.

— Pourquoi pas vous ?

Elle haussa les épaules.

— Demander la charité à des fondations pour effectuer un travail aussi beau qu'inutile ? Très peu pour moi.

Prabir eut envie de l'empoigner par les épaules et de la secouer ; elle faisait preuve de défaitisme.

— D'ici quelques années, vous aurez peut-être changé d'avis. Lorsque la pression financière se sera amoindrie...

Elle se rembrunit.

— Ne commencez pas à organiser ma vie, je déteste ça. Pas étonnant que votre sœur se soit enfuie de chez vous.

Il s'accroupit près de l'orchidée.

— Le mimétisme, puis la symbiose. Vos enzymes de recouvrement de gènes font mouche à cinquante millions d'années de distance.

— Et ne jubilez pas, ça ne vous sied guère. Je l'admets, il se passe ici quelque chose qui dépasse mon entendement.

— Je crois toujours que votre idée de base est juste. Il faut des milliers d'années à des gènes fonctionnels pour se développer. S'ils surgissent du jour au lendemain, c'est que l'organisme triche : « En voilà un que j'avais déjà préparé. » Vous voyez une autre solution ?



Grant sembla d'abord prête à accepter son hypothèse, puis elle secoua la tête.

— Je n'ai pas de réponse, mais on dirait que je rate un point fondamental. Des oiseaux parfaitement camouflés en l'absence de prédateurs. Des plantes épineuses en l'absence d'herbivores. Autant de loupés que de coups au but. Mais même les loupés sont trop *précis*.

Elle s'accroupit près de lui. Avec méthode, les fourmis raccommodaient la déchirure de la tige en sécrétant un matériau d'aspect similaire au papier mâché mille fois plus vite qu'une plante aurait pu générer du tissu neuf.

— Vous n'aimeriez pas pouvoir les interroger ? reprit-elle. Quand se sont-ils réunis pour tout mettre au point ? Pourquoi ont-ils arrêté ? Pourquoi ont-ils recommencé ? Qu'est-ce qui nous échappe ?

Ils atteignirent la zone de mangrove en fin de matinée le lendemain. Ils se trouvaient un bon kilomètre à l'intérieur des terres, mais une vallée étroite courait du cœur de la jungle à la côte, vallée dont le fond était le lit d'un prétendu fleuve qui ne récupérerait pas assez d'eaux de ruissellement pour que son débit s'oppose à la remontée de la marée. À marée basse, quelques heures plus tard, les arbres halophiles se retrouveraient au sec sur une étendue de boue salée ; pour l'heure, toute la région était inondée.

Elle scruta l'amas de branches et de racines aériennes.

— Cent mètres de large. On doit pouvoir passer sans grande difficulté.

— Et fixer l'heure de notre retour pour retraverser à marée basse ?

— Oui.

Prabir jugeait cette partie de l'exploration effroyable ; à tout prendre, il préférait l'effectuer tant qu'il lui restait assez d'énergie.

Il s'assura de nouveau que tous les tubes à échantillon qu'il transportait étaient scellés ; sa montre et son bloc-notes étaient

étanches. Il ne lui parut pas utile de se dévêtir ; ses habits se retrouveraient enduits de vase où qu'ils soient, et il préférait qu'ils le protègent des égratignures et des échardes que lui infligeraient les racines.

Grant avança jusqu'à ce que l'eau atteigne ses genoux. Il la suivit, avec l'impression de mimer la marche à pied, tant il devait exagérer ses pas pour extirper ses bottes de la vase. Le limon opacifiait l'eau, du moins là où on la voyait, car elle disparaissait en grande partie sous une pellicule de feuilles mortes et d'algues. L'odeur de sel et de pourriture, quoique forte – il lui semblait humer du compost auquel on aurait ajouté du varech pour faire bonne mesure –, n'avait rien d'accablant ni d'écoeçant. Prabir avait respiré bien pire ailleurs dans la forêt.

Les racines en saillie des palétuviers étaient parsemées d'escargots, mais il repéra aussi des crabes minuscules, brun sur brun. Des nuées de mites et de moustiques approchèrent puis reculèrent ; au moins, le répulsif restait efficace. Les arbres mesuraient vingt ou trente mètres de haut ; lever les yeux vers des branches décorées de petites fleurs blanches et de minuscules fruits verts avant de les baisser vers ce qui n'évoquait rien tant qu'une mer sale donnait l'impression bizarre d'arpenter une forêt surgie au milieu de l'océan.

La vase était gênante, mais pas traîtresse ; les racines de palétuvier, dissimulées sous l'eau, étaient beaucoup plus pernicieuses. Chaque fois qu'il estimait savoir juger où se trouvait un terrain dégagé entre deux troncs, il butait sur une racine et se meurtrissait le tibia. L'eau lui montait au-dessus de la taille, désormais, et les indices offerts par les racines émergées devenaient plus malaisés à interpréter. Il avait commencé par suivre Grant pas à pas, quitte à la laisser sans honte ouvrir la route, mais il s'était déconcentré, et il avait contourné par l'autre flanc un obstacle immergé. À présent, leurs trajectoires divergeaient toujours davantage, et chacun se frayait son chemin distinct dans le labyrinthe englouti.

Elle le héla.

— Hé ! Attention !

Prabir regarda alentour ; un serpent noir d'un mètre de long strié d'étroites bandes jaunes nageait dans sa direction. Il examina l'enchevêtrement de bois flotté autour du tronc le plus proche, pour y trouver un bâton fourchu qui l'aiderait à tenir l'animal à distance, mais ce dernier se détourna de son plein gré en cillant de ses yeux verts elliptiques semblables à ceux d'un chat.

La profondeur de l'eau augmenta ; il en avait jusqu'en haut du torse, maintenant. Les arbres poussaient moins dru, sans que la visibilité en soit améliorée. Grant, qui lui rendait quelques centimètres, en avait jusqu'au menton, ou presque.

— La prochaine fois, lui lança-t-il, on triche et on fait le tour en bateau !

— Avec ma bénédiction !

— Je ne veux pas revenir par ici, même à marée basse. On ferait mieux de longer la plage et de traverser le bras de mer à la nage si nécessaire.

Tout à coup, Grant jura ; Prabir se dit qu'elle avait dû se cogner au même endroit deux fois de suite.

— J'en ai marre ! s'écria-t-elle. J'essaie de poursuivre à la nage, et pas plus tard que tout de suite !

Elle se pencha en avant jusqu'à perdre pied et entama une brasse lente.

Il observa l'expérience avec intérêt. Elle écartait, dans sa progression, un peu de la saleté qui flottait, quoique celle-ci continue de s'entasser autour de sa tête et de ses épaules.

— Alors ?

— J'ai connu pire. Cela dit, le courant est très fort.

Elle n'exagérait pas ; le flot la déporta au point qu'elle faillit heurter un arbre. Ça ne paraissait pas plus dangereux que de trébucher sur les racines, avec, en sus, l'avantage de la rapidité.

Grant portait des chaussures légères, en toile ; Prabir devrait ôter ses bottes pour nager. Il hésita, et se demanda si le jeu en valait la chandelle. Puis il s'accroupit, la tête dans l'eau, afin d'atteindre les lacets, mais ils étaient trop glissants, trop gorgés

d'eau pour qu'il les défasse ; ses ongles glissaient sur les deux doubles nœuds.

Il se releva, essuya d'une main la vase qui lui maculait la figure. Grant n'était plus en vue.

— Attendez-moi sur le rivage ! lança-t-il.

Un cri, affaibli par la distance :

— Oui !

Il reprit sa progression tant bien que mal, en tâchant ici et là de franchir certains obstacles à la nage. Il avait retrouvé la forme durant les deux dernières semaines au point que les excursions d'une journée entière devenaient supportables, mais passer son temps à enjamber une infinie succession de racines de palétuvier, jamais placées là où il s'attendait à les trouver, lui mettait les muscles en compote. Une fois sorti de ce cloaque, il ne passerait pas trois heures à collecter des échantillons pour Grant : ik descendrait jusqu'à l'océan, se laverait de la tête aux pieds, et se recroquevillerait sous un palmier. Comment réussissait-elle à le faire travailler autant pour rien, au-delà de son profil de poste initial de mauvais traducteur, mauvais conseiller culturel, et cuisinier de bonne tenue ?

Il aperçut, droit devant lui, une clairière herbue derrière laquelle poussaient des arbres ordinaires. Il avait toujours de l'eau jusqu'à la poitrine, mais la terre ferme ne devait plus se trouver qu'à dix ou quinze mètres.

— Grant ? s'égosilla-t-il. J'en ai soupé ! Je me mets en grève !

Si sa patronne était à portée de voix, elle ne daigna pas lui répondre.

Le sol s'éleva soudain : l'eau ne lui arrivait plus qu'à la taille, la berge était à portée de main au lieu de demeurer un mirage inaccessible. Ses tibias heurtèrent un obstacle qu'il prit pour une grosse branche abattue. Il recula péniblement afin de l'enjamber, et ses mollets entrèrent en contact avec un objet dont la texture et la grosseur semblaient identiques.

Il resta perplexe l'espace d'un instant. Avait-il enjambé la première branche sans même la remarquer ?

Puis l'intervalle entre les deux obstacles se réduisit et il comprit qu'ils n'en faisaient qu'un.

Il retira vite son pied droit de l'anneau qui se resserrait et chercha à tâtons un lieu sûr où le poser. Alors qu'il entra en contact avec de la vase, le serpent, qui se contorsionnait, entraîna sa jambe gauche et le déséquilibra. Il tomba, les mains plaquées sur la figure, avec un frisson de terreur – il ne voulait pas se retrouver nez à nez avec la créature, bien que ce soit le moindre de ses problèmes – et s'éloigna à la nage tant bien que mal en combattant à la fois son instinct qui le poussait à se redresser et le poids de ses bottes qui entraînait ses pieds vers le fond. Puis il sentit quelque chose filer dans l'eau devant lui et ses bras s'abattirent sur le corps du reptile qui lui barrait de nouveau le chemin.

Il recula, se remit sur pied en titubant, et déplaça juste à temps le nœud coulant de ses poumons à son abdomen. Il ne voyait rien du serpent, mais il avait jugé sa circonférence au toucher. Ce n'était pas un des paisibles pythons de quatre mètres de long qu'il nourrissait d'oiseaux dans son enfance. Adapté à l'eau salée, moitié aussi gros que son torse, celui-ci n'aurait aucun mal à gober une proie humaine.

Il ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais le cri mourut sur ses lèvres. Comment Grant aurait-elle pu lui porter secours ? Les fléchettes tranquillisantes ne pénétreraient pas l'eau et, même si elle parvenait à vider toute sa réserve dans le corps du reptile, il avait une masse corporelle des centaines de fois plus importante que le plus gros des oiseaux qu'ils avaient anesthésiés. Elle le regarderait mourir depuis la berge ou se ferait tuer en essayant de lui porter secours. Il ne pouvait pas lui infliger ça. Il ne pouvait pas la condamner à l'une de ces deux issues.

Il chercha son canif à tâtons en tremblant de peur, puis scruta l'eau avidement ; s'il parvenait à poignarder la tête du serpent, la lame pénétrerait peut-être son crâne. L'anneau glissa en souplesse sur ses hanches, en assurant sa prise. Il se basa sur le sens du mouvement pour en repérer l'origine, et aperçut une ridicule, une

vaguelette qui troublait la surface. Six mètres plus loin. Il serait ligoté jusqu'aux épaules avant que la tête arrive à sa portée.

Il poignarda le corps du serpent avec frénésie en levant haut le canif au-dessus de sa tête. La lame ricochait sur la peau. Il reprit ses esprits ; plutôt que de gaspiller son énergie dans de belles gerbes d'éclaboussures, il mit ses deux mains sous l'eau et, bandant les muscles de ses bras et de son dos, ramena le couteau vers son ventre, *sepukku* d'autodéfense. La lame creva la peau tannée et s'enfonça jusqu'à la garde. Il essaya de pratiquer une entaille et, l'espace d'un instant de vertige, se vit, triomphant, écorcher le python sur toute sa longueur. Le canif ne bougea pas ; Prabir aurait aussi bien pu s'escrimer à fendre un tronc d'arbre. Il retira la lame, et répéta le geste qui s'était révélé couronné de succès. Au moment précis où la lame frappait, le reptile se tortilla de nouveau et le couteau lui échappa.

Il se pencha pour le chercher. De nouveau, le serpent le déséquilibra et l'immergea. Prabir eut beau tâtonner dans la vase, il ne trouva pas le canif. Il releva la tête, se cambra, sortit sa bouche de l'eau, reprit une respiration crachotante. La ridule révélatrice passait une seconde fois devant lui ; le serpent avait presque terminé de s'enrouler encore autour de lui. *Grant trouverait peut-être le moyen d'atteindre sa tête. De l'attaquer sans mettre sa vie à elle en danger.*

Et si elle ne le trouvait pas ?

Elle ne jouerait pas les martyrs. Et si elle ne pouvait rien faire et qu'il mourait sous ses yeux, elle s'en remettrait. Ce n'était pas une gamine.

Il emplit ses poumons et hurla :

— Gra-a-a-ant ! *À l'aide !*

Le serpent avait fini par comprendre comment noyer un bipède ; Prabir le sentit changer la tension de ses muscles pour modifier l'angle des anneaux et l'entraîner sous l'eau. Il essaya de se remplir les poumons de nouveau tant qu'il en avait la possibilité, et la constriction autour du bas de sa cage thoracique l'arrêta à mi-chemin ; il lui sembla heurter un mur de briques.

Puis il coula.

Il resta sous l'eau, sans se débattre ; des phosphènes dansaient devant ses yeux. Tout allait de travers : il aurait dû sauter sur une mine dans leur jardin. La première explosion l'aurait tué sur le coup, nul n'aurait eu besoin de venir à son secours, ses parents l'auraient pleuré le restant de leur vie, mais ils auraient eu Madhusree, et elle les aurait eus, eux.

Soudain il perçut un fort bruit d'éclaboussures, rythmé. Ce n'était pas le serpent qui s'agitait : quelqu'un frappait l'eau avec un objet lourd. Le timbre changea peu à peu, comme si on tapait sur une eau de moins en moins profonde. Puis il entendit un claquement, bois contre bois.

Les muscles du reptile se relâchèrent de façon perceptible. Prabir parvint à relever la tête, aspira une goulée d'air, et entrevit le bas du corps de quelqu'un debout sur la berge. Il ne s'agissait pas de Grant, c'était une femme aux jambes nues, bronzées. Le serpent s'anima tout à coup, et l'enfonça de nouveau sous l'eau.

Tandis qu'il luttait pour aspirer une autre goulée d'air, Prabir entendit la femme entrer dans l'eau. Sa propre santé mentale ne faisait aucun doute : il savait qu'il ne souffrait pas d'hallucinations. Tout en tournant et en retournant cet étrange miracle dans sa tête, il n'éprouva aucune peur pour elle. Tout irait bien, à présent qu'ils étaient réunis.

— Il faut travailler, il faut m'aider ! dit la femme d'un ton pressant, en mauvais indonésien. Il n'est qu'assommé. Et je ne peux pas vous tirer de là toute seule.

Il réussit à s'asseoir malgré le poids mort du reptile. La femme n'était pas Madhusree.

Elle l'aida à desserrer suffisamment les anneaux pour leur échapper et grimper sur son dos. Il ne paraissait souffrir d'aucune fracture, mais l'épreuve l'avait encore plus affaibli qu'il l'aurait cru ; elle le porta jusqu'au rivage comme un petit enfant, le posa par terre avant de sortir de l'eau, saisit la grosse branche qui lui avait servi à assommer le python, puis lui tendit la main et le releva d'une secousse.

— Venez. On s'éloigne de la berge. Il ne va plus tarder à reprendre conscience.

Prabir, qui lui tenait toujours la main, la suivit, titubant. Il claquait des dents.

— Vous êtes biologiste, n'est-ce pas ? dit-il en anglais. Vous faites partie de l'expédition ?

Elle le dévisagea en fronçant les sourcils.

— Vous n'êtes pas des Moluques ? répondit-elle à son tour en anglais. Je savais qu'il n'y avait aucun village sur cette île, mais... vous êtes un scientifique ?

— Je dois bien en être un, non ? s'esclaffa-t-il.

*Tiens-t'en à ta couverture.* Ses jambes le trahirent.

Elle s'accroupit auprès de lui.

— D'accord, on se repose un petit moment puis je vous ramène au camp de base.

— Qu'est-ce que vous faisiez ici ?

Elle désigna le serpent d'un coup de menton ; sa tête reposait encore sur les racines de palétuvier entre lesquelles elle l'avait acculé, mais il paraissait reprendre conscience.

— J'observais ce genre de bestioles, entre autres. Je préfère quand même ne pas les voir d'aussi près que vous. (Elle eut un sourire incertain.) Vous avez eu du pot, ajouta-t-elle. Étant donné qu'il avait déjà capturé une proie, je n'étais pas sûre qu'imiter un animal en détresse, même la plus extrême, suffirait à attirer son attention. Il y aurait un papier à écrire sur les stimuli anormaux opposés aux signaux d'inhibition.

Le serpent glissa, comme soûl, à bas des racines et son corps refit surface, en décrivant une sinusoïde horizontale tandis qu'il s'éloignait à la nage. Il devait mesurer au moins vingt mètres de long.

— Que mangent ces animaux ? s'enquit Prabir d'un air engourdi. On ne doit pas croiser tellement de touristes.

— Ils se nourrissent surtout de cochons sauvages, je crois. Mais j'en ai même vu s'attaquer à un crocodile d'eau salée. Il cilla, et sauta sur ses pieds.



— Il y a des crocodiles ? Mon amie est encore là-bas ! (Il repartit en courant vers le rivage.) Martha ? *Martha !*

Grant sortit soudain de la jungle derrière lui. Elle parut tout d'abord disposée à lui reprocher son retard sur le mode ironique, puis aperçut son sauveur. Elle marqua une pause, comme pour attendre des présentations, et s'en chargea elle-même en fin de compte.

— Martha Grant. Je suis avec Prabir, on a été séparés.

— Seli Ojany.

Elles s'avancèrent l'une vers l'autre pour se serrer la main. Grant se tourna vers Prabir d'un air interrogateur. Elle devait sentir qu'elle manquait un détail important, mais il ne savait pas par où commencer. Si le python n'avait pas fui, il se serait contenté de le désigner et de mimer le reste.

Ojany le dévisageait, elle aussi, incrédule.

— Vous n'êtes tout de même pas Prabir Suresh ? Le frère de Madhusree ?

— Si.

— Vous l'avez suivie jusqu'ici depuis Toronto ?

— Oui.

Ojany lui adressa un large sourire enjoué.

— Vous allez avoir des embêtements !

# **Cinquième partie**

## 10.

Le bateau de l'expédition était ancré hors du récif ; les biologistes avaient touché terre à bord de canots et dressé une demi-douzaine de tentes sur une plaine herbue non loin de la plage. En ce milieu d'après-midi, le camp était désert, ou peu s'en fallait ; presque tout le monde se trouvait encore sur le terrain. Mais un des membres de l'expédition qui prenait un jour de congé avait reçu une formation médicale ; elle examina Prabir pour vérifier qu'il ne souffrait d'aucune fracture et lui donna du glucose et un sédatif.

Tous trois, couverts de détritux végétaux et de vase, allèrent ensuite se laver dans l'océan, et Ojany leur trouva à tous des vêtements propres. Prabir tremblait encore ; on le menait partout tel un bambin.

— Venez, champion, dit Ojany. Vous pouvez prendre mon lit pour l'instant ; on s'organisera plus tard pour la nuit.

Prabir s'allongea sur le rectangle de mousse et fixa du regard le toit de la tente. Soudain, il lui revint un souvenir très vif de l'après-midi où il s'était affalé dans son hamac après être monté à mi-hauteur du volcan éteint de la Têranésie pour mesurer la distance jusqu'à l'île la plus proche. Il n'y avait rien de poignant dans le souvenir lui-même, mais la netteté de la réminiscence lui donna envie de se taper la tête par terre. S'il en avait marre de penser à ce gosse idiot, marre d'avoir été lui, il lui semblait, à chaque tentative de s'en débarrasser, qu'il essayait de se dépouiller d'une mue pour s'apercevoir qu'elle s'accrochait, pleine de nerfs et de vaisseaux sanguins vivants. Grant le secouait doucement. Le soir tombait.

— Tout le monde est à table. Vous voulez vous joindre à nous ?

Il y avait au moins trente personnes réunies au centre du camp. On avait installé des lampes-tempête et un homme servait de la nourriture tenue au chaud sur un réchaud à gaz.

— Il ne s'agit pas seulement de l'expédition, dit Grant. Un bateau de pêche est arrivé pendant que vous dormiez. Il semble qu'il y a eu des fuites à Ambon. Quelques personnes ont payé leur passage jusqu'ici.

Il la suivit dans la file d'attente et chercha Madhusree du regard. Il repéra plusieurs piliers du bar d'Ambon ; Cole, les yeux brillants dans la lumière des lampes, déambulait dans le camp en assenant des formules dignes de l'oracle de Delphes à qui voulait l'entendre.

— J'ai traqué le soleil noir sur les salins du millénaire, jusqu'au cœur de la calenture primordiale !

Grant se pencha vers Prabir et lui murmura :

— Justement, qu'on lui administre un fébrifuge !

Quand son tour arriva, il accepta volontiers une assiette de ragoût fumant dont il ne put déterminer la nature exacte, même après l'avoir goûté. Il gagna le pourtour de la petite foule pour manger, et vit Grant parler boutique avec Ojany, mais il n'était pas d'humeur à les rejoindre. Comme certains dîneurs se mettaient à improviser des sièges avec des caisses ou des sacs de couchage roulés, il avisa Madhusree, debout en compagnie de deux autres femmes ; elles bavardaient et riaient tout en mangeant. Elle le vit l'observer et soutint son regard un petit moment, d'un air neutre, sans expression de bienvenue ni de colère, avant de reprendre sa conversation. On avait dû lui annoncer la nouvelle dès son retour au camp, mais peut-être n'avait-elle pas encore décidé si elle allait ou non lui pardonner sa venue.

L'étudiant de Cole, Mike Carpenter, arriva de la tête de la file d'attente. Il se campa près de Prabir pour manger sans un mot, avant de lancer :

— Vous connaissez Sandra Lamont ?

— Pas personnellement.

— Je l’ai vue un jour, en vrai, se vanta Carpenter. Elle a une peau effroyable. Les pores, les rides, tout ressort. Ils vous lissent tout ça avec des logiciels.

— Mince alors ! Quelle honte ! Vous voulez bien m’excuser ?

Il se fraya un chemin à travers le camp. Un homme en chemise hawaïenne et chapeau de cow-boy disait avec un accent philippin à son compagnon pareillement attifé :

— ... accueillis par un dinosaure animatronique ! Une marina entièrement équipée ! Et l’accroche, ce sera : « C’est *la Terre* la planète étrangère ! »

Deux biologistes discutaient âprement sur le sujet des transposons ; l’un d’eux semblait avoir conçu, de manière indépendante, une hypothèse similaire à celle de Grant.

— ... se réintroduit dans la séquence d’un *domaine protéinique fonctionnel entier* excisé et remisé aux archives il y a des éternités...

Prabir s’approcha de Madhusree et lui effleura le bras.

— Salut, Maddy.

Elle se tourna et lui sourit, imperturbable.

— Salut.

Ses amies sourirent aussi, mais d’un air gêné.

— Voici Deborah, ajouta-t-elle, et voici Laila. Je vous présente mon frère Prabir, qui a évité de justesse d’offrir un nouvel échantillon de contenu stomacal à Seli.

Il hocha la tête en guise de salut ; tout le monde tenant une assiette, se serrer la main aurait été peu commode.

— Comment se passe le travail ? demanda-t-il.

— Bien, bien, répondit Madhusree avec aisance. On a réuni toutes sortes de données en matière de comportement, d’anatomie et d’ADN. Rien de définitif, mais on les poste sur le net, afin que tout le monde puisse se faire son opinion.

— Ah ? Il faudra que je le dise à Felix.

Elle fronça les sourcils.

— Tu ne crois pas qu’il sait déjà qu’il pouvait suivre tout ça depuis Toronto ? J’aurais pensé que c’était évident pour tout le monde, ce côté facile et pratique.

La maîtrise de soi qu’elle montrait impressionna Prabir. Même si le sous-entendu était patent, elle n’avait pas laissé la moindre note de colère gâcher sa déclaration toute innocente de prime abord.

— Je l’ignore, dit-il. Je lui poserai la question.

Elle consulta sa montre.

— Tu pourrais faire ça tout de suite. Ce serait l’heure idéale pour le joindre.

— Oui. Merci. Bonne idée.

Il salua de nouveau ses amies et se détourna. Tandis qu’il cherchait un endroit où finir son repas seul, il se sentit totalement soulagé. Il avait agi et elle lui avait dit ce qu’elle pensait de son acte qui, après coup, paraissait insignifiant. Il avait sapé la dignité de Madhusree ni plus ni moins que ces parents qui, summum de l’humiliation pour ses condisciples du cours élémentaire, apportaient les repas froids oubliés à la maison à leurs enfants et sapaient la dignité de ceux-ci. Et, à la différence de ce qui se passait dans un groupe d’écoliers, les collègues de Madhusree auraient sans doute plutôt tendance non à se moquer d’elle, mais à la plaindre de devoir traîner pareil boulet derrière elle.

Il voyait bien, à présent, qu’elle était en sécurité ici ; même s’il avait, lui, frôlé la mort, elle avait dix fois plus de monde pour veiller sur elle. Il partirait au matin avec Grant. Le ressentiment disparaîtrait en deux jours ; lorsqu’ils se reverraient à Toronto, Madhusree lui balancerait un coup de poing, le traiterait de merdeux, rirait sans méchanceté, et ils n’auraient dès lors qu’à prendre l’histoire à la plaisanterie.

— Viens dehors. Je veux te parler.

Debout au-dessus de lui dans le noir, Madhusree lui appuyait sur la poitrine du bout du pied.

Ojany partageait sa tente avec deux autres étudiantes, mais elles avaient trouvé de quoi coucher Prabir et accepté de le loger avec elles pour la nuit. Les tentes avaient toutes un tapis de sol à l'épreuve des insectes ; bien qu'il fasse une chaleur insupportable, il n'aurait pas aimé essayer de dormir dehors, proie facile pour les fourmis.

— Quelle heure est-il ? chuchota-t-il.

— Un peu plus de deux heures, siffla-t-elle. Sors de là.

Prabir lui sourit dans le noir.

— Quand on me demandera, au boulot, ce que j'ai fait de mes vacances, tu crois qu'il faut que j'avoue avoir passé une nuit avec trois belles femmes sur une île des tropiques ?

— Ne te fous pas de ma gueule ! répliqua Madhusree, furieuse. Lève-toi !

— Entendu. Ça pourrait m'aider si tu ôtais ton pied de ma poitrine.

Il la suivit à l'extérieur et ils rejoignirent le centre du camp, désert.

— Tu as osé ! dit-elle. Tu as osé me suivre jusqu'ici !

Il ne l'avait jamais vue dans une colère pareille, mais il avait du mal à saisir : dans sa tête, tout était résolu ; elle l'avait déjà puni.

— Je suis navré si je t'ai mise dans l'embarras, dit-il avec douceur. Je voulais simplement voir par moi-même comment tu allais, et comment c'était, ici.

Elle le dévisagea ; elle pleurait presque de frustration.

— Mise *dans l'embarras* ? Tu me prends vraiment pour une cruche ? D'après toi, qu'est-ce que je disais à mes copains d'école ? Tu crois que je te reniais tous les jours ? Tu crois que je m'inventais des parents ? Je me fiche de ce que les gens pensent de toi ou moi. S'ils n'aiment pas ma famille, ils peuvent aller se faire foutre.

Prabir se passa la main dans les cheveux. Sa passion le touchait, mais son anxiété augmentait d'autant.

— Alors, quoi ? dit-il d'une voix hésitante. Considère que je suis stupide, et explique-moi tout dans le détail.

Elle s'essuya les yeux d'un geste rageur.

— D'accord, j'y vais. Tu n'as pas été fichu de te fier à *moi* pour prendre *une* décision et l'assumer. Tu n'as pas été fichu de te fier à moi pour évaluer les risques : les mines, les escarmouches frontalières, les maladies, la vie sauvage. Ils ne sont pas négligeables. Je n'ai jamais *dit* qu'ils étaient négligeables. J'ai dix-neuf ans. Je ne suis pas débile. J'avais accès à des gens qui pouvaient me donner de bons conseils. Et tu n'as quand même pas pu te fier à mon opinion.

— Je ne t'ai jamais refusé quoi que ce soit ! protesta Prabir. Qu'est-ce que j'ai fait, jusqu'à aujourd'hui ? J'ai interrogé tes petits amis drogués ? Je t'ai interdit d'aller en boîte de nuit à quatorze ans ? Trouve-moi une preuve que je n'avais pas confiance en toi.

Elle se mordit la lèvre, haletante.

— C'est vrai, dit-elle enfin. Seulement, ça ne me suffit pas. Tu ne me traitais pas comme une gamine, à l'époque. Pourquoi a-t-il fallu que tu commences maintenant ?

— Je ne te traite pas comme une gamine. Et tu sais bien en quoi c'est différent, dans le cas présent.

Madhusree grimaça de douleur.

— C'est ça, le pire ! C'est la pire insulte ! Différent pour toi, et pas pour moi ? Tu crois que ce n'est pas dur pour moi aussi de revenir là où ils sont morts, sous prétexte que je ne me les rappelle pas comme toi ?

Elle éclata en sanglots. Prabir aurait voulu la prendre dans ses bras, mais il avait peur de la fâcher de nouveau. Il jeta un regard impuissant à la ronde.

— Je sais qu'ils te manquent. Je le sais bien.

— J'en ai assez de devoir passer par toi pour les garder en mémoire.

C'était injuste. Il lui avait raconté leur vie, tout ce qu'il se rappelait, quitte à inventer des détails pour remplir les blancs. Qu'aurait-il pu faire de plus ? Lui offrir un oui-ja ?

— Je n'ai jamais cherché à en tirer parti. Si c'est le sentiment que tu en as gardé, je suis navré.



Madhusree secoua la tête avec lassitude ; elle refusait de lui pardonner, mais manquait de l'énergie nécessaire pour résoudre le problème. Il sentit qu'elle mettait son chagrin et sa colère de côté afin d'aborder un sujet plus pressant.

— Il y avait une promesse dans le mot que je t'ai laissé et je l'ai tenue : je n'ai parlé des papillons à personne. Par contre, demain, je vais voir le chef de l'expédition et je lui dis tout. Le travail de nos parents était important. Ce qu'ils étudiaient était important. Tout le monde doit savoir.

Prabir inclina la tête.

— D'accord. Ça ne me dérange pas. Simplement, jure-moi que, toi, tu ne mettras pas le pied sur l'île. Quelqu'un d'autre peut s'en charger. Il doit y avoir beaucoup de travail à effectuer ici même.

— Je dois y aller. Je chercherai leurs archives dans les huttes tandis que les autres collecteront des échantillons. Et si je trouve leurs dépouilles, je les ferai ramener à Calcutta pour les cérémonies adéquates.

Il leva les yeux sur elle, abasourdi.

— Les « cérémonies adéquates » ? Merde, qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, ça ?

— Qu'ils aient été athées ne signifie pas qu'on doit les laisser là où ils sont morts, tels des animaux, répondit-elle avec calme.

Il sentit le froid l'envahir. Elle ne disait ça que pour lui faire mal. Sous-entendu, s'il les avait aimés suffisamment, il se serait occupé de ça depuis longtemps au lieu de se terrer à l'autre bout du monde pendant dix-huit ans comme un gosse terrifié. Mais tout allait s'arranger : il y avait désormais une adulte qui avait la force de faire le nécessaire.

Il se détourna, incapable de la regarder.

— Il le faut, reprit-elle. Tu le sais bien. J'ai voulu t'en parler, mais tu refusais de m'écouter.

Prabir ne dit rien. S'il ouvrait la bouche maintenant, il noierait Madhusree sous un tel mépris qu'ils ne pourraient jamais se réconcilier.

— Tu devrais être heureux. On leur permettra enfin de reposer en paix.

Les yeux rivés au sol, il refusait de répondre et ignorait jusqu'à sa présence. Elle resta un instant à répéter son nom, à essayer de le convaincre. Puis elle renonça et s'éloigna.

Prabir trouva Grant dans la troisième tente qu'il visita ; réveillée dès qu'il chuchota son nom, elle le suivit au-dehors sans un mot.

Elle dut percevoir le sérieux de sa démarche.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle sans la moindre note d'irritation sitôt qu'ils se retrouvèrent hors de portée de voix de quiconque aurait pu ne pas dormir.

— Je sais où tout a commencé, dit-il. Vous voulez que je vous y emmène ?

— De quoi parlez-vous ? (Mais il vit qu'elle passait en revue leurs conversations précédentes.) Vous essayez de me dire que vous avez vu quelque chose durant votre enfance ? Lors d'un voyage avec vos parents ?

— D'un voyage ? Non. Ils savaient précisément où ils allaient bien avant qu'on ne quitte Calcutta. On a passé trois ans à cet endroit. Ils étaient biologistes, pas exportateurs de fruits de mer. Ils sont venus dans la région étudier le tout premier mutant en 2010.

Grant ne perdit pas de temps à contester l'information.

— Quelle espèce ? demanda-t-elle simplement. Où ?

Prabir secoua la tête.

— Pas encore. Voilà le marché : vous postez sur le net toutes les données que vous avez réunies, afin que tout le monde y ait accès. Comme les savants de l'expédition. Si vous acceptez, je vous emmène là-bas et je vous dis tout ce que je sais.

Elle eut un sourire las.

— Soyez raisonnable. Vous savez que je ne peux pas faire ça.

— Comme vous voulez. C'est vous qui avez tout à y perdre. Il se détournait pour s'éloigner.

— Hé ! (Elle le retint par l'épaule.) Je pourrais poser la question à votre sœur.

Il éclata de rire.

— *Ma sœur ?* Pour elle, vous n'êtes qu'une inconnue et une rivale qui enterre ses données, et vous croyez qu'elle va vous proposer des conditions plus avantageuses ?

Grant, plus perplexe que furieuse, fronça les sourcils.

— Pourquoi êtes-vous si pénible ? Vous auriez pu ne rien dire. Au moins, je n'aurais pas eu idée de ce que je rate. *Je ne peux pas faire ce que vous me demandez.* J'ai signé un contrat avec ces gens ; ils me couperaient les mains.

— Vous iriez en prison ?

— Sans doute pas, mais ce...

— Donc, ce n'est qu'une question d'argent ? Il faudrait juste racheter le contrat ?

— Oui, c'est tout. Et c'est là que vous m'apprenez que vous êtes le fils caché de Bill Gates ?

— Si toute cette affaire est vraiment importante, et que vous la résolviez la première, vous croyez que vous n'aurez aucune occasion d'en retirer de l'argent ? Soyez réaliste : il n'y a guère de chances pour que les profits se trouvent dans les applications à la biotechnologie. Ce qui se passe ici ne résoudra jamais aucun problème médical – et même si votre théorie est exacte, elle ne permettra pas plus aux gens de s'acheter un dinosaure comme animal de compagnie que les méthodes génétiques traditionnelles. Tandis que, si vous vous débrouillez bien, vous devenez une scientifique célèbre et vous vendez votre histoire aux médias pour des centaines de millions.

Grant sourit.

— Pur fantasme. C'est pour ça que vous agissez ainsi ? Dans l'espoir d'obtenir des dizaines de millions en tant que covedette ?

Prabir ne s'abaissa pas à lui répondre.

— Les droits ne rapporteraient peut-être pas autant, mais j'ai du mal à croire que vous ne trouveriez pas un moyen d'en retirer de l'argent, si vous vous creusiez un peu la cervelle.

— Je n’aurais jamais pensé que vous aviez une si bonne opinion de moi.

— Je pourrais encore y mener l’expédition. Madhusree a décidé de ne rien leur dire. Elle ne tient pas à ce qu’on trouble le repos de nos parents. Si je m’adresse à *vous*, c’est pour lui éviter l’épreuve qui consisterait à retourner là-bas.

Hésitante, elle réfléchit de nouveau aux indices dont elle disposait.

— Vos parents sont morts là-bas ? Pendant la guerre ? Et vous vous êtes retrouvés seuls tous les deux ?

— Oui. (Il ne voulait pas en révéler autant ; il voyait la sympathie que l’épisode évoquait éroder le cynisme naturel de Grant, et il se sentit encore plus honteux que s’il lui avait menti. Mais il décida d’en tirer parti.) Ils étaient bâillonnés par leur mécène, tout comme vous. Voilà pourquoi rien de ce qu’ils ont fait n’a jamais été publié. Je veux que le travail qu’ils ont commencé soit mené à son terme dans les formes, et que tout le monde profite de l’information. Comme ça aurait dû se passer dès le début.

Elle secoua la tête, à contrecœur.

— Je ne peux pas prendre un risque pareil. Je pourrais me retrouver sur la paille.

— Votre sponsor vous laissera dans l’obscurité comme Silk Rainbow mes parents ! Vous avez émis la première la théorie la plus solide. Vous avez travaillé aussi dur qu’eux. (Il désigna les tentes qui les entouraient.) Si je les conduis jusqu’à la source du phénomène et qu’un crétin d’Harvard trouve la réponse avant vous, on ne vous consacrera même pas une note de bas de page.

Il la dévisagea d’un air incertain, en songeant qu’il s’était peut-être montré trop direct. Mais si elle avait du mal à accepter les contingences d’une carrière universitaire, elle devait aussi regimber face aux limites que lui imposait son mécène. Obtenir l’occasion d’entuber les deux camps, y survivre, avoir des chances d’en sortir couverte de gloire... elle ne pouvait pas ne pas être tentée.

— Je ne peux pas me décider comme ça, souffla-t-elle d'une voix rageuse. Je dois y réfléchir, je dois en parler avec Michael...

— Vous avez jusqu'à l'aube. Je vous attendrai sur la plage. Horrifiée, elle consulta sa montre.

— Trois heures ?

— Trois fois plus que vous ne m'en avez laissé à Ambon.

— Pour faire vos valises ! Pas pour jouer votre vie !

— C'est ce que je croyais. Vous n'aviez pas parlé de m'offrir en pâture à un python géant.

Grant ouvrit la bouche pour protester. Il la devança.

— Je plaisante. *Je plaisante*. La journée a été longue.

Couché sur son lit d'emprunt, Prabir n'arrivait pas à dormir. Il avait dit à sa montre de le réveiller à six heures moins le quart, mais, dès cinq heures, trop agité pour rester dans la tente, il se rhabilla avec ses propres vêtements – il les avait rincés et mis à sécher – et descendit sur la plage.

Il s'assit et, en écoutant les premiers chants d'oiseaux, regarda les étoiles s'éteindre. Ce sommeil écourté le laissait avec un sale goût en bouche et une âpreté des perceptions, comme si on avait traité ses sens au décapant – même la pâleur naissante du ciel lui blessait les yeux. Il avait mal partout, et cela ne venait pas que de la fatigue physique ; il se rappelait ses douleurs aux mollets tandis qu'il traversait le marais, mais, à présent, tous ses muscles semblaient perclus de crampes. *C'est ainsi qu'il s'était senti à l'aube sur les îles Tanimbar après la longue traversée. Après que le soldat mourant lui avait fait part du grand secret.*

Il entendit du bruit plus bas sur la plage. Un des marins du bateau de pêche accomplissait la *salât as-soubh*, la prière musulmane de l'aube. La chair de poule l'envahit, mais son sentiment de hantise ne dura qu'une fraction de seconde ; le pêcheur, un jeune Mélanésien, ne ressemblait pas du tout au soldat.

Une fois ses prières terminées, l'homme s'approcha, le salua avec amabilité, se présenta sous le nom de Subhi et lui offrit une

cigarette roulée main. Prabir déclina l'offre, mais ils s'assirent côte à côte tandis que l'autre fumait son tabac aromatisé aux clous de girofle ; le potentiel de cette mixture comme fumigation avait visiblement été sous-exploité.

Discuter se révéla difficile ; on continuait d'enseigner l'indonésien dans les écoles de la RMS, mais, pour autant que Prabir pouvait en juger, ils le parlaient très mal l'un et l'autre. Désignant le tapis de prière, il demanda à Subhi, sur le ton de la plaisanterie, s'il était le seul dévot à bord.

La réflexion horrifia le pêcheur.

— Les autres sont tous pieux, mais ils sont chrétiens.

— Je comprends. Pardonne-moi. Je n'avais pas songé à cette possibilité.

Subhi, généreusement, admit aussitôt que l'erreur était compréhensible et entama une longue description des vertus des autres membres de l'équipage. Prabir écouta, acquiesça alors qu'il ne comprenait que la moitié de ce qu'il entendait, et mit plusieurs minutes à s'aviser qu'on lui disait quelque chose de plus. Le village de Subhi dans les îles Kai avait été détruit pendant la guerre. Toute sa famille avait péri ; il était le seul survivant sur plus de deux cents personnes. Le village chrétien sous obligation de *pela* envers le sien l'avait alors accueilli et élevé, et il y vivait toujours, même si, lorsqu'il était à terre, il assistait à la prière du vendredi à la mosquée d'un autre village. L'arrangement le satisfaisait, tant qu'il restait célibataire, du moins, car il pouvait observer la foi de ses parents sans quitter ses amis.

Quand l'autre en eut terminé, Prabir en resta sans voix. *Comment faisait-on pour perdre autant, et en retirer si peu d'amertume ?* La religion n'avait rien à voir là-dedans : la *pela* ne dérivait ni de l'islam ni de la foi chrétienne ; c'était une stratégie consciente élaborée pour détoxifier le mélange inévitable de l'un et l'autre. Mais sa vigueur morale et une culture accommodante avaient permis à cet homme de sortir du désastre de son enfance apparemment intact.

Il ressentit le besoin de lui payer sa franchise de retour, de raconter une partie de sa propre histoire. Il demanda donc à Subhi s'il connaissait une île, nantie d'un volcan éteint, à soixante-dix kilomètres vers le sud-ouest.

Le jeune pêcheur se rembrunit.

— Ce n'est pas un bon endroit. Il y a des esprits là-bas. (Il regarda Prabir d'un autre œil.) Tu es le fils des savants indiens qui y sont venus avant la guerre ?

— Oui. (D'abord stupéfait d'être reconnu, il se rappela les ouvriers des îles Kai qui avaient aidé ses parents à bâtir le kampung. Si la Téranésie avait acquis la réputation d'un lieu surnaturel, son histoire récente avait dû se répandre.) Quel genre d'esprits ? demanda-t-il. Sous forme animale ?

Des informations sur la faune modifiée les aideraient à se préparer.

Subhi hocha la tête d'un air gêné.

— Il y a beaucoup de sortes d'esprits là-bas, relâchés en châtiment des crimes de la guerre. Visibles et invisibles. Qui possèdent les animaux, et les hommes.

— Qui possèdent les hommes ? (Prabir se demanda s'il s'agissait simplement d'une récitation stéréotypée de possibilités métaphysiques.) Lesquels ? Personne n'y vit, si ?

— Non.

Le jeune pêcheur, mal à l'aise, scrutait le sol.

— À qui les esprits ont-ils causé du mal ? Un bateau a fait escale là-bas ?

L'autre se contenta d'opiner du chef.

— Quand ?

— Il y a trois mois. Pour réparer.

— Et les hommes à bord sont tombés malades ?

— Malades ? Dans un sens, convint Subhi à regret.

— Ils ont mangé quelque chose sur l'île ? Capturé certains animaux ? Tu peux me décrire leur maladie ?

Subhi secoua la tête, chagriné.

— Il n'est pas convenable de parler de ça.

Prabir ne voulait pas l'offusquer, mais s'il existait des preuves d'effets sur l'ADN humain, il fallait à tout prix les découvrir.

— Je pourrais rencontrer ces hommes ? Si j'allais dans leur village ?

— Ce n'est pas possible. (Subhi se leva et épousseta le sable collé à ses habits.) Je dois rejoindre mes amis.

Il se pencha pour lui serrer la main, puis repartit le long de la plage.

Prabir le héla.

— Ces hommes qui ont visité l'île ? Ils sont vivants, ou morts ?

Un long silence s'ensuivit, après quoi Subhi répondit, sans se retourner :

— Si Dieu le veut, ils sont en paix.

Grant arriva à six heures vingt.

— Je n'y croyais plus, dit-il. Vous avez décidé ?

Elle brandit son bloc-notes. Prabir sortit le sien, clona la page qu'elle avait affichée, puis la relut indépendamment grâce à un proxy choisi au hasard, pour vérifier qu'elle était vraiment accessible au public.

Il se borna à passer en revue les séquences ; comme il ne pouvait pas savoir si elles étaient fidèles, il allait devoir lui faire confiance. Puis il avisa un logo de sponsor : un nœud borroméen composé de plasmides en rotation. Le logo détecta son regard et déclara fièrement :

— Ces données vous sont offertes par PharmoSucleic, à titre de service à la communauté scientifique.

Stupéfait, il leva les yeux vers Grant.

— Vous leur mettez le nez dedans ? Vous n'avez pas peur d'un procès ?

— Ils ne feront de procès à personne, dit-elle d'un ton posé. Je leur ai parlé du choix que vous m'aviez laissé, et ils ont accepté de rendre publiques toutes les données. Comme l'expédition en a déjà collecté tellement, ils ne voient pas de perspective sérieuse de brevets. Au lieu de s'asseoir sur leur investissement, ils s'offrent



une belle opération de relations publiques. Oh ! j'ai failli oublier : et quatre-vingts pour cent de tous les droits de publication et de retransmission.

— Vous êtes un génie ! s'écria Prabir, ravi. Pourquoi n'ai-je pas pensé à ça ?

— Hostilité mal employée à l'encontre de l'autorité ?

— Bah ! C'est vous qui m'avez dit que vous détestiez être bâillonnée. Je croyais que vous donneriez tout pour ruer dans les brancards.

— C'est aussi moi qui ai une famille à nourrir, dit-elle avec une pointe d'ironie.

Prabir saisit son sac à dos. Il avait encore mal partout, mais la chape de dépression qui pesait sur lui à l'aube s'était levée. Même si ses collègues prenaient au sérieux les dires de Madhusree, l'inertie logistique empêcherait l'expédition de les exploiter sur-le-champ. Si Grant et lui ramenaient au bout d'un jour ou deux des échantillons prélevés sur l'île, et que leurs trouvailles se retrouvaient dans le domaine public, personne n'aurait besoin d'y retourner dans l'immédiat. Les résultats réclameraient peut-être une étude plus détaillée, en fin de compte, mais l'expédition n'avait ni budget illimité ni calendrier extensible. Madhusree aurait regagné Toronto longtemps avant que quelqu'un s'approche de nouveau de la Têranésie.

— Prête ? demanda-t-il.

— Oui. Vous tiendrez le coup, vous êtes sûr ?

— Tant qu'il n'est pas question de mangroves...

Grant lui entoura les épaules d'un bras.

— Je n'aurais pas dû vous laisser derrière, dit-elle d'un ton solennel. C'était stupide de ma part, et je m'en veux. On ne se séparera plus.

Le retour par la côte s'avéra infiniment moins ardu que l'aller par la jungle. Ils traversèrent la baie qui alimentait la mangrove, en se cantonnant aux eaux cristallines près de l'anneau intérieur du récif ; là, au moins, ils auraient une chance de voir les

prédateurs approcher. Mais le trajet se déroula sans incident ; malgré l'abondance de poissons, le marais et la forêt devaient passer pour de meilleurs terrains de chasse.

Tandis qu'ils longeaient la plage, de nouveau à pied, une fois l'obstacle de la baie négocié, Prabir relata à Grant le récit de Subhi à propos des pêcheurs.

— Ça peut vouloir dire n'importe quoi, suggéra-t-elle. Ils ont peut-être mangé une plante qu'ils avaient l'habitude de consommer et qui se sera révélée posséder des toxines protectrices supplémentaires.

— Oui.

Ça semblait l'explication la plus simple. Une mort tout sauf paisible, accompagnée d'un comportement psychotique et d'hallucinations, aurait suffi à confirmer la possession par les esprits. Il regretta de n'avoir pu sonder quelqu'un d'autre sur l'incident, mais ils n'avaient pas le temps d'effectuer un détour par les îles Kai pour trouver des témoins fiables d'un événement que personne ne voulait détailler.

— Parlez-moi du travail de vos parents, dit Grant.

Prabir ébaucha la succession d'événements qui avaient amené Radha et Rajendra sur l'île. Il y avait longtemps qu'il n'en avait discuté avec quelqu'un d'autre que Madhusree et, tandis qu'il s'écoutait la trahir, en racontant, pour lui éviter de l'utiliser elle-même, l'histoire de leur famille à une étrangère, il se sentait le moral plus bas qu'il ne l'avait imaginé au préalable. Mais Grant avait rempli sa part du marché, et il n'avait aucune raison de croire que leurs parents auraient voulu qu'il tienne un aspect de cette affaire secret.

— Vous pouvez me décrire les papillons ?

— Ils étaient vert et noir, d'un vert émeraude. Avec un motif, des cercles concentriques, un peu comme un œil. Ils étaient très gros ; l'aile atteignait presque la taille d'une main d'adulte. Mes parents attachaient une grande importance à une particularité des veines des ailes, et à la position des parties génitales. J'ai oublié les détails.

— Vous sauriez reconnaître les autres stades ? Les œufs, les larves, les nymphes ?

Prabir se représenta la scène. *Il était entré dans la hutte des papillons, une seule fois : la nuit, dans le noir.* Pourtant, il revoyait le contenu de toutes les cages : larves hérissées de piquants, et qui sifflaient ; nymphes orange et vert, tels des fruits pourris.

— Je n'en suis pas sûr.

Ça sonnait comme une dénégation rageuse. Surprise de son ton de voix, Grant se tourna vers lui.

— Il pourrait être plus facile de les collecter que des individus adultes, voilà tout. Si vous ne vous rappelez pas, ce n'est pas la fin du monde.

Ils rejoignirent le bateau peu avant midi. Prabir déballa les échantillons qu'il avait rassemblés avant de pénétrer dans le marais ; même si le python avait écrasé la moitié de ses tubes de sang gélifié, la matinée de la veille n'avait pas été tout à fait gaspillée.

Grant n'eut aucun mal à trouver l'île sur sa carte grâce à sa description, mais elle lui demanda une confirmation. Il passa ses doigts sur le tracé non légendé des côtes affiché à l'écran ; le radar d'un satellite avait soumis ses échos à un milliard de calculs pour recracher une silhouette qui aurait valu un mois de dur labeur à un métreur humain.

— C'est elle, dit-il. C'est la Têranésie.

Grant sourit.

— Vous l'appeliez vraiment comme ça ?

— Oui. Enfin, c'est le nom que je lui avais donné, et mes parents l'ont adopté. Rien à voir avec les papillons ; au bout d'une semaine, je les trouvais à mourir d'ennui. Je ne m'intéressais guère aux vrais animaux, alors j'inventais des monstres mangeurs d'enfants qui nous poursuivaient sur toute l'île et auxquels on échappait toujours de justesse.

— Ah, tout le monde fait ça.

— Ah bon ? Je n'avais pas d'animaux imaginaires, à Calcutta. Pas la place.

— J'ai rempli d'un bestiaire plutôt conséquent la cage d'escalier d'un immeuble de douze étages. Pourtant j'avais un rival : un de mes imbéciles de frères essayait de donner au bâtiment une sorte de structure métaphysique à plusieurs couches – farcie d'êtres éthérés qui existaient sur différents niveaux spirituels... une cosmologie débile sortie tout droit de Doris Lessing ou C.S. Lewis. Même quand ses amis marchaient, je savais, moi, que c'était de la merde. Tous ses petits démons et ses jolis anges se battaient ou intriguaient sans relâche, quoiqu'ils n'aient pas eu de temps à consacrer à la nourriture ou au sexe.

— Vous aviez du mal à attirer autant de fidèles avec un univers de carnivores en rut ?

Elle hocha la tête d'un air désespéré.

— J'avais même des bousiers hermaphrodites et tout le monde s'en fichait. C'était vraiment injuste.

Elle programma le pilote automatique, et les moteurs démarrèrent sans à-coups. Le bateau décrivit un cercle afin de se placer face au récif et reprit l'itinéraire sûr qu'il avait découvert à son arrivée.

Tandis qu'ils longeaient la côte puis prenaient au large, Prabir resta debout sur le pont, près de la proue. Il attendait que le sommet du volcan surgisse à l'horizon, mais le repère se situait très loin pour le moment, trop infime pour se détacher sur l'éclat du jour.

Grant vint le rejoindre.

— Alors, vous voyez qui, pour jouer votre rôle dans le film ?

Prabir se fit tout petit.

— J'ai vraiment suggéré de viser une adaptation ? Je croyais que je l'avais rêvé. Vous ne pouvez pas simplement sortir un parfum, comme les physiciens ?

— Ils n'ont rien qui vaille la peine d'être filmé. Et je crois que le don de sperme leur rapporte davantage. (Elle le jaugea d'un œil critique.) Un des frères Kapoor aurait assez fière allure.

— Merci, mais je doute que l'un d'eux accepte le rôle. Grant eut un rire perplexe.

— Pourquoi diable ?

— Peu importe. Et pour vous ?

— Oh, Lara Croft, sans l'ombre d'une hésitation. Elle avait pris une paire de jumelles qu'elle porta à ses yeux afin de scruter l'horizon...

— Je la vois, maintenant, annonça-t-elle enfin. Vous voulez jeter un coup d'œil ?

Sa gorge se remplit d'acide. *Il n'était pas encore prêt.* Mais tout le monde retournait sur les champs de bataille... dans les camps de la mort... vers des endroits dix mille fois pires que celui-ci. Subhi à son village disparu, sans aucun doute. Chaque lopin de terre, chaque étendue marine servait de tombe à quelqu'un. Prabir Suresh n'avait rien de spécial.

Grant lui passa les jumelles et il tourna la tête jusqu'à ce que l'aiguille rouge de l'azimut se centre : le pilote automatique fournissait l'orientation correcte. Au début, l'île n'était qu'une tache sombre, triangulaire, brouillée par les turbulences de l'air. Puis le processeur recalibra son modèle atmosphérique, et la scène devint tout à coup très nette : un cône de roche éruptive noire dressé au-dessus de la canopée. Impossible de corriger la distorsion des trajets des rayons lumineux les plus bas ; l'image se fragmentait en blocs gris et vert avant que la mer ne bloque complètement la vue.

— C'est bien là, dit-il.

*On va sur l'île des papillons.*

## 11.

Prabir espérait trouver un accès jusque-là non détecté à travers le récif, mais, tandis qu'ils faisaient le tour de l'île au ralenti en scrutant l'écran sonar, les chances d'effectuer cette découverte s'amenuisaient, et finirent par se réduire à néant. Le chenal sud était si étroit que, vingt ans auparavant, nul ne se serait risqué à passer sur un si gros bateau, pourtant le pilote automatique déclara que l'espace libre suffirait.

Ils jetèrent l'ancre sitôt entrés dans l'atoll. Il était trop tard pour aller à terre : il restait moins d'une heure de jour. La plage parut à Prabir plus petite que dans son souvenir ; soit la jungle l'envahissait, soit une tempête l'avait en partie emportée, soit il jugeait mal la marée – difficile à dire. Des palmiers se dressaient toujours à la lisière du sable, mais il aperçut ces drôles d'épineux étouffant le sous-bois. Aucun signe du sentier qui menait jadis de la plage au kampung.

Après dîner, Grant passa comme chaque soir un appel chez elle. Prabir, hébété de chaleur, s'assit sur le pont. Il ne pouvait contacter Felix ; il ne voulait pas devoir se justifier de ce qu'il avait fait à Madhusree, sans parler de risquer une dispute au cas où tous deux se seraient parlé entre-temps.

Il s'allongea, et tâcha de dormir.

Peu après minuit, il entendit Grant sortir de la cabine et venir se poster près de lui.

— Prabir ? Vous êtes encore réveillé ?

Lorsqu'il roula sur lui-même, il la vit l'observer avec cette fascination patente qu'il avait appris aux environs de quinze ans à ne jamais laisser transparaître sur son visage. Puis ses yeux se posèrent sur un point quelconque derrière l'épaule de Prabir, qui se demanda s'il ne s'était pas trompé.

— J’ai jugé que vous deviez savoir que votre extorsion porte ses premiers fruits.

Elle lui tendit son bloc-notes. Il consulta la bannière au sommet de la page, puis il s’assit en tailleur sur son sac de couchage pour lire tout le document.

Une équipe de modélisation de molécules à São Paulo avait étudié les séquences des deux expéditions, et identifié un gène nouveau commun à tous les organismes modifiés ; ils avaient envoyé à Grant une copie de leurs résultats, soumis à un netzine contrôlé par un comité de référence. Les modèles préliminaires de la protéine pour laquelle le gène codait suggéraient qu’elle se liait à l’ADN.

— Vous croyez que c’est ça ? demanda-t-il. Que c’est votre machine mythique à réparer et à ressusciter les gènes ?

— Peut-être. (Quoique apparemment satisfaite, elle ne criait pas victoire.) Une partie de ce qu’ils ont trouvé a un sens. Ce gène inclut un promoteur qui le fait s’activer durant la méiose – la formation des cellules reproductrices –, ce qui explique pourquoi ces organismes n’ont pas besoin d’un mutagène pour l’activer. Mais il n’y a pas trace d’un gène similaire dans les génomes originels, surtout d’un gène qui ne prendrait effet qu’au moment où on en aurait besoin pour réparer des mutations.

Prabir s’accorda un temps de réflexion.

— Se pourrait-il qu’on voie le gène que la version originale a ressuscité à sa place ? Une fois qu’il passe en hyperactivité, non seulement il substitue à d’autres gènes leurs versions plus anciennes, mais aussi une version de lui-même totalement différente ?

Grant eut un rire un peu contraint.

— Ça se pourrait et ça compliquerait tout. Cette équipe de modélisation serait peut-être capable de déterminer la fonction de la protéine actuelle, pourtant je doute qu’ils puissent travailler à rebours et déterminer la structure d’une protéine inconnue qui a modifié sa propre séquence pour donner la séquence actuelle. Il nous faut l’ADN de deux générations consécutives du même

organisme, à titre de comparaison. (Elle marqua une pause.) Et, si possible, l'ADN de deux des premières générations consécutives des papillons.

— Des échantillons prélevés par mes parents ? Ils ne disposaient pas de votre gélifiant miracle. Et le système de réfrigération a dû tomber en panne, depuis le temps.

Grant, mal à l'aise, paraissait hésiter à poursuivre.

— Ça va, la rassura-t-il. Ça ne me gêne pas d'en parler.

Ils venaient ici pour les papillons ; il ne pouvait guère se permettre de se refermer comme une huître chaque fois qu'il fallait aborder le sujet.

— Ils ont pu préserver des spécimens entiers de façon adaptée aux conditions climatiques tropicales, dit-elle. Il y a vingt ans, il existait déjà des traitements pour les protéger des bactéries et des moisissures sans abîmer l'ADN. Selon vous, les papillons étaient élevés en captivité. Un ou deux échantillons bien documentés pourraient nous en apprendre beaucoup.

— Je comprends. Mais n'espérez pas trop. Avec cette végétation altérée et la disparition des sentiers, je n'arriverai peut-être pas à retrouver le kampung. Et si j'y arrive, qui sait dans quel état seront les bâtiments ?

Grant hocha la tête.

— Oui. C'était une idée en l'air. On ira à terre demain et on trouvera ce qu'on trouvera. (Elle se leva.) Et on ferait mieux de dormir, tous les deux, pour le moment.

Prabir se réveilla en mauvaise forme dans une nouvelle aube de Tanimbar. Lorsqu'il ouvrit les yeux, le jour lui parut porter un message : *Ses parents étaient morts. Tous les vivants suivraient. Le monde qu'il croyait sûr et solide – vaste labyrinthe à la beauté intrinsèque qu'il avait le loisir d'explorer de bout en bout, sans risque, sans se faire punir – s'était révélé un pan de falaise abrupt auquel il s'était accroché un instant, avant de chuter.*

Il se leva du pont et alla se poster près du bastingage, en s'abritant les yeux. Il en avait assez d'osciller comme un pendule et



de constater que les arguments réfléchis et l'optimisme délibéré qui le soutenaient les bons jours ne lui servaient à rien lorsqu'il en avait le plus besoin.

Mais s'il s'agissait du dernier balancement qui suffirait à l'amener enfin de l'autre côté ? S'il posait le pied sur le rivage et – tel un membre de l'IRA détruisant un mythe en foulant, triomphal, un lit de braises – démontrait une fois pour toutes que la Téranésie était impuissante à lui faire du mal ? Il regagnerait Toronto en paix, lesté de la tranquillité exaspérante d'un Felix, libéré du poids de ses parents, libéré de Madhusree, toutes angoisses inutiles bannies, toutes obligations réelles ou fantasmées envers le passé enfin remplies.

Et dire qu'il avait avisé Grant de ne pas trop espérer...

Ils rapprochèrent le bateau de la grève, et pataugèrent jusqu'à la plage. La biologiste portait une carabine, en plus du pistolet anesthésiant. Ils se soumirent au rituel de la vaporisation au répulsif et du test des détecteurs de mines. Tandis que Prabir, assis, enfilait ses bottes, il se représenta un homme d'eau qui s'élevait des vagues, furieux et affamé, les dents brillant comme de l'acier poli, puis perça l'illusion ainsi qu'un ballon, dispersant la silhouette en jaillissements d'écume aléatoires. C'était là le problème avec les démons que créaient les enfants et les religions : on dictait les règles, ils les respectaient. Cela ne préparait pas à la vraie vie. Sitôt qu'on se mettait à croire que le monde réel et ses dangers fonctionnaient selon le même principe, on était perdu.

Ils entrèrent dans la jungle à pas lents ; les buissons épineux étaient encore plus denses et enchevêtrés que les espèces qu'ils avaient vues auparavant ; leurs longues et fines branches involutées se dévidaient tels des rouleaux de fil barbelé. Prabir en préleva un échantillon et se déchira le pouce sur le duvet à peine visible de minuscules hameçons recouvrant les tiges des ronces entre les aiguillons. Il suça la plaie déchiquetée.

— Aussi agréable que ce serait de résoudre ce mystère, j'en viens à espérer qu'on ne tombe pas sur l'herbivore qui a besoin d'être découragé à ce point.

— Ce serait sans doute l'équivalent d'un rhinocéros ou d'un hippopotame, au pis, mais il ne semble pas qu'ici il ait eu des descendants dont les gènes l'auraient ramené à la vie.

Prabir fouilla son sac à dos, en quête d'un pansement.

— Bon, des graines portées par le vent, la dérive des continents, l'extinction locale d'une lignée animale, tout ça, j'accepte. Mais pourquoi est-ce toujours le caractère le plus extrême qui ressuscite ? Pourquoi ces ronces ne retrouvent-elles pas un caractère *légèrement* inapproprié, par exemple des fleurs optimisées à l'intention d'un insecte pollinisateur disparu depuis belle lurette ?

— Il n'y a aucune preuve que la protéine de São Paulo ait servi un jour à réparer des mutations, dit Grant d'un ton songeur. Peut-être que ça n'a jamais été le cas et que je me raccroche trop obstinément à mon hypothèse. Il se pourrait que son rôle ait *toujours* été de réactiver d'anciens gènes, de faire resurgir dans le pool génétique d'anciennes inventions qui se trouvaient à l'état latent.

Prabir y réfléchit.

— Une sorte de version naturelle de ces programmes de conservation où on féconde les cellules germinales des animaux menacés avec du sperme congelé vingt ans plus tôt afin de revigorer l'espèce quand la consanguinité menace la population ?

— Oui. Parfois, on recourt même à une espèce parente. Si la protéine gère une « banque de gènes », elle pourrait se montrer encore moins puriste ; elle n'aurait aucun scrupule à hybrider le sujet avec un ancêtre lointain.

Prabir jugea la nouvelle théorie à la fois plus simple et bien plus radicale que celle de la réparation des mutations : le mécanisme ne passait plus pour un réflexe précipité et abstrait, mais pour un élément primordial du changement génétique.

— Ça n'explique toujours pas comment des caractères précis sont placés dans votre banque et ressortis. Vous dites que les ancêtres de la plante *savaient* qu'ils développeraient un ensemble de défenses efficace et qu'ils ont délibérément archivé une copie

des gènes en question pour la prochaine ère où ils se révéleraient utiles ?

Grant sourit de la provocation.

— Je pencherais plutôt pour l'hypothèse que les gènes qui persistent le plus longtemps ont le plus de chances d'être dupliqués à un moment ou à un autre, ce qui augmente par conséquent leurs chances de survie à l'état latent.

— Et le mimétisme ? La symbiose ? Comment obtient-on cette synchronisation ?

— Ça, je l'ignore.

Ils continuèrent leur chemin. Prabir attendait sans cesse un éclair d'identification ; la vue d'un vieux arbre noueux ou d'un affleurement rocheux, plus que celle de la plage, devait forcément finir par évoquer des souvenirs. Il avait exploré ce côté de l'île de fond en comble ; à chaque pas, il foulait ses propres traces. Mais trop de choses avaient changé. Si les arbres paraissaient intacts, il n'y avait plus ni fougères ni petites fleurs : les orchidées carnivores remarquées sur les autres îles et les épineux omniprésents recouvraient le sol. Même le parfum de la forêt lui était inconnu. Il lui semblait revenir dans une ville et la trouver repavée, repeinte, vidée de ses habitants et repeuplée d'inconnus dont les odeurs de cuisine et les coutumes n'avaient plus aucun point commun avec son expérience passée. Ambon, malgré sa restauration dans le style néocolonial, lui était apparue plus familière.

Ils virent des cacatoès noirs ici aussi. Prabir resta à en scruter un durant une demi-heure tandis que Grant finissait de disséquer une orchidée.

L'oiseau trônait dans un canarium. En la mâchonnant entre ses dents, il coupa une branche fine d'où jaillissaient des brindilles portant une demi-douzaine de fleurs blanches alourdies par des noix. Le bouquet tomba à ses pieds, sur la branche solide où il perchait, et l'oiseau entreprit de mâcher une drupe. La coque à l'aspect de cuir n'était pas mûre au point d'éclater pour répandre ses graines, les amandes, par terre.

Grant vint voir ce qu'il contemplait. Prabir lui décrivit ce qu'il avait observé jusque-là. Le cacatoès avait extrait du fruit une des amandes, et se livrait à une activité encore plus complexe pour percer la coque dure de la graine.

— Ça, c'est vieux jeu, dit-elle. Il s'agit même d'une spécialisation connue liée au régime alimentaire. (L'oiseau, qui avait brisé une portion de la coque, tenait l'amande sous une de ses pattes et utilisait l'extrémité pointue et crochue de son bec pour en extirper des fragments ; sa langue rose et noir, qui évoquait un tampon encreur à longue poignée, jaillissait pour les saisir et les ramener dans sa bouche.) Se nourrir de fruits verts est une nouveauté, par contre.

— De cette façon, il n'a pas besoin d'attendre que les noix tombent. Ce qui signifierait que les dents sont là pour l'aider à rester loin du sol ?

— Je suppose, convint Grant. Mais il peut avoir existé autrefois un certain nombre de raisons pour lesquelles l'idée était bonne. Pas besoin d'une coévolution avec les fourmis.

Prabir se tourna vers elle.

— Si vous débarquiez sur cette île sans rien savoir de son histoire ni de la faune ordinaire de la région... si vous tombiez du ciel dans une ignorance totale de l'hémisphère entier... quelle serait votre idée de ce qui se passe ici ?

— La question est absurde.

— Faites-moi plaisir, répondez.

— Pourquoi ? Quel intérêt y a-t-il à ignorer les faits ?

Il secoua la tête avec emphase.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je veux juste que vous jetiez un regard neuf sur la situation. Vous arrivez des îles Britanniques, nantie d'une formation rigoureuse, et théorique, en biologie de l'évolution ; vous n'avez eu aucun contact avec quiconque à l'est de Calais : quelles sont vos conclusions à l'égard des végétaux et des animaux d'ici ?

Grant croisa les bras.

— Je cesse de travailler jusqu'à ce que vous répondiez, ajouta-t-il. Oubliez toute la trame historique : qu'est-ce que ceci vous évoque ?

— Que les espèces affectées partageaient à l'origine le même territoire, qu'elles se sont retrouvées isolées sur une île perdue, ont coévolué à part pendant quelques millions d'années et sont maintenant en cours de réintroduction partout, dit-elle d'une voix irritée. D'accord ? C'est ce que ça *évoque*. Mais sur quelle île ce phénomène est-il censé avoir eu lieu ? (Elle écarta les bras.) Pas ici : vous pouvez vous-même l'attester. Il n'existe aucune île suffisamment isolée, et suffisamment inexplorée, dans tout l'archipel.

— Peut-être pas.

— Certainement pas.

— Entendu ! s'esclaffa Prabir. Il n'en existe aucune. Je dis ceci : puisque cette hypothèse-ci paraît *tellement* plus simple que celle du retour simultané et coordonné du passé de cent gènes séparés au sein de cent espèces séparées, j'ai de sacrées difficultés à croire qu'elle ne nous fournit pas au moins un *indice* sur la vérité.

Grant s'adoucit ; la curiosité l'emportait sur la retenue.

— Et lequel ?

— Ça, je n'en sais rien.

Prabir avait réécrit le logiciel de traitement d'image pour qu'il fonctionne sans intermédiaire sur la caméra de Grant. Dans l'après-midi, elle trouva les pigeons frugivores camouflés tout autour d'elle.

Entre les pigeons, sur le viseur, voletaient les papillons. Les motifs de leurs ailes avaient changé du tout au tout – le dessin pointilliste qu'ils avaient acquis, imitant les jeux de lumière du feuillage et de l'ombre, était beaucoup moins frappant, beaucoup moins symétrique que les cercles verts et noirs –, mais lorsque Grant en captura enfin un, Prabir, à l'examen du corps, sut qu'il s'agissait des descendants de l'insecte qu'il avait vu pour la

première fois épinglé sur un tableau dans le bureau de son père à l'université.

Les fléchettes tranquillisantes ne servaient à rien contre les insectes ; heureusement, Grant disposait d'une solution à vaporiser, basée sur du venin de guêpe, capable de paralyser temporairement les papillons sans les tuer. En utilisant un filet pour empêcher leurs victimes de tomber à terre, où les fourmis n'en feraient qu'une bouchée, ils purent collecter une demi-douzaine de spécimens vivants de pigeons comme de papillons.

Une fois de retour sur le bateau, elle tua et disséqua un des pigeons mâles dont elle préleva les testicules avant d'en extraire, sous un microscope, les cellules souches et des spermatocytes à divers stades de maturation. Elle espérait trouver la protéine de São Paulo en action, même si, étant donné l'uniformité des pigeons, il paraissait peu probable que celle-ci continue de produire des changements radicaux dans leur génome.

Prabir la laissa à sa tâche et se posta sur le pont pour scruter les ombres inoffensives de la jungle ; que la journée se soit passée sans problème l'emplissait d'un soulagement confinant à l'hébétude. Entre l'énigme prenante des espèces altérées et les efforts requis par la collecte des spécimens, il n'avait guère eu de temps ni de motif pour s'attarder sur la signification de l'endroit – comme il se devait. Il avait déjà porté le deuil de ses parents, au camp, à Toronto, et il avait raconté leurs exploits mille fois à Madhusree. Il n'y avait rien à faire ici ni à se rappeler ni à découvrir, sinon le secret des papillons. Il refusait d'imaginer son père et sa mère pris au piège sur cette île. Dans la mesure où ils avaient survécu, c'était en embarquant dans le même bateau que lui.

Et même si la Téransésie ne s'était pas révélée plus dangereuse que les autres îles, il était tout de même content d'en avoir tenu Madhusree à l'écart. Elle pouvait l'accuser de se dresser entre elle et le souvenir de ses parents, mais la jungle lui aurait paru encore moins familière qu'à lui, et il lui avait épargné l'angoisse inutile de creuser dans les ruines du kampung. *Sa mère avait dit :*

« *Emmène-la d'ici ! Il ne faut pas qu'elle voie !* » Il avait achevé ce qu'il avait entamé à leur départ. Le voyage avait été long. Il touchait à sa fin.

Grant émergea de la cabine les sourcils froncés, avec son bloc-notes en main.

— Encore des nouvelles de São Paulo, annonça-t-elle. Ils ont affiné leur modèle.

— Alors ?

Elle appuya le bloc-notes au bastingage, près de Prabir. L'écran affichait une représentation en relief de deux grosses molécules liées à des brins d'ADN.

— Je suis un peu perdue. J'espérais qu'ils prouveraient qu'une portion de la protéine ressemblait à un facteur de transcription et reconnaissait les promoteurs désactivés...

Prabir l'interrompt.

— Je savais tous ces termes quand j'étais gosse, mais, là, je suis dans le vague. Vous voulez bien...

Grant hocha la tête d'un air contrit.

— Les promoteurs sont des séquences d'ADN qui se situent près de la région codante d'un gène, soit la partie qui décrit la protéine. Les facteurs de transcription se lient aux promoteurs pour initier, à partir du gène, la synthèse d'ARN messenger, qui sert alors à fabriquer la protéine : à « exprimer le gène ».

« Si un gène est dupliqué par accident, les mutations qui s'accumulent dans le promoteur d'une copie peuvent finir par empêcher cette copie de s'exprimer. Pour identifier un gène inactivé de cette manière, il faudrait un agent capable de se lier à un promoteur endommagé, et d'à peu près la même forme qu'un facteur de transcription, mais en moins tatillon. Ensuite, pour réactiver le gène, il y aurait un certain nombre de stratégies possibles, soit en travaillant base par base pour réparer les mutations ponctuelles dans le promoteur, soit en excisant le tout et en le remplaçant par une version intacte.

— Vu, je comprends, dit Prabir. Et que révèlent les modélisations ?

Grant enfonça une touche du bloc-notes pour animer le graphisme.

— Ce satané *truc* se balade en fichant le bordel durant la réplication de l'ADN. Normalement, la double hélice se détord, les deux brins se séparent, l'ADN polymérase se pointe et enfile des bases libres en un nouveau brin complémentaire à partir des deux originaux. Ce que fait la protéine de São Paulo, c'est suivre chacun des deux brins et le découper en bases individuelles tout en intégrant un nouveau brin d'ADN à sa place. Puis l'ADN polymérase débarque et c'est ça qu'il duplique.

Prabir lui prit le bloc-notes et ralentit l'animation afin de suivre les diverses étapes.

— Mais quelle est la relation entre l'ancienne séquence et la nouvelle ?

— En gros, la nouvelle est égale à l'ancienne, avec du bruit en plus. La PSP... la protéine de São Paulo... change de forme lorsqu'elle se lie à chaque base du brin originel – elle adopte une conformation différente selon qu'elle excise l'adénine, la guanine, la cytosine ou la thymine – et c'est ce phénomène qui par conséquent détermine la base qu'elle ajoute au nouveau brin. Mais la corrélation n'est pas idéale ; il s'y glisse des erreurs aléatoires.

Il eut un rire incrédule.

— Donc, il ne s'agirait que d'un mutagène sophistiqué que la cellule s'inflige à elle-même ? Ces êtres pourraient aussi bien se baigner les gonades dans des radiations ou du pesticide ?

— C'est ce que prétendent les modélisations, répondit Grant d'un air abattu.

Il relança l'animation.

— Non. C'est fou. Si vous vouliez ajouter des erreurs aléatoires supplémentaires à l'ADN de votre descendance, vous choisiriez la solution de facilité, en altérant votre ADN polymérase afin qu'elle commette des fautes occasionnelles, ou vous inventeriez un



système tel que celui-ci pour qu'il produise des copies simple brin délibérément erronées ?

— Tout juste. Et même si vous aviez une bonne raison de choisir cette stratégie, la conception de la protéine tout entière est redondante. Il existe des enzymes commerciales qui font le travail alors qu'elles pèsent un poids moléculaire cent fois moindre.

— Il pourrait y avoir un bug dans le logiciel de modélisation. Ou une logique à ces changements, un schéma que les gens de São Paulo n'ont tout simplement pas remarqué.

Elle haussa les épaules, morose.

— Ils ont synthétisé la protéine pour de bon ; ils font des expériences de laboratoire en ce moment même, afin de confirmer leurs modèles.

Elle semblait prendre tout ça beaucoup trop à cœur.

— Vous savez que ce que nous avons vu ici ne peut s'expliquer par des mutations aléatoires, dit Prabir. Il reste peut-être un facteur qui permettra d'expliquer le phénomène par votre théorie. Mais, quoi qu'il arrive, on se rapproche.

— C'est vrai. (Elle sourit.) Ils ont synthétisé la protéine à São Paulo, j'ai cultivé des spermatocytes de pigeon. D'ici à demain, on saura ce qui se passe dans une éprouvette, et ce qui se passe dans une cellule vivante.

Quand Prabir se réveilla, sa prédiction s'était réalisée. Grant était levée depuis trois heures du matin pour tâcher de décrypter les résultats.

Les expériences menées à São Paulo avaient confirmé la modélisation : confrontée à cents brins d'ADN différents, la protéine les découpait et synthétisait de nouveaux brins de même longueur ; elle copiait la séquence originale, mais en y introduisant des erreurs. Une équipe de Lausanne avait reproduit l'expérience et obtenu un résultat similaire.

Grant avait détecté des ARN messagers de la PSP dans les spermatocytes des pigeons, ce qui impliquait que les cellules synthétisaient la protéine ; la biologiste n'avait pas de test à sa

disposition pour le vérifier. Et lorsqu'elle comparait les séquences déchiffrées des cellules avant et après la méiose, le taux d'erreur était mille fois supérieur à celui des deux expériences in vitro.

— Il doit exister une seconde protéine, dit-elle. Une sorte de molécule d'aide qui modifie tout le processus.

— Il faut donc qu'ils étudient plus attentivement leurs séquences ? Le gène de cette autre protéine doit s'y trouver.

— Ils cherchent. La PSP ressemble un peu à un pantographe nanti d'articulations superflues. Il pourrait s'agir, en l'espèce, d'un agent qui se lie à elle afin de la stabiliser : pas au point de produire des copies parfaites, mais assez pour que son état interne reflète les deux dernières douzaines de bases auxquelles elle était liée.

Prabir ouvrit la bouche pour dire : *Comme une machine de Turing*, et se ravisa. Si, en biologie moléculaire, la majorité des processus avaient leur écho en informatique, il ne servait à rien, en général, de pousser l'analogie trop loin.

— Donc elle pourrait reconnaître une séquence, disons, comme un promoteur, même si elle ne se lie qu'à une base à la fois ?

— Peut-être, convint Grant avec prudence. Ils se sont procuré des prélèvements opérés sur les pigeons frugivores d'Ambon, et ils vont voir comment la PSP purifiée, de synthèse, agit sur un chromosome complet en présence uniquement de la panoplie des bases individuelles.

Tandis qu'ils gagnaient le rivage en pataugeant dans les vagues, Prabir considéra l'eau tiède et claire où il avait nagé en compagnie de Madhusree, puis la plage d'une blancheur aveuglante où ils avaient joué. Non seulement il lui volait sa chance de jouer un rôle dans l'étude des papillons, mais il la privait aussi de l'occasion de démystifier l'île, de la purger de ses horreurs comme il le faisait à son profit.

Il ne pouvait pourtant la ramener ici ; ç'aurait été revenir sur la seule bonne action qu'il ait accomplie de toute sa vie.

Grant voulait collecter des spécimens des autres stades du papillon, aussi passèrent-ils la matinée à chercher les larves bardées de piquants sur les feuilles qu'elles trouvaient succulentes,

et les nymphes sur les branches des mêmes arbres. Ils auraient repéré sans mal les versions originales couvertes l'une et l'autre de taches orange vif destinées à avertir les prédateurs de leur toxicité. Grant eut beau constater que les feuilles avaient subi des dégâts révélateurs, on ne voyait pas les coupables à proximité. Si les larves avaient changé de stratégie et opté pour un camouflage aussi efficace que celui des adultes, leurs mouvements étaient bien trop subtils pour que le logiciel de traitement d'image les détecte.

Ils firent halte et déjeunèrent au milieu de la forêt, dans un des rares endroits où le sol était assez rocailleux pour tenir à l'écart les épineux. Prabir ne s'assit qu'après avoir vaporisé un cordon sanitaire de répulsif à même le sol ; les fourmis ne se contentaient pas d'attendre les proies faciles à l'intérieur des orchidées. Pourquoi ne grimpaient-elles pas aux arbres pour dévorer les oisillons ? Peut-être étaient-elles inadaptées à cette tâche, à moins que la dépense d'énergie ne se justifie pas.

— Donc, votre famille a vécu ici pendant trois ans, à dater de 2010 ? lança Grant. Votre sœur est née sur l'île ?

— On n'était pas isolés à ce point ! s'esclaffa-t-il. On rejoignait Ambon en ferry quatre fois par an. Et on est allés à Darwin en avion pour la naissance.

— N'empêche, ça devait être dur d'élever des enfants dans un coin pareil. Oh, ajouta Grant en toute hâte, je ne critique pas vos parents. Mais je suis impressionnée qu'ils y soient arrivés.

Prabir haussa les épaules.

— Je devais trouver ça normal. Bon, les habitants des petits villages des autres îles avaient moins de problèmes de transport, des cliniques plus faciles d'accès, et ainsi de suite, mais, nous, on avait une liaison satellite, ce qui nous aidait à oublier les distances. Je prenais même des cours dans une école de Calcutta ; ils avaient créé un service sur le net à l'intention des gamins dans les villages éloignés, et je m'y suis inscrit sans la moindre difficulté.

— Au moins, vous aviez des camarades de votre âge grâce au net.

— Oui. (Soudain mal à l'aise, il changea de position sur son rocher.) Et vous ? À quoi ressemblaient vos journées de classe ?

— Les miennes ? On ne peut plus banales.

Grant se tut, puis elle sortit sa caméra pour scruter les branches alentour.

— Les papillons passent une bonne part de leur temps haut dans la canopée, reprit-elle. Peut-être qu'ils pondent là-haut. (Elle baissa la caméra.) Vous montez bien aux arbres ? demanda-t-elle avec décontraction.

— Je manque sérieusement de pratique.

— C'est comme faire du vélo. Ça ne s'oublie pas. Il lui adressa un regard glacial.

— C'est vous la biologiste de terrain, je vous rappelle. Je suis le bête employé du bureau. Et je me moque de votre âge avancé : vous êtes deux fois plus en forme que moi.

— Qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

— Je refuse ! énonça-t-il. Le marché qu'on a passé à Ambon...

Grant hocha la tête avec effusion.

— D'accord, d'accord ! Je vous posais la question parce que je n'ai pas l'habitude de juger de la résistance des branches de ces espèces. Je pensais que vous la connaissiez peut-être mieux que moi, puisque vous devez y avoir grimpé enfant. Je retourne au bateau et je rapporte une corde...

— Une *corde* ? Vous n'êtes pas sérieuse ?

— J'ai eu un gros problème en Équateur, admit-elle. Je me suis cassé plein d'os. À présent, je suis ultra-prudente.

Il sentit son ressentiment s'évanouir. Il y avait là une question de principe, mais il ne voulait pas paraître mesquin et sadique.

— Je le fais si vous me payez. Dix dollars l'arbre.

— Vingt, dit-elle après réflexion. Je me sentirai mieux.

— Si tout le monde avait votre conscience, on n'aurait plus besoin de droit du travail.

Grant choisit un muscadier. Prabir retira ses bottes et roula ses jambes de pantalon. Puis il hésita, incertain de la marche à suivre. La plus basse branche se trouvait juste au-dessus de sa tête ; s'il

était capable de gravir un tronc jadis en s'accrochant à l'écorce par les bras et les jambes – il avait même escaladé des palmiers –, il était sûr de se ridiculiser en essayant de cette manière aujourd'hui.

Il saisit la branche, se hissa, la crocheta avec ses pieds et pendit tel un paresseux avant de comprendre comment se rétablir. Après ce départ laborieux, une fois debout sur la branche et tenant ferme la suivante, il sentit l'exaltation le gagner. L'odeur de l'écorce, son contact sous la plante de ses pieds, tout lui revenait ; même la vue des autres arbres, à cette hauteur, lui était plus familière qu'au niveau du sol. Il jeta un regard vers Grant, pour retrouver un ancrage dans le présent et éviter de se laisser happer par le passé.

Elle s'abrita les yeux pour l'observer.

— Soyez prudent !

Il fit quelques pas le long de la branche afin de la sentir ployer et d'adapter ses vieux instincts à son poids d'adulte.

— Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de me casser le cou pour une simple chenille ! s'écria-t-il.

Il fouilla les grappes de feuilles qui pendaient alentour, en quête de traces montrant que les larves s'en nourrissaient, et ne trouva rien. Il monta plus haut. Des pigeons frugivores prirent la fuite – souffle d'air et mouvement flou – à son approche. Il y avait des scarabées à l'odeur épouvantable sur le tronc, qui détalèrent quand ils sentirent le répulsif. Si on voyait jadis des pythons dans ces arbres, même les plus basses branches auraient cédé sous le poids d'un individu tel que celui qu'il avait rencontré dans la mangrove ; tant qu'il ne paniquait pas au point de faire une chute mortelle, Prabir n'avait sans doute rien à craindre de ses cousins arboricoles. Du moment qu'ils n'avaient pas acquis de poches à venin.

Vingt mètres plus haut, il avisa un objet accroché à une branche fine. Il l'avait pris au premier abord pour une noix muscade, mais sa structure lui parut bizarre : il s'attarda à l'étudier de plus près, et découvrit un papillon ailes repliées. Il s'agissait d'une nymphe, qui évoquait davantage une chauve-souris endormie qu'un insecte prêt à émerger de sa

métamorphose – et elle ressemblait surtout à une noix muscade. Il la palpa avec précaution ; même au toucher, on aurait dit une noix muscade.

Il tira son bloc-notes et enregistra du visuel pour garder une trace de la méthode d'attachement avant de décrocher la nymphe. Le harnais de soie entourant le corps de l'insecte était presque indétectable tant sa couleur se fondait dans le décor, et le brin qui le reliait à la branche avait l'aspect exact d'une tige. Il envoya les images à Grant et lui parla par le biais du bloc-notes ; c'était plus simple que hurler.

— Qu'en pensez-vous ? Beau camouflage, au risque de se faire gober par erreur.

— Les pigeons n'en apprécient peut-être pas l'odeur.

— Pourquoi ne pas simplement... ah ! je n'ai rien dit.

*On peut toujours faire autrement, pas vrai ?* Une simple opposition entre histoire préservée et conception rationnelle. Il détacha la nymphe et la laissa choir dans son sac à dos.

— Je monte encore d'un niveau, pour voir si je trouve des larves.

— Vous êtes sûr que ça supportera votre poids ?

La branche suivante s'étendait tout juste à hauteur de poitrine. Il l'entoura de ses bras, et souleva ses pieds.

— Oui, sûr.

Prabir se hissa. Il avait de bonnes prises pour les mains comme pour les pieds, mais il sentait le sommet de l'arbre osciller et les branches qui l'entouraient perdaient en densité au point qu'il avait l'impression d'être à découvert. Quand il regardait droit devant lui dans la forêt à ce niveau, les autres branches présentaient une ressemblance troublante avec des étais de dôme géodésique. Les entrepreneurs en chapeau de cow-boy qui avaient suivi l'expédition pourraient peut-être amarrer un toit en Perspex à cet échafaudage pour faire de l'île entière un parc d'exposition.

Il baissa les yeux et aperçut les ruines du kampung.

Un accès de vertige le secoua ; il raffermi sa prise sur la branche voisine. Si la forêt avait reconquis le centre du kampung,

les arbres ne dissimulaient pas totalement les toits des huttes : on discernait encore la surface photovoltaïque gris mat sous une fine couche de plantes rampantes. Aucun des bâtiments, désormais de guingois, ne semblait effondré. Dans leur état actuel, il n'arrivait pas à différencier les six huttes disposées en hexagone ; sans le sentier qui montait de la plage, effacé par la jungle, il ne disposait d'aucun indice pour s'orienter.

Se rappelant son objectif, il détourna son regard. Il n'y avait guère de feuillage à sa hauteur, mais il l'examina par sens du devoir.

— Il n'y a rien d'autre ici, dit-il dans son bloc-notes. Je redescends.

Trois autres arbres fournirent cinq nymphes supplémentaires, mais toujours aucune trace du stade larvaire. C'était le milieu de l'après-midi ; Grant décida qu'il était inutile de poursuivre les recherches. Prabir dégoulinait de sueur, et sa peau le démangeait après le contact prolongé avec l'écorce et la sève. Lorsqu'ils rejoignirent la plage, il tendit sa récolte d'échantillons à Grant, puis nagea jusqu'au récif et revint. Après la chaleur de la forêt, l'eau lui parut incroyablement délicieuse.

Il ramassa ses habits sur la plage et regagna le bateau en pataugeant. Il montait sur le pont lorsque Grant vint à sa rencontre pour lui donner les dernières nouvelles du Brésil.

— En n'utilisant que la PSP, ils ont copié des chromosomes de pigeon entiers, purifiés, et le taux d'erreur est égal au mien pour les cultures de cellules.

Il mit un moment à traduire ces résultats.

— Il n'y a donc pas de seconde protéine ?

— Apparemment pas, convint-elle. La PSP seule in vitro fait de l'aussi bon boulot que la PSP dans une cellule, à *l'unique condition* que la séquence copiée soit la même dans les deux cas. Ce qui démontre que ces modifications ne sont pas des erreurs, du moins des erreurs aléatoires induites par le processus de copie. D'une façon ou d'une autre, elles doivent dépendre de la séquence même.

Prabir y réfléchit.

— Le génome du pigeon a dû être copié des dizaines de fois en présence de la PSP. Les transformations qu'elle provoque, quelles qu'elles soient, doivent donc être convergentes : le génome change de moins en moins à chaque répétition, et, à présent, il est presque stable au cours du processus.

Elle hocha la tête.

— Alors qu'il n'y a aucune raison que les séquences de test qu'ils ont d'abord essayé de copier aient été stables. Des séquences aléatoires dont on nourrit la PSP auraient subi des changements apparemment au hasard.

Prabir eut une sorte de révélation.

— N'oublions pas tous les divers pigeons frugivores de Banda qui ont fini par devenir identiques : le processus doit être convergent pour des génomes suffisamment similaires. Non seulement on a un point d'arrivée stable pour un point de départ donné, mais les points de départ similaires, soit les espèces très voisines, aboutissent au même point d'arrivée. (Il rayonnait de plaisir.) Tout s'éclaire !

Quoique satisfaite, Grant semblait un petit peu moins enthousiaste.

— Sauf qu'on ne sait toujours pas comment la PSP agit, ni de quelle manière.

— Mais les Brésiliens ont toutes les informations qu'il leur faut pour répondre, non ? Ils ont juste besoin d'étudier leur modèle de plus près.

— Peut-être. On ne résout jamais avec exactitude les équations qui déterminent la forme et les propriétés de ligand d'une molécule aussi grosse qu'une protéine, et on peut avoir du mal à choisir un ensemble d'approximations ne causant que des perturbations mineures. Ils ont déjà tenté de reproduire la réaction de copie du chromosome de pigeon par la PSP, et leur simulation donne le même taux d'erreur qu'avec n'importe quelle autre séquence.

Prabir cilla.



— Leur modèle se révèle donc dépourvu de la principale subtilité de la vraie protéine.

Elle ne voyait pas tout à fait la situation de façon aussi pessimiste.

— Il l'est pour l'instant, mais ils arriveront peut-être à l'intégrer en affinant leur modèle. Au moins, ils savent ce qu'ils visent, ce dont ils ont besoin pour l'améliorer.

— Entendu. Alors, quel est le programme ?

Grant avait posté leurs résultats sur le net en expliquant où ils collectaient leurs échantillons ; et, du moment qu'elle jouait franc jeu, les biologistes de l'expédition devaient déjà savoir que personne n'avait besoin de venir ici.

— Je vais étudier ces nymphes dans le détail, et voir ce qu'elles ont à nous apprendre. Je ne sais pas si ça vaudra la peine de repartir en quête des larves ; je veux dire par là que le cycle vital présente un intérêt certain, mais que les larves ne fabriquent pas de cellules reproductrices.

Prabir remplit un seau d'eau de mer et entreprit de laver ses vêtements tachés de sève, tandis que Grant allait nager. Le magasin d'articles de randonnée à Toronto lui avait vendu un détergent dont les enzymes fonctionnaient en présence de sel ; tant qu'on sortait le linge avant qu'il ne soit trop tard, on pouvait presque tout nettoyer avec ce produit.

Quand il retourna dans la cabine chercher de l'eau pour le rinçage, il jeta un coup d'œil sur la cage métallique qui contenait les papillons adultes qu'ils avaient capturés.

Il vit une nymphe, semblable à celles qu'il avait collectées dans la forêt, accrochée en haut de la cage. Sauf que ça ne pouvait pas en être une. Les adultes n'étaient là que depuis la veille ; au mieux, ils avaient pu pondre. Grant se trouvait dans la cabine vingt minutes plus tôt. Ça s'était passé entre-temps.

Prabir compta les adultes. Il en manquait un.

Il courut sur le pont.

— Martha ! Il faut que vous voyiez ça !

Elle était à mi-chemin du récif.

— Que je voie quoi ?  
— Les papillons.  
— Qu'est-ce qui leur arrive ?  
— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Il faut que vous voyiez par vous-même.

Grant revint au bateau et, ruisselante, le suivit dans la cabine. Son expression se modifia à plusieurs reprises.

— J'aimerais essayer quelque chose, si vous acceptez.  
— Je vous écoute.

Il saisit un des adultes endormis.

— Cet insecte suspendu à sa branche imite une noix muscade. Incapable de s'envoler, il dispose sans doute d'un moyen de défense : les oiseaux qui, sinon, le gèberaient lui trouvent un mauvais goût ou une mauvaise odeur.

— Sans doute.

Prabir s'approcha de la cage où ils avaient placé les pigeons frugivores et interrogea la biologiste du regard.

— Je vous en prie, dit-elle. Je tiens à voir ça aussi.

Il entrouvrit le portillon juste assez pour jeter dans la cage l'adulte endormi. Tous les pigeons se précipitèrent ; l'un d'eux parvint à écarter ses congénères et à s'emparer de l'insecte. Ouvrant le bec au maximum, il l'avalait d'un coup.

Grant se laissa choir sur un tabouret. Un long silence s'ensuivit.

— Il peut y avoir un stade larvaire parasitaire, dit-elle enfin. Les adultes ne pondent pas d'œufs fertilisés ; les œufs incubent dans le pigeon, après que les adultes ont servi de leurre.

— Et c'est pour ça qu'on ne trouve pas de larves ?

— Peut-être. (Elle écarta les bras et se redressa sur son tabouret.) Ce truc pourrait se forer un passage à travers la peau, bien sûr. Je m'imaginais déjà fouillant un gros tas de merde de pigeon.

Prabir revint près de la cage des papillons. Grant et lui avaient disposé des feuillages au fond, et il n'y avait ni brindille ni branche en surplomb à laquelle le prétendu martyr aurait pu se pendre. Il

s'accroupit pour mieux voir, et remarqua un long filet de perles gris-noir collé sous une des feuilles.

— La végétation était propre quand vous l'avez placée dans la cage ? demanda-t-il.

— Il me semble. Pourquoi ?

— Je crois que j'ai trouvé des œufs de papillon.

Prabir, allongé sur le pont, écoutait les vagues se briser sur le récif. Les œufs leur permettraient d'observer tous les stades du papillon, mais ça ne suffirait quand même pas. Le génome du papillon devait être stable, à présent ; seuls les échantillons du kampung montreraient comment la protéine de São Paulo l'avait modifié, génération après génération, vingt ans plus tôt. Il leur fallait extraire tous les indices que l'île détenait ; s'ils ne finissaient pas le travail, l'expédition les suivrait jusqu'ici.

Il retourna à la cabine et réveilla Grant en l'appelant du seuil. Sa couchette se trouvait dans l'ombre, mais il entendit la biologiste se dresser sur son séant.

— Qu'y a-t-il ?

Il lui décrivit ce qu'il avait vu du haut de l'arbre.

— Je sais où il se situe, à présent. Je peux trouver mon chemin depuis la plage.

Elle hésita.

— Vous êtes sûr de vouloir faire ça ? Dessinez-moi un plan, j'irai seule.

Prabir fut tenté d'accepter. L'endroit ne signifiait rien pour Grant : elle pourrait y pénétrer et emporter ce dont elle avait besoin, piller le kampung à son gré, immunisée qu'elle était contre son histoire.

Non. Il prétendait épargner à Madhusree la douleur du retour, et il confierait cette tâche à une inconnue ?

— Je préfère m'en charger. Seul.

— On y va ensemble, demain matin, dit Grant d'un ton sans réplique. Je vous l'ai promis après la mangrove : on ne se séparera plus.



## 12.

La routine apaisa Prabir : patauger jusqu'à la plage, se vaporiser de répulsif, vérifier le détecteur de mines. Jeter un regard vers le récif tout en enfilant ses bottes. Ils réuniraient quelques spécimens et regagneraient le bateau. Une journée comme les autres.

Il avait estimé les coordonnées GPS du kampung en se basant sur la position que son bloc-notes avait enregistrée la veille et son souvenir du terrain vu du haut de l'arbre. Ils se frayèrent un chemin tant bien que mal dans les broussailles ; c'était la première fois qu'ils n'avaient le choix ni de leur destination ni de l'itinéraire pour l'atteindre. Un jour, Grant avait voulu ouvrir un passage dans les épineux à l'aide d'un *parang* acheté à Ambon ; elle s'était escrimée en vain ; la machette convenait pour tailler des lianes occasionnelles, mais le sous-bois à hauteur de genoux était inextricable, il y avait trop de branches à couper.

La biologiste gardait un silence inhabituel ; elle aurait pu se débrouiller seule, et la présence de Prabir devait lui donner l'impression d'être une intruse.

— Vous ne croiriez pas qu'il me suffisait d'une demi-heure par jour pour entretenir ce sentier, hein ? dit-il.

— C'était une de vos tâches ?

— Oui.

Elle sourit.

— Dire que je me croyais exploitée parce que j'avais à récurer la baignoire ! Et j'avais un endroit où dépenser mon argent de poche. J'imagine qu'on vous rétribuait en accès au net ?

— Je ne m'en souviens pas.

Il avait sans cesse de la sueur dans les yeux. Alors qu'il les essuyait, à un moment donné, il crut revoir les abords du

kampung tels qu'ils se présentaient naguère. *Il avait entendu l'explosion assourdie de la mine et couru avec Madhusree dans les bras, filé entre les arbres toujours plus vite, comme s'il tombait dans le vide.*

Grant repéra avant lui la première hutte, qui se dressait de guingois, couverte de lianes et de moisissures. À la différence des panneaux du toit qu'il avait aperçus d'en haut, les murs étaient couverts de taches et d'incrustations au point qu'ils semblaient délibérément camouflés. Il doutait d'avoir suivi le tracé de l'ancien sentier ; il ne s'attendait guère à ce que la hutte ressemble au souvenir qu'il en gardait, mais sa position même différait. Ils avaient dû emprunter un autre itinéraire, déjà en pleine jungle à l'époque.

Même en se tenant à la lisière du kampung, il mit un certain temps à trouver les six huttes parmi les arbres.

— Je ne sais pas trop où on est, dit-il mollement. Je ne sais pas par où commencer.

Elle posa la main sur son épaule.

— Rien ne presse. Je peux regarder à l'intérieur d'un de ces bâtiments et vous le décrire, si vous voulez.

— Non. Ça va.

Il se détourna et se dirigea vers la hutte à sa droite. La porte qui faisait face au centre du kampung se dissimulait sous un épais rideau de plantes grimpantes, mais deux des murs s'étaient désolidarisés dans un angle, où s'ouvrait une brèche beaucoup plus facile à négocier.

Grant le rejoignit.

— Il vous faut de la lumière et il vaudrait mieux y aller doucement. On ne sait pas ce qu'il peut y avoir là-dedans.

Il accepta la torche qu'elle lui tendait. Elle enleva son fusil de l'épaule et emboîta le pas à Prabir tandis qu'il se baissait pour pénétrer dans la hutte. Le vent y avait projeté assez de terre, et il pénétrait assez de lumière par la brèche et par les fenêtres drapées de végétation pour qu'il y pousse des herbes pâles. Il vit un crochet

sur un mur et, au-dessous, les vestiges craquelés et ridés d'un rectangle de toile recroquevillé par l'humidité.

— C'était chez moi. (Il désigna le hamac.) Je dormais là-dedans.

— D'accord.

Une fois le conservateur délayé, les termites avaient dû dévorer la caisse en bois où il rangeait ses vêtements. La hutte paraissait plus dépouillée qu'une cellule de prison, à présent, mais il n'avait jamais possédé beaucoup de gadgets ni d'ornements ; il stockait ses biens les plus précieux dans son bloc-notes.

*Il avait scruté la nuit depuis sa hutte, l'estomac noué d'anxiété. Puis il avait envisagé un acte qui justifierait tout ce qu'il éprouvait : un crime pour répondre à son sentiment de culpabilité, un alibi pour l'expliquer.*

*D'où lui venait sa culpabilité, toutefois ? Avait-il volé quelque chose, cassé quelque chose ? Que pouvait-il faire de pire que saboter le travail de ses parents ?*

— La hutte des papillons. (Il ressortit, et essaya de se repérer.) Elle se situait juste en face.

Il se fraya un passage entre les arbres ; Grant l'escorta sans un mot. Il coupait au plus court, mais perdit de vue les huttes avoisinantes et leur position sur le cercle.

La porte de la hutte dont il s'approcha était tombée, laissant une entrée masquée par un rideau de lianes. Grant lui tendit le *parang* et il les trancha. Puis il darda le rayon de la torche dans l'obscurité.

Le lit en plastique de Madhusree, moisi, tordu et décoloré, restait toutefois plus ou moins intact. Derrière, le convertible où couchaient ses parents avait moins bien résisté : jonché de débris, le matelas de mousse pourri à cœur, l'armature métallique réduite à une coquille rouillée.

*Il avait peur pour eux, alors, peur que la guerre les atteigne, malgré l'anonymat de l'île, malgré les paroles de réconfort de son père.*

*Mais de quoi s'était-il senti coupable ? Pourquoi s'était-il imaginé qu'il serait à blâmer si la guerre arrivait sur l'île ? Même s'il s'était disputé avec ses parents et avait espéré qu'ils soient punis – même s'il avait crié depuis la pente du volcan qu'il voulait les voir morts –, il n'était pas superstitieux au point de croire que son vœu serait exaucé.*

— Perdu, dit-il. C'est celle d'à côté.

Un des murs de la hutte des papillons s'était effondré vers l'extérieur ; deux des panneaux du toit, qui n'étaient plus soutenus qu'à moitié, pendaient dans le vide, jusqu'à effleurer le sol. Le résultat : un prisme triangulaire bancal, et un intervalle étroit, entre un mur resté droit et le toit penché, par lequel il passa tout juste. Grant se faufila derrière lui.

La paroi abattue était celle où s'ouvraient les fenêtres et la porte, et les brèches dans la structure étaient trop mal orientées pour laisser entrer la chiche clarté de la forêt, de sorte que l'obscurité régnait. Prabir promena le rayon de sa torche sur le sol, en quête de traces de la pailleasse, mais le bois avait disparu, victime des termites et de la moisissure. La hutte était envahie de brindilles et de feuilles pourries jusqu'à hauteur de genou, détritiques poussés par le vent et pris au piège.

Dans l'angle le plus éloigné, deux yeux jaunes reflétèrent la lumière. Un python, moitié moins grand que celui de la mangrove, s'enroulait sur un tas de débris. Prabir sentit ses jambes se liquéfier à sa vue, mais il ne tenait guère à ce qu'on tue l'animal sans nécessité.

— Je suggère de le contourner, dit-il. Ou de le pousser dehors avec des bâtons.

Grant secoua la tête.

— En temps normal, je serais d'accord, mais, là, on a autre chose à faire. (Elle leva son fusil.) Écartez-vous et bouchez-vous les oreilles.

Elle visa le serpent entre les deux yeux avec un point rose de lumière laser, et lui fit exploser la tête. Des amas de moisissure blanche plurent du plafond. Le corps décapité tressaillit et se



dressa, comme prêt à frapper, en se déroulant suffisamment pour révéler une couvée d'œufs bleu-blanc.

Grant tint la torche pendant que Prabir passait au crible les détritiques qui recouvraient le sol – travail fastidieux, dans l'atmosphère suffocante d'humidité au-dessus des feuilles en décomposition. Lorsqu'il découvrit la base métallique du microscope de son père, il cessa de feindre la maîtrise de soi et laissa libre cours à des larmes de chagrin et de honte.

*Il savait ce qu'il avait fait. Il savait pourquoi il avait empoisonné la chrysalide, pourquoi il avait eu besoin de se cacher.*

*Il les avait tués. Il avait amené l'avion sur l'île, il avait amené les mines.*

C'était insupportable. Il ne pouvait pas vivre, à scruter cette lumière, mais il n'avait plus le pouvoir de détourner son regard ; et tous les mensonges brandis tels des boucliers étaient devenus transparents. Il devait laisser cette lumière le faire fondre, il devait la laisser le calciner.

D'abord, cependant, il trouverait les spécimens ; c'était la dernière chose qu'il pouvait sauver. Grant avait cessé de demander s'il voulait se reposer ou prendre sa place. Des scarabées et des araignées pâles fuyaient tandis qu'il plongeait ses mains dans les feuilles, encore et encore.

Il extirpa un carré de plastique froid et léger, de trente centimètres de côté, couvert de saleté, qu'il essuya sur son jean. Il contenait un papillon adulte pris dans un matériau semblable à du plexiglas. Un adulte enchâssé vingt ans plus tôt, qui arborait les cercles concentriques verts et noirs.

Grant émit un encouragement. Il hocha la tête, hébété. Il y avait un code-barre gravé dans le plastique ; sa couleur, quelle qu'elle soit, avait disparu, mais les arêtes restaient assez vives pour qu'il soit lisible. Il plongea ses mains au même endroit, et ses doigts rencontrèrent une autre plaque.

Ils quittèrent la hutte avec douze spécimens préservés : huit adultes et quatre larves. Prabir regarda alentour, afin de s'orienter.

Il se tourna vers Grant.

— Vous devriez retourner au bateau. Je vous rejoins d'ici un petit moment.

Il lui tendit son sac à dos, dans lequel ils avaient placé tous les spécimens. Elle le prit, mais demeura à ses côtés, en attendant une explication.

— Je veux aller sur la tombe de mes parents, dit-il.

Elle hocha la tête d'un air compréhensif.

— Je ne peux pas vous accompagner ? Je ne veux pas m'imposer, mais il vaudrait mieux qu'on soit prudents.

Prabir retira son T-shirt, s'épongea la figure avec, puis le tint roulé sous son bras contre son flanc pour dissimuler sa main le temps d'éteindre le détecteur de mines. Il tâcha de se composer le masque approprié.

— Allons, combien peut-il y avoir de serpents de cette taille dans le coin ? Tout ira bien. Vous n'avez qu'à entamer les analyses des échantillons, je veux juste quelques minutes de tranquillité.

Elle hésita.

— C'est trop demander ? ajouta-t-il. Je vous ai donné tout ce que vous vouliez. Vous ne pourriez pas ménager ma sensibilité ?

Grant, vaincue, inclina la tête.

— D'accord. Je suis désolée. À tout de suite.

Elle se détourna et traversa le kampung.

Prabir entreprit de contourner ce qu'il prenait pour la réserve. Mais il ne pouvait se fier à sa mémoire, il lui fallait une certitude. La porte s'était dégonflée ; il se glissa entre les lierres. Une fois son regard accommodé à l'obscurité, il vit les deux gilets de sauvetage suspendus à la cloison.

Il ressortit de la hutte et se dirigea vers le jardin.

Soudain, l'appareil à sa ceinture psalmodia :

— Mine à dix-sept mètres ! Mine à dix-sept mètres !

Il baissa les yeux : une flèche rouge clignotait sur le dessus du boîtier, pointée vers le danger. Il manipula l'interrupteur d'avant en arrière – aucun résultat. Impossible de couper ce fichu truc. On ne pouvait qu'éteindre le témoin lumineux rassurant pour lui permettre ainsi d'économiser de l'énergie.

Il entendit Grant l'appeler dans le lointain.

Prabir recula jusqu'à ce que le détecteur se taise, puis il cria, en veillant à prendre un ton gentiment exaspéré :

— Tout va bien ! Je savais qu'il y aurait des mines ! Le détecteur fonctionne, et je passerai au large. Ça ira !

Un long silence, puis elle cria, d'une voix contrainte :

— D'accord. On se retrouve sur le bateau.

Il attendit deux ou trois minutes, pour s'assurer qu'elle était partie, puis il détacha le détecteur et le balança vers le centre du kampung. Il avait noté la direction dans laquelle la flèche pointait. Il était épuisé, mais il ne voyait plus d'autre solution. Il se retourna et se mit en marche.

Un objet pointu se ficha dans son épaule droite. Il sentit sa peau se glacer, et s'engourdir. Il plia le bras pour le retirer. Une fléchette anesthésiante.

Il se demanda s'il devait rire, ou pleurer de frustration. Il chercha Grant du regard, sans la trouver.

— Je pèse soixante-dix kilos ! lança-t-il. Faites votre calcul. Vous n'en aurez jamais assez.

— Je peux vous loger une balle dans le genou, s'il faut en arriver là, rétorqua-t-elle sur le même ton.

— Et alors ? Je parie que je saignerais à mort.

Grant se montra. Elle se tenait au moins à vingt mètres. Même si elle était capable de le plaquer au sol, il lui faudrait une balle pour l'arrêter avant qu'il atteigne la mine.

— Peut-être que je prendrai le risque, dit-elle.

— Retournez au bateau ! la pria-t-il d'une voix irritée.

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ?

Il se frotta les yeux. C'était clair, non ? Ne voyait-elle pas l'évidence tout autour d'eux ?

— Je les ai tués, dit-il. J'ai tué mes parents.

— Je ne vous crois pas. Comment ?

Il la dévisagea, au désespoir ; il voulait bien avouer, mais tout expliquer allait le mettre à la torture.

— J'ai envoyé un message. À une historienne de New York que j'avais connue par le net. Je me faisais passer pour mon père et ce que j'ai dit le faisait passer, lui, pour un partisan de l'ABRMS. Les Indonésiens ont dû le lire. C'est pour ça qu'ils ont survolé l'île en avion et lâché des mines.

Grant digéra ces informations.

— Pourquoi vous faisiez-vous passer pour votre père ?

— Il refusait que je dise mon âge véritable à qui que ce soit. Il était parano à ce sujet... il lui était peut-être arrivé un truc durant son enfance. Mais je ne savais ni me faire passer pour quelqu'un d'autre que lui ni ne rien dire du tout.

— D'accord. Pourtant, vous ignorez si le message a été intercepté, n'est-ce pas ? Ils auraient peut-être quand même largué les mines. À cause d'une reconnaissance aérienne, d'une activité rebelle dans la région, d'une désinformation volontaire opérée par quelqu'un d'autre. *Ça pouvait n'avoir aucun rapport avec vous.*

Prabir secoua la tête.

— Même si c'était le cas, j'ai entendu l'avion passer, et je ne les ai pas prévenus. C'était à moi de désherber le jardin, et j'ai préféré aller nager. Je serais coupable pour deux raisons au lieu de trois, dans le meilleur des cas.

— Vous aviez neuf ans ! Même si vous avez commis une bêtise, c'est l'armée qui les a tués. Vous croyez que vos parents vous reprocheraient une chose pareille ?

— J'avais neuf ans ; je n'étais pas stupide. Après avoir envoyé le message, j'ai compris la portée de mon acte. Au lieu de les avertir, car j'avais trop peur, je suis allé empoisonner un des papillons pour pallier ma culpabilité. Me persuader que c'était pour ça que je me sentais si mal.

Grant cherchait visiblement une échappatoire, mais elle devait constater qu'il n'en existait pas.

— Aussi vive que soit la douleur, dit-elle, si vous vivez avec depuis dix-huit ans, vous pouvez continuer.

Il éclata de rire.

— *Pourquoi ?* Dans quel but ? Madhusree n'a plus besoin de moi. Vous savez pourquoi je me suis lancé à sa poursuite ? Pourquoi je l'ai suivie jusqu'ici ? *J'avais peur qu'elle le découvre.* Qu'elle trouve un truc qui lui révélerait ma culpabilité. Je n'essayais pas de la protéger. Je voulais juste l'empêcher de savoir la vérité.

— Et comment vais-je lui expliquer votre mort ?

— Par un accident.

— Je ne commettrai pas de parjure. On conduira une enquête officielle, tout se saura.

— Du *chantage*, maintenant ?

Grant secoua la tête avec calme.

— Non, je vous explique ce qui se passera. Ça n'a rien d'une menace. C'est comme ça, voilà tout.

Prabir se couvrit le visage de ses bras. Même si elle lui paraissait insupportable, peut-être cette perspective aiderait-elle Madhusree à accepter sa mort si elle comprenait qu'elle ne lui devait rien. Il n'avait pas agi par amour pour elle ni par devoir envers leurs parents. Il n'avait même pas voulu protéger les gènes qu'ils avaient en commun. Tout ce qu'il avait jamais fait pour elle consistait à cacher son crime à lui.

Il se détourna et marcha vers le champ de mines. Grant lui cria un avertissement quelconque, qu'il ignora. Une pluie de fléchettes s'abattit sur le haut de son dos ; il perdit toute sensibilité dans cette région après la quatrième – voire la cinquième : il y en avait tellement qu'il n'arrivait plus à les compter. Il commença à éprouver un léger vertige, mais ça ne le ralentit pas. Elle n'avait toujours aucune chance de le rattraper.

Il ressentit un vif élancement sur le côté de sa jambe droite, comme si on lui tailladait la peau à l'aide d'une lame chauffée à

blanc. Il perdit l'équilibre, de surprise plus qu'à cause de l'impact, et s'affala dans les broussailles. Avec ses épaules paralysées, il n'avait plus de force dans les bras : il ne pouvait pas se redresser ni même ramper.

Une minute plus tard, Grant se pencha sur lui pour ôter les fléchettes. Il saignait presque autant de ses égratignures sur les épineux semblables à des barbelés que de la blessure à sa jambe, la balle ne l'ayant qu'effleuré.

— Vous revenez avec moi au bateau, maintenant ?

Prabir chercha son regard. Il n'éprouvait ni colère ni gratitude envers elle. Mais elle lui avait dérobé son énergie, et avait compliqué la situation au point qu'il aurait été grotesque de continuer à lui résister.

Grotesque, et d'un égoïsme monumental.

Il garda le silence, le temps de digérer cette révélation.

— J'ai à faire ici, si vous voulez bien, dit-il ensuite. Mais on aura besoin d'outils et je dois attendre que l'effet de cette merde se dissipe.

Ils revinrent au kampung, nantis d'une tronçonneuse et d'un maillet, dans l'après-midi. Grant débita des branches en tronçons d'un mètre, et Prabir les planta autour du jardin pour clôturer le champ de mines, puis cloua deux panneaux de part et d'autre, en six langues, en recourant à son bloc-notes pour traduire l'avertissement. Il n'y avait guère de risques que des pêcheurs s'enfoncent aussi profondément dans la jungle, mais les biologistes suivants bénéficieraient d'une petite sécurité supplémentaire à leur arrivée.

— Vous voulez ériger une pierre tombale ?

Prabir secoua la tête.

— Pas de mémorial. Ils auraient détesté ça.

Elle se fiait à lui, désormais : elle le laissa seul. Debout près de la clôture, il les imagina, bras dessus, bras dessous, à l'âge mûr, avec encore cinquante bonnes années devant eux à s'aimer

jusqu'au bout, à travailler jusqu'au bout, et à vivre assez vieux pour voir leurs arrière-arrière-petits-enfants.

C'était ça qu'il avait détruit.

Grant n'avait cessé de le répéter : *Ils ne vous auraient rien reproché !* Qu'est-ce que ça voulait dire ? Les morts ne reprochaient rien à personne. Et si sa mère avait survécu, brisée par le chagrin, en le sachant responsable ? Elle aurait peut-être essayé de le protéger, au début, durant son enfance. Et maintenant ? Et le restant de sa vie ?

Et son père...

Il n'avait pas le droit de les soumettre à la question, de leur demander de choisir entre le rejet et le pardon. Quelles qu'aient pu être les excuses qu'ils lui auraient trouvées et la compassion qu'ils lui auraient témoignée, ça n'aurait, en fin de compte, rien changé. Il ne voulait ni de leur bénédiction imaginaire ni d'aucune sorte de consolation plausible. Il ne voulait que l'impossible : qu'ils reviennent.

Il s'assit par terre et fondit en larmes.

Prabir retourna jusqu'à la plage avant la tombée de la nuit. Il avait perdu le désir de mourir, de quitter l'existence par anesthésie définitive.

Mais, pour vivre, il allait devoir s'habituer à la douleur que lui causait son acte, et non plus espérer la réprimer. Ça ne se produirait jamais. Il lui faudrait trouver un autre motif pour continuer.

# **Sixième partie**



## 13.

Grant consacra la matinée du lendemain à extraire des échantillons tissulaires des papillons préservés, puis à séquencer leur ADN. Bien que la protéine de São Paulo brouille certaines parties de leur génome, il demeurerait possible de dessiner un arbre généalogique plausible à partir des marqueurs génétiques, avec les numéros de série des plaques comme repères chronologiques.

Une des suppositions de Prabir s'avéra : le gène de la PSP s'était modifié. Sa propre protéine l'avait réécrit peu à peu, même si la version vieille de vingt ans semblait avoir effectué des changements beaucoup plus subtils génération après génération que la version actuelle. Ce qui ajoutait un nouveau degré de complexité au processus de convergence : chez les papillons au moins, la transformation elle-même se trouvait sujette à des raffinements successifs. Quoi que puisse faire la PSP pour entraîner ces mutations étrangement bénéfiques, celles qu'elle avait opérées dans son propre gène lui avaient permis de parfaire tout le processus.

Grant posta les données historiques sur le net en créditant Radha et Rajendra Suresh, puis se mit au travail sur les papillons dormants dont elle préleva des échantillons pour l'analyse des transcrits ARN. Ils ne risquaient pas de se trouver à court de spécimens : outre les six que Prabir avait cueillis sur les arbres, tous leurs adultes captifs avaient à présent abordé ce stade.

Il s'assit et la regarda travailler, en l'assistant là où il le pouvait. Peut-être qu'il comprenait enfin ce qu'elle avait fait pour lui au kampung, mais son expression lui paraissait plus douce, son comportement plus chaleureux. Il croyait savoir lire, désormais, son langage corporel, tout comme il s'était habitué à son accent peu familial.

Dans la soirée, après le dîner, ils s'assirent sur le pont, face à la mer, pour écouter de la musique et planifier la fin du voyage. À moins de recevoir d'ici le lendemain matin des nouvelles de São Paulo ou de Lausanne qui les feraient changer d'avis, ils en concluraient qu'ils avaient rassemblé toutes les données nécessaires à l'étude des mutants dans le proche avenir. Ils rejoindraient l'expédition durant un jour ou deux, afin d'échanger leurs opinions en direct, puis Grant regagnerait Sulawesi pour rendre son bateau de location. Prabir n'était pas sûr, quant à lui, de l'accompagner jusqu'à Ambon, où elle ferait escale. Ça dépendrait de l'accueil que lui réserverait Madhusree.

— Qu'est-ce que vous allez lui dire ? demanda Grant.

Il secoua la tête.

— Je l'ignore. Je ne peux pas me confier à elle comme à vous, sous peine d'empoisonner son existence. Mais je ne veux plus lui mentir, lui raconter que je suis venu ici afin de lui épargner un traumatisme.

La biologiste lui décocha un regard exaspéré.

— Il ne vous viendrait pas à l'idée que ça pourrait tout de même être vrai ? On peut avoir plusieurs raisons d'agir.

— Je sais, mais...

Elle coupa court à son objection.

— Ne laissez pas cette histoire tout contaminer. Ne la laissez pas vous priver de ce dont vous avez le droit d'être fier. Vous croyez sincèrement que vous n'avez pas voulu la protéger pour la simple raison qu'il s'agit de votre sœur ?

— Au moins, ça prouverait que je ne suis pas l'esclave de mes gènes, répondit-il avec ardeur.

Grant plissa les paupières.

— Et c'est le plus important ?

L'espace d'un instant, il crut avoir perdu son estime, commis l'irréparable en une seule phrase. Mais elle ajouta, avec ironie :

— Au moins, dans un mauvais film, on découvrirait que vous êtes un enfant adoptif.

— Si c'est ça, votre idée d'un mauvais film, vous avez eu une vie très protégée.

Il tendit le bras et lui caressa la joue du dos de la main. Elle le dévisagea, sans rien dire. Il agissait ainsi parce qu'il sentait que c'était la chose à faire, et s'attendait peu ou prou à ce que son instinct l'ait induit en erreur, mais elle demeura impassible, sans l'encourager ni le repousser. Il se rappela la façon dont elle l'avait contemplé, le soir de leur arrivée. Sur le moment, il n'y avait pas attaché d'importance ; à présent, il lui semblait que ses yeux s'étaient dessillés.

Il se pencha et l'embrassa ; ils étaient adossés à la paroi de la cabine, de sorte qu'ils ne pouvaient se faire face. Elle resta d'abord parfaitement immobile, puis elle lui rendit son baiser. Il lui caressa le bras. La fragrance de sa peau était extraordinaire ; la respirer le réchauffa de la tête aux pieds. Les Canadiennes, au lycée, avaient une odeur aussi neutre et asexuée que celle d'un bébé.

Il passa la main sous son T-shirt, lui caressa le bas du dos et l'attira vers lui pour aligner leurs corps. Il avait déjà une érection ; il sentait le sang battre dans son membre pressé contre la cuisse de Grant. Il remonta la main jusqu'à son sein. Il devait combattre l'image de ce qui allait suivre ; il avait peur de jouir aussitôt s'il l'évoquait. Il n'avait aucun besoin de réfléchir, de prévoir : ils allaient être entraînés par la logique interne de l'acte.

Soudain, elle s'écarta, brisant l'étreinte.

— C'est une mauvaise idée. Vous le savez.

— Je croyais que c'était ce que vous vouliez répliqua-t-il, perplexe.

Elle ouvrit la bouche pour le nier, puis se ravisa.

— Ça ne marche pas comme ça, dit-elle. Je suis fidèle à Michael depuis seize ans. Je veux bien rester debout toute la nuit à discuter, mais je ne vais pas baiser avec vous pour vous reconforter.

Prabir, le visage brûlant de honte, baissa les yeux sur le pont. *Qu'est-ce qui lui avait pris ?* Une tentative maladroite d'exprimer

sa gratitude, qu'il s'imaginait qu'elle accepterait sans le moindre scrupule ?

— Écoutez, dit-elle avec douceur, je ne suis pas fâchée avec vous. J'aurais dû mettre le holà un peu plus tôt. Et si on oubliait ce qui vient de se passer ?

— Oui. Bien sûr.

Il releva la tête. Grant lui adressa un sourire désabusé.

— N'en faites pas toute une histoire, je vous en prie. On est bons amis, et on peut le rester. (Elle se leva.) Mais je crois qu'on a tous les deux besoin de repos.

Elle se baissa pour lui presser l'épaule, puis entra dans la cabine.

Une fois les lumières éteintes, il alla s'agenouiller au bord du pont et éjacula dans l'eau. La tête posée sur le bastingage, il se sentit soudain glacé par la brise marine. L'image du corps de Grant s'évanouit aussitôt ; il paraissait évident, désormais, qu'il ne l'avait pas désirée. Il n'avait dû s'agir que d'une confusion des sentiments, provoquée par l'amitié qu'elle lui avait témoignée au kampung et renforcée par le fait qu'il n'avait plus touché Felix depuis une éternité. Il n'avait jamais songé qu'il pouvait avoir perdu l'habitude du célibat, qu'au bout de neuf ans il lui fallait faire un effort pour supporter trois ou quatre petites semaines de chasteté.

Lorsque, de retour dans son sac de couchage, il ferma les yeux, ce fut pour voir Felix à ses côtés, souriant, rassasié, un chaume de poils noirs ombrant la peau dorée de sa gorge. *Depuis quand trouvait-il concevable de le tromper ?* Mais, au lieu de se torturer à cause d'une tentative d'infidélité stupide et aberrante, il ferait mieux de songer aux changements qu'il pouvait effectuer à Toronto pour mettre fin aux risques bien plus grands qu'il prenait depuis leur rencontre. Felix avait prouvé sa patience illimitée, mais ça ne durerait pas toujours. Le plus simple, ce serait de laisser l'appartement à Madhusree ; il continuerait de payer le loyer jusqu'à ce qu'elle obtienne son diplôme. Il s'installerait avec

Felix, ils auraient une vie à eux, un engagement mutuel sans réserve.

Ça n'avait plus rien d'inimaginable. Même s'il avait pu imiter son père en tout point, il serait resté impuissant à ramener Radha et Rajendra à la vie. Et il ne se souciait plus de son incapacité à lire entre les lignes et d'arracher une sorte de bénédiction muette à ses parents. Il devait y avoir une fin à *ce qu'ils auraient voulu et à ce qu'ils auraient fait*.

Il lui fallait prendre ce qu'il estimait être le meilleur, et décamper.

Une heure après leur départ de Téranésie, Grant sortit de la cabine, l'air perplexe.

— Drôles de nouvelles de São Paulo.

Prabir grimaça ; on aurait juré le titre d'un des albums de country dadaïste que Keith appréciait tant.

— Ne me dites pas qu'on rebrousse chemin.

— Oh, non. (Grant se passa la main dans les cheveux, le regard dans le vague.) En fait, ils ont besoin de tout, sauf de données supplémentaires. On leur en a apparemment trop fourni.

— Comment ça ?

Elle lui tendit son bloc-notes.

— Joaquim Furtado, un des physiciens de l'équipe de modélisation, vient de poster une théorie sur la fonction de la molécule. Les autres membres ont refusé d'y souscrire. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Prabir songea qu'elle n'agissait ainsi que par politesse, mais il parcourut la page web. L'analyse de Furtado débutait par une affirmation incontestable : les différences entre le modèle informatique et les expérimentations en laboratoire prouvaient que la simulation échouait à reproduire certains aspects cruciaux du comportement de la molécule. On avait testé diverses améliorations du modèle, sans obtenir jusqu'à présent de meilleurs résultats.

L'une des nombreuses approximations opérées par les modélisateurs impliquait l'état quantique de la protéine, que l'on décrivait mathématiquement en termes d'états propres pour les liens entre atomes : des états quantiques dotés de valeurs définies pour des caractéristiques comme la position du lien et son énergie vibratoire. Une description tout à fait précise de la protéine aurait permis à chacun de ses liens d'exister en une superposition complexe, simultanée, d'états propres différents, un état qui n'avait ni angles ni énergies définis, mais des probabilités pour un spectre de valeurs différentes. En fin de compte, la protéine apparaîtrait comme une superposition de multiples versions possibles, chacune dotée de sa forme individuelle et de son ensemble de modes vibrationnels spécifiques. Toutefois, pour une molécule comptant plus de dix mille atomes, il aurait fallu garder la trace d'un nombre astronomique de combinaisons d'états propres, bien au-delà de la capacité de calcul, et pis encore de manipulation, du matériel existant. En général, on se contentait donc de calculer l'état propre le plus probable pour chaque lien et de le considérer comme seul digne de considération.

Le problème, avec la molécule de São Paulo, c'est que, quand elle se liait à l'ADN, la plupart de ses liaisons avaient deux états propres de probabilité équivalente. On ne pouvait alors que choisir l'état de chaque lien au hasard : le logiciel jetait plusieurs milliers de dés, et sélectionnait une conformation particulière de la molécule pour analyse. Et, au cours des premières expériences en laboratoire, la nature semblait procéder exactement de cette façon : quand les brins d'ADN avaient été copiés avec des erreurs aléatoires, la PSP avait paru se contenter d'amplifier le bruit quantique chaque fois qu'elle choisissait une base différente à ajouter au nouveau brin. Mais la copie presque parfaite du chromosome du pigeon frugivore et les changements intergénérationnels successifs de l'ADN des spécimens de papillon Suresh montraient qu'il se passait quelque chose de beaucoup plus subtil.

La subtilité cruciale, affirmait Furtado, résidait dans le fait que les probabilités contrôlant la forme de la protéine n'étaient pas précisément égales. L'une ou l'autre était toujours favorisée, bien que l'équilibre soit si fragile que le choix dépendait, avec une exquise précision, de l'état quantique entier du brin d'ADN auquel la protéine se liait. Furtado supputait que la PSP exploitait cette sensibilité pour compter les nombreux « cousins contrefactuels » de l'ADN : des séquences similaires, mais non identiques, qui *auraient pu* être produites à sa place, si l'histoire récente des mutations aléatoires avait différé. Que les cousins les plus nombreux dictent la séquence de la nouvelle copie à l'ADN expliquait pourquoi les mutations n'étaient pas aléatoires ni ne tuaient ni ne désavantageaient jamais l'organisme. Elles avaient été testées et couronnées de succès : non pas dans le passé, comme le formulait l'hypothèse de Grant, mais dans diverses histoires quantiques.

Prabir leva les yeux du bloc-notes.

— Je ne sais pas quoi dire. Des lauréats du prix Nobel de physique se jettent des fruits pourris les uns aux autres depuis cent ans à propos de l'interprétation de la mécanique quantique, et, pour autant que je sache, ils n'ont pas cessé. Personne n'a jamais proposé de solution définitive. Si Furtado pense que l'interprétation des mondes multiples est juste, il a toute une liste de physiciens célèbres pour l'appuyer, et qui suis-je pour discuter ? Tirer des informations d'autres histoires, ça n'a rien à voir, en revanche. Même les fidèles les plus endurcis vous diraient que c'est impossible.

— Ça résume plus ou moins mon sentiment. (Grant se pencha pour voir jusqu'où il avait lu.) Il y a des spéculations intéressantes un peu plus loin, à propos du type d'analyse de données que la protéine pourrait effectuer pour extraire de tout le bruit produit par les effets thermiques les schémas d'interférence entre l'ADN et ses cousins. S'il y a du vrai là-dedans, la PSP doit être devenue, à force d'évolution, un authentique superordinateur quantique.

Prabir fit défiler la page et jeta un coup d'œil sur la section que la biologiste venait de décrire ; la plupart des équations échappaient à son entendement, mais il y avait des passages qu'il arrivait à suivre.

*Bien qu'on ne sache pas reconstruire avec certitude l'espace de Hilbert dans lequel sont définis les états purs, des calculateurs quantiques parallèles permettent d'identifier des candidats probables ; pour des systèmes plus simples, des théoriciens [Deutsch 2012, Bennett 2014] ont montré que la recherche systématique de minima d'entropie globale sur les degrés de liberté inconnus ne prenait que des temps de calcul polynomiaux.*

Un superordinateur quantique aurait-il pu découvrir le gène d'un superordinateur quantique un peu meilleur ? Et ainsi de suite ? Furtado le prétendait, mais, dans la dernière section de son article, admettait l'impossibilité de le prouver directement ; modéliser une version quelconque de la protéine de São Paulo au degré de précision requis se révélait hors de question. Par contre, il prévoyait une expérience pouvant invalider son hypothèse : il synthétisait une copie d'un des chromosomes de pigeon frugivore, identique à l'original jusqu'aux signaux de méthylation. Sa molécule serait identique au chromosome biologique dans sa séquence brute de bases comme dans ses subtilités chimiques « épigénétiques », mais son état quantique ne serait corrélé avec l'ADN d'aucun oiseau vivant, réel ou contre-factuel. Si la PSP la copiait avec le même faible taux d'erreurs que la version naturelle, la théorie flamboyante de Furtado se casserait la figure.

— Si c'était exact, dit Prabir d'une voix rêveuse, ça expliquerait des tas de choses. Vous avez admis vous-même que la Téranézie ressemblait à un endroit où des parents des espèces locales, qui s'étaient séparés et avaient coévolué ailleurs, étaient réintroduits peu à peu. Si Furtado a raison, c'est exactement ce qui s'est passé. Sauf qu'ils se sont séparés quand des mutations différentes les ont placés dans des histoires quantiques différentes, et ils sont



réintroduits par le biais d'un gène qui se donne beaucoup de mal pour voler leurs meilleures idées aux membres de la famille qui ont connu le plus de succès.

Grant lui sourit avec indulgence.

— Expliquez-moi les pigeons frugivores, dans ce cas. Et les broussailles en fil barbelé. Pourquoi le camouflage et les épines ?

Prabir y réfléchit pendant un moment.

— Il s'agit d'une défense contrefactuelle. Une fois que vous avez le gène de São Paulo, vous pouvez bloquer même des prédateurs qui n'ont jamais essayé de faire de vous leur proie *dans votre propre histoire quantique*. Tant que vous gardez cette défense, ils ne se donneront pas la peine d'évoluer dans ce sens, parce qu'ils voient bien que ça ne sert à rien. On dirait un programme de jeu d'échecs simple : pas de stratégies copiées sur les grands maîtres, mais la capacité d'anticiper les quelques prochains coups et d'en tirer les conséquences. Si le calcul par force brute révèle une stratégie... le roque, par exemple... qui donne un avantage à moyen terme sur tous les mouvements possibles des adversaires, le logiciel l'utilise. Et il ne l'inversera jamais, parce que, même s'il ne se présente aucune menace immédiate, il peut regarder assez loin pour voir que toute remise en question serait exploitée.

Grant laissa transparaître un certain malaise.

— Vous ne pensez pas sérieusement que c'est ce qui se passe, si ?

— Absolument pas. Il procédera à l'expérience sur le chromosome de synthèse, et elle démontrera qu'il a tort.

Grant émit un vague murmure d'acquiescement, comme si elle avait peur que manifester une confiance excessive revienne à défier le destin.

Prabir reprit la parole.

— Je voulais vous demander une chose : vous avez eu les résultats de l'analyse d'ARN des adultes dormants ?

La dernière fois qu'elle lui en avait parlé, le processus automatisé devait se poursuivre toute la nuit.

— Oui. Ils produisent un peptide presque identique à une hormone bien connue qui place les adultes de certaines espèces de papillons de climat tempéré en diapause quand ils hibernent. Et la modification de la texture et de la pigmentation des ailes semble découler d'une activité génétique en cascade très similaire à ce qui se produit lors d'une métamorphose ordinaire. C'est à peu près ce que j'attendais : des trucs existants réaffectés.

— Entendu. Mais réaffectés dans quel but ? Je sais que ça ne sert à rien maintenant, puisque les adultes ont déjà pondu leurs œufs de manière externe, mais pourrait-il s'agir d'une régression vers une espèce qui se reproduisait par le biais de larves parasites ?

La théorie de la résurrection de gènes ancestraux était peut-être encore renflouable, après tout.

Grant secoua la tête.

— Non, à moins qu'elle n'ait dévié encore plus. Tous les mâles se comportent également de cette façon.

Prabir empoigna le bastingage et poussa, pour dénouer les muscles de ses épaules.

— Si le gène n'a pas débuté comme un moyen dont les espèces disposent toutes pour réparer des mutations, il nous faut toutefois expliquer le fait qu'il soit passé des papillons à tout le reste. (Il se tourna vers la biologiste avec un sourire désarmant, dans l'espoir qu'elle encaisse une spéculation frivole de plus.) À titre d'exemple : si Furtado a raison, le gène de São Paulo avait peut-être vu là un moyen facile de refiler des copies de lui-même aux pigeons frugivores.

Elle ne réagit pas tout de suite. Il songea qu'elle élaborait une réponse sarcastique à souhait.

— L'analyse d'ARN m'a appris autre chose, dit-elle.

— Oui ?

— La présence en grande quantité d'une endonucléase, une enzyme qui sert à couper et coller l'ADN, produite partout dans le corps des adultes dormants. Je n'ai pas poussé l'identification plus avant pour l'instant...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Mais si c'est l'endonucléase adéquate, elle pourrait convenir à la perfection pour insérer le gène de São Paulo dans le génome des pigeons frugivores ?

Grant acquiesça.

— La fraction d'ADN et d'endonucléase survivant à la digestion et pénétrant le système sanguin serait minuscule, j'imagine, mais elle pourrait avoir un emballage protecteur de liposomes, par exemple, qui contribuerait en plus à son absorption par la paroi intestinale. Puis il y aurait un nouvel obstacle à franchir pour que le gène arrive dans les ovaires ou les testicules. Ça *pourrait* être la voie de transmission, même si le tableau n'est pas clair du tout.

Prabir reporta son regard sur les flots ; on apercevait encore le cône volcanique de la Téranésie dans le lointain.

— Tout le reste pourrait se résumer à des régressions, n'est-ce pas ? Si le mimétisme servait jadis à introduire des larves parasites dans les pigeons frugivores, et si les gènes qui le déterminaient ont été réactivés, pour rien, chez les femelles pondeuses, ils ont aussi pu l'être chez les mâles... tout simplement parce que l'interrupteur fonctionne mal.

— Je suppose.

— Et ce n'est pas le seul rôle des endonucléases, n'est-ce pas ? Le fait que le gène de l'endonucléase soit activé en même temps que les autres pourrait être une coïncidence ?

— Peut-être.

Tout à coup, Prabir éclata de rire.

— Écoutez-moi élucubrer. On va sur Téranésie, on va à la source du phénomène, et j'espère que tout se mettra en place en un jour. J'ai passé vingt et un ans sans connaître la réponse. Je peux attendre encore un peu.

Il baissa les yeux sur la représentation de la PSP incluse dans l'article de Furtado. Le graphique affichait tour à tour seize des conformations qu'elle pouvait adopter en se liant à une des quatre bases de l'ancien brin tout en ajoutant une des quatre au nouveau brin. Ces seize transformations simples étaient susceptibles à elles

seules d'engendrer tous les changements concevables : tant que l'ancien brin d'ADN était découpé et le nouveau reconstruit, l'organisme détenait le potentiel de devenir n'importe quoi.

Et quelles merveilleuses inventions choisissait le gène de São Paulo dans cet infini de potentialités ?

Celles qui fabriquaient le plus de copies possible du gène de São Paulo.

Ils atteignirent l'île à la mangrove et utilisèrent la même voie d'accès qu'auparavant, puis firent le tour de ses côtes à l'intérieur de l'atoll. Quand ils approchèrent du site où l'expédition avait dressé son campement, Prabir constata que le bateau de pêche avait disparu, remplacé par une autre embarcation rangée le long du navire de l'expédition.

Ils jetèrent l'ancre et pataugèrent jusqu'au rivage. Ils se trouvaient à mi-chemin du camp lorsqu'un jeune homme surgit sur la plage à cinquante mètres devant eux, vêtu d'un pantalon de camouflage, de bottes de combat et d'un T-shirt des Chicago Bulls. Il leva son fusil, le braqua sur eux, puis aboya une série d'ordres en anglais.

— Halte ! Les mains sur la tête ! Et on s'accroupit !

Ils obéirent. L'homme vint jusqu'à eux et posa le bout du canon de son fusil contre la tempe de Prabir.

— Que faites-vous ici ? D'où venez-vous ?

Trop énervé pour répondre, Prabir tâcha de relâcher son larynx, en trouvant un vague réconfort dans le fait que le nouveau venu ne devait pas être un pirate. Seul un soldat s'intéresserait à ce point à leurs déplacements, et le malentendu qui provoquait son hostilité serait sans doute facile à dissiper.

— Je suis biologiste, et voici mon assistant, dit Grant avec calme. J'ai un permis du gouvernement d'Ambon.

La réaction du soldat à cette dernière phrase n'eut rien d'encourageant.

— Ces hérétiques œcuméniques baiseurs de porcs !

Le cœur de Prabir se serra. L'homme n'était pas un soldat des Moluques : il appartenait à l'Armée du Seigneur, la milice chrétienne régénérée de Papouasie occidentale. Officiellement, elle ne faisait même pas partie des forces armées du pays, mais on estimait en général qu'elle recevait l'appui clandestin du gouvernement. Elle fomentait des troubles sur Aru depuis des années. Mais Aru se situait trois cents kilomètres plus à l'est.

— Où étiez-vous ? voulut savoir l'homme.

— De l'autre côté de l'île, répondit Prabir.

Si toute la région connaissait la réputation désastreuse de la Téranésie, il valait peut-être mieux éviter d'admettre qu'ils avaient visité l'île.

— Vous mentez. Hier, on ne voyait pas votre bateau.

— Vous avez dû nous rater. On était dans la mangrove. L'homme pouffa en signe de dérision.

— Vous mentez. Venez voir le colonel Aslan.

En traversant le camp, Prabir avisa trois autres hommes en armes qui montaient la garde, l'air de s'ennuyer ferme, et plusieurs membres de l'expédition debout, et visiblement nerveux, à l'entrée de leurs tentes. Même si les biologistes n'étaient pas tout à fait surveillés comme des otages, la situation n'avait rien d'une relation normale entre des invités et leurs hôtes. Aucun signe de Madhusree. Il se répétait qu'il n'y avait aucune raison pour que les soldats aient fait du mal à qui que ce soit, mais il n'y avait aucun raison claire non plus à leur présence. Ils estimaient peut-être qu'Aru aurait dû rejoindre la Papouasie occidentale lors de l'accès de celle-ci à l'indépendance – bien que la perspective paraisse aussi attirante aujourd'hui que l'intégration du Bengale occidental au Pakistan –, cependant, il avait du mal à saisir ce que l'Armée du Seigneur escomptait gagner en brimant des étrangers loin à l'intérieur des frontières de la RMS.

Le colonel avait pris son poste à l'intérieur d'une des tentes servant de réserve à l'expédition ; on les fit attendre dehors, sous le soleil du début de l'après-midi. Au bout de vingt minutes, le soldat qui les gardait marmonna d'un ton irrité dans sa langue

natale et alla s'asseoir à l'ombre d'un arbre, son fusil appuyé sur son genou de manière à le pointer peu ou prou dans leur direction.

— Vous savez à qui on a affaire ? murmura Prabir.

— Ouais, ouais. Je serai aussi sage qu'au catéchisme.

Grant semblait plus lasse qu'effrayée, comme s'il ne s'agissait là que d'un obstacle de plus à négocier tant bien que mal à l'instar, par exemple, d'une mangrove. Comme elle avait beaucoup voyagé, peut-être s'était-elle habituée à la détention arbitraire.

— Le « colonel Aslan » ? Un mercenaire étranger, vous croyez ? On dirait plutôt un nom d'Asie centrale.

Grant lui sourit avec un brin de condescendance.

— Je crois que c'est désormais un choix très répandu parmi les convertis au christianisme sur toute la planète, si les évangélistes les harponnent assez tôt. N'avouez pas que vous adorez les loukoums, et vous devriez vous en sortir.

— Les loukoums ?

— Laissez tomber. Ce serait trop long à expliquer<sup>1</sup>.

Un second jeune soldat émergea de la tente et décocha un regard en guise d'avertissement à leur garde qui sauta sur ses pieds. Tous deux escortèrent ensuite Grant et Prabir à l'intérieur, parmi les bidons de farine et les boîtes de papier hygiénique.

Le colonel Aslan se révéla un Papou musclé d'environ trente ans, visiblement amateur des Dallas Cowboys. Il était assis à un bureau de fortune assemblé avec des caisses. Une fois que Grant lui eut tendu son permis, il lui sourit.

— Vous êtes donc la célèbre Martha Grant ! Je suis vos travaux sur le net. Vous êtes allée au cœur de la contagion, et vous avez survécu.

— Il n'existe aucune preuve que les mutations soient contagieuses, répondit-elle avec méfiance.

---

<sup>1</sup> Allusion à la série anglaise de romans pour la jeunesse dite « Les chroniques de Narnia », de C. S. Lewis. Les loukoums, dont l'un des personnages est si friand qu'ils menacent à la longue de causer sa perte et celle de ses amis, symbolisent le péché, et le lion Aslan, incarnation de la noblesse, y est une figure messianique christique. (N.d.T.)

— Pourtant ces créatures surgissent à des centaines de kilomètres de là. Comment l'expliquez-vous ?

— Je ne peux pas l'expliquer. Il faudra du temps.

Aslan hocha la tête en témoignage de sympathie.

— D'ici là, mon pays et mon peuple courent un danger à cause de ces abominations. Comment suis-je censé agir ?

Grant hésita.

— L'impact sur l'agriculture et la santé de la flore et de la faune transportées par-delà les frontières nationales par inadvertance humaine ou l'action de la nature est sujet à un certain nombre de traités. Il existe des organismes internationaux où l'on peut discuter ces problèmes et coordonner les mesures adéquates.

— Une réponse très diplomatique, mais les bateaux qui parcourent la mer de Banda en ce moment même n'ont que faire de ce qu'un sous-comité de l'OMS aura à dire sur la situation d'ici à cinq ans.

— Je ne peux vous offrir aucun conseil, dit Grant d'un ton neutre. Ça échappe à mon domaine d'expertise.

— Je comprends.

Aslan adressa un signe de tête au soldat de la plage, qui escorta Grant dehors. Il se tourna alors vers Prabir.

— Vous l'avez accompagnée lors de ce voyage ?

— Oui.

— Vous avez forniqué avec elle, sur le bateau ?

L'espace d'un instant, il crut avoir mal entendu, puis il répondit, d'une voix glaciale :

— Je maîtrise mal ce dialecte.

Aslan se montra indulgent.

— Vous avez eu des relations sexuelles ?

— Ça ne vous regarde pas.

Le soldat resté dans la tente s'avança d'un pas vers lui en brandissant son fusil comme une massue.

Prabir baissa les yeux sur le tapis de sol crotté. *Qu'est-ce qui se passait dans la tête de ces gens ?* Cherchaient-ils un prétexte pour

taxer Grant de promiscuité afin de la violer avec la conscience tranquille ?

— Non. On n’a pas couché ensemble.

Un long silence s’ensuivit. Puis Aslan dit avec calme :

— Regardez-moi.

Il releva la tête à contrecœur.

— Vous êtes musulman ?

— Non.

Aslan parut désappointé ; il espérait peut-être montrer sa sophistication en présence de l’ennemi.

— Dans ce cas, je ne vous demanderai pas de le jurer au nom du Prophète. Cela dit, vous êtes un jeune homme sain, et c’est une femme charmante.

— C’est une *femme mariée et vertueuse*.

— Et vous avez abusé d’elle ? Vous l’avez violée ?

Il s’apprêtait à protester sur le mode outragé, lorsqu’il comprit que l’interrogatoire se poursuivrait jusqu’à ce que le colonel puisse s’expliquer l’inconfort que Prabir manifestait face à de telles questions. Il regarda donc l’autre bien droit dans les yeux.

— Pourquoi est-ce que j’en aurais eu envie ? Je suis homosexuel.

Aslan cilla, perplexe. Prabir se demandait si l’autre ne connaissait que des termes péjoratifs et du blabla chrétien quand celui-ci ouvrit grand les bras et proclama, ravi :

— Alléluia ! Ça se soigne, ça !

— Moins aisément que la bondieuserie, grogna Prabir.

Le soldat debout à ses côtés lui balança la crosse de son fusil dans la tempe. Il réussit à conserver son équilibre ; le coup n’était pas très appuyé ; il ne saigna même pas.

— On peut arracher la queue d’un homme, déclara Aslan, mais pas extirper son âme.

Il fut tenté d’improviser une réplique la plus vexante possible en parlant de kuru<sup>2</sup> et d’hosties, mais une telle revanche ne

---

<sup>2</sup> Maladie dégénérative du système nerveux central, endémique en Nouvelle-Guinée.



méritait pas de risquer la découverte que cette homélie constituait en fait un diagnostic préalable à une intervention chirurgicale.

— Sortez-le d'ici, dit Aslan avec douceur.

On emmena Prabir dans une autre tente, où la femme qui l'avait examiné après l'attaque du python – il croyait se rappeler qu'Ojany l'avait appelée Lisa – lui fit une prise de sang. Elle agissait, tout comme lui, sous la contrainte, mais il préférait que ce soit elle, et non un membre de l'Armée du Seigneur, qui lui plante une seringue dans le bras.

Un autre soldat, plus proche d'Aslan en âge, lui prit le tube de sang scellé et le planta sur le bec de prélèvement d'un appareil qui n'évoquait rien tant qu'une radio portable dans un film sur la Seconde Guerre mondiale. Enfin, presque : le couvercle de l'engin comportait un écran plat à cristaux liquides, tel un vieil ordinateur portable. Le soldat pressa quelques boutons, et la machine se mit à bourdonner. Prabir scruta les inscriptions sur le boîtier, et vit les sigles OTAN et PCR. L'OTAN, c'étaient les forces impérialistes des États-Unis en Europe. PCR se traduisait par *amplification en chaîne par polymérisation*. Il s'agissait donc d'un surplus militaire, d'un vieil analyseur génétique censé détecter les traces d'ADN laissées par des armes biologiques. Mais ses propriétaires actuels avaient pu copier/coller n'importe quelle séquence de leur choix dans le logiciel, et l'appareil aurait joyeusement ronronné avant de recracher les amorces et les sondes nucléiques nécessaires.

Ils dépistaient le gène de São Paulo dans son sang.

Prabir éprouva un accès de panique – *que savaient-ils qu'il ignorait ?* – et se calma presque aussitôt. Un officier de santé de l'Armée du Seigneur était tout aussi capable que n'importe qui de pomper une séquence de codons sur une page web ; ça ne voulait pas dire qu'on avait découvert des preuves d'effets sur l'être humain. Ils faisaient simplement preuve de paranoïa à l'égard de la contagion. Et si passer ce test digne d'une chasse aux sorcières signifiait cesser de les intéresser, alors tant mieux. Il serait testé

négatif, et Grant aussi ; on avait déjà dû obtenir le même résultat pour tous les gens retenus ici.

Prabir reçut l'autorisation de rejoindre Grant et une douzaine de membres de l'expédition, qui déjeunaient sous un auvent. Cole et Carpenter se trouvaient là ; les hommes d'affaires avaient dû repartir sur le bateau de pêche. Assis sur un bidon de carburant dans un coin, un soldat observait la scène d'un regard vide ; comparé à l'incendie des villages musulmans pour en expulser les habitants sur Aru, il devait s'agir là d'un service bien peu enthousiasmant.

Prabir s'approcha de Seli Ojany, qui se tenait au milieu d'un petit groupe près d'une caisse recouverte d'assiettes de sandwiches, et attira son attention.

— Vous savez où est ma sœur ? souffla-t-il.

Ojany porta un doigt à ses lèvres et masqua son geste en faisant semblant d'essuyer des miettes de pain. Il songea avec du retard que la moitié de l'expédition se trouvait peut-être sur le terrain à l'arrivée de l'Armée du Seigneur, et que quelques-uns avaient pu saisir l'occasion de voir comment la situation évoluait et de rester à l'écart. Cette perspective ne le rassura guère ; Madhusree aurait sans doute été plus en sécurité dans le camp qu'en pleine jungle, à moins qu'il ne se passe ici des violences dont il n'avait pas encore été témoin.

Il vérifia que le soldat les surveillait à peine.

— Alors, qu'est-ce qui amène l'Inquisition par ici ? demanda-t-il. Il y aurait donc tant d'animaux mutants que ça en Papouasie occidentale ?

Ojany désigna un collègue à ses côtés.

— Marini a entendu un témoignage plus direct.

— Il ne s'agit pas d'animaux en Papouasie occidentale, dit l'interpellé, mais de quelques pêcheurs qui sont allés sur l'île Suresh. (Prabir fit de son mieux pour accepter l'usage banalisé du nom de ses parents. Il lui sembla que Madhusree les avait placés sur la carte à jamais, qu'elle avait épinglé leur souvenir sur ce point.) Ils sont revenus dans les Kai faire des ravages dans leur

propre village ; on en a capturé la plupart, mais l'un d'eux s'est échappé et a échoué sur Aru. Ce serait pour ça que l'ADS s'intéresse au problème.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste, par « faire des ravages » ? On en a une idée précise ?

Prabir espérait une preuve tangible qui expliquerait cette histoire par l'effet d'une toxine végétale psychotrope.

Mayumi haussa les épaules.

— Les îliens des Kai qui étaient ici n'ont rien voulu me dire. Et l'ADS est plutôt avare d'informations.

Deborah, une des amies de Madhusree que Prabir avait déjà rencontrée, répondit sur un ton d'impatience :

— Oublions l'Armée du Seigneur : on sait, d'après les pigeons frugivores et les papillons, que le gène de São Paulo peut franchir la barrière des espèces. On ne peut pas avoir la certitude d'être immunisés, il faut donc qu'on arrête de prendre des risques. À tout le moins, il faudrait placer l'île Suresh en quarantaine. Voire la stériliser au besoin. Inutile d'utiliser une bombe atomique : assez d'herbicide pour tuer toute la végétation, et toute la chaîne alimentaire s'effondre.

— Et si ça accroissait la pression de sélection au point de créer une version qui affecterait les espèces marines ? lança Ojany.

— Si Furtado a raison...

Mayumi n'avait pas fini de prononcer le dernier mot que tout le monde à portée de voix gémissait.

— *Si Furtado a raison*, répéta-t-il avec insistance, ça fera bien plus qu'accroître la pression de sélection naturelle. Tout risque d'extinction évitable ne pourra que renforcer le contraste entre mutations favorables et défavorables : dans la perspective hypothétique où chaque cousin contrefactuel survivant se serait adapté à la mer, la stratégie deviendrait incontournable. Ça reviendrait à guider le gène droit vers un nouvel écosystème.

Deborah consulta sa montre.

— Dans moins de vingt-quatre heures, on cessera de se tourmenter pour la théorie de Furtado. (Prabir la dévisagea d'un

air interrogateur.) L'équipe de Lausanne a progressé et a entamé le test du chromosome de synthèse de son côté, expliqua-t-elle. Le verdict tombera d'ici demain midi, heure locale.

Cole, à la lisière du groupe, intervint avec urbanité.

— Cette angoisse de la « contagion » se dissiperait vite si on prenait la peine de consulter mon texte fondateur sur l'évolution des mentalités envers le monde naturel, *M/Ère*. Mes analyses des indices culturels pertinents sur une durée de plusieurs siècles révèlent que la passion dominante évolue selon un cycle, de l'amour filial à la xénophobie et vice versa. Pastoralisme, industrialisme, romantisme, modernisme, écologisme, transhumanisme, écologie approfondie résultent tous de la même dynamique. L'anxiété qui nous saisit en ce moment dans lequel la présence nourissante, enveloppante, de la mère est réinterprétée, transmuée psychiquement en une force menaçante, débilitante, voire étrangère, ne fait que valider ma thèse. Mais cette perception ne durera pas. Le retour de balancier surviendra en temps utile.

Prabir observait Carpenter pendant ce laïus ; son visage affichait un trouble croissant. Plusieurs biologistes suivirent le regard de Prabir jusqu'à ce que tout le groupe guette l'étudiant, et sa réaction.

— Si ce gène se répand, commença Carpenter d'un ton hésitant, ça sera génial, non ? Tous les animaux évolueront : ils auront des mains, des pouces opposables, et on pourra leur parler. S'il nous affecte aussi, on deviendra télépathes. C'est le niveau supérieur, pas vrai ? Et pourquoi exclure l'océan ? Qu'est-ce qui cloche, chez vous ? Vous ne voulez pas que les récifs rêvent ? Les superdauphins ne nous empêcheront pas de surfer. Ils seront nos amis !

Prabir perçut un mouvement à la périphérie de son champ de vision ; il se tourna pour voir l'officier de santé et deux soldats de seconde classe approcher.

Le gradé s'adressa à lui.

— Suivez-moi, je vous prie.

— Et pourquoi donc ? (Il regarda à la ronde, en quête de soutien.) Vous m'avez fait une prise de sang, que vous faut-il de plus ?

— C'est pour votre bien, ajouta l'homme, impassible.

— *Qu'est-ce* qui est pour mon bien ?

Prabir vit Grant l'observer, inquiète. Elle lui adressa pourtant un regard rassurant : elle ne l'avait pas abandonné, elle s'efforcerait de le tirer de là.

— Vous êtes infecté, dit l'officier de santé. On vous met en quarantaine.

## 14.

Il s'attendait à être placé sous bonne garde dans une tente en bordure du camp, ou détenu dans une cage faite de branches attachées avec du rotin – le genre de truc que n'importe quel personnage de film savait bâtir dans un bref délai quand il fallait emprisonner un captif sur une île des tropiques. L'Armée du Seigneur, elle, sabota le tableau de bord du bateau de Grant, brûla pigeons, papillons et échantillons de sang sur un bûcher, enferma Prabir à clé dans la cabine, et posta une sentinelle sur le pont et une sur la plage.

Il s'assit dans le fauteuil du capitaine devant le tableau de bord en ruine et se balançait lentement d'avant en arrière. L'antique machine à PCR pouvait avoir mal fonctionné, ou amplifié un fragment d'ADN végétal entré dans son système sanguin par le biais d'une égratignure sur un épineux. Une cellule étrangère en cours de phagocytose par son système immunitaire ne risquait pas de se multiplier ni surtout de créer des cellules germinales par méiose – condition sine qua non pour que le gène de São Paulo s'exprime. Quelles que soient les capacités de la PSP dans le contexte adéquat, une copie inerte de son gène se résumait à un déchet tout juste bon à être récupéré, réduit en miettes et recyclé.

Le gène avait pourtant trouvé le moyen de franchir la barrière des espèces ; Prabir ne pouvait exclure l'éventualité qu'il ait percé ses défenses. Coupé, griffé, mordu, piqué et englué par six ou sept végétaux et animaux téranésiens, il en avait manipulé une autre douzaine alors qu'il présentait des blessures superficielles. À force de s'exposer à tous ces mécanismes différents adaptés à d'autres animaux, il avait pu, par simple malchance, se faire infecter par une copie viable, même si le gène n'avait pas créé de voie de transmission spécifique aux humains.

Que faisait-il quand il s'implantait ? Il se dirigeait vers l'endroit où les cellules germinales étaient produites et transportait une endonucléase pour s'intégrer au génome. Quel serait le pire scénario possible ? Ses spermatozoïdes, leur ADN réécrit par la protéine, véhiculeraient le gène de São Paulo. S'il y avait un risque de transmission sexuelle, il n'aurait qu'à apprendre à mettre des préservatifs – et si jamais il voulait un enfant naturel, il pourrait en avoir un en employant un type de cellule autre que germinale. Au besoin, il pourrait avoir de nouveaux testicules générés, à fins de transplantation, à partir d'une cellule de peau non infectée.

Ce n'était pas le pire scénario. *Qu'avaient donc fait les pêcheurs dans leur village ?* Pourquoi Aslan tenait-il tant à l'accuser de viol ? Un gène activé dans les cellules souches qui fabriquaient le sperme pouvait-il influencer le comportement sexuel ? Les cellules qui produisaient la testostérone se situaient à proximité ; peut-être la PSP savait-elle réécrire les gènes des spermatocytes de sorte qu'ils émettent des signaux chimiques augmentant la sécrétion de cette hormone dans ces cellules. Pousser suffisamment le niveau de testostérone dans le sang aurait-il suffi à transformer les pêcheurs en violeurs ? L'hypothèse n'était pas si farfelue ; on connaissait des cas d'adeptes de la musculation devenus psychotiques après s'être injecté des hormones similaires. Le processus ne serait pas forcément inévitable, toutefois ; il existait des drogues pour bloquer la testostérone. Là encore, une transplantation pourrait, à terme, le débarrasser des cellules malades.

Mais il y avait encore pis. *Pourquoi avait-il essayé de faire l'amour à Martha ?* Parce qu'elle lui avait sauvé la vie et qu'il croyait qu'elle le désirait ? Parce qu'il recherchait n'importe quel réconfort après avoir affronté le kampung ? Parce qu'une poussée de testostérone et l'absence d'autre possibilité sexuelle avaient suffi à vaincre et sa nature et sa raison ?

Il pouvait se trouver toutes les justifications et excuses qu'il voulait, le pire serait un mélange des autres scénarios : pris individuellement, aucun d'entre eux n'aurait suffi. Si le gène savait

évaluer les conséquences, au niveau de la reproduction, de tout ce qu'il faisait, il était peut-être capable de « sentir » qu'il s'était engagé dans une impasse et de découvrir le moyen d'en sortir. Si Furtado avait raison, une fois le gène activé, toutes les modifications physiques qu'il pourrait effectuer dans le cerveau ou le corps de Prabir afin de se multiplier *seraient accomplies*.

Au crépuscule, on lui apporta un repas. La sentinelle lui ordonna de se retirer à l'autre bout de la cabine et posa le plateau juste à l'entrée. Il tenta tout en mangeant de tourner ses pensées vers le sexe, mais la situation s'y prêtait mal. Qu'espérait-il faire : analyser sa sexualité, heure par heure, comme un diabétique suivrait l'évolution du taux de sucre dans son sang ? Ce qui s'était passé avec Grant ne démontrait rien, sinon qu'une émotion forte pouvait l'amener à franchir la barrière qu'il avait fini par croire inviolable.

Ça ne prouvait pas que le gène de São Paulo s'activait à démolir ladite barrière.

Plus tard dans la soirée, à la relève des sentinelles, le colonel sortit sur la plage baignée de clair de lune. Debout près de la fenêtre de la cabine, Prabir observa Aslan. Ils voulaient tous deux obtenir le même résultat : contenir le gène de São Paulo, qu'il soit ou non possible de l'éliminer, afin de minimiser les risques pour les êtres humains. Le hic, c'était qu'alors que Prabir espérait encore se trouver du bon côté de la frontière lorsqu'on brûlerait les abominations sur le bûcher, le colonel tracerait la frontière selon ses critères.

— On prie pour vous, annonça Aslan. Si vous vous repentez, vous serez pardonné. Vous serez guéri.

— Me repentir ? De *quoi* ? voulut-il savoir, furieux. Le colonel parut se complaire à réfuter le postulat selon lequel il poursuivait une idée fixe.

— De tous vos péchés.

Prabir sentit la chair de poule sur ses bras. À quoi ça ressemblerait, de croire en un Dieu aussi corrompu ? Bien sûr, il y



aurait eu beaucoup moins à pardonner si ses parents avaient été en train de flotter dans un ciel en barbe à papa. Mentir sur la mort était le seul moyen dont ces pathologies complexes disposaient pour rester viables ; toutes les sectes chrétiennes plus retenues qui avaient divergé de la souche dominante et admis la condition mortelle avec un minimum d'honnêteté ne tardaient guère à se faner et à disparaître.

— Qu'est-il arrivé aux pêcheurs ? lança-t-il en retour. Ils ont été pardonnés ? *Ils ont été guéris ?*

— C'est entre eux et leur Dieu, répondit l'officier.

— Je veux savoir quels étaient leurs crimes, comment ils sont morts. Je veux savoir ce qui m'attend. Vous me le devez bien.

Aslan resta coi, et il était trop loin pour qu'on voie son visage. Puis il se détourna et s'éloigna le long de la plage.

— Vous pouvez arrêter de prier ! lui cria Prabir. Je sens déjà le pouvoir du créateur en moi ! C'est ça que vous combattez, imbécile ! Au bout de quatre milliards d'années, le vieil âne s'est enfin réveillé et il ne veut plus continuer de nous trimballer sur son dos !

Vers deux heures du matin, il se sentit assez fatigué pour dormir. Il ne gagnerait rien à rester éveillé, et il savait que s'il ne se reposait pas au moins deux heures, il perdrait le peu de facultés de raisonnement qu'il possédait encore. Il s'allongea sur la couchette de Grant ; l'atmosphère à cet endroit était beaucoup plus aérée que dans le coin qu'elle lui avait assigné. Mais il sentait encore sa sueur sur ses draps et l'odeur lui évoqua des images d'elle, souvenirs vivaces de la nuit précédente.

Prabir roula aussitôt hors de la couchette. Debout dans le noir, il se sentait devenir paranoïaque. Avoir des rapports sexuels avec des femmes ne lui avait jamais répugné – ils ne lui inspiraient qu'indifférence – et, malgré les tentatives auxquelles il s'était livré en vain, par sens du devoir, durant son adolescence, il se pouvait qu'il soit seulement bisexuel. De toute façon, il aimait Felix, et rien n'y ferait. Leur histoire commune, aussi brève qu'elle soit,

comptait forcément. Il n'avait rien d'une table rase, il n'avait rien d'un embryon.

*Par contre, si son cerveau subissait un recâblage intégral, tout pouvait changer.* Il ne s'agirait pas seulement d'une remise en cause de son orientation sexuelle : l'espèce humaine était criblée de compromis encore plus bizarres, et le gène de São Paulo pouvait juger n'importe lequel d'entre eux superflu. L'essentiel de l'évolution relevait de la chance. Exception faite des premières centaines de milliers d'années vouées aux répliqueurs chimiques simples, jamais les variations possibles n'avaient toutes pu entrer en compétition. À chaque étape, le hasard et l'imperfection avaient créé des organismes dotés de caractères incongrus qu'une exploration systématique des autres options n'aurait pas favorisés. La réussite de certaines espèces avait été accompagnée dans son sillage par cette complexité biologique, mais, si l'efficacité du processus s'était affinée, les organismes unicellulaires, qui restaient les créatures les plus couronnées de succès sur la planète, ne se seraient jamais donné la peine de changer. Le gène de São Paulo ne voyait pas si loin ; il n'avait pas dissous chaque oiseau et papillon pour en faire un essaim de bactéries autonomes. Néanmoins, si on lui permettait de refaçonner le paysage évolutif pour le compte des humains, les bras morts ne seraient pas les seuls à disparaître.

Prabir entendit un choc sourd dehors. Il jeta un regard sur le pont et vit sa sentinelle tombée à genoux basculer sur le côté.

Le soldat posté sur la plage, encore debout, face à la jungle, ne savait rien du sort de son camarade. Prabir scruta l'eau illuminée par la lune, mais la cabine était aménagée si bas que le pont lui bloquait l'essentiel du paysage. L'autre leva soudain une main vers sa nuque, comme pour écraser un moustique, et tituba. Prabir ne put discerner le projectile, mais il ne devait pas s'agir d'une balle. Sans doute Grant avait-elle emprunté un pistolet anesthésiant. Cependant, à quoi était-il chargé pour donner un tel résultat ? *À la strychnine ?*

L'homme s'effondra face contre terre dans le sable. Grant allait sans doute le fouiller et il semblait peu judicieux de lui crier de s'en dispenser, pourtant aucun des deux soldats n'avait la clé de la cabine : il avait vu l'objet en question passer de main en main quand on lui avait porté son repas et repartir pour le campement d'où il était venu. Inutile qu'ils perdent tous les deux leur temps : Prabir poussa de toutes ses forces sur la porte, mais ni la serrure ni les gonds ne cédèrent. Empoignant un tabouret, il en martela une fenêtre, pour gauchir la vitre au point d'arracher les rivets la fixant à l'encadrement ; l'assaut fut silencieux, et inefficace.

Quelqu'un tapota la fenêtre de l'autre côté de la cabine. Il posa le tabouret et se retourna pour trouver Madhusree qui le héla à voix basse.

— Il paraît qu'on peut ouvrir celle-ci en la faisant coulisser de l'intérieur.

Prabir s'approcha. Cheveux réunis en queue de cheval, longues jambes luisant au clair de lune, toute dégoulinante, elle ne lui avait jamais paru si belle depuis le jour de sa naissance, et pour les raisons inverses : sa vulnérabilité, sa gaucherie, sa perplexité avaient été remplacées par leurs opposés. C'étaient ses parents qui auraient dû constater la métamorphose, pas lui, mais il savoura le coup au cœur, immérité ou non, qu'il ressentit.

— Je ne veux pas t'infecter, dit-il. Tu ferais mieux de descendre du bateau.

Madhusree soupira.

— Tu éternues ? Tu as des pustules ? Tu t'imagines qu'elle va lancer des missiles ? C'est une molécule, pas une malédiction vaudou. Si tu tiens tant à la prudence, écarte-toi, mais je dois entrer et vérifier l'équipement.

— Pourquoi ? demanda-t-il, déconcerté.

— Pour éviter de perdre du temps à rapporter des trucs de l'autre bateau.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Elle grimaça d'impatience.

— Je ne sais pas ce dont on a besoin. Martha m'a dit que je pouvais prendre tout ce qui fonctionnait ici, mais j'ai besoin de savoir de quoi il s'agit. Bon, ouvre cette fenêtre.

Prabir s'exécuta, puis se retira dans l'angle opposé tandis que sa sœur descendait dans la cabine et entreprenait d'inspecter le rack d'instruments de biochimie. Les soldats avaient attaqué le pilote automatique à la barre à mine, et emporté toutes les matières organiques pour les incinérer, mais ils avaient apparemment laissé ces appareils intacts.

— Tu as parlé avec Martha ?

— Oui, à travers une toile de tente. Elle ne pouvait pas sortir, mais ce n'est pas un quartier de haute sécurité non plus, là-bas. Ils ont pris ce pauvre Dr Sukardi et le tiennent sous bonne garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et ils ont l'air de croire que c'est tout ce qui importe, comme si c'était notre petit colonel d'opérette à nous et que, sans lui, on devenait des robots sans cervelle ni volonté.

Madhusree avait un pistolet anesthésiant passé sous la ceinture de son short, dans son dos.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans les fléchettes ? s'enquit Prabir d'un ton angoissé.

— Le sédatif habituel, répondit-elle d'un ton presque distrait. Je lui ai ajouté un truc pour interférer avec la portion catalytique. C'est une molécule autodégradable, on peut donc l'utiliser sans risque sur toutes sortes d'espèces : la moitié est constituée par une enzyme qui lyse toute la molécule de manière à obtenir un déchet inoffensif en présence d'ATP, de sorte que l'organisme n'a aucun mal à l'éliminer. Elle se désagrège si vite après son entrée dans le sang qu'il y a une grosse différence si on désactive l'enzyme : puissance multipliée par mille. (Elle se tourna vers lui et poursuivit son explication d'un ton plus persuasif, comme si elle venait de réaliser ce qu'il craignait.) On a des enzymes dans le foie pour la traiter. Elle n'est pas toxique pour les êtres humains, même sous cette forme.

Elle termina son inventaire.

— Parfait, ajouta-t-elle. Démonte ça et entasse-le sur le pont. Je ramène les canots pneumatiques. À dans dix minutes.

— Je dois être un peu simplet, mais il y a un truc qui m'échappe. On va où, avec tout ça ? C'est quoi, le plan ?

Madhusree sourit d'un air complice, comme si Amita pouvait surgir et leur demander pourquoi ils chuchotaient.

— Qu'est-ce que tu crois ? On file plein sud.

Tandis qu'elle nageait jusqu'au navire de l'expédition, Prabir suivit les instructions qu'elle lui avait données. Puis il se rendit auprès du soldat recroquevillé sur le pont ; celui-ci respirait lentement et profondément.

Il se redressa et attendit le retour de Madhusree. Rien qu'en voyageant avec elle, il la mettrait en danger dans une certaine mesure. Pourtant, Grant n'avait pas été contaminée, alors qu'elle avait manipulé toutes les espèces téranésiennes qu'il avait touchées et, surtout, alors qu'il l'avait embrassée. Sans quelqu'un pour l'empêcher de divaguer, il laissait son imagination battre la campagne. Les faits avérés ? On avait détecté une trace du gène dans son sang, et des pêcheurs avaient subi un changement dont nul ne voulait parler.

Madhusree, surgie de derrière le navire, propulsait à la rame un dinghy orange dans sa direction et en remorquait un autre, lourdement chargé. Durant un instant d'angoisse, il se demanda si elle comptait qu'ils rejoignent un lieu sûr par ce moyen, puis avisa les moteurs de hors-bord qui équipaient les embarcations ; elle faisait juste preuve de discrétion. Il jeta un regard vers le camp : on avait relevé les sentinelles à dix heures, et il était désormais près de trois heures moins vingt. Au clair de lune, le polymère orange aurait tout aussi bien pu être fluorescent. Auraient-ils jusqu'à l'aube, ou juste vingt minutes, pour disparaître derrière l'horizon ?

Madhusree aligna les dinghys contre le bateau.

— Passe-moi les appareils un par un.

Prabir lui tendit le premier.

— À quoi est censé servir tout ce fourbi ?

Il y avait déjà une demi-douzaine de caisses argentées identiques dans le second canot pneumatique, ainsi que des bouteilles de réactif et quatre gros bidons de carburant.

— À ton suivi, bien sûr. Et à ton traitement, au besoin.

— Tu es sérieuse ?

— J'espère que ce ne sera pas nécessaire. J'espère qu'il ne se passera rien avant qu'on atteigne Darwin.

— *Darwin* ? Si les Australiens ont la moindre idée de ce que je trimalle, ils m'enfermeront dans un cabanon en plein désert au-dessus de leur décharge nucléaire.

— Non, ils te déporteront vers le Canada dans un avion militaire équipé de chambres stériles, puis ils t'enverront la facture. Je n'ai pas de mal à imaginer les sorts bien pires qui pourraient t'attendre si on allait dans d'autres directions.

— Quand tu dis que tu espères qu'il ne se passera rien en route, tu penses à quoi, au juste ?

— Si je le savais, on voyagerait plus léger. (Elle glissa le dernier appareil dans un espace libre et vérifia la stabilité de la pile. Puis elle jeta un gilet de sauvetage à Prabir ; elle en portait déjà un.) Bien. Embarque.

— Je vais dans l'autre canot.

— Excellent stratagème pour éviter de me relayer aux rames.

Il enjamba le bastingage et se laissa descendre dans le second dinghy. Il craignait que celui-ci ne s'enfonce dangereusement, mais les boudins gonflés d'air lui donnaient une excellente flottabilité et son poids ne fit guère de différence. La marée était haute ; Madhusree avait pu passer sur le récif sans se donner la peine de choisir une approche précise.

Elle se mit à ramer laborieusement vers le large.

— Tu te souviens d'Orr, dans *Catch 22* ? s'enquit-elle, enjouée. En train de rejoindre la Suède en canot à la force des bras ?

— Je m'en souviens. (Il lui avait offert le livre pour ses onze ans.) Mais j' imagine qu'on va faire étape sur Yamdena et finir le voyage sur autre chose qu'un de ces rafiots ?

— C'est ça, l'idée. Traverser la mer d'Arafura à bord de ces machins serait de la folie.

Prabir resta coi quelques instants.

— Tu m'en veux ? demanda-t-il ensuite.

Madhusree s'esclaffa.

— Pourquoi donc ? Non contente d'avoir sous la main le premier spécimen authentifié de mammifère téranésien, je dispose d'un accès exclusif à ses données biochimiques. Le doctorat assuré. (Elle se retourna sans relâcher son effort.) On aurait dû procéder autrement. Tu aurais dû venir en tant que membre de l'expédition. On aurait dû tout se dire dès le départ. Mais ça n'a plus aucune importance, à présent. Leur travail est reconnu ; quelqu'un va le terminer. Ça me suffit.

Bien qu'ils aient dépassé le récif, on pouvait encore les voir de la plage. Les bras de Madhusree, qui avait parcouru plusieurs centaines de mètres à la nage avant de prendre les rames, tremblaient sous l'effet de la fatigue.

— On permute, je vais ramer un peu, dit Prabir.

— D'accord.

Pour changer de place, ils nagèrent plutôt que de sauter d'un dinghy à l'autre au risque de casser quelque chose à la réception. Prabir empoigna les rames et entreprit de nager en rythme. Le vaste vide devant lui, les étoiles inutiles, le disque liquide éclairé par la lune qui suivait le bateau, tout le ramenait dix-huit ans en arrière.

Il s'efforça de rester dans le présent.

— Combien sont-ils, planqués dans la jungle ?

— Dix, maintenant.

— De quoi vont-ils vivre ?

— Ce n'est pas dur de leur glisser à manger. Et on a déjà prévenu Ambon ; la situation finira par se dénouer d'ici deux jours. Les diplomates vont réclamer des renvois d'ascenseur jusqu'à ce qu'un de ses principaux soutiens humanitaires fasse pression sur la Papouasie occidentale. Ça a l'air salement

compliqué, mais c'est sans doute moins dangereux que l'envoi d'un navire de guerre depuis Ambon.

— Oui. Tu vois ce qui se passe sur la plage ?

Madhusree avait emporté une paire de jumelles.

— Le gars est toujours allongé dans le sable... et il luit toujours aux infrarouges, ajouta-t-elle d'une voix mutine.

— Je n'ai jamais cru que tu les avais tués, se récria-t-il.

— Tu mens mal.

— Martha l'aurait peut-être fait. Toi, jamais.

— Selon toi, je n'ai pas l'étoffe d'un para-commando ? Elle semblait déçue.

— J'espère bien que non. (Prabir lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ; elle souriait. Elle ne se rappelait pas le jeune soldat qui, étendu dans l'herbe, se vidait de son sang.) Je n'aurais pas dû te laisser prendre ces cours de boxe thaïe, plaisanta-t-il. Toute cette violence ! Tu es marquée à vie.

Au bout d'un moment, ils permutèrent de nouveau. Il scruta l'île aux infrarouges ; il attendit non seulement que la forme allongée disparaisse, mais que le halo de distorsion au-dessus de l'eau engloutisse la plage entière.

— Tu peux démarrer.

Madhusree pressa le contact ; son dinghy accéléra tout à coup, tendant la corde qui les reliait. Le moteur tournait au diesel, et se révéla si discret que Prabir faillit en pleurer. Ils auraient pu le lancer une demi-heure plus tôt ; ils avaient fait plus de bruit en parlant.

— Tu crois qu'ils nous poursuivront ? demanda-t-elle. Ils ne devraient pas avoir trop de difficultés à deviner notre destination.

— Je doute d'en valoir la peine. Tant que je ne vais pas vers leur pays, ils s'en lavent les mains.

Le moteur avait son propre GPS, son propre système de navigation inertiel, son propre pilote automatique. Madhusree régla leur destination sur une carte qu'affichait un petit écran, confirma son choix, et laissa la machine barrer. La seule fonction



non automatisée, c'était l'anticollision ; il leur faudrait reprendre la main si jamais ils croisaient des navires et, avec un peu de chance, piloter consisterait à couper le moteur et à attendre qu'on leur porte secours plutôt qu'à zigzaguer pour éviter de se faire laminer.

À l'approche de l'aube, elle jeta à Prabir une canule hypodermique emballée dans du plastique.

— Puisque tu joues les paranoïaques, tu n'as qu'à te faire tes prises de sang toi-même.

— Beurk. Génial. (Il déchira l'emballage, qui contenait aussi un tampon désinfectant, un peu comme ces serviettes parfumées qu'on vous donnait dans les avions de ligne. Il dégagea sa ceinture de ses passants et la noua autour de son bras gauche.) J'ai l'impression d'être un junkie.

Madhusree secoua la tête avec désespoir.

— Le junkie utilise un sonique, un injecteur acoustique transdermique qui rend la peau perméable aux molécules de petite taille des opiacés. Aucun risque d'infection, les virus sont trop gros pour passer. Comment crois-tu qu'on a réussi à éradiquer l'hépatite C ?

— Je le savais.

Prabir mentait. Il se frictionna la saignée du coude avec le tampon, puis inséra délicatement la canule sous sa peau, mais le canot pneumatique sauta sur une vague à l'instant où il accentuait sa pression, et l'aiguille transperça la veine.

— Merde. (Après avoir assuré ses appuis, il réessaya à un autre endroit ; cette fois, par bonheur, le sang gicla dans le tube à basse pression.) Je dois recommencer souvent ?

— Toutes les deux heures au début, pour voir ce qui se passe.

Prabir laissa la canule en place et lança le tube de sang à Madhusree. Une valve avait fermé l'écoulement, et il avait du mal à retenir l'aiguille qui tendait à ressortir d'elle-même.

— Tu as un genre d'adhésif ? Je ferais mieux de laisser ce machin en place.

— Bonne idée. L'aiguille est gainée d'anticoagulant, ça ne risque pas de se boucher. Tu le savais, bien sûr.

Elle lui jeta un paquet de pansements.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Dans mon sang ?

— Les niveaux d'expression du gène, les types de tissu atteints.

Madhusree trafiqua un des boîtiers argentés de Grant jusqu'à obtenir le petit carillon témoignant du démarrage.

— Les types de tissu ?

Elle soumit le sang à l'appareil.

— Si on admet que le gène est en train de s'intégrer à divers types de cellules de ton corps, comme certaines se détachent de temps en temps et aboutissent dans ton sang, je peux les trier par cytométrie de flux avant de les lyser et d'isoler l'ADN pour suivre l'évolution du processus.

— Mais il ne devrait se situer que dans mes testicules, non ? Puisque son promoteur ne l'active qu'au cours de la méiose, pourquoi se donnerait-il le mal de s'intégrer autre part ?

L'appareil se mit à bourdonner. Elle leva les yeux.

— J'espère qu'il n'a même pas pris là, dit-elle d'un ton encourageant. On ne saura sans doute jamais comment il est entré dans ton sang, mais puisqu'il ne provient certainement pas d'un autre mammifère, son expérience est limitée. Rien ne fonctionne à la première occasion au sein d'un nouvel environnement.

— Tu ne crois pas à l'hypothèse de Furtado, alors ? Elle éclata de rire.

— *Non*, affirma-t-elle.

Prabir ne lui demanda pas d'avancer sa propre théorie ; il ne voulait ni détourner Madhusree de son but ni entamer son capital de confiance. Elle suivrait le gène à la trace en lui, et ils le combattraient. Quel que soit son mode d'action, et quel que soit le résultat de cette action.

Quand le soleil s'éleva au-dessus des flots, il n'y avait aucune terre en vue, même si Prabir aperçut le sommet de la Téransie à

l'ouest grâce aux jumelles. Il ne vit que la mer droit devant. Ils n'atteindraient pas Yamdena avant minuit.

— Les premiers résultats, annonça Madhusree. Tu es prêt ?

— Oui.

— Le gène de São Paulo s'est incorporé aux cellules souches spermatogéniques, avec le promoteur habituel.

Prabir hocha la tête. Il s'attendait à ça, et, aussi souillé qu'il se sente, une transplantation pourrait quand même l'en débarrasser tout à fait.

— Mais il est aussi présent dans les cellules souches dermiques. Avec un promoteur différent.

— Dans ma peau ? (Il la dévisagea, plus perplexe que craintif.)  
*Pourquoi ?*

Madhusree secoua la tête.

— Je n'en sais rien.

Prabir baissa les yeux ; ses mains, ses bras semblaient parfaitement normaux. Il souleva sa chemise et découvrit une plaque lisse sur son abdomen, une zone luisante pourpre sombre de la taille d'une pièce de monnaie. En l'effleurant avec prudence, il ne perçut aucune différence dans la texture de sa peau ; en revanche, lorsqu'il pressa assez fort pour sentir ce qu'il y avait dessous, il éprouva une résistance qui n'avait rien à voir avec l'élasticité du muscle ; on aurait dit qu'il appuyait sur de l'os.

— C'est dur. Une sorte de tumeur. (Le dégoût le laissa sous le choc.) Tu peux l'exciser ? S'il te plaît ?

— Reste calme.

Il ôta son gilet de sauvetage et sa chemise, manquant déloger la canule hypodermique dans sa hâte ; il y avait deux autres plaques plus haut sur son torse. Il se tourna afin que Madhusree voie son dos.

— Cinq, annonça-t-elle. D'à peu près la même taille.

— Tu pourrais m'anesthésier avec le pistolet ! Elles ne sont pas très profondes, je ne perdrais pas beaucoup de sang.

Le gène serait encore présent dans son corps, mais il s'en fichait. Ce qui lui importait, c'était d'effacer ces signes visibles, palpables.

— Elles te font mal ? Elles te brûlent ? Elles pourraient être bénignes.

— *Bénignes ?*

Elle leva les mains, pour le prier de se maîtriser.

— Ni douleur ni saignement, il se peut donc qu'elles remplacent simplement le derme normal au lieu d'envahir d'autres tissus. Et s'il n'y a pas d'inflammation, au moins elles ne provoquent pas de réaction auto-immune.

Prabir prit de profondes inspirations. Il s'était mieux contrôlé après avoir été criblé de shrapnels.

— Il n'y a ni douleur ni inflammation, dit-il.

— Pigé. Je vais synthétiser des compétiteurs de facteur de croissance adaptés aux récepteurs exprimés par les cellules. Ça devrait au moins les stabiliser.

— Tu sais faire ça ?

— À l'aise. C'est un projet de recherche de seconde année en laboratoire. « Voilà un organe de culture comportant une tumeur inconnue. Caractérisez la tumeur et stoppez sa croissance. » (Elle le regarda avec tendresse par-dessus l'étroit chenal entre les deux canots.) Tout ira bien ! Il te faut simplement être patient. On arrivera sur Yamdena, on arrivera à Darwin, on arrivera à Toronto. Et, là, on te guérira pour de bon.

Tandis que Madhusree travaillait sur les compétiteurs de facteur de croissance, les plaques dures et lisses sous la peau de Prabir continuèrent d'épaissir et de s'étendre, et d'autres fleurirent sur ses bras, ses jambes et ses fesses. Les sentir lorsqu'il bougeait lui donnait une sensation étrange, mais rarement douloureuse, et il se rassura quelque peu lorsqu'il songea à leur inanité ; le gène de São Paulo était aussi stupide que n'importe quel virus tombant par hasard sur un nouvel hôte. La lèpre aurait exercé la même attirance sur ses partenaires potentiels. Il avait eu

du mal à l'admettre, mais, en quittant l'île à la mangrove, il avait songé avec terreur : *Et si ce machin avait un pouvoir illimité ? S'il avait le pouvoir de me faire violer ma propre sœur ?*

Mais le gène n'avait pas ce pouvoir. S'il avait affecté les pêcheurs de la même façon, ils avaient dû, une fois défigurés, se retrouver poursuivis par une foule superstitieuse et essayer de se défendre. Ce qui était arrivé avec Grant était arrivé ; il en avait assez d'y chercher un sens.

Il s'allongea entre les bidons de carburant et regarda l'eau bleue tout autour d'eux étinceler sous le soleil matinal.

Peu avant huit heures, Madhusree lui jeta un tube en plastique encore tiède qui contenait une préparation huileuse translucide ; le synthétiseur, à sa requête, avait scellé le tube. Lorsque Prabir le plaça dans le réceptacle de la canule hypodermique et pressa la touche d'injection, un éclair de lumière laser stérilisa les diverses surfaces en contact, puis le tube fut ponctionné aux deux extrémités et le contenu propulsé dans sa veine.

Il effectua une nouvelle prise de sang. Une demi-heure plus tard, Madhusree obtenait les résultats : le nombre de cellules portant le gène avait augmenté de façon substantielle, mais ça n'était guère surprenant au vu de sa peau. Au cas où les compétiteurs n'agiraient pas, on ne pourrait plus cacher son état à leur arrivée sur Yamdena. Il lui avait donc confié ses coordonnées bancaires : même s'il était infirme, elle aurait la possibilité de retirer assez d'argent du net pour soulager les scrupules des gens à le prendre à leur bord.

Il la regarda, à la proue de leur double navire, consulter leur position sur le GPS de son bloc-notes pour vérifier que le moteur gardait le cap, chercher des repères à l'horizon avec les jumelles et valider toutes ses recherches selon trois méthodes différentes. Il n'allait pas lui dire : *Tu transportes l'assassin de tes parents. Tu sauves une vie qui n'aurait pas dû l'être.* Il ne prétendait pas démêler sa honte, et sa lâcheté à la perspective qu'elle en apprenne le motif, de l'effet que cette révélation aurait sur elle, mais il n'en avait aucun besoin. Il n'allait pas la priver de l'exploit

qu'elle était en train d'accomplir. Il ne voulait l'entacher d'aucune façon.

Les données de la prise de sang de dix heures rendirent Madhusree soucieuse.

— Une autre lignée de cellules dermiques produisant des facteurs de croissance différents s'est imposée ; il faut que j'élabore de nouveaux compétiteurs. Il y a des traces...

Elle s'interrompt.

— Des traces de quoi ? Plus de crises, c'est promis. (Il s'efforça de plaisanter.) Il me tient par les couilles, qu'est-ce qu'il peut me faire de pire ?

— Des traces de tout, avoua Madhusree. Chaque type cellulaire de ton corps circulant dans ton sang contient une petite proportion de cellules portant le gène de São Paulo.

— Est-ce qu'il pourrait juste s'agir d'un débordement ? Quel que soit le type cellulaire dans lequel le gène est censé s'exprimer, ne risquerait-il pas de mal fonctionner à peu près partout ailleurs ?

Il avait peur, mais il n'était pas question de paniquer de nouveau. Il souffrait d'une affection similaire à un cancer. Personne ne mourait du cancer en une journée.

— Je ne sais pas. (Sa confiance se délitait. Madhusree était une étudiante en biologie âgée de dix-neuf ans, et il n'existait ni site de référence ni pathologiste expert ni bibliothèque scientifique à consulter pour comprendre ce qui arrivait à son frère.) Je pourrais synthétiser de l'ADN antisens, dit-elle d'une voix hésitante. Destiné à s'apparier aux transcrits du gène de São Paulo, pour mettre un terme à son expression.

Le moral de Prabir remonta en flèche.

— D'accord ! On essaie ça.

— Je vais l'empaqueter dans des lipides similaires à ceux qu'on utilise en thérapie génique, mais il ne pénétrera pas tous les types de cellule.

— Certaines cellules en auront une dose, d'autres non. On aura des témoins. Que demander de plus ?

Madhusree le dévisagea, anxieuse.

— Ça n'aura peut-être aucun effet. Parfois, la cellule réduit en petits morceaux les oligonucléotides, les bouts d'ADN, avant qu'ils puissent agir.

Prabir, peu impressionné, pouffa.

— On n'a pas pu faire ça au gène de São Paulo, hein ? Il y aura des effets secondaires pénibles ?

— J'en doute. Mais je n'ai aucune certitude.

— Personne n'en aurait. Tout ça est nouveau.

— Je tâtonne, avoua-t-elle.

— C'est à moi de décider, dit-il. On essaie.

Madhusree synthétisa et empaqueta l'ADN antisens, qu'il s'injecta avant une nouvelle panoplie de compétiteurs. Puis il s'assit dans son dinghy, et attendit.

Le soleil était haut dans le ciel, et la chaleur devenait irréaliste. Les bateaux jouaient à la bascule dans la houle ; on se serait cru sanglé à un appareil de laboratoire conçu pour mélanger des réactifs. Prabir s'étonna ; la clarté de ses sensations, la définition de son environnement n'avaient rien à voir avec la noirceur étouffante dont il avait fait l'expérience en cherchant la mort par le passé : dans sa baignoire à Toronto, dans le marécage lorsqu'il avait perdu tout espoir de résister au python, et au kampung tandis qu'il marchait vers le champ de mines. Il se dit, avec virulence : *Je ne vais pas mourir devant elle. Hors de question.*

Il commençait à ressentir irritations et démangeaisons, aussi avait-il ôté ses jeans ; il ne portait que son caleçon et son gilet de sauvetage. Quand il voulut décroiser ses jambes pour changer de position, il constata qu'il en était incapable, sa cheville s'étant collée à son cou-de-pied.

Il jura tout bas, et tâta la zone d'union. Il semblait que les plaques aient émergé à la surface de la peau et fusionné, alors qu'il

n'avait rien senti. Il faillit ne rien dire, mais il ne pourrait pas cacher ce qui lui arrivait indéfiniment.

— Maddy ! (Lorsqu'elle se retourna, il sourit et leva ses pieds joints pour qu'elle les étudie.) Il va falloir qu'un de nous deux joue du scalpel, ou j'aurai besoin de béquilles sur Yamdena.

Elle se pencha par-dessus l'intervalle entre les canots pour mieux voir. Soudain, son visage se tordit de chagrin et elle se mit à pleurer.

— *Hé !* lança Prabir. Chut ! Arrête.

Il tendit la main vers sa figure, sans la toucher, mais le geste lui donna l'impression qu'ils avaient établi un contact.

— Tu sais où on ira l'an prochain, pour s'éloigner de Toronto ? demanda-t-il. Maintenant qu'on fait partie de la jet-set ?

— Non.

— Au défilé de l'IRA à Calcutta. Tu as juré de m'aider à tirer le camion.

Madhusree se détourna.

— Je ne m'en souviens pas.

— Tu mens mal, toi aussi.

— Tes greffes de peau n'auront pas fini de guérir.

Il secoua la tête en riant.

— Tu ne te défileras pas. Je me plante une brochette à kebab dans les joues, tu m'aides à tirer le camion !

Prabir fut incapable de procéder lui-même à la prise de sang de midi. La seconde panoplie de compétiteurs n'avait pas fonctionné ; les plaques de ses épaules s'étaient unies et solidifiées. Il pouvait encore plier les coudes, mais sa mobilité générale était trop diminuée pour une activité minutieuse. Madhusree enfila des gants chirurgicaux, passa d'un canot à l'autre d'un grand pas, et enficha un tube vide dans le réceptacle de la canule hypodermique.

Elle l'examina d'un air malheureux.

— Ça ne fait vraiment pas mal ? On dirait presque un psoriasis aigu, maintenant.



— Ça me démange un peu, c'est tout.

— Tâche de bouger le plus possible. Je ne tiens pas à ce que tu chopes des escarres.

— J'essaierai. Je n'ai pas l'impression que ce machin puisse s'ulcérer, cependant.

Tandis qu'elle retournait d'un bond sur le canot de tête, Prabir lança :

— Hé ! Tu sais ce qu'on a oublié ? Radio Lausanne. Le verdict dans l'affaire Furtado.

Madhusree hocha la tête sans enthousiasme, ramassa son bloc-notes et se connecta au site suisse.

Ne pouvant lire l'écran, il observa le visage de sa sœur.

— Le chromosome de synthèse a subi des changements au hasard, comme les séquences de test, finit-elle par admettre, au lieu de se conserver, comme celui provenant du pigeon. La théorie n'est pas invalidée. (Elle le dévisagea d'un air prudent.) Peut-être qu'on a loupé un des éléments de la chimie de l'ADN, un truc qu'on ne sait pas caractériser dans l'ADN naturel. Il a fallu du temps pour comprendre les signaux de méthylation. Il y a peut-être une autre modification encore plus subtile.

Prabir ne dit rien, mais il savait qu'elle se raccrochait aux branches, comme Grant et lui quand ils avaient entendu parler de la théorie pour la première fois et qu'ils avaient vu tant d'éléments s'ajuster. Furtado avait vu juste : le gène observait transversalement un arbre généalogique virtuel et quantifiait l'utilité de chaque altération potentielle.

Aucun traitement ne le détruirait. Le gène ne pouvait pas, littéralement parlant, prévoir l'assaut de Madhusree aux compétiteurs de facteur de croissance et à l'ADN antisens, mais il serait toujours préparé à rejeter ce qu'elle injectait, prêt à opérer le meilleur choix possible lors de la réplication suivante.

Mais il ne tuerait pas Prabir. L'état de santé de ce dernier ne pouvait être un accident, résultat de la naïveté du gène à l'intérieur d'un organisme humain mâle. Si le gène agissait ainsi sur lui, c'était pour en tirer parti d'une façon ou d'une autre.

— Combien de fléchettes tranquilisantes te reste-t-il ?  
demanda-t-il.

Madhusree le regarda, alarmée.

— Pourquoi ? Tu souffres ?

Il faillit mentir.

— Non, dit-il enfin.

Il avait juré de ne pas mourir dans ce dinghy. Comment demander à sa sœur de le tuer, sachant d'expérience ce que ça lui ferait ?

Ce serait tout à fait différent. Elle agirait par choix, par amour. Pas par stupidité ni par lâcheté.

— Ce gène veut me changer, Maddy, expliqua-t-il avec calme. Il veut me démonter et me reconstruire.

Elle le dévisagea, horrifiée.

— Je n'y crois pas.

— Il fabrique une chrysalide. La carapace sert à m'immobiliser, et il s'attaque maintenant aux autres tissus. Il sait qu'il n'aura jamais de descendance s'il me laisse intact ; le résultat, c'est qu'il cherche ses échappatoires plus loin. Il a déniché une sorte de cousin de l'homme qui se métamorphose. Je doute qu'il reste quoi que ce soit de moi qui possède encore le droit de veto une fois que j'émergerai sous une forme capable de se reproduire.

Madhusree secoua la tête comme une furie.

— Tu tires des conclusions hâtives ! Tu as une maladie de la peau. Un effet accidentel du gène. *C'est tout.*

— Entendu, dit Prabir avec douceur. Attendons les prochains résultats.

La proportion de cellules infectées avait presque atteint un plateau pour sa peau, mais augmenté dans tous les autres types de tissu. L'ADN antisens n'avait eu aucun effet.

— Je t'administre une autre dose, ajouta Madhusree en toute hâte. Je change la formulation lipidique.

— D'accord pour un nouvel essai, convint Prabir.

Flacon à la main, elle s'accroupit au-dessus de lui en tâchant de conserver son équilibre sur le canot qui tanguait.

— Tu sais, dit-il, si j'avais été seul sur l'île quand ils sont morts, je ne serais jamais parti. Je n'aurais jamais fui si tu n'avais pas été là pour me donner une raison.

— Ne parle pas comme ça, dit-elle avec rage.

— Comme quoi ? s'esclaffa-t-il.

— Tu m'as très bien comprise, connard.

Elle retira la seringue vide sans le regarder.

— Tu m'as même branché avec Felix. Je n'y serais jamais arrivé seul.

— Prabir, arrête.

— Si je te demande de faire ce qu'il faut, ce sera sous ma responsabilité. Je ne peux pas l'empêcher de te faire du mal, mais ne le laisse pas t'atteindre.

Madhusree croisa son regard, à ce moment-là, le visage brûlant de ressentiment.

— Personne au monde n'aurait pu faire davantage pour moi, ajouta-t-il.

— Comment peux-tu dire un truc pareil ? cracha-t-elle. Tu as décidé que tout ce que j'essaierai va échouer !

Il secoua la tête tant bien que mal ; son cou était déjà presque rigide.

— Ça peut marcher, mais, sinon, prépare-toi. Il faudra que tu sois forte. Le gène va essayer de tout prendre. Ce qui lui importe, c'est la reproduction. Ce qui nous importe, à nous, l'amour, l'honnêteté, l'intelligence, la raison, résulte d'accidents. Le hasard des rouleaux a poussé ces caractères sur la plage, mais la marée monte et s'apprête à les balayer.

Prabir ne voyait que le ciel sans nuages. Il n'éprouvait plus la chaleur du soleil, la houle lui semblait s'être apaisée, et la peur et la claustrophobie l'assaillaient en vagues plus lentes, plus hautes. *Il voulait plus de tout : plus de savoir, plus d'amitié, plus de sexe, plus de musique. Il voulait voir la révolution, il voulait assister à*

*la victoire*. Son sentiment de perte se mêlait à une sensation de confinement ; enterré vivant, il apercevait encore le ciel. Quand la vague se retira, il faillit rire : il n'avait plus rien à craindre de la mort, car il venait de vivre le pire de l'agonie. Une minute plus tard, il ne trouvait plus cette observation réconfortante.

Madhusree entra dans son champ de vision.

— Au moins, lui dit Prabir, il met les papillons adultes en diapause. Il aurait pu me mitonner un truc similaire.

— Je te mets sous sédatif. Tu veux bien ?

Il ne subsistait plus guère de peau susceptible de laisser pénétrer une fléchette, mais l'intraveineuse restait ouverte.

— Oui. Puis tu m'injectes tout ton stock. Puis tu brûles le corps. Sers-toi du carburant dont tu peux te passer. C'est d'accord ?

Madhusree hocha la tête presque imperceptiblement.

— Je regrette de devoir t'imposer ça, mais il n'y a pas d'autre moyen. Ne te fais jamais aucun reproche.

Elle se détourna.

— Qui va tirer le camion avec moi, maintenant ?

— Pourquoi pas Felix ?

Elle pouffa.

— Felix avec des crochets dans le dos ?

— Il adorerait ça. Il verrait des feux d'artifice à chaque pas.

Lorsqu'elle le regarda avec un demi-sourire et essuya ses larmes, Prabir sentit un barrage céder et la joie l'envahir. Il y avait là tout ce qu'il avait jamais éprouvé pour Felix qui dépassait le désir, ce qu'il se rappelait de ses impressions quand son père ou sa mère le faisait tourner en le tenant dans ses bras, ce qu'il avait vu sur leurs visages lorsqu'ils levaient les yeux vers lui en le brandissant vers le ciel.

Peu lui importait d'où venait ce bonheur. Il se fichait de l'avoir volé ou non, mérité ou pas. S'il aimait Madhusree de cette façon et qu'elle en ressentait une partie, ça n'avait rien d'égoïste ni de méchant ni de malhonnête. Et, aussi ancien que ce sentiment puisse être, il l'avait arraché par ses racines vieilles de milliards d'années, traîné en pleine clarté, et il le revendiquait comme sien.

— Surtout ne te retourne pas, dit-il.

Lorsqu’il entendit l’aiguille percer le flacon et sentit le liquide froid dans sa veine, Prabir vit la mer par en dessus. Madhusree se redressa, cheveux au vent, et coupa l’amarre. Puis le premier canot accéléra en laissant l’autre brûler dans son sillage.

## 15.

Madhusree se pencha par-dessus le boudin et vomit dans l'eau. Elle n'arrêtait plus de claquer des dents.

— Je regrette, *bhai*, désolée. Je rate tout. Je foire tout. Elle vérifia une fois de plus ; Prabir respirait toujours. Il avait reçu six doses.

Elle enficha le dernier flacon dans la canule hypodermique. C'était impossible. Son cerveau aurait dû être noyé, tous ses tissus empoisonnés. Rien ne pouvait lui permettre de métaboliser des quantités pareilles aussi vite.

Elle appuya sur la touche d'injection, puis, accroupie, se balança d'avant en arrière en s'arrachant les cheveux.

— Je suis désolée, je suis désolée.

Essuyer sur son épaule la morve qui lui maculait le bas du visage. Ne pas se toucher avec les gants.

Attendre. Elle fredonna, tâchant de retenir ses larmes. Plus tard. Elle le pleurerait plus tard, quand elle aurait fait ce qu'il lui avait demandé.

Elle se mit à sangloter.

— Pourquoi tu m'as suivie ? Pourquoi tu es venu ici ? *Sale con !* C'est moi qui aurais dû aller sur l'île. C'est à moi que ça aurait dû arriver.

Penchée sur lui, elle caressa la peau encore humaine de son cou. Malgré les gants, elle sentit sa douceur ordinaire. Son pouls avait ralenti, mais il ne faiblissait pas. Elle plaça le bout de ses doigts sous les narines de son frère, et la fine pellicule de polymère frissonna.

*Le bourrer de tranquillisants ne le tuerait pas.* Et elle n'allait pas rester à tester des poisons et leur dosage jusqu'à ce que la

chose élimine le calmant de telle sorte que Prabir se réveillerait, à l'agonie sous l'effet du cocktail de bidules qu'elle lui aurait injecté.

Il ne pouvait pas être conscient ni éprouver quoi que ce soit. Il avait sombré dans un coma profond. Il ne sentirait rien. Elle essaya de lui ouvrir un œil, en vain : la paupière était comme collée. Elle se détourna, et s'étrangla, la gorge nouée.

— Je ne peux pas ! Je n'y arrive pas !

Elle scruta la mer en respirant profondément ; il fallait qu'elle se calme, pour en finir. S'il survivait à la métamorphose, ce ne serait plus son frère. Pis, il ne serait en rien ce qu'il avait voulu être. Une fois la vérité apparue, elle avait failli proposer de le suivre. *Tu n'as pas à subir ça seul. Je m'injecte un peu de ton sang, on changera ensemble.* Mais elle avait senti que, même si elle avait parlé sérieusement sur l'instant, elle aurait reculé ensuite. Il se pouvait que le gène offre à son hôte des bénéfices qu'ils trouveraient eux-mêmes valables, mais elle ne jouerait pas son âme avec la donne d'un autre, aussi gagnante qu'elle soit pour l'autre.

Elle ne jouerait ni son âme ni celle de Prabir.

Se tourner vers lui sans le regarder, saisir un des bidons d'essence. En dévisser le bouchon, le jeter à l'eau.

— D'accord, d'accord. Il ne sentira rien.

Elle s'accroupit. Il portait encore le gilet de sauvetage ; elle ne supporterait pas que du plastique brûlé se colle à lui, même si le dinghy était fait du même matériau ou presque. Elle déboucla les attaches et le lui retira.

— D'accord. On y va.

Elle lui versa un peu de diesel sur la poitrine.

Des ampoules se formèrent sur la carapace, qui émit de la vapeur là où le carburant l'avait éclaboussée. Madhusree recula avec un sanglot de détresse.

— Désolée ! (Elle s'accroupit à ses pieds et se cacha la tête dans les mains.) Je ne peux pas ! J'ai tout foiré !

Elle pressa ses paumes contre ses yeux, puis se martela le front.

Attendre de s'engourdir. À peine quelques minutes, le temps d'en finir.

— Tu es entré dans mon esprit, fredonna-t-elle. Tu es entré dans mes souvenirs.

Elle ouvrit les yeux et se redressa, avec lassitude.

— D'accord. On fait ça ensemble.

Elle baissa les yeux. Elle distinguait encore son visage sous les plaques. Il avait une ampoule pleine d'un fluide gris sur la poitrine, à l'endroit où le diesel l'avait aspergé, mais il n'y avait pas de sang à l'intérieur. Rien de Prabir. Selon elle, il n'avait pas ressenti la moindre douleur.

— Pourquoi est-ce qu'il a fallu que tu le prennes, lui ? Qu'est-ce que tu veux de nous ?

*Rien.* Le processus ne concevait d'objectif ni de destin pour personne. Il n'avait pas de trajet en tête, aucun point d'arrivée. Il ne visait que lui-même. Qu'à se multiplier.

*Il ne voulait pas Prabir.*

*Elle l'avait combattu de la mauvaise façon.*

Elle retourna le corps paralysé pour examiner son dos. Il devait y avoir une autre ampoule, un furoncle, une pustule aussi minuscule soit-elle, à un endroit que le carburant avait laissé intact. Rien n'était jamais parfait, rien. Une minuscule fraction des cellules infectées avait dû commettre une erreur permettant au corps de Prabir de les ramener en surface dans l'espoir de s'en débarrasser.

*Pourquoi le gène de São Paulo n'était-il pas apparu sous la forme d'un virus ?* Parce qu'un génome viral était trop éloigné pour passer pour cousin avec son hôte, les transformations requises étaient trop extrêmes. Il croyait perdre au change s'il quittait le corps de Prabir ; il croyait périr. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était lui prouver le contraire – et d'une façon qui le priverait de la capacité de se répandre.

*Là.* Dans un repli de vraie peau, un tout petit furoncle.

Madhusree se tourna, sauta dans le canot de tête, saisit une canule hypodermique neuve, un flacon de culture vide, puis



repassa dans le canot de queue. Elle s'accroupit, creva le furoncle, préleva quelques millilitres de ce fluide gris, et les projeta d'une pression dans le flacon qu'elle alla remplir de milieu de culture dans l'autre canot.

— Si tu apprends à venir, je te donne ce que tu veux. Une ou deux mutations adéquates, et tu pourras puruler librement. Mon frère fera le boulot pour toi ; il te suffit de te rendre. Je te multiplierai au-delà de toutes tes espérances.

*Quelle proportion de la masse corporelle de Prabir avait-il conquis ? Cinq pour cent ? Trois ou quatre kilos ?* Elle avait assez de milieu pour maintenir la même masse en culture tissulaire pendant une demi-journée au plus. Assez pour détourner son attention, pour le tenir en échec.

S'il était omniscient, elle échouerait. Il déjouerait le leurre et continuerait de reprogrammer le corps de Prabir afin de le rendre plus efficace à long terme pour la reproduction. Mais les copies-filles que le gène pouvait obtenir ainsi se trouvaient encore des centaines de générations dans l'avenir, lointain sommet dans un paysage d'extinction désolé. Il voyait assez loin pour savoir que la prolifération incontrôlée de cellules somatiques se bornerait à tuer son hôte : il n'avait d'autre choix que de trouver le moyen de faire croître et se multiplier cet hôte. Mais lorsqu'elle lui offrirait un chemin vers un environnement protégé, où il pourrait se nourrir et se reproduire, cellule par cellule, sans se heurter aux mêmes limites, un nouveau repère surgirait sur le paysage des possibles. Un nouveau sommet, moins haut, mais beaucoup plus proche.

Elle allait devoir donner à ce sommet l'altitude la plus élevée envisageable. Assez pour détourner le gène de sa route vers la liberté. Assez pour dissimuler les enfants de Prabir.

Elle n'espérait guère y parvenir avec les réserves dont elle disposait. D'ici minuit, elle atteindrait Yamdena. Elle synthétiserait peptides exotiques pour le milieu, facteurs de croissance, régulateurs d'adhésion cellulaire. *Et la base, la matrice ? De quoi se servir ? De gélatine ? D'agar-agar ?* Elle

ouvrirait toutes les boutiques à coups de tatane jusqu'à trouver ce qu'il lui fallait.

Ils approchaient du port de Darwin quand Prabir ouvrit les yeux. Il avisa Madhusree ; les flacons de culture, bocaux de cornichons et autres récipients disposés autour d'elle sur le pont du chalutier ; l'aiguille qui tirait le pus de son bras.

— Tu es là ? demanda-t-elle. C'est bien toi ?

Elle le dévisagea. Il avait la peau distendue et pleine de fluide lymphatique aux endroits où la carapace l'avait étirée avant de désertier son corps pour une vie meilleure, mais elle pensait pouvoir lire son expression à la tension des muscles.

— Calcutta, bava-t-il. L'an prochain. Pas d'excuse. Elle le serra dans ses bras en tremblant d'épuisement.

— Ça fait plaisir de te revoir.

Elle s'accrochait à lui, égoïste dans sa joie, mais, en fait, sa victoire ne concernait pas que son frère. Ce qui avait agi sur lui agirait sur d'autres, dès le prochain être humain infecté. Les hommes ne seraient jamais débarrassés du gène, jamais on ne l'éradiquerait. Aussi longtemps qu'ils seraient fabriqués à partir d'ADN, aussi longtemps qu'ils appartiendraient à la nature, ils resteraient vulnérables.

Mais ils l'avaient berné, cette fois-ci.

Ils avaient gagné la première bataille.

— Comment ? dit Prabir. Comment tu as fait, Maddy ? Elle se redressa sur son séant et le dévisagea. Sous son masque spongieux, il souriait, ébahi, comme si c'était elle qui se relevait d'entre les morts.

— Je me suis rappelé un truc que tu m'as appris. Tu le tenais de nos parents.

Elle tendit la main pour lui caresser le front, et sourit.

— La vie n'a aucun sens.

FIN